

Le hobbit

Tolkien J.R.R.

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

j. r. r. tolkien

le
hobbit

j. r. r. tolkien

le
hobbit

J.R.R. TOLKIEN

LE HOBBIT

Le hobbit Bilbo Bessac mène une vie tranquille, sans grande ambition, s'aventurant rarement au-delà de son logis, à Cul-de-Sac. Son existence se trouve soudainement perturbée par l'arrivée du magicien Gandalf qui, accompagné de treize nains, l'entraîne dans un long et improbable périple en direction de la Montagne Solitaire. Ils ont en effet pour dessein d'aller dérober le trésor de Smaug le Puissant, un énorme et très dangereux dragon...

Publié en 1937, ce récit – imaginé par J.R.R. Tolkien pour ses propres enfants – est très vite devenu un classique de la littérature de jeunesse. Cette édition, servie par une nouvelle traduction, enchante les lecteurs de tous âges, les invitant à découvrir l'univers de la Terre du Milieu, toile de fond de la plupart des œuvres de J.R.R. Tolkien, notamment du *Seigneur des Anneaux*.

***Ouvrages de J.R.R. Tolkien
chez le même éditeur***

CONTES ET LÉGENDES INACHEVÉS – ÉDITION BROCHÉE
FAËRIE ET AUTRES TEXTES
LETTRES
LETTRES DU PÈRE NOËL
LE LIVRE DES CONTES PERDUS (HISTOIRE DE LA TERRE
DU MILIEU, I ET II) – édition compacte
LES LAIS DU BELERIAND
(HISTOIRE DE LA TERRE DU MILIEU, III)
LA FORMATION DE LA TERRE DU MILIEU
(HISTOIRE DE LA TERRE DU MILIEU, IV)
LA ROUTE PERDUE ET AUTRES TEXTES
(HISTOIRE DE LA TERRE DU MILIEU, V)
LES MONSTRES ET LES CRITIQUES ET AUTRES ESSAIS
PEINTURES ET AQUARELLES DE J.R.R. TOLKIEN
ROVERANDOM
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX – édition compacte
LE SEIGNEUR DES ANNEAUX – édition reliée,
illustrée par Alan Lee
LE SILMARILLION – édition reliée,
illustrée par Ted Nasmith
LE SILMARILLION / CONTES ET LÉGENDES INACHEVÉS
– Édition compacte
LE SILMARILLION – édition brochée
LES ENFANTS DE HÚRIN – édition établie
et préfacée
par Christopher Tolkien, illustrée par Alan Lee
LES ÉTYMOLOGIES
LA LÉGENDE DE SIGURD ET GUDRÚN – édition établie
par Christopher Tolkien
LE HOBBIT ILLUSTRÉ – édition illustrée par Alan Lee
LE HOBBIT ANNOTÉ
– édition annotée par Douglas A. Anderson

***Sur J.R.R. Tolkien
chez le même éditeur***

Humphrey Carpenter
J.R.R. TOLKIEN, UNE BIOGRAPHIE

David Day
L'ANNEAU DE TOLKIEN

Vincent Ferré
TOLKIEN SUR LES RIVAGES DE LA TERRE DU MILIEU
TOLKIEN, TRENTE ANS APRÈS (1973-2003)

Wayne G. Hammond / Christina Scull
J.R.R. TOLKIEN ARTISTE ET ILLUSTRATEUR

Alan Lee
CAHIER DE CROQUIS DU SEIGNEUR DES ANNEAUX

Brian Sibley / John Howe
LA CARTE DE LA TERRE DU MILIEU
LA CARTE DU HOBBIT

Cor Blok
UNE TAPISSERIE POUR TOLKIEN

J.R.R. TOLKIEN

LE HOBBIT

Traduit de l'anglais
par Daniel LAUZON

www.christianbourgois-editeur.com

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

Note sur la prononciation

Les indications suivantes ont pour but de clarifier quelques principes essentiels dans la prononciation des noms.

AI se prononce comme l'anglais *eye* : ainsi, les noms *Dain* et *Nain* se prononcent de manière semblable à l'anglais *dine* et *nine*, non comme le français *nain*. Voir IN.

G a toujours le son de *g* dans l'anglais *get* : ainsi la syllabe initiale de *Girion* se prononce « *gui* » comme dans *guitare* et non « *gi* » comme dans *gilet*.

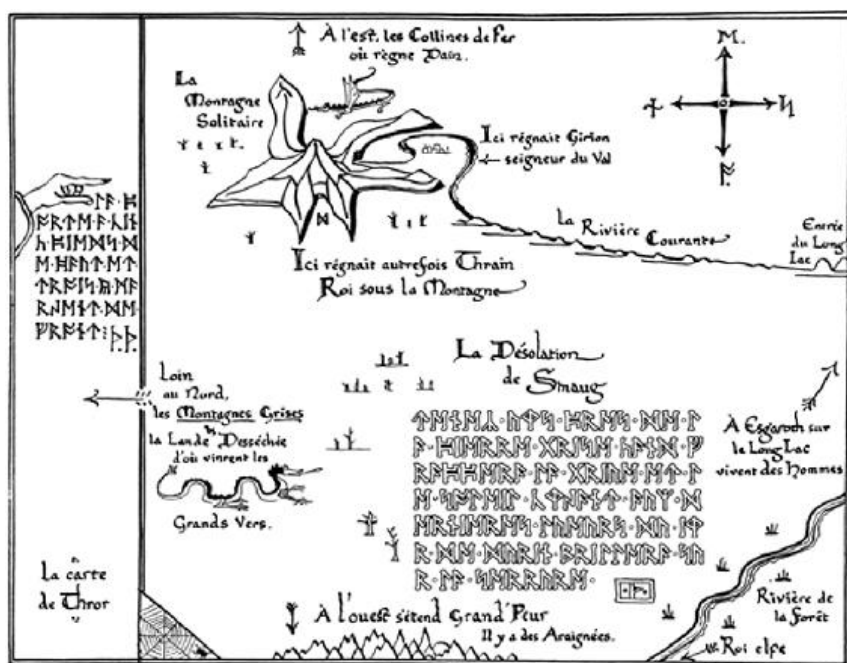
IN dans les noms comme *Balin* et *Dwalin* n'est pas nasalisé : voyelle et consonne sont détachées, comme dans le mot *épine*, et non comme dans *vin*.

OI dans les noms comme *Oin* et *Gloin* consiste en deux voyelles détachées : ainsi, on dit « *-ine* » et « *Glo-ine* ». Voir IN.

OM, ON dans les noms comme *Bombur* et *Galion* ne sont pas nasalisés : la consonne doit être entendue, comme dans les mots français *pomme* et *lionne*.

U dans les noms comme *Bifur* et *Fundin* se prononce *ou* : ainsi, on dit « *Bifour* » et « *Foune-dine* ».

Les consonnes finales sont toujours prononcées : ainsi, *Bard* rime avec le mot français *harde*, et le nom *Elrond* ne rime pas avec *plafond*, mais avec l'anglais *pond*.

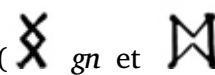




Cette histoire se passait il y a longtemps. Dans ce temps-là, les langues et les lettres étaient très différentes de celles que nous connaissons aujourd'hui. Le français est utilisé pour représenter ces langues. Mais deux choses sont à souligner : (1) Le seul pluriel correct de *dwarf*¹, en anglais, est *dwarfs*, et l'adjectif est *dwarfish*. Dans cette histoire, les formes *dwarves* et *dwarvish* sont utilisées², mais seulement pour désigner le peuple ancien auquel Thorin Lécudechesne et ses compagnons appartenaient. (2) *Orque* n'a pas son sens habituel en français. Ce terme apparaît à quelques endroits ; mais le plus souvent, il est traduit par *gobelin* (ou *hobgobelin* pour les plus gros). *Orque* est le nom que les hobbits donnaient à ces créatures à l'époque, et il n'a rien à voir avec notre *orque* à nous, un mammifère marin de la famille des dauphins.

Les runes sont d'anciennes lettres que l'on utilisait pour graver sur le bois, la pierre ou le métal, d'où leurs formes minces et angulaires. Au temps de cette histoire, seuls les nains s'en servaient régulièrement, en particulier dans leurs archives personnelles ou secrètes. Leurs runes sont représentées dans ce livre par des runes anglaises, que peu de gens connaissent encore de nos jours. Si l'on compare les runes de la carte de Thrór aux retranscriptions en lettres modernes, on peut découvrir leur alphabet, adapté au français moderne, et lire aussi l'inscription runique ci-dessus. Toutes les runes normales apparaissent sur la carte, sauf pour W. I et U sont utilisées pour J et V. Il n'existait pas de rune pour Q (utiliser K), ni pour Z (la

rune naine  peut être employée si besoin est). Toutefois, certaines runes représentent deux lettres modernes : *th*, *ch*, ou ;

d'autres runes du même genre ( *gn* et  *st*) étaient parfois employées également. La porte secrète était marquée d'un D  . Sur

le côté, une main pointait vers elle, et en dessous il était écrit :

[illegible]

Les deux dernières runes (*th*) étaient les initiales de Thrór et Thráin.

Les runes lunaires découvertes par Elrond se lisaient ainsi :

ᐱᑦᑕᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ
ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ
ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ ᐸᑦᑭᑦᑎᑦ

Sur la carte, les points cardinaux sont indiqués par des runes, l'est étant placé en haut, comme c'est souvent le cas sur les cartes naines. On lit donc, dans le sens des aiguilles d'une montre : E(st), S(ud), O(uest), N(ord).

1.

En français, *dwarf* signifie « nain ». (N.d.T.)

2.

La raison de cet usage est donnée dans *Le Seigneur des Anneaux*, p. 1232.

I

Une fête inattendue

Au fond d'un trou vivait un hobbit. Non pas un trou immonde, sale et humide, rempli de bouts de vers et de moisissures, ni encore un trou sec, dénudé, sablonneux, sans rien pour s'asseoir ni pour se nourrir : c'était un trou de hobbit, d'où un certain confort.

Sa porte, peinte en vert, était parfaitement ronde comme un hublot, avec un étincelant bouton de cuivre jaune placé exactement au centre. Elle s'ouvrait sur un hall en forme de tube, comme un tunnel ; un tunnel très confortable et sans fumée, avec des murs recouverts de lambris, un sol carrelé et garni de tapis, pourvu de chaises bien astiquées et de nombreuses patères pour accrocher chapeaux et manteaux : ce hobbit aimait la visite. Le tunnel s'enfonçait profondément, presque en ligne droite mais pas tout à fait, dans le flanc de la colline – La Colline, comme tout le monde l'appelait à des lieues à la ronde – et de nombreuses petites portes rondes s'ouvraient de chaque côté, une à gauche, puis l'autre à droite. Le hobbit ne montait jamais d'escaliers : chambres, salles de bain, caves, garde-manger (nombreux), penderies (il y avait des pièces entières consacrées aux vêtements), cuisines, salles à manger – tout était au même étage et le long d'un même corridor. Les plus belles pièces se trouvaient toutes à gauche (en entrant), car c'étaient les seules à avoir des fenêtres, des fenêtres rondes, dans de belles niches, qui donnaient sur son jardin et sur les prés au-delà, descendant vers la rivière.

Ce hobbit était un hobbit fort bien nanti, et il s'appelait Bessac. Les Bessac habitaient les environs de La Colline de temps immémorial, et ils étaient vus comme des gens très respectables, non seulement parce que la plupart d'entre eux étaient riches, mais aussi parce qu'ils ne partaient jamais à l'aventure et ne faisaient jamais rien d'inattendu : on savait ce qu'un Bessac dirait de telle ou telle chose sans être obligé de lui poser la question. Cette histoire raconte comment un Bessac se trouva mêlé à une aventure, à faire et à dire des choses tout à fait inattendues. Il a peut-être perdu le respect de ses voisins, mais il a gagné... enfin, vous verrez s'il a gagné quelque chose à la fin du compte.

La mère de notre hobbit... mais qu'est-ce qu'un hobbit ? Je suppose qu'il faut de nos jours en faire une description, puisqu'ils sont désormais rares et craintifs envers les Grandes Gens, comme ils nous appellent. Ce sont (ou c'étaient) des gens de petite stature, environ la moitié de notre taille, plus petits que les Nains barbus. Les hobbits, eux, n'ont pas de barbe. Ils n'ont à peu près rien de magique, sauf cette magie de tous les jours qui leur permet de disparaître rapidement et sans bruit quand de gros balourds comme vous et moi arrivent avec fracas, en faisant un bruit d'éléphant qu'ils peuvent entendre à des centaines de pieds. Ils ont tendance à prendre du ventre ; ils s'habillent de couleurs vives (surtout de vert et de jaune) et ne portent pas de chaussures, parce qu'ils développent un cuir naturel sous la plante des pieds et une épaisse touffe de poils bruns sur le dessus, semblable à leur chevelure (qui est frisée) ; ils ont de longs doigts foncés et agiles, un visage souriant et un rire franc et chaleureux – surtout après le dîner, qu'ils prennent deux fois par jour quand ils peuvent se le permettre. Maintenant, vous en savez assez pour la suite. Comme je le disais, la mère de ce hobbit – de Bilbo Bessac, s'entend – n'était nulle autre que Belladonna Touc, l'une des trois remarquables filles du Vieux Touc, le chef des hobbits qui vivaient de l'autre côté de L'Eau, cette petite rivière qui coulait au pied de La Colline. On disait souvent (dans les autres familles) que longtemps auparavant, un des ancêtres Touc avait dû épouser une fée. C'était absurde, bien entendu, mais sans doute y avait-il encore chez eux quelque chose qui n'était pas tout à fait hobbitesque, et de temps à autre, des membres du clan Touc partaient à l'aventure. Ils disparaissaient en catimini, et la famille étouffait l'affaire ; mais cela ne changeait rien au fait que les Touc n'étaient pas aussi respectables que les Bessac, même s'ils étaient assurément plus riches.

Ce qui ne veut pas dire que Belladonna Touc ait été mêlée à des aventures après être devenue Mme Bungo Bessac. Bungo, le père de Bilbo, construisit pour sa femme (et en partie avec son argent) le trou de hobbit le plus luxueux jamais vu en bas de La Colline, au-delà de La Colline ou de l'autre côté de L'Eau, et ils y demeurèrent jusqu'à la fin de leurs jours. Bilbo, leur fils unique, qui avait tout l'air d'une seconde mouture de son tranquille et inébranlable père, devait néanmoins avoir hérité d'une certaine bizarrerie du côté Touc, quelque chose dans son tempérament qui n'attendait que l'occasion de se manifester. Mais cette occasion ne se présenta jamais ; et Bilbo, devenu adulte, âgé d'une cinquantaine d'années, habitait désormais le magnifique trou de hobbit bâti par son père que je viens de vous décrire, et semblait s'y être installé pour de bon.

Par un curieux hasard, un matin, il y a bien longtemps dans la quiétude du monde, alors qu'il y avait moins de bruit et plus de

verdure, et que les hobbits étaient encore nombreux et prospères, Bilbo Bessac se tenait debout à sa porte après le petit déjeuner, en train de fumer une longue pipe en bois dont l'énorme fourneau touchait presque ses orteils (soigneusement brossés) – quand Gandalf apparut. Gandalf ! Si vous aviez entendu ne serait-ce que le quart de ce que j'ai entendu dire à son sujet, et je n'ai entendu qu'une très petite partie de ce qu'il y a à entendre, vous vous diriez que quelque chose de remarquable était sur le point d'arriver. Les histoires et les aventures surgissaient partout où il allait, d'une manière tout à fait extraordinaire. Il n'était pas passé sous La Colline depuis des lustres, pas depuis la mort de son ami le Vieux Touc, en fait, et les hobbits avaient presque oublié à quoi il ressemblait. Ses affaires l'avaient retenu par-delà La Colline et de l'autre côté de L'Eau depuis qu'ils étaient de tout petits hobbits et de toutes petites hobbites.

Bilbo, qui ne se méfiait pas, ne vit ce matin-là qu'un vieillard avec un bâton. Il portait un grand chapeau bleu et pointu, une longue cape grise et une écharpe argent, surmontée d'une barbe blanche qui descendait jusque sous la ceinture, ainsi que d'énormes bottes noires.

« Bonne journée ! » dit Bilbo, et il le pensait. Le soleil brillait, et l'herbe était très verte. Mais Gandalf le regarda sous de longs sourcils broussailleux qui dépassaient en bordure de son large chapeau.

« Que voulez-vous dire ? répondit-il. Me souhaitez-vous une bonne journée, ou êtes-vous en train de dire que c'est une bonne journée que je le veuille ou non, que vous êtes en bonne forme aujourd'hui, ou que c'est une journée où l'on doit être bon ? »

« Tout cela en même temps, dit Bilbo. Et c'est une bien belle journée pour fumer une pipe en plein air, qui plus est. Si vous en avez une, asseyez-vous et prenez un peu de mon tabac ! Rien ne presse, nous avons toute la journée devant nous ! » Bilbo s'assit donc sur un banc près de sa porte, croisa les jambes, et produisit un beau rond de fumée grise qui monta dans l'air sans se dissiper et alla flotter au-dessus de La Colline.

« Très joli ! dit Gandalf. Mais je n'ai pas le temps pour les ronds de fumée ce matin. Je cherche quelqu'un qui participerait à une aventure que j'organise en ce moment, et j'ai peine à trouver un volontaire. »

« Pas étonnant, dans ce voisinage ! Nous sommes des gens simples et tranquilles et les aventures ne nous intéressent pas. Quel tracas, quel inconfort, quelle horreur ! De quoi vous mettre en retard pour le dîner ! Je ne vois pas ce qu'elles ont d'attirant », dit notre M. Bessac, glissant un pouce derrière ses bretelles ; et il lança un nouveau rond de fumée encore plus grand que l'autre. Puis il sortit son courrier du matin et se mit à lire, faisant mine de ne plus se préoccuper du vieillard. Décidément, celui-ci ne lui plaisait pas trop,

et il voulait qu'il disparaisse. Mais le vieillard ne bougeait pas. Appuyé sur son bâton, il se contenta de fixer Bilbo sans rien dire, jusqu'à ce que Bilbo soit tout à fait mal à l'aise et même un peu fâché.

« Bonne journée ! dit-il enfin. Nous ne voulons pas d'aventures par ici, merci bien ! Vous pourriez essayer par-delà La Colline ou de l'autre côté de L'Eau. » Ce qui voulait dire que la conversation était terminée.

« Encore ce *bonne journée* ! fit Gandalf. Maintenant, vous dites que vous voulez vous débarrasser de moi et que ce ne sera pas une bonne journée avant que je m'en aille. »

« Pas du tout, pas du tout, cher monsieur ! Voyons, je ne pense pas connaître votre nom ? »

« Si, si, cher monsieur... et je connais le vôtre, monsieur Bilbo Bessac. Et vous connaissez le mien, même si vous ne vous souvenez plus de celui qui le porte. Je suis Gandalf, et Gandalf est mon nom ! Jamais je n'aurais cru qu'un beau jour, le fils de Belladonna Touc m'enverrait promener comme si je vendais des boutons à sa porte ! »

« Gandalf, Gandalf ! Bon sang de bonsoir ! Pas le magicien errant qui a offert au Vieux Touc une paire de boutons magiques en diamant, qui s'attachaient tout seuls et ne se défaisaient que sur commande ? Pas celui qui, lors des fêtes, racontait des histoires si fantastiques avec des dragons, des gobelins et des géants, des princesses délivrées et des fils de veuves choyés par le sort ? Pas l'homme qui faisait des feux d'artifice tout particulièrement excellents ! Comme je m'en souviens ! Le Vieux Touc en organisait toujours à la veille de la Mi-Été. Splendides ! Ils montaient comme de grands lys, des gueules-de-loup et des cytises de feu et restaient suspendus dans le crépuscule durant toute la soirée ! » Vous aurez déjà remarqué que M. Bessac n'était pas aussi terre à terre qu'il se plaisait à le croire, et qu'il aimait beaucoup les fleurs. « Ça, par exemple ! poursuivit-il. Pas le Gandalf qui poussa tant de garçons et de filles sans histoire vers l'Inconnu, dans de folles aventures ? Ce pouvait être grimper aux arbres, ou même rendre visite à des elfes... ou partir en mer sur des navires, vers d'autres rivages ! Ma foi, la vie était très inté... je veux dire, vous avez causé beaucoup de dérangement par ici, à une certaine époque. Je vous demande pardon, mais j'ignorais que vous étiez toujours parmi nous. »

« Où voulez-vous que j'aie ? dit le magicien. Tout de même, je suis content de voir que vous ne m'avez pas oublié. Du moins, vous semblez garder un bon souvenir de mes feux d'artifice : c'est un bon début. Et par égard pour votre vieux grand-père Touc, et pour cette pauvre Belladonna, je vais vous donner ce que vous m'avez demandé. »

« Pardon, mais je ne vous ai rien demandé ! »

« Ah, mais si ! Et cela fait deux fois. Mon pardon. Je vous

l'accorde. En fait, j'irai jusqu'à vous envoyer dans cette aventure. Très amusant pour moi, très bon pour vous... et très lucratif aussi, à n'en pas douter, si jamais vous vous en tirez. »

« Désolé ! Je ne veux pas d'aventures, merci bien. Pas aujourd'hui. Bonne journée ! Mais revenez donc prendre le thé... quand vous voudrez ! Pourquoi pas demain ? Revenez demain ! Au revoir ! » Sur ce, le hobbit tourna les talons et s'engouffra derrière sa porte ronde et verte, qu'il referma aussi vite qu'il le pouvait sans avoir l'air malpoli. Après tout, les magiciens sont des magiciens.

« Qu'est-ce qui m'a pris de l'inviter à prendre le thé ? » se dit-il en se rendant au garde-manger. Il venait tout juste de prendre le petit déjeuner, mais il se disait qu'un ou deux gâteaux et un petit verre de quelque chose lui feraient du bien après sa frayeur.

Entre-temps, Gandalf restait debout à la porte, secoué d'un long rire tranquille. Enfin il s'approcha, et de la pointe de son bâton il grava un signe étrange sur la belle porte verte du hobbit. Puis il s'éloigna à grandes enjambées, au moment où Bilbo terminait son deuxième gâteau et commençait à se dire qu'il s'était très bien tiré d'affaire.

Le lendemain, il avait presque oublié Gandalf. Il n'avait pas très bonne mémoire pour ce genre de choses, à moins de les noter sur son Carnet de rendez-vous, comme ceci : *Thé avec Gandalf mercredi*. La veille, dans son énervement, il avait négligé de le faire.

Juste avant l'heure du thé, il y eut un formidable coup de sonnette à la porte d'entrée, et c'est alors qu'il se souvint ! Il se dépêcha de mettre la bouilloire sur le feu, ajouta une autre tasse et sa soucoupe, un ou deux gâteaux de plus, et courut à la porte.

« Je suis navré de vous avoir fait attendre ! » allait-il dire, lorsqu'il vit que ce n'était pas du tout Gandalf. C'était un nain avec une barbe bleue rentrée dans une ceinture dorée, et des yeux très brillants sous son capuchon vert foncé. Sitôt la porte ouverte, il se pressa à l'intérieur comme s'il était attendu.

Choisissant la patère la plus proche, il y suspendit sa cape par le capuchon et dit en s'inclinant profondément : « Dwalin, à votre service ! »

« Bilbo Bessac, pareillement ! » dit le hobbit qui, sur le coup, était trop surpris pour poser des questions. Quand le silence qui s'ensuivit devint embarrassant, il ajouta : « J'allais justement prendre le thé ; venez donc vous joindre à moi. » C'était peut-être un peu crispé, mais il le disait gentiment. Et que feriez-vous si un nain arrivait chez vous à l'improviste et accrochait ses affaires dans votre hall d'entrée sans un mot d'explication ?

Ils n'étaient pas à table depuis longtemps, en fait ils avaient à peine entamé leur troisième gâteau, quand la sonnette retentit encore

plus fort qu'avant.

« Excusez-moi ! » dit le hobbit, et il alla répondre.

« Vous voilà donc enfin ! » Voilà comment il allait accueillir Gandalf cette fois. Mais ce n'était pas Gandalf. Sur le seuil se tenait un nain qui semblait très vieux, avec une barbe blanche et un capuchon écarlate ; et lui aussi se faufila à l'intérieur aussitôt la porte ouverte, comme s'il était invité.

« Je vois qu'ils ont déjà commencé à arriver », dit-il en apercevant le capuchon vert de Dwalin accroché au mur. Il suspendit sa capuche rouge à côté et dit, une main sur la poitrine : « Balin, à votre service ! »

« Merci ! » dit Bilbo, le souffle coupé. Ce n'était pas ce qu'il fallait répondre, mais ce *commencé à arriver* l'avait passablement secoué. S'il aimait les visiteurs, il ne jugeait pas inutile de les connaître avant qu'ils arrivent, et il préférerait les inviter lui-même. Il songea avec horreur qu'il pourrait manquer de gâteaux et que, vu son devoir d'hôte (qu'il remplirait coûte que coûte), il serait peut-être obligé de s'en passer.

« Entrez donc prendre le thé ! » parvint-il à dire après une grande respiration.

« Un peu de bière me conviendrait mieux, si ça ne vous dérange pas, mon bon monsieur, dit Balin à la barbe blanche. Mais je prendrais bien du gâteau... du gâteau au carvi, si vous en avez. »

« Des tonnes ! » répondit Bilbo, surpris de s'entendre le dire – surpris aussi de se voir filer à la cave pour y verser une pinte de bière, puis à un garde-manger pour y prendre les deux beaux gâteaux au carvi bien ronds qu'il avait fait cuire cet après-midi-là comme gâterie d'après-souper.

À son retour, Balin et Dwalin discutaient à table comme de vieux amis (en réalité, ils étaient frères). Bilbo venait de leur servir la bière et les gâteaux, assez sèchement, quand la sonnette retentit de nouveau avec bruit, deux fois plutôt qu'une.

« Cette fois, c'est certainement Gandalf ! » songea-t-il en se pressant le long du couloir, tout essoufflé. Mais ce n'était pas lui. C'étaient deux autres nains, tous deux avec des capuchons bleus, des ceintures d'argent et des barbes blondes ; et chacun transportait un sac d'outils et une pelle. Ils bondirent à l'intérieur aussitôt la porte entrouverte – Bilbo n'en fut guère surpris.

« Que puis-je faire pour vous, messieurs les nains ? » dit-il.

« Kili, à votre service ! » dit l'un. « Et Fili ! » ajouta l'autre ; et ils retirèrent tous deux leurs capuchons d'un grand geste du bras et s'inclinèrent.

« À votre service et à celui de votre famille ! » répondit Bilbo, se rappelant cette fois la politesse.

« Dwalin et Balin sont déjà ici, à ce que je vois, dit Kili. Joignons-nous à la foule ! »

« La foule ! pensa M. Bessac. Ça ne me dit rien de bon. Il faut vraiment que je m'assoie une minute pour rassembler mes esprits, et boire un petit quelque chose. » Il avait à peine bu une gorgée – dans un coin, tandis que les quatre nains assis autour de la table discutaient de mines et d'or, de démêlés avec les gobelins, de trésors pillés par les dragons, et de bien d'autres choses qu'il ne comprenait pas et ne voulait pas comprendre, parce qu'elles semblaient bien trop aventureuses – quand, *ding-dong-a-ling-dang*, sa sonnette retentit de nouveau, comme si un vilain petit hobbit tentait d'en arracher le cordon.

« En voilà un autre ! » dit-il, fermant les yeux.

« Quatre autres, si j'en crois mes oreilles, dit Fili. Du reste, on les a vus nous suivre loin derrière. »

Le pauvre petit hobbit s'assit dans le hall et enfouit son visage dans ses mains, se demandant ce qui s'était passé, ce qui allait arriver, et s'ils allaient tous rester pour souper. Puis la sonnette retentit plus fort que jamais, et il dut courir à la porte. Ils n'étaient pas quatre, mais bien CINQ. Un autre nain les avait rejoints pendant que Bilbo se tracassait dans le hall. À peine avait-il tourné le bouton qu'ils étaient tous à l'intérieur, s'inclinant et disant tour à tour : « À votre service ! » Ils s'appelaient Dori, Nori, Ori, Oin et Gloin ; et très bientôt deux capuchons mauves, un gris, un brun et un blanc étaient accrochés aux patères, et les nains s'en furent retrouver les autres d'un pas rythmé, leurs larges mains passées derrière leurs ceintures d'or ou d'argent. Déjà, on eût presque dit une foule. Certains demandaient de l'*ale*, d'autres de la *porter* ; un réclamait du café, et tous voulaient des gâteaux : le hobbit fut donc fort occupé pendant un certain temps.

Un grand pot de café venait d'être posé dans l'âtre, les gâteaux avaient disparu, et les nains s'attaquaient à une assiette de petits pains beurrés, lorsque retentit... un grand coup à la porte. Pas un coup de sonnette, mais un puissant toc-toc sur la belle porte verte du hobbit. Quelqu'un frappait avec un bâton !

Bilbo se précipita dans le couloir, très en colère, et complètement ébahi et éberlué : c'était le mercredi le plus déconcertant qu'il eût jamais connu. Il ouvrit la porte d'un coup sec, et tous s'effondrèrent à l'intérieur, l'un sur l'autre. Encore des nains, quatre de plus ! Et Gandalf était là derrière eux qui riait, appuyé sur son bâton. Il avait passablement abîmé la belle porte ; il avait aussi, en passant, effacé la marque secrète qu'il y avait laissée la veille.

« Doucement ! Doucement ! dit-il. Ce n'est pas votre genre, Bilbo, de faire attendre des amis sur le paillason, puis d'ouvrir la porte en ouragan ! Laissez-moi vous présenter Bifur, Bofur, Bombur, et en

particulier Thorin ! »

« À votre service ! » dirent Bifur, Bofur et Bombur se tenant côte à côte. Puis ils accrochèrent deux capuchons jaunes et un vert pâle, et un autre bleu ciel avec un long gland argenté. Ce dernier appartenait à Thorin, un nain fabuleusement important : nul autre, en fait, que le grand Thorin Lécudechesne lui-même, très fâché de s'être aplati sur le paillason de Bilbo avec Bifur, Bofur et Bombur empilés sur lui. D'autant que Bombur était prodigieusement gros et lourd. Thorin, en l'occurrence, se montra très hautain, et ne fit aucune politesse, mais le pauvre M. Bessac s'excusa tant de fois que le nain finit par grogner un « n'en parlons plus » et dérida le front.

« Maintenant, nous sommes tous là ! » dit Gandalf, observant la rangée de treize capuchons – les meilleurs capuchons amovibles que l'on puisse trouver pour les occasions festives – et son propre chapeau accrochés aux patères. « Une joyeuse réunion ! J'espère qu'il reste quelque chose à boire et à manger pour les derniers venus ! Vous dites ? Du thé ! Non merci ! Un peu de vin rouge, pour moi, je crois. »

« Pour moi aussi », dit Thorin.

« Et de la tarte aux pommes avec de la confiture de framboise », dit Bifur.

« Et des tartelettes avec du fromage », dit Bofur.

« Et du pâté de porc avec de la salade », dit Bombur.

« Et encore du gâteau – et de l'*ale* – et du café, si ça ne vous ennuie pas », renchérirent les autres nains à travers la porte.

« Faites cuire quelques œufs, ce serait gentil ! » lui cria Gandalf, tandis que le hobbit retournait d'un pas lourd vers ses garde-manger. « Et sortez donc le poulet froid et les cornichons ! »

« C'est qu'il semble connaître le contenu de mes dépenses aussi bien que moi ! » pensa M. Bessac, qui était complètement abasourdi, et commençait à se demander si une misérable aventure ne s'était pas faufilée jusque chez lui. Lorsqu'il eut empilé toutes les bouteilles et tous les plats, couteaux, fourchettes, verres, assiettes et autres cuillers sur de grands plateaux, il se retrouva tout en sueur, rouge du visage et très mécontent.

« Qu'on m'emberlificote ces emberlificoteurs ! » pesta-t-il tout haut. « Pourquoi ne viennent-ils pas me donner un coup de main ? » Mais voilà que Balin et Dwalin se tenaient à la porte de la cuisine, Fili et Kili derrière eux ; et en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *couteau*, ils avaient emporté les plateaux et deux tables d'appoint dans le petit salon, et replacé tous les couverts.

Gandalf présidait l'assemblée, entouré des treize nains ; et Bilbo, assis sur un tabouret près du feu, grignotait un biscuit (tout cela lui avait coupé l'appétit) et tentait de garder un air impassible, comme si toute cette histoire était parfaitement ordinaire et ne ressemblait en

rien à une aventure. Les nains mangèrent et mangèrent, et ils parlèrent et parlèrent encore, et le temps passa. Enfin, ils repoussèrent leurs chaises, et Bilbo s'empessa de ramasser les assiettes et les verres.

« J'imagine que vous resterez tous pour souper ? » demanda-t-il de sa voix la plus polie et la moins insistante.

« Bien entendu ! dit Thorin. Et plus encore. Nous n'aurons pas fini de discuter avant la nuit, et il faut d'abord un peu de musique. Il est temps de débarrasser ! »

Sur ce, les douze nains – pas Thorin qui, étant trop important, continua à bavarder avec Gandalf – se levèrent d'un bond et empilèrent toute la vaisselle. Ils partirent sans attendre les plateaux, soulevant à une main de hautes colonnes d'assiettes à l'équilibre précaire, une bouteille sur le dessus, tandis que le hobbit courait après eux en poussant des cris effrayés, presque suraigus : « Je vous en prie, faites attention ! » et « Ce n'est pas la peine ! Je me débrouillerai. » Mais les nains, eux, se mirent à chanter :

*Fêlez les verres et les assiettes !
Usez couteaux, tordez fourchettes !
Bilbo Bessac n'aime pas, oh non !
Brisez bouteilles, brûlez bouchons !*

*Coupez la nappe, lancez le lard !
Videz le lait dans le placard !
Laissez les os sur le tapis !
Versez le vin sur le lambris !*

*Jetez les plats dans un chaudron ;
Broyez-les avec un pilon ;
Si quelques-uns demeurent entiers,
Dans le couloir faites-les rouler !*

*Bilbo Bessac n'aime pas, oh non !
À ses assiettes, faites attention !*

Et bien sûr, ils ne firent aucune de ces terribles choses, et tout fut nettoyé et rangé sans incident à la vitesse de l'éclair, pendant que le hobbit courait partout dans la cuisine afin de surveiller leurs faits et gestes. Puis ils retournèrent au petit salon et trouvèrent Thorin les deux pieds sur le garde-feu, en train de fumer une pipe. Il produisait d'énormes ronds de fumée qui flottaient là où il leur disait d'aller : dans le foyer, derrière la pendule sur la cheminée, sous la table, ou bien au plafond, en faisant le tour de la pièce ; mais peu importe où ils allaient, ils ne pouvaient échapper à Gandalf. De sa courte pipe en terre, pfut ! celui-ci envoyait chaque fois un plus petit rond qui se faufilait à travers celui de Thorin. Puis il se teintait de vert et revenait flotter au-dessus de la tête du magicien. Il en avait déjà tout un nuage autour de lui, et dans la pénombre, cela lui donnait un air étrange et

sorcier. Bilbo observait, immobile (il adorait les ronds de fumée) ; puis il rougit en songeant à ceux qu'il avait semés au vent la veille au matin, par-delà La Colline, et dont il était si fier.

« Maintenant, un peu de musique ! dit Thorin. Sortez les instruments ! »

Kili et Fili coururent vers leurs sacs et apportèrent de petits violons ; Dori, Nori et Ori sortirent des flûtes cachées quelque part dans leur manteau ; Bombur alla chercher un tambour dans le hall ; Bifur et Bofur disparurent aussi, et revinrent avec des clarinettes qu'ils avaient posées au milieu des cannes. « Pardon, j'ai laissé le mien à la porte ! » firent Dwalin et Balin. « Apportez donc le mien ! » répondit Thorin. Ils revinrent avec des violes aussi grandes qu'eux et la harpe de Thorin, enveloppée d'une étoffe verte. C'était une magnifique harpe dorée, et sitôt qu'il en pinça les cordes, la musique s'éleva tout autour, si soudaine et si belle que Bilbo en oublia tout le reste, emporté dans de sombres contrées sous d'étranges lunes, loin au-delà de L'Eau et très loin de son petit trou de hobbit sous La Colline.

L'obscurité s'immisçait par la petite fenêtre qui s'ouvrait dans le flanc de La Colline ; le feu vacillait – on était en avril – mais ils ne cessaient de jouer, et l'ombre de la barbe de Gandalf s'agitait sur le mur.

L'obscurité envahit toute la pièce, le feu mourut et les ombres se perdirent, et ils jouèrent encore. Et soudain, l'un d'eux se mit à chanter en jouant, puis un autre : un chant caverneux comme les nains en faisaient dans les profondeurs de leurs demeures ancestrales ; et voici un bout de leur chanson, s'il est possible de la rendre sans leur musique.

*Par monts brumeux, cimes glacées,
Jusqu'aux cavernes du passé,
Pour trouver l'or, avant l'aurore
Il faut partir sans renoncer.*

*Nombreux les sorts des nains d'antan,
Les coups de leurs marteaux sonnants
Là où se terrent dans la pierre
Merveilles et monstres dormants.*

*Pour seigneur elfe et roi âgé
Maints trésors ils ont façonné
Et la lumière ils capturèrent
Dans des bijoux sur leurs épées.*

*Ils firent des colliers d'argent,
Des couronnes d'un feu brûlant
Ils imprégnèrent, marièrent
L'éclat des astres, jaune et blanc.*

*Par monts brumeux, cimes glacées,
Jusqu'aux cavernes du passé,*

*Partons alors avant l'aurore
Pour retrouver l'or enchanté.*

*Dans leur vaste palais du Nord
Résonnèrent des harpes d'or
Et fort longtemps de nombreux chants
Jamais entendus au-dehors.*

*Les pins sifflaient sur le versant,
Dans la nuit gémissait le vent.
Le feu montait et rougeoyait ;
Les arbres flambaient brusquement.*

*Les cloches sonnaient dans le val,
Les hommes guettaient, le teint pâle ;
Et le dragon sur leurs maisons
Abattit son ire brutale.*

*Le mont fumait au clair de lune ;
Adieu trésors, adieu fortune.
Dehors les nains, cruel destin,
Tombèrent dans le clair de lune.*

*Par monts brumeux, cimes glacées,
Jusqu'aux cavernes désolées,
La harpe et l'or, avant l'aurore
Il faut partir lui réclamer !*

Tandis qu'ils chantaient, le hobbit sentit monter en lui l'amour des belles choses faites à la main, issues du savoir-faire et de la magie : un amour jaloux et féroce, ce désir qui brûle le cœur des nains. Puis son côté Touc s'éveilla en lui, et il voulut partir et voir les hautes montagnes, entendre les pins et les chutes d'eau murmurer, explorer les grottes, et tenir une épée au lieu d'une canne. Il regarda par la fenêtre. Les étoiles étaient allumées dans le ciel obscur au-dessus des arbres. Il songea aux bijoux des nains luisant dans l'obscurité. Soudain, de l'autre côté de L'Eau, une flamme jaillit dans les bois, sans doute quelqu'un qui allumait un feu ; et il imagina un dragon venu piller sa tranquille Colline et la réduire en cendres. Il frissonna ; et très vite il redevint ce bon vieux M. Bessac de Cul-de-Sac, Sous-Colline.

Il se leva en tremblant. Il mourait d'envie d'aller chercher sa lampe, ou plutôt, de faire semblant d'y aller – de se cacher dans la cave, derrière les fûts de bière, et de n'en ressortir qu'au moment où les nains seraient partis. Soudain il s'aperçut que la musique et le chant avaient cessé. Tous les yeux étaient fixés sur lui, brillant dans l'obscurité.

« Où allez-vous ? » demanda Thorin, qui semblait parfaitement deviner le raisonnement du hobbit.

« Que diriez-vous d'un peu de lumière ? » répondit Bilbo d'un air contrit.

« Nous aimons le noir, répondirent les nains de concert. Le noir pour de sombres affaires ! Il reste tant d'heures avant l'aube. »

« Bien sûr ! » fit Bilbo, qui s'empressa de se rasseoir. Il manqua le tabouret et s'écroula sur le garde-feu, renversant la pelle et le tisonnier avec fracas.

« Chut ! dit Gandalf. Laissez parler Thorin ! » Et voici comment il commença.

« Gandalf, mes frères nains et monsieur Bessac ! Nous sommes réunis dans la maison de notre ami et complice, ce très excellent et très audacieux hobbit – puisse la fourrure de ses pieds ne jamais tomber ! et louange à son vin et à sa bière !... » Il s'arrêta pour reprendre son souffle, en attente d'une remarque polie du hobbit ; mais le pauvre Bilbo Bessac ne savait que faire de ces compliments. Il agita les lèvres en guise de protestation – si *audacieux* le surprenait, *complice* lui plaisait encore moins –, mais aucun son ne sortit de sa bouche tant il était dérouté. Aussi Thorin poursuivit-il :

« Nous sommes réunis pour discuter de nos plans, de nos méthodes, moyens, politiques et procédés. Bientôt, avant l'aurore, nous entamerons notre long voyage, un voyage dont certains d'entre nous, ou peut-être nous tous (sauf notre ami et conseiller, l'ingénieux magicien Gandalf), pourraient ne jamais revenir. C'est une occasion solennelle. Notre objectif est, je le suppose, bien connu de tous. Pour l'estimable M. Bessac, et pour les plus jeunes d'entre nous (je ne pense pas me tromper en nommant Kili et Fili, par exemple), la situation exacte, à l'heure actuelle, mérite sans doute un bref éclaircissement... »

Tel était le style de Thorin. C'était un nain important. Si on le lui avait permis, il aurait probablement continué sur cette lancée jusqu'à en perdre le souffle, sans rien apprendre de nouveau à qui que ce soit. Mais il fut interrompu avec brusquerie. Le pauvre Bilbo n'en pouvait plus. Aux mots *ne jamais revenir*, il sentit un cri monter en lui, qui bientôt explosa comme le sifflet d'une locomotive sortant d'un tunnel. Tous les nains se levèrent d'un bond, renversant la table. Gandalf fit jaillir une lumière bleue à la pointe de son bâton, et dans cette lueur de feu d'artifice, le pauvre petit hobbit apparut, à genoux sur le tapis de foyer, tremblant comme de la gelée sur le point de fondre. Puis il s'écroula sur le sol, ne cessant de répéter « foudroyé, foudroyé ! » ; et ce fut tout ce qu'ils purent en tirer pendant un long moment. Ils l'amènèrent alors dans le grand salon où il ne dérangerait plus personne, et le déposèrent sur le sofa avec un verre à ses côtés avant de revenir à leurs sombres affaires.

« Quel étrange petit bonhomme, dit Gandalf alors qu'ils reprenaient place. Il lui arrive de s'exciter un peu, mais c'est un des meilleurs, je vous assure : aussi redoutable qu'un dragon acculé au

pied du mur. »

Si vous avez déjà vu un dragon acculé au pied du mur, vous comprendrez que ce n'était qu'une hyperbole, peu importe le hobbit dont il est question, même Fiertaureau, l'arrière-grand-oncle du Vieux Touc, si énorme (pour un hobbit) qu'il pouvait monter à cheval. Il chargea les rangs des gobelins du mont Gram lors de la Bataille des Champs Verts, et décapita leur roi Golfimbul d'un bon coup de massue. Sa tête vola à trois cents pieds dans les airs et finit dans un terrier de lapin. Ainsi la victoire fut acquise, et le jeu de Golf fut inventé au même moment.

Entre-temps, le fragile descendant de Fiertaureau reprenait ses esprits dans le salon. Au bout de quelques instants et de quelques gorgées, il se glissa nerveusement jusqu'à la porte du petit séjour. Voici ce qu'il entendit (de la part de Gloin) : « Hum ! (ou un ronchonnement du même genre). Pensez-vous qu'il fera l'affaire ? Gandalf a beau nous vanter les qualités de ce hobbit et dire qu'il est redoutable ; mais un cri comme celui-là dans un moment d'excitation suffirait à réveiller le dragon et tous ses congénères, et ce serait la mort pour nous tous. J'ai trouvé que ça ressemblait plus à de la peur qu'à de l'excitation ! En fait, n'eût été le signe gravé sur la porte, j'aurais juré que nous nous étions trompés de maison. Dès que j'ai vu ce petit bonhomme qui soufflait et frétillait sur le tapis, j'ai eu un doute. On dirait plus un épicier qu'un cambrioleur ! »

Puis M. Bessac tourna la poignée et entra. Son côté Touc l'avait emporté. Tout à coup, il était prêt à renoncer à son lit et à son petit déjeuner afin qu'on le croie redoutable. Quant à *ce petit bonhomme qui frétillait sur le tapis*, il faillit en devenir vraiment redoutable. Plus d'une fois par la suite, son côté Bessac regretta ce qu'il fit alors, et il se dit en lui-même : « Bilbo, tu as été stupide ; tu es entré et tu as mis les pieds directement dans le plat. »

« Pardonnez-moi, dit-il, si j'ai surpris votre conversation. Je ne prétends pas savoir de quoi vous parlez, ou à quoi rime cette histoire de cambrioleurs, mais je ne crois pas me tromper en affirmant (c'était ce qu'il appelait défendre son orgueil) que vous me prenez pour un bon à rien. Détrompez-vous. Il n'y a aucun signe gravé sur ma porte – elle a été repeinte il y a une semaine – et je suis bien certain que vous vous êtes trompés de maison. Sitôt que j'ai vu vos drôles de têtes à ma porte, j'ai eu un doute. Mais faites comme si vous étiez au bon endroit. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse et je m'y essaierai, quand bien même je devrais marcher jusqu'à l'est de l'Est et combattre les terribles hommes-dragons dans le Dernier Désert. Mon arrière-arrière-arrière-grand-oncle, Fiertaureau Touc, était jadis... »

« Oui, oui, mais c'était il y a longtemps, dit Gloin. Je parlais de vous. Et je vous assure qu'il y a un signe sur cette porte : celui qui est

en usage dans le métier, ou qui l'était. *Cambrioleur cherche un bon emploi, plein de péripéties et récompense raisonnable*, c'est comme ça qu'on l'interprète habituellement. Vous pouvez dire *Expert-chercheur de trésor* au lieu de *Cambrioleur* si vous voulez. Certains préfèrent cela. Pour nous, c'est du pareil au même. Gandalf nous a dit qu'il y avait dans les environs quelqu'un de qualifié qui cherchait du travail dans l'immédiat, et qu'il avait organisé une rencontre ici même, ce mercredi à l'heure du thé. »

« Bien sûr qu'il y a une marque sur la porte, dit Gandalf. C'est moi-même qui l'ai faite. Pour d'excellentes raisons. Vous m'avez demandé de trouver le quatorzième homme de votre expédition, et j'ai choisi M. Bessac. Que l'un d'entre vous ose dire que je me suis trompé de personne ou d'endroit, et vous pourrez vous arrêter à treize et jouer de malchance comme il vous plaira, ou retourner à vos mines de charbon. »

Il regarda Gloin avec une telle colère que le nain se recroquevilla sur sa chaise. Quand Bilbo voulut poser une question, le magicien se tourna vers lui, fronçant ses sourcils broussailleux, et la bouche du hobbit se referma avec un claquement. « Très bien, dit Gandalf. Cessons de nous disputer. J'ai choisi M. Bessac et cela devrait tous vous suffire. Si je dis que c'est un Cambrioleur, c'est que c'est un Cambrioleur, ou du moins, il le deviendra en temps utile. Il a beaucoup plus de qualités que vous ne le pensez, bien plus qu'il ne le croit lui-même. Vous aurez peut-être à me remercier, si vous survivez. Maintenant, mon cher Bilbo, allez chercher la lampe, et faisons un peu de lumière là-dessus ! »

Sur la table, à la lueur d'une grosse lampe munie d'un abat-jour rouge, il déroula un morceau de parchemin semblable à une carte.

« C'est l'œuvre de Thrór, votre grand-père, Thorin, dit-il en réponse aux questions enthousiastes des nains. C'est un plan de la Montagne. »

« Je ne pense pas qu'il nous sera d'un très grand secours », répondit Thorin d'un air déçu, après un seul coup d'œil. « Je me souviens assez de la Montagne et des terres qui l'entourent. Et je sais où se trouve la forêt de Grand'Peur, de même que la Lande Desséchée où les grands dragons se multiplient. »

« Il y a un dragon marqué en rouge sur la Montagne, dit Balin, mais nous le trouverons assez facilement sans cette indication, si nous y arrivons un jour. »

« Quelque chose vous a échappé, dit le magicien : je veux parler de l'entrée secrète. Vous voyez cette rune du côté ouest, et la main qui pointe en sa direction, tout près des autres runes ? Elle indique un passage caché menant aux Salles Inférieures. (Consultez la carte au début de ce livre et vous y trouverez les runes.)

« Jadis, c'était peut-être une entrée secrète, dit Thorin, mais pouvons-nous être sûrs qu'elle l'est encore ? Le vieux Smaug vit dans ces cavernes depuis assez longtemps pour les avoir explorées de fond en comble. »

« C'est possible... mais il ne peut l'avoir utilisée depuis bien des années. »

« Pourquoi cela ? »

« Parce qu'elle est trop étroite. "La porte a cinq pieds de haut et trois y marchent de front", disent les runes, mais Smaug n'aurait pu s'introduire dans un trou de cette taille, pas même du temps où il était jeune, et certainement pas après avoir dévoré autant de nains et d'hommes du Val. »

« Ça m'a tout l'air d'un très grand trou », s'écria Bilbo (qui n'avait aucune expérience des dragons et ne connaissait que les trous de hobbit). Il recommençait à s'enthousiasmer, de sorte qu'il oublia de se taire. Il adorait ce genre de choses : dans le hall se trouvait une grande carte des Terres d'Alentour où il avait inscrit toutes ses promenades favorites à l'encre rouge. « Comment peut-on réussir à cacher une si grande porte aux yeux de tous, sans parler du dragon ? » demanda-t-il. Ce n'était qu'un tout petit hobbit, rappelez-vous.

« De bien des façons, répondit Gandalf. Mais nous ne saurons pas comment on a caché celle-ci avant d'aller voir. D'après les indications de la carte, je dirais qu'il y a une porte close, construite de manière à se fondre dans le flanc de la Montagne. C'est la méthode habituelle des nains... je crois bien que c'est exact ? »

« Tout à fait exact », dit Thorin.

« De plus, ajouta Gandalf, j'ai oublié de vous dire que la carte venait avec une clef, une étrange petite clef. La voici ! » dit-il, remettant à Thorin une clef à longue tige, aux bouterolles compliquées, faite d'argent. « Conservez-la soigneusement ! »

« Cela va sans dire », répondit Thorin, et il l'attacha à une très jolie chaîne qu'il portait au cou, cachée sous sa veste. « Les choses se présentent désormais sous un meilleur jour. Ces nouvelles sont très encourageantes. Jusqu'ici, nous ne savions pas trop comment procéder. Nous pensions nous rendre dans l'Est, avec toute la prudence et la discrétion souhaitées, jusqu'au Long Lac. Mais là, les ennuis commencent... »

« Ils commenceront bien avant cela, quand on connaît les chemins qui mènent dans l'Est », interrompit Gandalf.

« De là, nous pourrions remonter la Rivière Courante, poursuivit Thorin sans faire attention à lui, jusqu'aux ruines du Val – la vieille ville qui se trouve là-bas au creux de la vallée, dans l'ombre de la Montagne. Mais aucun d'entre nous n'aimait l'idée de la Grande Porte. La rivière en sort directement, sous le grand précipice au sud de la

Montagne, et le dragon en sort aussi assez souvent – beaucoup trop souvent, à moins qu’il ait changé ses habitudes. »

« Ce serait une très mauvaise idée, dit le magicien, sans un puissant Guerrier, ou même un Héros. J’ai essayé d’en trouver un, mais les guerriers sont occupés à se battre entre eux dans de lointaines contrées ; et dans ce voisinage, les héros sont rares, ou simplement introuvables. Ici, les épées sont passablement émoussées, les haches servent à bûcher du bois, les boucliers font office de berceaux ou de cloches à dessert ; et les dragons demeurent assez loin pour qu’on ne s’en inquiète pas, si bien qu’on les croit légendaires. C’est pourquoi je me suis tourné vers le *campriolage* – surtout quand je me suis rappelé l’existence d’une porte secondaire. Et nous avons ici notre petit Bilbo Bessac, le *camprioleur*, notre expert spécialement choisi. Il est donc temps de commencer à dresser nos plans. »

« Très bien, dit Thorin. Et si notre expert-camprioleur y allait de quelques idées ou suggestions ? » Il se tourna vers Bilbo avec une politesse pleine de sarcasme.

« D’abord, j’aimerais qu’on m’explique un peu où en sont les choses », dit-il, complètement dérouté et un peu hésitant, sans en perdre pour autant sa détermination digne du plus téméraire des Touc. « Je veux parler de l’or, du dragon et tout – comment il s’est retrouvé là, à qui il appartient, et cetera et ainsi de suite. »

« Ma foi ! s’écria Thorin, n’avez-vous pas devant vous une carte ? Et n’avez-vous pas entendu notre chanson ? Et puis, ne sommes-nous pas en train d’en discuter depuis des heures ? »

« Tout de même, j’aimerais qu’on m’expose la situation en clair », insista-t-il en prenant sa contenance sérieuse (qu’il réservait habituellement à ceux qui tentaient de lui emprunter de l’argent), tout en faisant de son mieux pour avoir l’air sage, sérieux et considéré, et digne de la recommandation de Gandalf. « De plus, j’aimerais que vous me parliez des risques et des dépenses encourus, du temps à consacrer, de la rémunération offerte, et ainsi de suite » – ce qui voulait dire, en substance : « Que vais-je en retirer ? Et puis-je espérer en revenir vivant ? »

« Si vous insistez, dit Thorin. Il y a longtemps, du temps de mon grand-père Thrór, notre famille fut chassée de ses terres dans le Nord lointain et revint s’établir, avec toute sa fortune et ses outils, dans la Montagne que vous voyez sur cette carte. Celle-ci avait été découverte par l’un de mes lointains ancêtres, Thráin l’Ancien, mais on entreprit alors d’y creuser des mines et des tunnels, et d’y construire des salles plus grandioses et de plus grands ateliers – et je pense aussi qu’on y trouva beaucoup d’or et bon nombre de bijoux. Que dire sinon que ma famille devint immensément riche et célèbre ; et mon aïeul fut de nouveau Roi sous la Montagne, et il fut traité avec beaucoup de

respect par les hommes mortels qui vivaient dans le Sud, et qui se répandaient graduellement le long de la Rivière Courante jusqu'à la vallée à l'ombre de la Montagne. C'est là qu'ils fondèrent, à cette époque, cette jolie ville qu'on appelait le Val. Les rois faisaient appel à nos forgerons et les couvraient de richesses, même les moins habiles. Les pères nous suppliaient de prendre leurs fils comme apprentis et nous payaient grassement, surtout en nourriture, de sorte qu'il devenait inutile d'en faire pousser ou de nous en procurer. Ce fut pour nous une époque prospère à tous points de vue ; et les plus pauvres d'entre nous avaient de l'argent à dépenser et à prêter, et le loisir de créer de belles choses simplement pour le plaisir, sans parler des jouets, parmi les plus merveilleux et les plus magiques, comme on n'en trouve plus de nos jours en ce monde. Ainsi les salles de mon aïeul se remplirent-elles d'armures et de bijoux, d'ornements et de coupes ciselés, et le marché aux jouets du Val devint la merveille du Nord.

« Ce fut, sans aucun doute, ce qui attira le dragon. Les dragons sont des voleurs d'or et de bijoux, vous le savez ; ils pillent tout ce qu'ils peuvent trouver, que ce soit chez les hommes, les elfes ou les nains, et ils gardent jalousement leur trésor pour le restant de leurs jours (qui sont pratiquement infinis, à moins qu'on les tue), sans jamais profiter du moindre colifichet. En fait, ils peuvent à peine distinguer les belles œuvres des mauvaises, quoiqu'ils gardent généralement une bonne idée de leur valeur marchande ; et ils ne savent rien faire par eux-mêmes, pas même réparer une petite écaille qui se serait délogée de leur armure. Il y avait, à cette époque, beaucoup de dragons dans le Nord, et l'or y devenait sans doute de plus en plus rare, vu la fuite des nains vers le sud, les attaques dont ils étaient victimes, et le saccage et la destruction perpétrés par les dragons qui continuaient d'empirer. Il y avait là un ver particulièrement avide, très puissant et mauvais, appelé Smaug. Un jour, il s'envola et prit la direction du sud. Le premier signe de sa venue fut un bruit d'ouragan en provenance du nord, et les pins sur la Montagne qui craquaient au vent. Certains des nains qui se trouvaient dehors (heureusement, j'en faisais partie – brave garçon aventureux que j'étais à l'époque, toujours parti dans de folles équipées, ce qui m'a sauvé la vie ce jour-là)... bref, nous vîmes de loin le dragon se poser sur notre montagne dans un jet de flammes. Puis il descendit les pentes, et lorsqu'il atteignit les bois, le feu se répandit partout. Déjà, au Val, toutes les cloches sonnaient et les guerriers prenaient les armes. Les nains se précipitèrent vers leur grande porte, mais le dragon les y attendait. Personne ne put s'échapper par là. La rivière monta en vapeurs et un brouillard s'abattit sur le Val, et derrière cet écran le dragon s'abattit sur eux et anéantit la plupart des guerriers...

toujours la même histoire tragique, trop souvent répétée à cette époque-là. Puis il fit demi-tour et s'introduisit par la Grande Porte, fouillant toutes les salles, tous les chemins et les tunnels, les allées, les caves, les résidences et les passages. Dès lors, il ne restait plus aucun nain vivant à l'intérieur, et il s'empara de toutes leurs richesses. Nul doute, car telle est la coutume des dragons, qu'il les a amoncelées en un grand tas dans les profondeurs de la Montagne, et qu'elles lui servent de lit. Puis il prit l'habitude de ramper hors de la Grande Porte pour se rendre au Val, de nuit, et y enlever des gens, en particulier des jeunes filles, pour les manger, et ce fut alors la ruine du Val, tous ses habitants étant morts ou partis. Je ne sais pas exactement ce qui se passe là-bas de nos jours, mais si des gens habitent encore non loin de la Montagne, ils restent à l'autre bout du Long Lac et ne s'aventurent pas plus près.

« Le peu d'entre nous qui se trouvaient au-dehors restèrent assis à pleurer à l'abri des regards malveillants, maudissant Smaug ; et à ce moment-là, nous fûmes surpris de voir arriver mon père et mon grand-père, leurs barbes roussies par le feu. Ils avaient l'air grave et parlaient très peu. Quand je leur demandai comment ils s'étaient échappés, ils me dirent de me taire, que je l'apprendrais un jour en temps utile. Après, nous partîmes, et nous dûmes gagner nos vies comme nous le pûmes, allant par monts et par vaux ; et souvent nous dûmes nous abaisser à travailler le fer, ou même à extraire du charbon. Mais jamais nous n'avons oublié notre trésor volé. Et si aujourd'hui, je le concède, nous avons amassé de belles choses et ne sommes pas si démunis (Thorin caressa alors la chaîne en or qu'il avait au cou), nous sommes toujours déterminés à le reprendre, et à porter nos malédictions jusqu'à Smaug... si nous le pouvons.

« L'évasion de mon père et de mon grand-père m'a toujours laissé songeur. Maintenant, je vois qu'ils devaient disposer d'une porte secondaire dont ils étaient les seuls à connaître l'existence. Mais on dirait bien qu'ils ont laissé une carte, et j'aimerais savoir comment Gandalf a mis la main dessus, et pourquoi elle ne m'a pas été confiée à moi, l'héritier légitime. »

« Je n'ai pas "mis la main dessus", dit le magicien ; on me l'a donnée. Votre grand-père Thrór a été tué, vous vous en souvenez, dans les mines de Moria, par Azog le Gobelin. »

« Oui, maudit soit-il ! » dit Thorin.

« Et Thráin, votre père, est parti le 21 avril, il y a de cela cent ans en date de jeudi dernier, et vous ne l'avez jamais revu depuis... »

« En effet, en effet », dit Thorin.

« Eh bien, votre père m'a donné ceci pour que je vous le remette ; et si je vous l'ai remis à ma manière et au moment que j'ai choisi, vous ne pouvez guère m'en vouloir, après tout le mal que j'ai eu à vous

retrouver. Votre père n'était pas en mesure de me dire son nom lorsqu'il m'a confié le document, et il ne m'a jamais donné le vôtre ; aussi, dans l'ensemble, je pense mériter vos félicitations et vos remerciements ! Tenez », dit-il en tendant la carte à Thorin.

« Je ne comprends pas », dit Thorin, à la grande satisfaction de Bilbo qui avait envie de dire la même chose. Cette explication ne semblait rien expliquer.

« Votre grand-père, dit le magicien avec lenteur et sévérité, a préféré la confier à son fils avant de partir pour les mines de Moria. Après qu'il eut été tué, votre père décida d'aller tenter sa chance avec la carte, et il lui arriva toutes sortes d'aventures des plus désagréables, mais il ne parvint jamais à la Montagne. J'ignore comment il est arrivé là, mais je l'ai trouvé prisonnier dans les cachots du Nécromancien. »

« Que faisiez-vous donc là ? » demanda Thorin avec un frisson, et tous les nains frémirent.

« Qu'importe ce que j'y faisais. Je m'informais, comme d'habitude ; et c'était une sale affaire, très périlleuse. Même moi, Gandalf, je n'en réchappai que de justesse. J'ai tenté de sauver votre père, mais c'était trop tard. Il ne cessait de déraisonner et avait presque tout oublié, sauf la carte et la clef. »

« Nous avons fait payer les gobelins de Moria il y a belle lurette, dit Thorin ; il nous faut désormais songer au Nécromancien. »

« Ne soyez pas stupide ! C'est un adversaire bien au-delà de tout ce que les nains sont capables de faire, s'il était possible de réunir tous ceux qui sont dispersés aux quatre coins du monde. Votre père ne souhaitait qu'une chose : que son fils consulte la carte et utilise la clef. Le dragon et la Montagne sont un défi déjà bien assez grand pour vous ! »

« Et voilà ! » dit Bilbo, qui par mégarde, dit tout haut ce qu'il pensait tout bas.

« Voilà quoi ? » s'écrièrent les nains en se retournant brusquement vers lui ; et sur le coup de l'énervement, il répondit : « Voilà ce que j'ai à vous dire ! »

« Qu'est-ce donc ? » demandèrent-ils.

« Eh bien, à mon avis, vous devriez vous rendre dans l'Est et aller jeter un œil. Après tout, il y a cette porte secondaire, et les dragons doivent bien faire une sieste de temps à autre. Si vous restez assis assez longtemps sur le seuil, j'imagine que vous trouverez quelque chose. Et puis, vous savez, je pense qu'on a assez discuté pour ce soir, si vous voyez ce que je veux dire. N'êtes-vous pas censés dormir, partir de bonne heure et tout cela ? Vous aurez droit à un bon petit déjeuner avant votre départ. »

« Avant *notre* départ, vous voulez dire, je suppose, répondit Thorin. Après tout, c'est vous le cambrioleur. Et c'est vous qui devrez

rester assis sur le seuil de cette porte, sans parler de l'ouvrir. Mais pour ce qui est de dormir et partir de bonne heure, nous sommes d'accord. Je prends toujours six œufs avec mon jambon quand je pars en voyage – des œufs sur le plat, pas pochés, et faites attention de ne pas les crever. »

Quand les autres eurent commandé leur petit déjeuner sans le moindre « s'il vous plaît » (ce qui agaça beaucoup Bilbo), ils se levèrent tous ensemble. Le hobbit dut trouver de la place pour tout le monde en remplissant ses chambres d'amis et en improvisant des lits de fortune sur les fauteuils et les sofas ; et lorsqu'ils furent tous casés, c'est avec beaucoup de fatigue et un peu d'amertume qu'il retrouva son petit lit à lui. Il était au moins sûr d'une chose : il n'allait pas se lever avant l'aube pour faire cuire tous leurs fichus œufs. Son côté Touc perdait du terrain, et il n'était plus du tout certain de partir en voyage le lendemain matin.

Allongé sous les couvertures, il pouvait entendre Thorin qui continuait à fredonner doucement, dans la meilleure chambre à côté de la sienne :

*Par monts brumeux, cimes glacées,
Jusqu'aux cavernes du passé,
Partons alors avant l'aurore
Pour retrouver l'or enchanté.*

Bilbo s'endormit avec ce refrain en tête, ce qui lui fit faire de bien mauvais rêves. L'aurore était passée depuis longtemps lorsqu'il se réveilla.

II

Rôti de mouton

Bilbo se leva d'un bond et, enfilant sa robe de chambre, passa à la salle à manger. Il ne vit personne, mais découvrit tous les signes d'un petit déjeuner copieux et pressé. Il régnait dans la pièce une terrible pagaille, et des montagnes de vaisselle sale se trouvaient dans la cuisine. Presque tous les chaudrons et les casseroles qu'il avait en sa possession semblaient avoir servi. Une telle corvée l'attendait que Bilbo fut bien obligé de se rendre à l'évidence : la fête de la veille n'était pas qu'un mauvais rêve, comme il l'avait espéré. Il était au demeurant très soulagé de voir que tous étaient partis sans lui, et sans se donner la peine de le réveiller (« mais sans le moindre remerciement », pensa-t-il) ; en même temps, il ne pouvait s'empêcher d'être un tantinet déçu. Ce sentiment le surprit.

« Ne sois pas stupide, Bilbo Bessac ! se dit-il. T'intéresser aux dragons et à toutes ces histoires saugrenues, à ton âge ! » Il mit donc un tablier, alluma des feux, fit bouillir de l'eau et lava toute la vaisselle. Puis il prit un bon petit déjeuner dans la cuisine avant de nettoyer la salle à manger. Déjà, le soleil brillait ; la porte d'entrée était ouverte et laissait pénétrer une chaude brise printanière. Bilbo se mit à siffloter bruyamment, oublieux des incidents de la veille. En fait, il venait de se servir un second petit déjeuner dans la salle à manger, tout près de la fenêtre ouverte, quand Gandalf arriva.

« Mon pauvre ami, dit-il, quand *donc* allez-vous venir ? On parle de *partir de bonne heure*... et vous voilà devant un petit déjeuner, peu importe comment vous appelez cela, à dix heures et demie ! Ils vous ont laissé un message parce qu'ils ne pouvaient plus attendre. »

« Quel message ? » dit le pauvre M. Bessac, tout retourné.

« Grands Éléphants ! s'exclama Gandalf, vous n'êtes pas du tout dans votre assiette, ce matin – vous n'avez jamais songé à épousseter la cheminée ! »

« Je ne vois pas le rapport. J'ai été bien assez occupé à faire la vaisselle pour quatorze personnes ! »

« Si vous aviez épousseté la cheminée, vous auriez trouvé ceci sous la pendule », dit Gandalf, tendant à Bilbo une note (rédigée sur

son papier à lettres, évidemment).

Voici ce qu'il lut :

« De Thorin et Compagnie à Bilbo le Cambrioleur, salutations ! Pour votre hospitalité, nos remerciements les plus sincères, et pour l'offre de votre expertise professionnelle, notre consentement et toute notre gratitude. Conditions : paiement en espèces sur livraison, jusqu'à concurrence d'un quatorzième des profits réalisés (le cas échéant) ; tous frais de déplacement inclus en toutes circonstances, frais funéraires couverts par nous ou nos représentants si l'éventualité se présente et que les circonstances le permettent.

« Jugeant inutile d'interrompre votre repos très considéré, nous en avons profité pour veiller aux préparatifs nécessaires, et comptons sur votre estimable présence à l'Auberge du Dragon Vert, au village de Belleau, à 11 heures précises. Avec l'assurance de votre *ponctualité*,

« Nous avons l'honneur d'être

« Vos tout dévoués,

« Thorin & Cie »

« Ça ne vous laisse que dix minutes. Il faudra vous dépêcher », dit Gandalf.

« Mais... », fit Bilbo.

« Pas le temps », dit le magicien.

« Mais... », fit encore Bilbo.

« Pas le temps non plus ! Allez, ouste ! »

Jusqu'à la fin de ses jours, Bilbo ne comprit jamais comment il s'était retrouvé dehors, nu-tête, sans sa canne ni son argent, ni rien de tout ce qu'il avait l'habitude d'emporter quand il sortait, son second petit déjeuner à moitié terminé et sa vaisselle loin d'être lavée. Il avait hâtivement remis ses clefs à Gandalf et couru aussi vite que ses pieds poilus le lui permettaient, le long du chemin, passé le grand Moulin et de l'autre côté de L'Eau, et couru encore sur un mille ou plus.

Arrivé à Belleau sur le coup de onze heures, il soufflait comme un bœuf et s'aperçut qu'il était parti sans même son mouchoir de poche !

« Bravo ! » dit Balin qui guettait sa venue à la porte de l'auberge.

À ce moment précis, tous les autres apparurent au tournant de la route qui menait au village. Ils étaient montés sur des poneys, et chaque bête était chargée de toutes sortes de bagages, paquets et poches, et tout le bataclan. Il y avait aussi un très petit poney qui semblait destiné à Bilbo.

« En selle, vous deux, et nous partons ! » dit Thorin.

« Je suis vraiment désolé, dit Bilbo, mais j'ai oublié mon chapeau, j'ai laissé mon mouchoir de poche à la maison et je n'ai pas d'argent. Je n'ai pas lu votre message avant 10 h 45, pour être exact. »

« Pas d'exactitude, dit Dwalin, et pas d'inquiétude ! Il faudra vous passer de mouchoirs et de bien d'autres choses avant la fin du voyage. Quant à votre chapeau, j'ai un capuchon et une cape de rechange dans mes bagages. »

C'est ainsi qu'ils se mirent en route, par un beau matin tout juste avant le mois de mai, allant au petit trot sur leurs poneys ; et Bilbo portait un capuchon vert foncé (un peu défraîchi par les intempéries) et une cape assortie, prêtés par Dwalin. Ils étaient bien trop grands, ce qui lui donnait un air assez comique. Je n'ose pas imaginer ce que son père Bungo eût pensé de lui. Au moins, personne ne risquait de le prendre pour un nain, puisqu'il n'avait pas de barbe.

Ils ne chevauchaient pas depuis bien longtemps lorsque Gandalf fit une splendide apparition, monté sur un cheval blanc. Il apportait quantité de mouchoirs de poche, de même que la pipe et le tabac de Bilbo. Toute la compagnie chevaucha alors très joyeusement, et ils racontèrent des histoires et chantèrent des chansons toute la journée, sauf quand ils s'arrêtaient pour les repas. Ceux-ci n'étaient pas aussi fréquents que Bilbo l'eût souhaité, mais n'empêche, il commençait à se dire que les aventures n'étaient pas si désagréables, somme toute.

Pour commencer, ils avaient traversé les terres des hobbits, un vaste pays très convenable, peuplé de gens respectables, avec de belles routes, quelques auberges par-ci par-là, et de temps en temps un nain ou un fermier marchant d'un pas tranquille. Puis ils étaient arrivés dans une région où les gens parlaient étrangement, et chantaient des chansons que Bilbo n'avait jamais entendues. À présent, ils s'enfonçaient dans les Terres Désolées, où il n'y avait plus ni auberge, ni âme qui vive, et les routes ne cessaient de se dégrader. Non loin devant se dressaient de mornes collines, toujours plus hautes, recouvertes d'arbres noirs. Quelques-unes étaient couronnées de vieux châteaux d'aspect sinistre, comme s'ils avaient été construits par des gens malfaisants. Tout semblait lugubre, car le temps s'était sérieusement gâté ce jour-là. Dans l'ensemble, il avait fait aussi beau que le mois de mai peut l'être, même dans les plus beaux contes, mais à présent, le froid et la pluie les avaient rejoints. Arrivés dans les Terres Désolées, ils avaient dû camper là où ils le pouvaient, mais jusque-là, au moins, le temps avait été sec.

« Dire que nous serons bientôt en juin ! » pesta Bilbo en clapotant derrière les autres dans un sentier très boueux. L'heure du thé était passée ; il pleuvait à torrents, et ce, depuis des heures ; l'eau de son capuchon lui dégoulinait dans les yeux et sa cape était trempée ; le poney était fourbu et butait sur des pierres ; les autres étaient trop bougons pour dire quoi que ce soit. « Et je suis sûr que la pluie s'est infiltrée dans les vêtements secs et les sacs de nourriture, pensa Bilbo. J'en ai assez de ces histoires de cambriolage ! Comme j'aimerais être

dans mon trou douillet, tout près du feu, à attendre que la bouilloire chante ! » Ce ne serait pas la dernière fois qu'il y songerait !

Les nains trottaient encore et toujours, sans jamais se retourner ou faire attention à lui. Quelque part derrière les nuages gris, le soleil avait dû baisser, car il se mit à faire sombre au moment où ils s'enfonçaient dans une vallée traversée par une rivière. Le vent se leva, et les saules qui poussaient sur ses rives courbaient l'échine et soupiraient. La route traversait un vieux pont de pierre : heureusement, car la rivière, gonflée par les pluies, se déversait impétueusement du haut des collines et des montagnes au nord.

Il faisait presque nuit lorsqu'ils la franchirent. Le vent dispersa la grisaille, et une lune vagabonde apparut au-dessus des collines, entre les lambeaux de nuages. Alors ils s'arrêtèrent. Thorin marmonna quelque chose à propos du souper, « et où allons-nous trouver un endroit sec pour dormir ? » fit-il.

C'est alors qu'ils remarquèrent l'absence de Gandalf. Il les avait suivis jusque-là, sans jamais leur dire s'il prenait part à l'aventure ou s'il leur tenait simplement compagnie pour un certain temps. C'est lui qui avait mangé le plus, parlé le plus, et ri le plus. Mais à présent, il avait tout bonnement disparu !

« Juste au moment où un magicien aurait été le plus utile », grognèrent Dori et Nori (qui partageaient l'avis du hobbit au sujet des repas de la journée : copieux et fréquents).

Ils finirent par conclure qu'il leur faudrait camper sur place. Ils s'abritèrent sous un bouquet d'arbres, où le sol était plus sec, mais le vent faisait trembler les feuilles qui dégouttaient avec un ploc-ploc très désagréable. Le feu, aussi, faisait des siennes. Les nains peuvent faire du feu presque n'importe où avec presque n'importe quoi, avec ou sans vent ; mais ils n'y arrivaient pas cette nuit-là, pas même Oin et Gloin qui étaient passés maîtres en la matière.

Puis l'un des poneys prit peur sans raison et s'enfuit. Il plongea dans la rivière avant qu'ils n'aient pu l'attraper ; et lorsqu'ils réussirent à l'en sortir, Fili et Kili avaient manqué de se noyer, et tous les bagages qu'il transportait avaient été emportés par le courant. C'étaient surtout des vivres, forcément ; il ne restait donc plus grand-chose pour le souper, encore moins pour le petit déjeuner.

Ils étaient tous assis à maugréer, la mine sombre, trempés jusqu'aux os, pendant qu'Oin et Gloin tentaient à nouveau d'allumer le feu et se querellaient. Bilbo se disait tristement que les aventures ne se résumaient pas aux promenades en poney sous le soleil de mai, quand Balin, qui était toujours leur guetteur, s'écria : « Il y a une lueur de ce côté ! » À quelque distance se trouvait une éminence couverte d'arbres, assez denses par endroits. À travers cette masse sombre, ils apercevaient maintenant de la lumière, une lueur rougeâtre et

invitante, comme celle d'un feu ou de torches brillantes.

Après l'avoir observée pendant quelque temps, ils commencèrent à se disputer. Certains disaient « non » et d'autres « oui ». Certains disaient qu'il ne fallait pas hésiter à aller voir, que rien ne pouvait être pire qu'un maigre souper et un petit déjeuner encore plus austère, après une nuit dans des vêtements mouillés.

D'autres disaient : « Ces régions sont peu connues et elles sont trop proches des montagnes. Les voyageurs passent rarement par ici désormais. Les anciennes cartes sont inutiles : les choses se sont détériorées et la route n'est pas surveillée. On n'a pratiquement jamais entendu parler du roi dans les parages, et moins vous êtes curieux, moins vous risquez de vous attirer des ennuis. » Certains disaient : « Après tout, nous sommes quatorze. » D'autres disaient : « Où est donc passé Gandalf ? » En fait, cette question était sur toutes les lèvres. Alors il se mit à pleuvoir comme jamais, et Oin et Gloin en vinrent aux coups.

C'en était trop. « Après tout, nous avons un cambrioleur avec nous », dirent-ils ; et ils se mirent en route, conduisant leurs poneys par la bride (avec toute la prudence qui s'imposait) en direction de la lumière. Ils atteignirent la colline et se retrouvèrent bientôt sous le couvert des arbres. Ils gravirent la pente, mais aucun sentier proprement dit ne s'y trouvait qui eût mené à une ferme ou à une résidence ; et en dépit de leurs meilleurs efforts il y eut pas mal de bruissements, de craquements et de grincements (et pas mal de grognements et de jurons), tandis qu'ils cheminaient à travers les arbres dans l'obscurité totale.

Soudain, la lueur rouge brilla d'un vif éclat non loin devant, entre les fûts des arbres.

« Maintenant, c'est au tour du cambrioleur », dirent-ils. Ils voulaient parler de Bilbo, bien sûr. « Vous devrez aller de l'avant, découvrir tout ce qu'il y a savoir au sujet de cette lumière, à quoi elle sert, et si tout est parfaitement sûr et sans danger, lui dit Thorin. Maintenant, filez, et revenez vite si tout va bien. Sinon, revenez si vous le pouvez ! Si vous ne pouvez pas, hululez deux fois comme un hibou et une fois comme une chouette et nous ferons ce qui est en notre pouvoir. »

Bilbo dut partir avant d'avoir pu lui expliquer qu'il ne pouvait hululer, ne serait-ce qu'une seule fois, ni comme un hibou, ni comme une chouette – pas plus qu'il ne pouvait voler comme une chauve-souris. Mais du moins, les hobbits peuvent se mouvoir silencieusement dans les bois, tout à fait silencieusement. Ils en sont fiers, et Bilbo avait signifié plusieurs fois son mépris de ce qu'il appelait « ce vacarme de nains » depuis qu'ils étaient partis – quoique, à mon avis, ni vous ni moi n'aurions rien entendu si toute cette cavalcade nous

était passée sous le nez par une nuit venteuse. Quant à Bilbo qui avançait bien tranquillement vers la lueur rouge, je ne pense pas qu'une belette s'en serait même aperçue. Donc, naturellement, il se rendit tout près du feu – car il s'agissait bien d'un feu – sans alerter qui que ce soit. Et voici ce qu'il vit.

Trois individus corpulents assis autour d'un très grand feu de hêtre. Ils faisaient rôtir du mouton sur de longues tiges de bois et léchaient le jus de viande qui leur coulait entre les doigts. Une odeur appétissante flottait dans l'air. Il y avait aussi à leurs côtés tout un tonneau de boisson, qu'ils buvaient dans des pichets. Mais c'étaient des trolls. Assurément des trolls. Même Bilbo, si peu aventureux, s'en rendit compte : par leurs traits épais et mal dégrossis, leur taille, la forme de leurs jambes, sans parler de leur langage, qui n'était pas celui des conversations mondaines, mais alors pas du tout.

« Du mouton hier, du mouton aujourd'hui, et j'te parie qu'ce s'ra encore du mouton d'main ! » dit l'un des trolls.

« Même pas un p'tit bout d'chair humaine à s'mettre dans l'ventre depuis des lunes ! dit un autre. Qu'est-ce qui y'a pris, à Léon, d'nous emmener dans c'te pays de misère, j'me l'demande... et v'là qu'on commence à manquer d'bière », dit-il, donnant une poussée à son voisin Léon en train de prendre une gorgée.

Léon s'étouffa. « La ferme ! s'écria-t-il aussitôt qu'il le put. Les gens vont pas s'arrêter ici en masse juste pour se faire manger par toi et pis Hubert ! Ça fait un village et demi que vous mangez rien qu'à vous deux depuis qu'on est descendus des montagnes. Combien d'aut' i' vous en faut ? Et y a pas si longtemps qu'vous m'auriez r'mercié pour un peu d'mouton des basses terres aussi gras que ç'ui-là ! » Il mordit à belles dents dans un gigot qu'il était en train de faire rôtir et s'essuya les lèvres sur sa manche.

Oui, j'ai bien peur que les trolls ne se comportent ainsi, même ceux qui n'ont qu'une seule tête. Après avoir entendu tout cela, Bilbo eût mieux fait de réagir tout de suite. Soit il aurait dû tranquillement rebrousser chemin et avertir ses amis qu'il y avait trois trolls bien charpentés et de mauvais poil, prêts à déguster du nain rôti ou même du poney, pour changer ; soit il aurait dû tenter immédiatement un bon petit vol à la tire. Un cambrioleur de première envergure, aux habiletés vraiment légendaires, n'aurait pas hésité à leur faire les poches – avec un troll, c'est presque toujours payant, si vous pensez en être capable –, à faucher le mouton directement sur les broches et à leur ravir la bière, avant de déguerpir sans qu'ils le remarquent. D'autres, plus pragmatiques, mais moins consciencieux dans leur travail, auraient sans doute préféré leur planter un poignard dans le dos avant de faire main basse sur leurs affaires. La soirée eût alors été beaucoup plus gaie.

Bilbo le savait. Les livres lui avaient appris bien des choses qu'il n'avait jamais vues ou faites. Il était vraiment très alarmé, et tout aussi dégoûté ; il aurait voulu être à cent lieues de là, et pourtant... il sentait qu'il ne pouvait revenir auprès de Thorin et Compagnie les mains vides. Il resta donc à hésiter dans l'ombre. Parmi tous ces tours de passe-passe dont il avait entendu parler, faire les poches des trolls lui paraissait le moins difficile. Enfin décidé, il se faufila derrière un arbre tout juste derrière Léon.

Hubert et Tom s'étaient levés pour reprendre de la bière. Léon était occupé à boire. Alors Bilbo prit son courage à deux mains et glissa sa petite main dans l'énorme poche de Léon. Une bourse s'y trouvait, grosse comme un sac à patates aux yeux de Bilbo. « Ha ! » pensa-t-il, s'enthousiasmant peu à peu pour le métier en retirant soigneusement l'objet. « C'est un début ! »

C'en était un ! Les bourses des trolls sont des plus polissonnes, et celle-ci ne faisait pas exception. « Hé là, qui êtes-vous ? » s'écria-t-elle d'une toute petite voix en sortant de la poche ; et Léon se retourna sur-le-champ et saisit Bilbo par le cou avant qu'il n'ait pu se réfugier derrière l'arbre.

« Dis donc, Hubert, r'garde c'que j'viens d'attraper ! » fit Léon.

« C'est quoi ? » demandèrent les autres en se rapprochant.

« Ma foi, est-ce que j'sais ? Vous êtes quoi ? »

« Bilbo Bessac, un camb... un hobbit », dit le pauvre Bilbo, tremblant comme une feuille, et se demandant comment faire pour hululer avant d'être étranglé.

« Un cambobbit ? » firent-ils un peu surpris. Les trolls n'ont pas la comprenette facile et se méfient de tout ce qu'ils ne connaissent pas.

« Et qu'est-ce qu'un cambobbit fait dans ma poche, hein ? » dit Léon.

« Et pis, est-ce que ça se mange ? » dit Tom.

« On peut essayer », dit Hubert, ramassant une broche.

« Ça ferait pas plus qu'une bouchée », assura Léon, qui avait déjà mangé à sa faim, « une fois écorché et désossé ».

« P'têt' ben qu'y en a plusieurs dans l'coin et qu'on pourrait faire un pâté, dit Hubert. Eh, toi ! Est-ce qu'y en a d'aut' comme toi qui s'promènent par ici, essspèce de p'tit lapin sur deux pattes ? » s'écria-t-il en regardant les pieds poilus du hobbit ; et il le ramassa par les orteils et le secoua.

« Oui, plein d'autres », dit Bilbo, avant de se rappeler qu'il ne devait pas trahir ses amis. « Non, aucun, pas un seul », ajouta-t-il du même souffle.

« Qu'ess' tu veux dire par là ? » fit Hubert, qui le saisit du bon côté, par les cheveux cette fois.

« Rien d'autre que ce que j'ai dit », répondit Bilbo, haletant. « Et

de grâce, ne me faites pas rôtir, gentils messieurs ! Je suis moi-même bon cuisinier, et je cuisine mieux que je cuis, si vous voyez ce que je veux dire. Je vais vous faire un très bon repas, un excellent petit déjeuner pour vous, si vous ne me mangez pas pour souper. »

« Pauv' p'tit nabot ! » dit Léon. Il avait déjà mangé tout son soûl ; il avait aussi ingurgité pas mal de bière. « Pauv' p'tit nabot ! Laisse-le partir ! »

« Pas avant qu'i' m'explique c'que ça veut dire, ça, *plein d'autres* et *pas un seul*, dit Hubert. J'veux pas m'faire égorger pendant que j'dors ! Fais-y rôtir les orteils jusqu'à c'qu'i' nous l'dise ! »

« Pas question ! dit Léon. D'abord, c'est moi qui l'a trouvé ! »

« T'es qu'un gros crétin, Léon, dit Hubert, et c'est pas la première fois que j'te l'dis. »

« Toi, t'es une brute ! »

« J'te laisserai pas m'dire ça, Léon Legros, s'écria Hubert tout en lui mettant son poing dans l'œil.

Puis il y eut une splendide bagarre. Bilbo eut tout juste la présence d'esprit, quand Hubert le laissa tomber par terre, de s'enlever de sous leurs pieds, avant qu'ils ne commencent à se battre comme des chiens, et à se traiter de tous les noms, parfaitement vrais et bien choisis au demeurant, en criant à tue-tête. Bientôt ils se retrouvèrent étendus l'un sur l'autre, se débattant et donnant des coups de pied, tout en se roulant pratiquement dans les braises, pendant que Tom leur assénait des coups de branche pour les faire revenir à la raison – ce qui bien sûr n'eut pour effet que de les enrager davantage.

C'eût été pour Bilbo l'occasion de leur fausser compagnie. Mais ses pauvres petits pieds avaient grandement souffert entre les gros doigts d'Hubert. Il était à bout de souffle et la tête lui tournait, alors il resta étendu là pendant quelques instants, haletant, tout juste en dehors du cercle de lumière.

Balin arriva au beau milieu de l'échauffourée. Les nains avaient entendu du bruit de loin, et après avoir patienté quelques instants en attendant que Bilbo revienne ou qu'il se mette à crier comme un hibou, ils s'avancèrent un à un vers la lumière, marchant à pas de loup. Tom eut à peine le temps d'apercevoir Balin à la lueur du feu qu'il poussa un affreux hurlement. Car les trolls ont vraiment horreur des nains (crus, naturellement). Hubert et Léon cessèrent immédiatement de se battre. « Un sac, Tom, vite ! » crièrent-ils. Avant que Balin, qui se demandait où pouvait être Bilbo dans tout ce charivari, n'ait compris ce qui se passait, on lui passa un sac sur la tête et il se retrouva prisonnier.

« Y en a encore un paquet, dit Tom, j'parie ! Plein d'autres, et pas un seul : maintenant j'comprends, dit-il. Pas de cambobbits, mais beaucoup de ces nains-là. Tu m'suis ? »

« T'as sûrement raison ! dit Hubert. Vaut mieux qu'on reste dans l'ombre. »

Ce qu'ils firent. Armés des sacs qu'ils utilisaient pour emporter leur butin, mouton ou autre, ils attendirent dans l'ombre. Chaque fois qu'un nain arrivait en haut et apercevait le feu, les pichets renversés et le mouton à moitié dévoré, hop ! un sac puant lui tombait dessus à l'improviste et il était fait prisonnier. Balin fut bientôt rejoint par Dwalin, et Fili et Kili ensemble, et Dori, Nori et Ori dans un tas, et Oin, Gloin, Bifur, Bofur et Bombur empilés beaucoup trop près du feu à leur goût.

« Ça leur apprendra ! » dit Tom ; car Bifur et Bombur leur avaient causé beaucoup d'ennuis, se débattant comme des forcenés, ainsi que le font les nains lorsqu'ils sont pris au piège.

Thorin arriva en dernier – sans se laisser prendre par surprise. Il avait flairé le danger et n'eut pas besoin de voir les jambes de ses compagnons dépasser des sacs pour se rendre compte que quelque chose ne tournait pas rond. Il se tint dans l'ombre à quelque distance et lança avec fermeté : « Qu'est-ce qui se passe ici ? Qui ose tabasser mes gens ? »

« Ce sont des trolls ! » dit Bilbo, caché derrière un arbre. Ceux-ci l'avaient complètement oublié. « Ils se terrent dans les buissons avec des sacs », dit-il.

« Ah ! vraiment ? » dit Thorin, et il se rua vers le feu avant qu'ils n'aient pu l'attraper. Il ramassa une grosse branche qui s'était embrasée à un bout ; Hubert le reçut dans l'œil avant de pouvoir l'esquiver, ce qui le mit hors de combat pendant un instant. Bilbo fit de son mieux. Il saisit Tom par la jambe en s'accrochant comme il le pouvait (elle avait l'épaisseur d'un jeune tronc d'arbre), mais bientôt il vola dans les airs et atterrit dans des buissons. Tom venait de donner un grand coup de pied dans le feu, et Thorin en reçut les étincelles.

Tom eut droit à un coup de branche dans les dents en guise de représailles, et perdit une incisive. Ça l'a fait hurler, vous pouvez me croire. Mais à cet instant précis, Léon s'approcha par-derrière et enfila un sac par-dessus la tête du nain, jusqu'à ses orteils. Ainsi, la lutte prit fin. Ils étaient alors dans de beaux draps : tous prisonniers dans des sacs bien ficelés, avec pour seule compagnie trois trolls en colère (dont deux qui gardaient le souvenir lancinant des coups et des brûlures) qui se disputaient pour savoir s'il fallait les faire rôtir à petit feu, les hacher finement et les faire mijoter, ou encore s'asseoir dessus pour les réduire en bouillie ; et Bilbo juché dans un buisson, ses vêtements et son corps écorchés, osant à peine bouger de crainte qu'ils ne l'entendent.

C'est alors que Gandalf revint. Mais personne ne le vit. Les trolls

venaient de décider de rôtir les nains sur-le-champ pour les manger plus tard – c'était l'idée d'Hubert, et après bien des chamailleries, ils s'étaient tous mis d'accord.

« On peut pas les rôtir maintenant, ça va prendre toute la nuit », dit une voix. Hubert crut que c'était Léon.

« Si tu r'commences, Léon, dit-il, ça va *vraiment* prendre toute la nuit. »

« Qui ça, moi ? » dit Léon, qui croyait que la voix était celle d'Hubert.

« Oui, toi », dit Hubert.

« T'es qu'un menteur », dit Léon ; et la dispute reprit de plus belle. Enfin ils décidèrent de les hacher finement et de les faire mijoter. Ils prirent donc une grande marmite noire et sortirent leurs couteaux.

« On peut pas les faire bouillir ! On n'a pas d'eau, et le puits est bien trop loin », dit une voix. Hubert et Léon crurent que c'était Tom.

« Tais-toi ! dirent-ils, ou on n'en finira jamais ! Et t'iras chercher l'eau toi-même si tu continues à rouspéter. »

« Tais-toi toi-même ! » répondit Tom, qui croyait que c'était la voix de Léon. « Y a qu'toi qui rouspètes. »

« T'es qu'un nigaud ! » dit Léon.

« Nigaud toi-même ! » dit Tom.

Et la dispute reprit de plus belle, et les esprits s'échauffèrent comme jamais, jusqu'à ce qu'ils décident de s'asseoir sur les sacs pour les réduire en bouillie, et d'en faire un pot-au-feu la prochaine fois.

« Qui on écrase en premier ? » dit la voix.

« Vaut mieux commencer par l'dernier », dit Hubert, que Thorin avait blessé à l'œil. Il croyait que c'était Tom qui parlait.

« Arrête de parler tout seul ! dit Tom. Mais si tu veux écraser l'dernier, écrase-le. C'est lequel ? »

« Celui avec les bas jaunes », dit Hubert.

« Mais non, celui avec les bas gris », dit une voix qui ressemblait à celle de Léon.

« J'aurais juré qu'i' z'étaient jaunes », dit Hubert.

« Jaunes, c'est ça », dit Léon.

« Alors pourquoi t'as dit qu'i' z'étaient gris ? » dit Hubert.

« J'ai pas dit ça. C'est Tom. »

« J'ai jamais dit ça, moi ! répondit Tom. C'était toi. »

« Deux contre un, alors la ferme ! » dit Hubert.

« À qui c'est qu'tu parles ? » dit Léon.

« Ça suffit, maintenant ! crièrent Tom et Hubert. La nuit avance et l'aube arrive tôt. Allez, au travail ! »

« L'aube vous saisisse et vous pétrifie ! » dit une voix qui ressemblait à celle de Léon. Mais ce n'était pas la sienne. Car à cet

instant précis, le soleil franchit le bord de la colline, et un fort gazouillis s'éleva parmi les branches. Léon ne dit rien, car il fut changé en pierre au moment où il se penchait ; et Hubert et Tom restèrent figés comme des rochers à le regarder. Et c'est là qu'ils se tiennent encore aujourd'hui, tout seuls, sauf quand les oiseaux viennent s'y percher ; car les trolls, comme vous le savez sans doute, doivent rentrer sous terre avant l'aube, autrement ils retournent à la pierre des montagnes dont ils sont faits, et ne bougent jamais plus. C'est ce qui arriva à Hubert, Tom et Léon.

« Excellent ! » dit Gandalf, sortant de derrière un arbre ; et il aida Bilbo à descendre de son buisson épineux. C'est alors que Bilbo comprit. C'était la voix du magicien qui avait alimenté la dispute et les chamailleries des trolls, jusqu'à ce que la lumière se charge d'eux.

Il restait à défaire les sacs et à délivrer les nains. Ils étaient presque asphyxiés, et très en colère : ils n'avaient pas du tout apprécié de rester couchés là pendant que les trolls parlaient de les rôtir, de les écraser ou de les hacher. Bilbo dut leur raconter deux fois son histoire avant qu'ils ne soient raisonnablement satisfaits.

« Le moment était mal choisi pour vous exercer au vol à la tire, dit Bombur, alors que nous cherchions seulement du feu et de la nourriture ! »

« Et c'est exactement ce que vous n'auriez pu obtenir de ces énergumènes sans avoir à vous battre de toute manière, dit Gandalf. Mais avec tout ça, nous perdons du temps. Vous ne vous rendez pas compte que les trolls devaient avoir une grotte ou un trou quelque part pour se cacher du soleil ? Il faut aller à sa recherche ! »

Ils fouillèrent les environs et trouvèrent bientôt les empreintes de leurs bottes de pierre s'éloignant à travers les arbres. Gravissant la colline, ils les suivirent jusqu'à une grande porte de pierre qui menait à une grotte, cachée derrière des buissons. Mais ils ne purent l'ouvrir, même en s'y mettant à treize pendant que Gandalf essayait diverses incantations.

« Ceci pourrait-il servir ? » demanda Bilbo, lorsqu'ils furent à bout de forces et de patience. « Je l'ai trouvé par terre, là où les trolls se sont battus. » Il leur montra une assez grosse clef, sans doute très petite et très secrète aux yeux de Léon. Elle avait dû tomber de sa poche, fort heureusement, avant qu'il ne se change en pierre.

« Pourquoi ne pas nous l'avoir dit avant ? » s'écrièrent-ils. Gandalf la prit brusquement et l'introduisit dans la serrure. Puis la porte de pierre s'écarta avec une grande poussée, et tous entrèrent. Des os traînaient par terre et une odeur fétide empestait l'air ; mais il y avait pas mal de nourriture jetée cul par-dessus tête sur des étagères et sur le sol, au milieu d'un fouillis indescriptible d'objets de toutes sortes pillés un peu partout, du plus petit bouton de cuivre aux jarres

remplies de pièces d'or entassées dans un coin. Il y avait aussi beaucoup de vêtements accrochés aux murs – trop petits pour des trolls : j'ai bien peur qu'ils aient appartenu à leurs victimes – et parmi eux se trouvaient plusieurs épées de différente facture, de tailles et de formes variées. Deux d'entre elles retinrent particulièrement leur attention, leurs fourreaux joliment décorés et leurs poignées serties de joyaux.

Gandalf et Thorin en prirent chacun une ; et Bilbo choisit un couteau dans une gaine en cuir. Pour un troll, ce n'eût été qu'un tout petit canif, mais pour le hobbit, cela valait bien une courte épée.

« On dirait de très bonnes lames », dit Gandalf en les tirant à moitié et en les examinant d'un œil attentif. « Ce ne peut être l'œuvre d'un troll, ni d'aucun forgeron chez les hommes de ce pays ou même de cette époque ; mais quand nous pourrons déchiffrer les runes qui s'y trouvent, nous en apprendrons davantage à leur sujet. »

« Sortons de cette puanteur ! » dit Fili. Ils emportèrent donc les jarres remplies d'or et toute la nourriture intacte qui leur paraissait comestible, de même qu'un tonneau d'*ale* encore plein. Alors ils eurent envie d'un petit déjeuner, et comme ils étaient affamés, ils ne dédaignèrent pas ce qu'ils avaient trouvé dans le garde-manger des trolls. Leurs propres provisions étaient très maigres, mais à présent, ils avaient du pain et du fromage, abondance de bière, et du bacon à faire griller sur les braises.

Après, ils dormirent, ayant passé la nuit debout ; et ils ne firent rien d'autre avant l'après-midi. Puis ils firent venir leurs poneys et emportèrent les jarres remplies d'or, qu'ils enterrèrent très secrètement non loin du sentier près de la rivière, jetant sur elles de nombreux sortilèges, juste au cas où ils auraient un jour l'occasion de venir les reprendre. Quand ils eurent terminé, il se mirent tous à nouveau en selle et repartirent au petit trot sur le chemin de l'Est.

« Qu'étiez-vous parti faire, si je puis me permettre ? » demanda Thorin à Gandalf tandis qu'ils chevauchaient.

« Regarder en avant », dit-il.

« Et comment avez-vous su revenir au moment opportun ? »

« En regardant en arrière. »

« Je vois ! dit Thorin, mais pourriez-vous être plus clair ? »

« Je suis allé en reconnaissance. La route deviendra bientôt dangereuse et ardue. Et j'étais soucieux de nous réapprovisionner en vivres. Mais je ne m'étais pas rendu bien loin, quand j'ai rencontré deux de mes amis de Fendeval.

« C'est où ? » demanda Bilbo.

« Pas d'interruptions ! dit Gandalf. Vous y serez dans quelques jours, à présent, si nous sommes chanceux, et vous découvrirez tout ce qu'il y a à savoir. Comme je le disais, j'ai rencontré deux des gens

d'Elrond. Ils pressaient le pas à cause des trolls. Ce sont eux qui m'ont raconté que trois trolls descendus des montagnes s'étaient établis dans les bois non loin de la route : ils avaient fait fuir tous les gens de la région, et ils s'attaquaient aux voyageurs.

« J'ai su immédiatement que je devais revenir. Jetant un regard en arrière, j'ai aperçu un feu au loin et j'ai accouru. Maintenant, vous savez tout. Tâchez d'être plus prudents la prochaine fois, ou nous n'y arriverons jamais ! »

« Merci ! » dit Thorin.

III

Une brève halte

Ils se gardèrent de chanter ou de raconter des histoires cette journée-là, malgré le retour du beau temps, et firent de même le lendemain et le surlendemain, car ils commençaient à sentir le danger les encercler de tous côtés. Ils campaient à la belle étoile, et leurs bêtes mangeaient davantage qu'eux ; car l'herbe était abondante, mais il ne restait plus grand-chose dans leurs sacs, même en comptant ce qu'ils avaient pris chez les trolls. Un matin, ils passèrent à gué une rivière au milieu d'un large bassin peu profond où l'eau bruissait sur les pierres couvertes d'écume. L'autre rive était glissante et escarpée. Lorsqu'ils parvinrent tout en haut, conduisant leurs poneys par la bride, ils virent que les grandes montagnes s'étaient avancées tout près d'eux. Déjà, on eût dit qu'en une seule journée de marche peu ardue, ils auraient atteint la plus proche. Elle avait un air sombre et triste, même si le soleil luisait par endroits sur ses flancs brunâtres, et derrière ses épaulements miroitaient les pointes de cimes enneigées.

« Est-ce *La Montagne* ? » demanda Bilbo d'une voix solennelle, tout en la regardant avec des yeux ronds. Jamais il n'avait contemplé quelque chose d'aussi imposant.

« Bien sûr que non ! dit Balin. Ce ne sont que les contreforts des Montagnes de Brume, et il faudra les franchir je ne sais trop comment, par le dessus ou le dessous, avant d'arriver dans la Contrée Sauvage qui se trouve au-delà. Et même de l'autre côté, il reste encore passablement de chemin à faire avant d'atteindre la Montagne Solitaire dans l'Est, où Smaug est allongé sur notre trésor. »

« Ah ! » fit Bilbo, et à cet instant il se sentit plus fatigué qu'il ne l'avait jamais été. Il songea de nouveau à son fauteuil confortable devant la cheminée, dans le plus agréable salon de son trou de hobbit, et au chant de la bouilloire. Ce ne serait pas la dernière fois !

Gandalf allait désormais en tête. « Il ne faut pas manquer la route, sinon nous sommes perdus, dit-il. Il nous faut, en tout premier lieu, un peu de nourriture, et un peu de repos à l'abri du danger ; et il est tout aussi nécessaire de franchir Montagnes de Brume par le bon

chemin, sans quoi vous vous égarez à coup sûr, et il vous faut rebrousser chemin et recommencer du début (si même vous êtes capable de revenir). »

Ils lui demandèrent où il se rendait, et il répondit : « Vous êtes parvenus à Lisière de la Sauvagerie, comme certains d'entre vous le savent. Cachée quelque part devant nous se trouve la belle vallée de Fendeval qui abrite la Dernière Maison Hospitalière, la demeure d'Elrond. Mes amis lui ont transmis mon message, et nous sommes attendus. »

Voilà qui semblait tout à fait réconfortant, mais ils n'étaient pas encore arrivés, et trouver la Dernière Maison Hospitalière à l'ouest des Montagnes n'était pas si simple que cela. Ni arbres, ni vallées, ni collines ne venaient rompre l'uniformité des terres qui s'étendaient à leurs pieds, seulement une longue pente qui montait et montait lentement à la rencontre de la montagne la plus proche, un vaste paysage aux couleurs de bruyère et de roches effritées, tacheté et strié de vert, là où l'herbe et la mousse laissaient deviner des traces d'eau.

Après la matinée vint l'après-midi ; mais aucun signe d'habitation ne se voyait dans la désolation silencieuse. Leur inquiétude grandit, car ils constataient désormais que la maison pouvait se trouver pratiquement n'importe où entre eux et les montagnes. Ils rencontrèrent des vallées inattendues, étroites et encaissées, qui s'ouvraient soudainement à leurs pieds, et ils furent surpris de trouver des arbres et de petits ruisseaux en leur creux. Il y eut des crevasses qu'ils pouvaient presque franchir d'un bond, mais elles étaient très profondes et parcourues de chutes d'eau. Il y eut de sombres ravins impossibles à traverser, ni en sautant, ni en les escaladant. Il y eut des marécages, dont certains étaient d'un vert fort agréable à l'œil, avec de grandes fleurs aux couleurs éclatantes ; mais un poney qui s'y serait aventuré avec son chargement n'en serait jamais ressorti.

C'était en effet, entre le gué et les montagnes, un pays beaucoup plus vaste que vous n'auriez pu l'imaginer. Bilbo n'en revenait pas. Le seul chemin visible était marqué par des pierres blanches, certaines assez petites, d'autres à moitié couvertes de mousse ou de bruyère. Suivre cette piste était en tout cas une affaire assez laborieuse, même avec les indications de Gandalf, qui semblait s'y reconnaître assez bien.

Sa tête et sa barbe se balançaient de côté et d'autre tandis qu'il cherchait les pierres, et ils ne cessaient de le suivre, mais ils semblaient encore loin du but lorsque le jour se mit à faiblir. L'heure du thé était passée depuis longtemps, et celle du souper allait bientôt faire de même. Des papillons de nuit voletaient tout autour, et le soir descendait rapidement, car la lune n'était pas levée. Le poney de Bilbo se mit à trébucher sur les racines et les pierres. Puis ils parvinrent au

bord d'une dépression abrupte – si soudainement que la monture de Gandalf faillit glisser en bas.

« Nous y voilà enfin ! » annonça-t-il, et les autres s'assemblèrent autour de lui pour contempler la vue. Loin en bas s'étendait une vallée. Ils pouvaient entendre la voix d'un torrent qui coulait, tout au fond, dans son lit de pierres ; le parfum des arbres flottait dans l'air, et il y avait une lueur sur le versant opposé, de l'autre côté du cours d'eau.

Bilbo n'oublia jamais comment, ce soir-là au crépuscule, ils dégringolèrent le chemin sinueux et escarpé qui menait dans la vallée secrète de Fendeval. L'air se réchauffait à mesure qu'ils descendaient, et l'odeur de pin lui donnait sommeil, si bien que, de temps à autre, il s'endormait et manquait de tomber, ou se cognait le nez sur l'encolure du poney. Plus ils s'enfonçaient dans la vallée, plus ils reprenaient courage. Les pins cédèrent le pas aux hêtres et aux chênes. Il y avait dans le soir une atmosphère réconfortante. Les dernières touches de vert avaient presque disparu dans l'herbe lorsqu'ils arrivèrent enfin à une clairière non loin au-dessus des rives du cours d'eau.

« Mmm ! on dirait un parfum d'elfes ! » pensa Bilbo, et il leva les yeux vers les étoiles. Elles brillaient d'un vif éclat bleuté. C'est alors qu'une chanson se fit entendre, comme une pluie de rires descendue des arbres :

*Ohé ! Que faites-vous,
Mais où donc allez-vous ?
Vos poneys épuisés
Voudraient être ferrés !
Oh ! tra-la-la-lalère
chantez, chantez notre air !*

*Ohé ! Que cherchez-vous,
Où donc vous rendez-vous ?
Chez nous, le feu crépite
Et les miches sont cuites !
Oh ! tril-lil-lil-lolli
la vallée se réjouit,
ha ! ha !*

*Ohé ! Vos barbes folles,
Messieurs, traînent au sol !
Et nous, on ne sait trop
Ce que Monsieur Bilbo
Et Dori et Nori
sont venus faire ici
en juin
ha ! ha !*

*Ohé ! Restez-vous,
Ou bien partirez-vous ?
Vos poneys égarés
Voudraient se reposer !
Partir serait folie,*

*Rester serait gentil !
Restez pour écouter
Le temps d'une soirée
notre refrain
ha ! ha !*

Ils chantaient et riaient ainsi dans les arbres ; et vous vous dites sans doute que cela ne tient pas debout. Non pas qu'ils s'en soucieraient le moins du monde : ils ne feraient que s'esclaffer davantage si vous le leur disiez. C'étaient des elfes, bien sûr. Bilbo en aperçut bientôt quelques-uns dans l'obscurité grandissante. Il adorait les elfes, même s'il en voyait rarement ; mais il les craignait un peu aussi. Les nains ne s'entendent pas bien avec eux. Même les plus raisonnables, comme Thorin et ses amis, les trouvent stupides (ce qui est assez stupide de leur part) et souvent agaçants. Car certains elfes se moquent d'eux, surtout de leurs barbes, qui les font beaucoup rire.

« Eh bien, eh bien ! dit une voix. Regarde-moi cela ! Bilbo le hobbit sur un poney, très cher ! N'est-ce pas savoureux ! »

« Tout simplement fabuleux ! »

Puis ils se lancèrent dans une autre chanson aussi absurde que celle que j'ai entièrement retranscrite. Enfin l'un d'eux, jeune et élancé, sortit du bosquet et s'inclina devant Gandalf et Thorin.

« Bienvenue dans la vallée ! » dit-il.

« Merci ! » dit Thorin, un peu bourru ; mais Gandalf avait déjà mis pied à terre et conversait joyeusement avec les elfes.

« Vous vous êtes un peu égarés, dit l'elfe ; du moins, si vous cherchez le seul chemin qui traverse la rivière et mène à la maison. Nous vous y conduirons, mais vous feriez mieux de continuer à pied jusqu'à ce que vous ayez franchi le pont. Allez-vous rester un peu et chanter avec nous, ou poursuivre votre route sans vous arrêter ? On prépare à souper, là-bas, dit-il. Je sens les feux de bois pour la cuisson. »

Fatigué comme il l'était, Bilbo aurait aimé rester un peu. Les chants elfiques sont un incontournable, en juin sous les étoiles, quand on aime ce genre de choses. De plus, il aurait aimé échanger quelques mots seul à seul avec ces gens qui semblaient connaître son nom et tout ce qui le concernait, mais qu'il n'avait jamais vus auparavant. Il aurait aimé connaître leur opinion au sujet de son aventure. Les elfes savent des tas de choses, connaissent toutes les nouvelles, et apprennent tout ce qui se passe dans le pays, chez les différents peuples, plus vite que le ruisseau ne va à la rivière, ou même la rivière au fleuve.

Mais les nains ne désiraient qu'une chose : que le souper leur soit servi le plus tôt possible, et ils ne voulaient pas rester. Ils poursuivirent leur chemin, conduisant leurs poneys, jusqu'à un sentier bien tracé qui les mena au bord de la rivière. Elle était rapide et

sonore, comme c'est le cas en montagne les soirs d'été, quand le soleil a brillé toute la journée sur la neige des hautes cimes. Il n'y avait qu'un pont de pierre étroit, sans parapet, pas plus large qu'il ne le fallait pour y mener un poney ; et ils durent procéder avec lenteur et prudence, un à un, chacun conduisant son poney par la bride. Les elfes avaient apporté de brillantes lanternes sur la rive, et chantaient un joyeux refrain tandis que la compagnie franchissait la rivière.

« Ne trempez pas votre barbe dans l'écume, mon bon père ! » crièrent-ils à Thorin, étalé presque à quatre pattes. « Elle est déjà assez longue sans la mouiller ! »

« Veillez à ce que Bilbo ne mange pas tous les gâteaux ! blaguèrent-ils. Il est encore trop gras pour se faufiler par les trous de serrure ! »

« Chut, chut ! Bonnes Gens ! Et bonsoir ! dit Gandalf qui venait en dernier. Les vallées ont des oreilles, et la langue des elfes est trop enjouée. Bonsoir ! »

Ainsi parvinrent-ils enfin à la Dernière Maison Hospitalière, trouvant ses portes grandes ouvertes.

Or, aussi étrange que cela puisse paraître, les bonnes choses et les jours agréables sont vite racontés, et ne suscitent pas grand intérêt ; tandis que les choses inconfortables, époustouflantes et même épouvantables font souvent de meilleurs récits, et sont de toute manière bien plus longs à détailler. Ils restèrent longtemps dans cette demeure, au moins quatorze jours, et ils eurent du mal à la quitter. Bilbo y serait volontiers resté pour toujours – même si un vœu lui avait permis de retrouver son trou de hobbit en deux coups de cuiller à pot. Pourtant, il y a peu à dire à propos de leur séjour.

Le maître de maison était un ami des elfes – l'un de ceux dont les ancêtres ont eu un rôle à jouer dans les étranges contes d'avant le commencement de l'Histoire, les guerres entre les maléfiques gobelins et les elfes et les premiers hommes du Nord. Du temps de notre récit, il y avait encore des gens issus à la fois des elfes et des héros du Nord, et Elrond, le maître de cette maison, était leur chef.

Il avait la noblesse et la beauté d'un seigneur elfe, la force d'un guerrier, la sagesse d'un magicien – vénérable comme un roi des nains et aussi doux que l'été. Il apparaît dans bien des récits, mais son rôle dans la grande aventure de Bilbo est limité, quoique déterminant, comme vous le constaterez si nous y arrivons un jour. Sa demeure était parfaite, que l'on préfère la bonne nourriture, la sieste, le travail, les histoires et les chants, ou simplement s'asseoir et réfléchir, ou même un peu de tout cela. Les choses maléfiques n'entraient pas dans cette vallée.

Comme j'aimerais avoir le temps de vous présenter ne serait-ce

que quelques-uns des contes et des chansons qu'ils entendirent dans cette maison ! Tous, même les poneys, reprirent du courage et des forces au bout des quelques jours passés là-bas. Leurs vêtements furent raccommodés et leurs blessures soignées, tant celles du corps que du cœur. Leurs sacs furent remplis de vivres et de provisions faciles à transporter, mais assez riches pour les conduire au-delà des montagnes. Leurs plans bénéficièrent des meilleurs conseils. C'est ainsi qu'arriva la veille de la mi-été : ils devaient repartir le lendemain, aux premières lueurs du jour le plus long de l'année.

Elrond connaissait les secrets des runes de toutes sortes. Ce jour-là, il examina les épées qu'ils avaient trouvées dans le repaire des trolls, et dit : « Ces lames ne sont pas l'œuvre des trolls. Ce sont de vieilles épées, de très vieilles épées des Hauts Elfes de l'Ouest, mon peuple. Elles ont été forgées à Gondolin à l'époque des Grandes Guerres contre les gobelins. Elles devaient provenir de l'ancre d'un dragon ou d'un butin de gobelins, car les dragons et les gobelins ont détruit cette cité il y a bien longtemps. D'après les runes, Thorin, celle-ci s'appelait Orcrist, Pourfendeuse de Gobelins, dans l'ancienne langue de Gondolin : c'était une lame de renom. Celle-ci, Gandalf, se nommait Glamdring, Assommoir à Ennemis, jadis portée par le roi de Gondolin. Gardez-les bien ! »

« Où donc les trolls les ont-ils prises, je me le demande ? » dit Thorin, considérant son épée avec un intérêt renouvelé.

« Je ne puis le dire, répondit Elrond, mais il est probable que vos trolls aient pillé d'autres pilleurs, ou qu'ils aient découvert les vestiges d'anciens vols dans quelque repaire des montagnes. J'ai ouï dire qu'il reste encore des trésors de jadis dans les profondeurs désolées des mines de Moria, oubliés depuis la guerre entre nains et gobelins. »

Thorin médita ces paroles. « Je porterai cette épée avec honneur ! dit-il. Puisse-t-elle bientôt recommencer à pourfendre des gobelins ! »

« Un souhait qui risque d'être exaucé sans attendre, au cœur des montagnes ! dit Elrond. Mais montrez-moi à présent votre carte. »

Il la prit et l'observa longuement, hochant la tête avec regret ; car s'il n'approuvait pas entièrement les nains et leur amour de l'or, il détestait les dragons et leur cruelle méchanceté, et il se rappelait avec chagrin la ruine du Val et de ses joyeuses cloches, et les rives calcinées de la scintillante Rivière Courante. La lune brillait en un large croissant argenté. Il tint la carte dans les airs, devant sa lumière blanche. « Qu'est-ce que cela ? dit-il. Il y a ici des lettres lunaires, à côté des runes ordinaires qui disent : "La porte a cinq pieds de haut et trois y marchent de front." »

« Que sont ces lettres lunaires ? » demanda le hobbit avec un sursaut d'excitation. Il adorait les cartes, comme je vous l'ai dit ; et il aimait aussi les runes, les lettres et les écritures compliquées, même si

les siennes paraissaient toujours un peu minces et difformes.

« Les lettres lunaires sont des runes comme les autres, dit Elrond, mais elles sont invisibles si l'on se contente de les regarder. Elles ne peuvent être vues que lorsque la lune brille derrière elles, et qui plus est, dans le cas des plus ingénieuses, il faut que la lune soit de la même forme et de la même saison que le jour où elles ont été écrites. Les nains les ont inventées, et ils les traçaient avec des plumes d'argent, comme vos amis vous le diront. Celles-ci ont dû être écrites à la veille de la mi-été sous un croissant de lune, il y a longtemps. »

« Que disent-elles ? » demandèrent Gandalf et Thorin d'une seule voix, peut-être un peu vexés de s'être fait damer le pion, fût-ce par Elrond lui-même ; même si en vérité, aucune occasion de découvrir ces runes ne s'était présentée jusque-là, et qu'il faudrait attendre indéfiniment avant qu'il ne s'en présente une autre.

« Tenez-vous près de la pierre grise quand frappera la grive, lut Elrond, et le soleil couchant, aux dernières lueurs du Jour de Durin, brillera sur la serrure. »

« Durin, Durin ! s'exclama Thorin. C'était le père des pères de la plus ancienne race des Nains, les Longues-barbes, et mon premier ancêtre : je suis son héritier. »

« Et que signifie le Jour de Durin ? » demanda Elrond.

« Le premier jour du Nouvel An des nains, dit Thorin, comme toute personne devrait le savoir, est le premier jour de la dernière lune d'automne au seuil de l'hiver. On l'appelle encore Jour de Durin lorsque la dernière lune d'automne et le soleil se côtoient dans le ciel. Mais ce ne sera pas d'un très grand secours, je le crains, car qui peut prédire de nos jours quand pareille occurrence se reproduira ? »

« Cela reste à voir, dit Gandalf. Y a-t-il d'autres écritures ? »

« Rien que cette lune puisse nous révéler », dit Elrond, rendant la carte à Thorin ; et ils descendirent près de l'eau afin d'assister aux danses et aux chants des elfes à la veille de la mi-été.

Le lendemain matin, la journée de mi-été s'annonça aussi belle et rafraîchissante qu'on pouvait le souhaiter : un ciel d'azur sans un seul nuage, et le soleil qui dansait sur l'eau. Ils partirent alors au milieu des chants d'adieu et des vœux de bonne route, le cœur à l'aventure, avec une idée claire du chemin qu'ils devaient suivre à travers les Montagnes de Brume pour gagner les terres au-delà.

IV

Sur la colline et sous la colline

De nombreux chemins menaient au cœur de ces montagnes, et de nombreux cols les franchissaient. Mais la plupart des chemins étaient trompeurs, car ils conduisaient à de fâcheuses impasses ou ne menaient nulle part ; et la plupart des cols étaient remplis de créatures maléfiques ou de périls sans nom. Les nains et le hobbit, guidés par les sages conseils d'Elrond et la savante mémoire du magicien Gandalf, suivirent le bon chemin menant au bon col.

De nombreux jours s'étaient écoulés depuis qu'ils étaient sortis de la vallée, laissant la Dernière Maison Hospitalière loin derrière eux, et leur ascension se poursuivait. C'était une dure route, un dangereux chemin, un sentier sinueux, solitaire et sans fin. En se retournant, ils pouvaient désormais contempler les terres qu'ils avaient laissées derrière, loin en contrebas. Loin, très loin vers l'ouest, où l'horizon prenait une faible teinte bleutée, Bilbo devinait la présence de tout ce qui lui était familier : son propre pays, confortable et sûr, et son petit trou de hobbit. Il frissonna. Un froid glacial s'installait à mesure qu'ils montaient, et le vent soufflait d'une voix stridente parmi les rochers. Et de temps à autre, de grosses pierres dégringolaient au flanc de la montagne, délogées par le soleil de midi tapant sur la neige, et elles passaient entre eux (ce qui était chanceux) ou au-dessus de leurs têtes (ce qui était affolant). Les nuits étaient glaciales et peu confortables, et ils n'osaient chanter ou parler trop fort, car l'écho avait quelque chose de fantastique, et le silence semblait ne pas vouloir être rompu – sauf par le bruit de l'eau, le gémissement du vent et le craquement des pierres.

« L'été avance, tout en bas, pensa Bilbo, et c'est le temps des foins et des pique-niques. Si ça continue comme ça, ce sera la moisson et le temps des mûres avant même que l'on commence à redescendre. » Les pensées des autres étaient tout aussi sombres, même si, en disant au revoir à Elrond dans l'air vivifiant du matin à la mi-été, ils avaient évoqué avec gaieté le passage des montagnes, et la rapide chevauchée vers les terres au-delà. Ils se voyaient alors devant la porte secrète au flanc de la Montagne Solitaire, à la toute dernière lune de l'automne ;

« et ce sera peut-être le Jour de Durin », avaient-ils dit. Mais Gandalf était demeuré silencieux, hochant la tête d'un air dubitatif. Les nains n'avaient pas emprunté ce chemin depuis maintes années, mais Gandalf était passé par là, et il savait combien le mal et le danger avaient grandi et prospéré dans la Sauvagerie, depuis que les dragons avaient chassé les hommes de ces terres, et que les gobelins s'y étaient secrètement répandus après la bataille des Mines de Moria. Même les meilleurs plans, ceux de sages magiciens comme Gandalf ou de précieux amis comme Elrond, peuvent s'écrouler lorsqu'une dangereuse expédition vous amène au-delà de la Lisière de la Sauvagerie ; et le magicien Gandalf était bien assez sage pour en être conscient.

Il savait que quelque chose d'inattendu pouvait survenir, et n'osait espérer qu'ils réussiraient à franchir sans de terribles mésaventures ces impérieuses montagnes, dont les cimes désolées et les profondes gorges n'étaient sous l'égide d'aucun roi. Et ce qui devait arriver arriva. Ils cheminèrent sans encombre jusqu'au jour où se présenta un orage – plus qu'un orage : un combat d'orages. Vous savez ce qu'un très gros orage peut avoir de terrifiant sur la plaine et dans une vallée riveraine, surtout quand deux puissants orages s'affrontent. Le tonnerre et la foudre sont plus terribles encore lorsque, la nuit, en montagne, deux tempêtes grondent à l'est et à l'ouest et se font la guerre. Les éclairs se lézardent sur les cimes, la roche tremble, et de gros craquements fendent l'air et se perdent en grondements sourds au fond de chaque cavité ; et l'obscurité se remplit d'un vacarme assourdissant et d'une soudaine lumière.

Bilbo n'avait jamais rien vu de tel, même dans sa plus folle imagination. Ils étaient juchés sur une corniche, bordée par un terrible gouffre plongeant dans une vallée obscure. Ils s'étaient abrités pour la nuit sous une saillie rocheuse, et Bilbo, allongé sous une couverture, tremblait des pieds à la tête. En regardant au-dehors à la faveur des éclairs, il vit que, de l'autre côté de la vallée, les géants de pierre étaient sortis et jouaient à se lancer des rochers, qu'ils attrapaient, puis jetaient dans les ténèbres, où ils se fracassaient contre les arbres loin en contrebas, ou volaient en éclats avec bruit. C'est alors qu'un vent se leva, accompagné de pluie ; et le vent fouettait la pluie et la grêle dans toutes les directions, de sorte que leur saillie rocheuse ne les protégeait plus de rien. Ils furent bientôt trempés ; leurs poneys avaient la tête basse et la queue entre les jambes, et certains hennissaient avec effroi. Ils purent entendre les géants s'esclaffer et hurler partout dans la montagne.

« Ça ne va pas du tout ! dit Thorin. Si nous ne sommes pas emportés par le vent, noyés par la pluie ou frappés par l'éclair, ces

géants vont nous ramasser et nous botter dans les airs comme des ballons. »

« Eh bien, si vous connaissez un meilleur endroit, montrez-le-nous ! » dit Gandalf, qui se sentait d'humeur revêche et qui n'appréciait guère les géants non plus.

Le résultat de leur dispute fut d'envoyer Fili et Kili à la recherche d'un meilleur abri. Ils étaient dotés d'une excellente vue, et comme ils étaient plus jeunes que les autres d'une cinquantaine d'années, on leur confiait généralement ce genre de tâche (car tout le monde savait bien qu'il était absolument inutile d'envoyer Bilbo). Quand vous cherchez quelque chose, il n'y a pas mieux que de regarder (c'est du moins ce que dit Thorin aux jeunes nains). En regardant, vous êtes presque sûr de trouver quelque chose, mais ce quelque chose n'est pas toujours exactement ce vous cherchiez. C'est ce qui arriva cette fois-là.

Fili et Kili revinrent bientôt à quatre pattes, cramponnés aux rochers sous l'assaut du vent. « Nous avons trouvé une grotte où il fait sec, annoncèrent-ils, juste après le tournant, assez grande pour nous tous et pour les poneys. »

« L'avez-vous *entièrement* explorée ? » demanda le magicien, sachant bien qu'en montagne, les grottes étaient rarement inoccupées.

« Oui, oui ! » répondirent-ils, mais chacun se doutait qu'ils n'avaient pu y passer beaucoup de temps : ils étaient revenus trop vite. « Elle n'est pas bien grande, ni très profonde. »

C'est là, bien entendu, le danger des grottes : parfois, on ne sait pas jusqu'où elles vont, à quoi mène tel renforcement, ou ce qui nous attend à l'intérieur. Mais vu les circonstances, la découverte de Kili et Fili était la bienvenue. Ainsi, tous se levèrent et s'apprêtèrent à plier bagage. Le vent hurlait, le tonnerre grondait encore, et ils avançaient avec difficulté, sans parler de leurs poneys. Ce n'était tout de même pas très loin, et bientôt ils tombèrent sur un gros rocher au beau milieu du chemin. En faisant le tour, on découvrait une ouverture assez basse dans le flanc de la montagne. Il y avait tout juste assez de place pour faire rentrer les poneys, une fois déchargés et dessellés. En entrant sous la voûte, ils furent soulagés d'entendre le vent et la pluie à l'extérieur, et non plus tout autour d'eux, et d'être à l'abri des géants et de leurs rochers. Mais le magicien ne laissait rien au hasard. Il alluma son bâton – comme il l'avait fait ce soir-là chez Bilbo, comme vous vous en souvenez peut-être, mais cela semblait faire une éternité –, et à sa lueur, ils explorèrent la grotte de fond en comble.

Elle semblait assez vaste, mais pas trop grande ni trop mystérieuse. Le sol y était sec, et elle comptait quelques recoins confortables. Quelque part au fond, il y avait de la place pour les poneys, et ils se tinrent là (manifestement contents d'y être), naseaux fumants, mâchonnant dans leurs musettes. Oin et Gloin voulurent

allumer un feu à l'entrée pour faire sécher leurs vêtements, mais Gandalf ne voulut rien entendre. Ils étendirent donc leurs affaires mouillées sur le sol et en sortirent d'autres de leurs paquets ; puis ils disposèrent confortablement leurs couvertures, allumèrent leurs pipes et lancèrent des ronds de fumée. Gandalf leur donna différentes couleurs et les fit danser au plafond pour les amuser. Ils parlèrent et parlèrent encore, oubliant l'orage, discutant de ce que chacun entendait faire avec sa part du trésor (une fois qu'ils auraient mis la main dessus, ce qui à ce moment-là ne semblait pas si impossible) ; et c'est ainsi qu'ils s'endormirent un à un. Et ce fut la dernière fois qu'ils se servirent des poneys, paquets, bagages, outils, et tout le bataclan qu'ils avaient apporté.

Ils se trouvèrent chanceux, en fin de compte, d'avoir eu Bilbo avec eux cette nuit-là. Car pour une raison ou pour une autre, il ne parvint pas à dormir avant un long moment ; et lorsqu'il trouva enfin le sommeil, il fit de bien mauvais rêves. Il rêva qu'une fissure était apparue dans la paroi du fond de la grotte, qu'elle devenait de plus en plus large, et qu'il était très effrayé mais ne pouvait appeler à l'aide ou faire autre chose que de rester allongé et la regarder s'ouvrir. Puis il rêva que le plancher de la grotte se dérobaît sous lui et qu'il glissait, commençait à tomber, tomber, sans jamais s'arrêter.

À cet instant il se réveilla en sursaut, horriblement secoué, et découvrit que son rêve était en partie réel. Une fissure s'était ouverte au fond de la grotte : il y avait déjà un large passage. Il eut tout juste le temps de voir la queue des poneys disparaître dans l'ouverture. Naturellement, il poussa un grand cri de détresse, aussi fort qu'un hobbit peut crier, ce qui a de quoi surprendre au vu de la taille de ces gens.

Surgirent alors les gobelins, de gros gobelins, de grands et affreux gobelins, d'innombrables gobelins, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *roc et bloc*. Il y en avait au moins six sur chaque nain, et même deux sur Bilbo ; et tous furent emmenés brutalement à travers la fissure, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *Pierre à feu*. Mais pas Gandalf. Le cri de Bilbo avait au moins servi à une chose : il l'avait réveillé en une fraction de seconde, et quand les gobelins voulurent le saisir, il y eut dans la grotte un éclair aveuglant et une odeur de poudre à canon, et plusieurs d'entre eux tombèrent raides morts.

La fissure se referma avec un claquement ; Bilbo et les nains se trouvaient du mauvais côté ! Où était Gandalf ? Ni eux ni les gobelins n'en avaient aucune idée, et ces derniers ne s'arrêtèrent pas pour le découvrir. Ils agrippèrent Bilbo et les nains et les firent descendre en vitesse. Il faisait noir, très noir, une obscurité que seuls les yeux des gobelins qui habitent au cœur des montagnes peuvent percer. Des passages se croisaient et se tortillaient dans toutes les directions, mais

les gobelins s'y retrouvaient comme vous et moi en route pour le bureau de poste le plus proche. Le chemin descendait encore et toujours, et l'air devenait horriblement étouffant. Les gobelins étaient très brusques : ils les pinçaient sans aucune pitié, et gloussaient et riaient d'une voix horrible, froide comme la pierre ; et Bilbo se trouva même plus malheureux que lorsque le troll l'avait soulevé par les orteils. Il repensait sans cesse à la jolie clarté de son trou de hobbit. Ce ne serait pas la dernière fois.

Une lueur rouge apparut alors devant eux. Les gobelins se mirent à chanter, ou disons croasser, au rythme du claquement de leurs pieds plats sur la pierre, tout en secouant leurs prisonniers.

*Cric ! Crac ! À l'attaque !
Serre, tords ! Pince, mords !
File, file ! À Gobelin-ville
Tu vas, mon gars !
Clic, clac ! Scouic, scouac !
Pics et pioches ! Marteaux et roches !
Bing, bang, dans la montagne !
Ha, ha ! mon gars !*

*Flic, flac ! le fouet claque !
Bats, blesse ! Frappe, fesse !
Criaille, fripouille ! Travaille, andouille !
Sans répit ! Les gobelins rient,
Tout partout, loin en dessous,
En bas, mon gars !*

Tout cela était vraiment terrifiant. Les murs résonnaient de leurs *cric, crac !* et leurs *scouic, scouac !* et de leur affreux rire *ha, ha ! mon gars !* Le sens de leur chanson n'était que trop palpable ; car les gobelins sortirent alors des fouets, et ils les fouettèrent d'un *flic, flac !* qui les envoya courir à toutes jambes ; et plus d'un nain criait déjà comme un oisillon lorsqu'ils débouchèrent sur une grande caverne.

Éclairée par un grand feu installé au centre, et par des torches sur les murs, elle fourmillait de gobelins. Ils s'esclaffèrent et tapèrent des pieds et des mains quand les nains (et le pauvre Bilbo sur leurs talons, tout près des fouets) entrèrent au pas de course, tandis que les chefs de peloton faisaient siffler et claquer leurs fouets derrière eux. Les poneys étaient déjà serrés les uns contre les autres dans un coin ; tous leurs bagages gisaient par terre, leurs paquets éventrés, fouillés par des gobelins, reniflés par des gobelins, tripotés par des gobelins : des gobelins qui se chamaillaient pour les avoir.

Ce fut la dernière fois, j'en ai peur, qu'ils virent ces vaillants petits poneys (dont une joyeuse petite bête blanche, très robuste, prêtée à Gandalf par Elrond, parce que son cheval ne pouvait gravir les sentiers de montagne). Car les gobelins mangent les chevaux, les poneys et les ânes (et bien d'autres choses moins appétissantes), et sont toujours affamés. Mais pour l'instant, les prisonniers ne

songeaient qu'à eux-mêmes. Les gobelins les enchaînèrent les mains derrière le dos, et les lièrent les uns à la suite des autres, et ils les traînèrent à l'autre extrémité de la caverne, Bilbo en queue de peloton, incapable de suivre.

Assis là dans l'ombre, sur une grande pierre plate, se trouvait un redoutable goblin avec une tête énorme, entouré d'autres gobelins armés des haches et des lames recourbées dont ils se servent. Or, les gobelins sont des créatures sanguinaires et malveillantes, au cœur mauvais. Ils ne font jamais de belles choses, mais ils peuvent en faire de très ingénieuses. Ils savent creuser des tunnels et en extraire les richesses autant que les nains (sauf les plus habiles de ce peuple), lorsqu'ils s'en donnent la peine, bien qu'ils soient habituellement désordonnés et malpropres. Marteaux, haches, épées, poignards, pinces, pioches et instruments de torture : toutes ces choses, ils savent parfaitement les fabriquer, ou les font fabriquer par d'autres à l'identique – des prisonniers et des esclaves forcés à travailler jusqu'à ce que mort s'ensuive, privés d'air et de lumière. Il n'est pas improbable qu'ils aient inventé certains des engins qui, depuis, tourmentent le monde, en particulier ces ingénieux dispositifs destinés à tuer beaucoup de gens d'un seul coup, car ils ont toujours apprécié les roues, les moteurs et les explosions, et aussi le fait de ne pas se donner plus de peine qu'il n'en faut ; mais à cette époque et dans ces contrées sauvages, ils n'avaient pas autant progressé (comme on dit). Ils ne détestaient pas spécialement les nains, en tout cas pas davantage que les autres, car ils haïssaient le monde et tout ce qu'il contenait, en particulier les gens ordonnés et prospères ; dans certaines régions, des nains malveillants allaient même jusqu'à s'allier avec eux. Mais ils gardaient une rancune toute spéciale contre les gens de Thorin, en raison de cette guerre dont il a été question, mais qui n'entre pas dans ce récit ; et de toute manière, les gobelins se fichent bien de qui ils attrapent, pourvu que ce soit fait avec ruse et sans bruit, sur des gens sans défense.

« Qui sont ces misérables personnages ? » dit le Grand Gobelin.

« Des nains, et ceci ! » répondit l'un des chefs, tirant sur la chaîne de Bilbo pour le mettre à genoux. « Nous les avons trouvés réfugiés dans notre Hall d'Entrée. »

« Que faisiez-vous là ? dit le Grand Gobelin en se tournant vers Thorin. Rien de bon, je présume ! Des espions venus mettre le nez dans les affaires de mes gens, je suppose ! Des voleurs, voilà qui ne me surprendrait pas ! Des assassins et des amis des Elfes, sans aucun doute ! Allons ! Qu'avez-vous à dire ? »

« Thorin le nain, à votre service ! » répondit-il ; mais ce n'était qu'une vaine politesse. « Nous sommes innocents de toutes ces choses que vous suspectez ou imaginez. Nous nous sommes abrités de l'orage

dans cette grotte qui nous semblait confortable et inoccupée ; jamais nous n'avons eu l'intention d'importuner les gobelins de quelque manière que ce soit. » Ce ne pouvait être plus vrai !

« Hum ! fit le Grand Gobelin. C'est vous qui le dites ! Puis-je savoir ce qui a bien pu vous amener dans les montagnes, d'où vous veniez, et où vous alliez ? En fait, j'aimerais tout savoir en ce qui vous concerne. Ça ne vous tirera pas d'affaire, Thorin Lécudechesne, je connais déjà trop bien les vôtres ; mais dites-nous la vérité, ou je vous réserve quelque chose de particulièrement inconfortable ! »

« Nous allions rendre visite à nos parents, nos neveux et nièces, ainsi que nos cousins, petits-cousins et arrière-petits-cousins, et d'autres descendants de nos aïeuls qui vivent à l'est de ces montagnes si hospitalières », dit Thorin, ne sachant trop quoi répondre sur le moment, puisqu'il eût été impensable de dire toute la vérité.

« C'est un menteur, ô mon très redoutable ! dit l'un des chefs. Plusieurs des nôtres ont été foudroyés dans la grotte quand nous avons invité ces créatures à descendre ; ils sont morts comme des pierres. Et il ne s'est pas expliqué non plus quant à ceci ! » Le gobelin montra l'épée qu'ils avaient trouvée sur Thorin, celle qui provenait du repaire des trolls.

Le Grand Gobelin poussa un cri de rage vraiment affreux en la voyant, et tous ses soldats grincèrent des dents, entrechoquèrent leurs boucliers et frappèrent des pieds. Ils reconnurent immédiatement l'épée. Elle avait tué des centaines de gobelins, du temps où les gracieux elfes de Gondolin les pourchassaient dans les collines ou défendaient leurs propres murailles. Ils l'avaient nommée Orcrist, la Pourfendeuse de Gobelins, mais ceux-ci l'appelaient simplement Mordeuse. Ils la détestaient, et ils haïssaient d'autant plus celui qui la portait.

« Assassins et amis des elfes ! s'écria le Grand Gobelin. Écorchez-les ! Cognez-les ! Mordez-les ! Broyez-les ! Emmenez-les dans des cachots remplis de serpents et ne les laissez plus jamais revoir la lumière ! » Il était si enragé qu'il bondit de son siège et s'élança lui-même sur Thorin, la bouche grande ouverte.

À cet instant précis, toutes les lumières s'éteignirent dans la caverne, et le grand feu s'évanouit, pouf ! en une colonne de fumée aux reflets bleus, qui s'éleva jusqu'au plafond et répandit des étincelles blanches et délétères parmi tous les gobelins.

Les cris, les coassements, les beuglements, les piaulements et piailllements, les hurlements, grognements et jurons, et les vociférations stridentes qui s'ensuivirent ne peuvent s'exprimer en mots. Plusieurs centaines de loups et de chats sauvages, rôtis vivants et à petit feu, n'auraient pas fait pareille cacophonie. Les étincelles brûlaient les gobelins et les criblaient de trous, et la fumée qui se mit

à descendre du plafond assombrissait l'air à tel point que même leurs yeux ne pouvaient y voir. Bientôt ils s'écroulèrent les uns sur les autres et se roulèrent par terre, mordant leurs compagnons, donnant des coups de pied, et se débattant comme s'ils étaient tous devenus fous.

Soudain, une épée luisit de son propre éclat singulier. Bilbo la vit transpercer le Grand Gobelin qui, abasourdi, s'était arrêté net au milieu de sa rage. Il tomba raide mort, et les soldats gobelins s'enfuirent devant la menace de l'épée, hurlant dans les ténèbres.

La lame regagna son fourreau. « Suivez-moi, vite ! » dit une voix calme et résolue ; et avant que Bilbo n'ait compris ce qui s'était passé, il se mit de nouveau à trotter en queue de peloton, descendant à toutes jambes à travers d'autres passages obscurs et laissant peu à peu les cris des gobelins derrière lui, là-haut dans la caverne. Une faible lumière les conduisait à l'avant.

« Plus vite, plus vite ! dit la voix. Les torches vont bientôt être rallumées. »

« Une petite minute ! » s'écria Dori, qui se trouvait derrière, tout juste avant Bilbo. Ce brave nain, quoique privé de l'usage de ses mains, fit grimper le hobbit sur ses épaules du mieux qu'il le put ; et ils se remirent tous à courir avec un cliquetis de chaînes et de nombreux faux pas, incapables de garder l'équilibre sans pouvoir s'aider de leurs mains. Ils ne s'arrêtèrent pas avant un long moment. Parvenus aussi loin, ils devaient se trouver au cœur même de la montagne.

Puis Gandalf alluma son bâton. Évidemment, c'était Gandalf ; mais ils étaient trop pressés pour l'instant pour lui demander comment il s'était retrouvé là. Le magicien tira de nouveau son épée, qui brillait encore dans l'obscurité. Elle bouillonnait de rage et luisait avec éclat quand des gobelins rôdaient alentour ; à présent, elle brûlait comme une flamme bleue tant elle se délectait d'avoir terrassé le grand seigneur de la caverne. Elle réussit sans peine à rompre les chaînes des gobelins et à libérer tous les prisonniers sans perdre de temps. Cette épée se nommait Glamdring, l'Assommoir à Ennemis, comme vous vous en souvenez peut-être. Les gobelins l'appelaient simplement Cogneuse et la détestaient encore plus que Mordeuse, si possible. Orcrist avait aussi été sauvée, car Gandalf l'avait emportée après l'avoir enlevée des mains d'un garde terrifié. Gandalf songeait pratiquement à tout ; et s'il ne pouvait pas tout faire, il en faisait déjà beaucoup pour ses amis dans le pétrin.

« Tout le monde est là ? » demanda-t-il, remettant l'épée à Thorin en s'inclinant. « Voyons voir : un... Thorin, bien sûr ; deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze ; où sont Fili et Kili ? Ah, les voici ! douze, treize... et voilà M. Bessac : quatorze ! Eh bien, eh

bien ! Ce pourrait être pire, mais avouons que ce pourrait être mieux. Sans poneys, sans nourriture, sans vraiment savoir où nous sommes, et une meute de gobelins furieux à nos trousses ! Continuons ! »

Ils continuèrent. Gandalf avait bien raison : ils commencèrent à entendre des bruits de gobelins et d'horribles cris, loin derrière dans les tunnels qu'ils venaient d'emprunter. Leur course n'en devint que plus effrénée, et comme le pauvre Bilbo n'aurait pu courir à moitié aussi vite (car les nains peuvent débouler à un rythme effarant, vous pouvez me croire, lorsqu'ils sont pressés), ils le prirent tour à tour sur leurs épaules.

Il reste que les gobelins vont plus vite que les nains. Ces gobelins connaissaient mieux le chemin (ils avaient creusé les tunnels eux-mêmes), et ils étaient fous de rage ; si bien que, malgré tous leurs efforts, les nains entendirent les cris et les hurlements se rapprocher de plus en plus. Bientôt ils purent même discerner le claquement des pieds de gobelins, des pieds innombrables qui semblaient tout juste derrière le dernier tournant. Le rougeoiement des torches apparut derrière eux dans le tunnel ; et ils étaient au bord de l'épuisement.

« Qu'est-ce qui m'a pris de quitter mon trou de hobbit ? » dit le pauvre M. Bessac, bringuebalant sur le dos de Bombur.

« Qu'est-ce qui m'a pris d'emmener un misérable petit hobbit dans une chasse au trésor ? » dit le pauvre Bombur, qui était obèse, et qui courait d'un pas chancelant pendant que la sueur lui dégouttait du nez, dans son effort et son épouvante.

À cet instant, Gandalf laissa passer les autres, et Thorin fit de même. Ils franchirent un coude. « Demi-tour ! s'écria-t-il. Tirez votre épée, Thorin ! »

C'était la seule chose à faire ; et les gobelins n'apprécièrent pas. Ils se précipitèrent dans le tournant en criant à tue-tête, et voilà que la Pourfendeuse de Gobelins et l'Assommoir à Ennemis leur barraient la route, brillant avec froideur dans leurs yeux stupéfaits. Ceux du devant laissèrent tomber leurs torches et jetèrent un cri avant de mourir. D'autres, derrière, crièrent encore plus et reculèrent d'un bond, renversant ceux qui les suivaient. « Mordeuse et Cogneuse ! » firent-ils d'une voix stridente ; et bientôt la confusion fut totale, et la plupart firent demi-tour et déguerpirent en se bousculant.

Il fallut beaucoup de temps pour qu'un seul d'entre eux se décide à franchir ce coude. Déjà, les nains avaient pris beaucoup d'avance, filant à toute allure dans les sombres galeries du royaume des gobelins. Ces derniers, lorsqu'ils le comprirent, éteignirent leurs torches et enfilèrent des chaussures silencieuses, et ils choisirent leurs meilleurs coureurs aux yeux et aux oreilles les plus aiguisés. Ceux-ci donnèrent la chasse, rapides comme des belettes dans le noir, et presque aussi discrets que des chauves-souris.

C'est pourquoi ni Bilbo, ni les nains, ni même Gandalf ne les entendirent arriver. Ils ne les virent pas non plus. Mais ils étaient vus des gobelins qui couraient derrière eux en silence, car Gandalf laissait s'échapper du bout de son bâton une faible lueur afin d'aider les nains dans leur course.

Tout à coup, Dori, de retour à l'arrière avec Bilbo sur ses épaules, fut saisi par-derrière dans le noir. Il cria et tomba ; et le hobbit roula dans les ténèbres, se cogna la tête sur la pierre et ne se souvint plus de rien.

V

Énigmes dans le noir

Quand Bilbo ouvrit les yeux, il se demanda s'il les avait vraiment ouverts, car il faisait tout aussi noir qu'en les gardant fermés. Il n'y avait personne nulle part. Imaginez sa frayeur ! Il n'entendait rien, ne voyait rien, et ses mains ne sentaient rien hormis la pierre sur laquelle il était étendu.

Très lentement, il se dressa à quatre pattes et avança à tâtons jusqu'à atteindre la paroi rocheuse du tunnel. Il se dirigea d'un côté, puis de l'autre, mais ne trouva rien : aucun signe des gobelins, aucun signe des nains, rien du tout. La tête lui tournait, et il n'était même plus sûr de la direction qu'ils suivaient au moment de sa chute. Il devina comme il le put et rampa sur une bonne distance, quand soudain, sa main rencontra ce qui ressemblait à un petit anneau de métal froid gisant sur le sol de la galerie. Ce fut un tournant dans sa carrière, mais il ne le savait pas. Il mit l'anneau dans sa poche presque sans réfléchir ; de toute manière, il ne semblait d'aucune utilité pour l'instant. Il ne continua pas bien loin, mais s'assit sur la pierre froide et s'abandonna au désespoir le plus total, pendant un long moment. Il s'imagina en train de faire cuire des œufs et du bacon chez lui, dans sa cuisine – car son ventre lui disait qu'il était grand temps de manger quelque chose ; mais cela ne le rendit que plus misérable.

Il ne savait absolument pas quoi faire, ni ce qui s'était passé, ni pourquoi, si on l'avait laissé derrière, les gobelins ne l'avaient pas attrapé – ni même pourquoi sa tête était si douloureuse. En fait, il était resté sans connaissance, loin des regards et des pensées des autres, dans un coin très sombre pendant un bon bout de temps.

Après s'être assis un moment, il fouilla ses poches pour trouver sa pipe. Elle n'était pas cassée, ce qui était déjà bien. Puis il farfouilla dans sa blague à tabac, et elle n'était pas vide, ce qui était encore mieux. Alors il trifouilla en quête d'allumettes mais n'en trouva pas ; et tous ses espoirs furent anéantis. C'était tout de même une bonne chose, comme il le reconnut quand il eut repris tous ses esprits, car je n'ose pas imaginer ce que les craquements d'allumettes et l'odeur du tabac auraient pu débusquer des sombres recoins de cet horrible

endroit. N'empêche que, sur le moment, il se sentit très abattu. Mais en remuant ses poches et en tâtant ses vêtements à la recherche d'allumettes, sa main avait rencontré la poignée de sa petite épée – le poignard dérobé aux trolls, qu'il avait complètement oublié ; pas plus que les gobelins ne l'avaient remarqué, fort heureusement, car il le portait sous ses hauts-de-chausse.

Il le tira du fourreau : sa lame brillait d'un faible éclat. « C'est donc aussi une lame elfique, se dit-il, et les gobelins ne sont pas tellement proches, même s'ils ne sont jamais assez loin. »

Mais quelque part en lui-même, il fut soulagé. N'était-ce pas merveilleux de pouvoir manier une épée forgée à Gondolin pendant les guerres contre les gobelins, si souvent chantées dans les chansons ? De plus, il avait remarqué que ces armes faisaient forte impression sur les gobelins qui y étaient soudainement confrontés.

« Faire demi-tour ? pensa-t-il. Très mauvaise idée ! Partir de côté ? Impossible ! Aller de l'avant ? Seule chose à faire ! Allons ! » C'est alors qu'il se leva et s'éloigna rapidement, brandissant sa petite épée et tâtant la paroi rocheuse de son autre main, le cœur palpitant et tambourinant.

Bilbo se trouvait évidemment en fâcheuse posture. Mais rappelez-vous, ce n'était pas aussi dépayçant pour lui que ce l'eût été pour vous ou pour moi. Les hobbits ne sont pas tout à fait comme les gens ordinaires ; et dites-vous bien que, si leurs trous sont des endroits autrement plus agréables et mieux aérés que les tunnels des gobelins, les hobbits sont tout de même plus habitués que nous à ces galeries, et n'y perdent pas facilement leur sens de l'orientation – une fois qu'ils se sont remis d'avoir été assommés. De plus, ils se déplacent très discrètement, se cachent sans difficulté et encaissent à merveille les chutes et les contusions ; et ils ont un fonds de sagesse et de judicieux dictons qui restent en grande partie inconnus des hommes, ou qui se sont effacés de leur mémoire il y a bien longtemps.

Tout de même, je n'aurais pas voulu être à la place de M. Bessac. Le tunnel paraissait interminable. En tout cas, il ne cessait de descendre au même rythme et dans la même direction, à l'exception de quelques méandres. De temps à autre, des passages s'ouvraient sur les côtés, comme il le constatait à la lueur de son épée ou en tâtant la paroi. Il ne s'en préoccupait pas, mais s'empressait de passer devant par crainte des gobelins ou de sombres créatures à demi imaginées qui auraient pu en sortir. Il poussa toujours plus loin, descendit toujours plus bas, sans qu'aucun son ne parvienne à ses oreilles hormis le bruissement soudain des chauves-souris qui le frôlaient, ce qui le fit sursauter au début, jusqu'à ce qu'il y soit habitué. Je ne sais pas combien de temps il marcha ainsi, refusant de faire un pas de plus,

sans toutefois oser s'arrêter – loin, toujours plus loin, jusqu'à ce qu'il devienne mort de fatigue, et plus si possible. Le tunnel semblait s'étirer jusqu'à demain, et peut-être même après-demain.

Soudain, sans avertissement, il mit les deux pieds, plouf ! dans l'eau. Beurk ! elle était glaciale. Cette fois, il s'arrêta net. Il se demanda s'il se trouvait devant une simple flaque d'eau, ou au bord d'une source qui traversait la galerie, ou encore, sur les rives d'un lac souterrain aux eaux profondes et troubles. Son épée luisait à peine. Il se tint immobile et tendit l'oreille. Du haut d'un plafond invisible, un liquide tombait goutte à goutte dans l'étendue d'eau ; mais il semblait n'y avoir aucun autre bruit.

« C'est donc une mare ou un lac, et non une source », se dit-il. Mais il n'osait pas aller y patauger dans le noir. Il ne savait pas nager ; il imaginait aussi d'horribles créatures visqueuses, aux yeux globuleux et aveugles, qui frétilaient dans l'eau. Des choses étranges vivent dans les bassins et les lacs au cœur des montagnes : des poissons dont les ancêtres se sont introduits il y a des éternités, et qui ne sont jamais ressortis, tandis que leurs yeux grossissaient, grossissaient et grossissaient en essayant de percer les ténèbres ; et il y a d'autres créatures, plus visqueuses que les poissons. Même dans les galeries et les cavernes creusées par les gobelins, vivent des choses dont eux-mêmes n'ont pas connaissance et qui se sont faufilees de l'extérieur pour se terrer dans l'obscurité. Et certaines de ces galeries remontent à des époques bien antérieures aux gobelins, qui se sont contentés de les élargir et de les relier entre elles ; mais leurs premiers habitants se cachent encore dans les recoins, où ils passent leur temps à fureter et à fouiner.

Là, dans les profondeurs près de l'eau sombre, vivait le vieux Gollum, une petite créature visqueuse. Je ne sais pas d'où il venait, ni qui il était, ou ce qu'il pouvait être. C'était Gollum : noir comme les ténèbres, hormis deux grands yeux ronds qui luisaient dans son visage émacié. Il avait une petite barque, qu'il promenait sur le lac sans aucun bruit – car c'était bien un lac : vaste, profond, et horriblement froid. Il la manœuvrait de ses larges pieds qui pendaient de chaque côté, mais sans jamais faire la moindre ride sur l'eau. Lui, non, jamais. De ses yeux allumés comme des lampes, il guettait les poissons aveugles, qu'il saisissait entre ses longs doigts à la vitesse de l'éclair. Il aimait aussi la viande. Celle des gobelins lui plaisait, quand il en trouvait ; mais il s'assurait de ne jamais être découvert. Il se contentait de les étrangler par derrière, lorsqu'ils s'aventuraient seuls au bord de l'eau pendant qu'il rôdait alentour. Ils n'y venaient que très rarement, car ils se doutaient que quelque chose de déplaisant se terrait dans les profondeurs, aux racines mêmes de la montagne. Ils avaient débouché sur le lac il y a longtemps, en creusant des tunnels, et n'avaient pu

descendre plus bas ; cette route demeurerait donc sans issue, et ils n'avaient aucune raison de l'emprunter... sauf si le Grand Gobelin les y envoyait. Parfois, il avait envie d'un peu de poisson du lac, et parfois, ni gobelin ni poisson n'en revenait.

En fait, Gollum vivait sur un îlot de roche visqueuse au milieu du lac. À présent, il guettait Bilbo de loin, ses yeux semblables à des longues-vues. Bilbo ne pouvait le voir, mais Gollum se posait beaucoup de questions à son sujet, car ce n'était visiblement pas un gobelin.

Il monta dans sa barque et quitta son île en toute hâte, tandis que Bilbo restait assis au bord de l'eau (et du découragement), profondément troublé. Soudain, Gollum apparut et siffla en un murmure :

« Qu'on nous éclabousse, mon trézzzor ! Ce doit être un morceau de choix ; du moins ça nous ferait une bouchée succulente, ça, gollum ! » Et en disant *gollum* il produisit un affreux bruit de déglutition dans sa gorge. C'est de là qu'il tenait son nom, même s'il se désignait toujours lui-même en disant « mon trésor ».

Le hobbit tressaillit violemment quand le sifflement parvint à ses oreilles, et tout à coup il aperçut les yeux luminescents fixés sur lui.

« Qui êtes-vous ? » dit-il, brandissant son poignard.

« Lui, qu'est-ce que c'est, mon trézzzor ? » susurra Gollum (qui se parlait toujours à lui-même, n'ayant personne d'autre à qui s'adresser). C'est de cela qu'il était venu s'informer, car il n'était pas vraiment affamé, pour l'instant, seulement curieux ; sinon, il aurait bondi sur sa proie avant et susurré après.

« Je suis M. Bilbo Bessac. J'ai perdu les nains, j'ai perdu aussi le magicien ; je ne sais plus où je suis et je ne veux pas le savoir, seulement partir d'ici. »

« Qu'essst-ce qu'il a dans ses mains ? » dit Gollum en regardant l'épée, qui ne lui plaisait pas trop.

« Une épée, une lame forgée à Gondolin ! »

« Sssss », fit Gollum, et il devint tout à coup très poli. « P'têt' si vous restez là qu'on causerait un peu avec lui, mon trézzzor. Il aime les énigmes, p'têt' que oui, hein ? » Il voulait paraître amical, en tout cas pour l'instant, le temps de se faire une meilleure idée de l'épée et du hobbit – savoir s'il était vraiment seul, s'il était bon à manger, et si lui-même avait réellement faim. Quant aux énigmes, ce fut tout ce qui lui vint à l'esprit. Les poser, et parfois y répondre, était le seul jeu auquel il s'adonnait, du temps où il côtoyait d'autres étranges créatures assises dans leurs trous, il y a fort, fort longtemps, avant de perdre tous ses amis et d'être chassé ; avant d'avoir rampé, tout seul, jusque dans les ténèbres sous les montagnes.

« Très bien », dit Bilbo, qui voulait lui faire plaisir, le temps de se

faire une meilleure idée de lui – savoir s’il était vraiment seul, s’il était féroce ou affamé, et si c’était un ami des gobelins.

« Vous d’abord », dit-il, puisqu’il n’avait pas eu le temps de songer à une énigme.

Ainsi Gollum siffla-t-il :

*Elle a des racines que personne ne voit,
Dépasse tous les arbres du bois.
Jamais elle ne cesse de monter,
Jamais on ne la voit pousser.*

« Facile ! dit Bilbo. Une montagne, je suppose. »

« Il devine ça facilement ? On veut qu’il se mesure à nous, mon trézzzor ! Si le trésor lui demande, et qu’il ne répond pas, on le mange, mon trézzzor. S’il nous demande et qu’on ne répond pas, alors on fait ce qu’il veut, hein ? On lui montre la sortie, oui ! »

« D’accord ! » dit Bilbo, qui n’osait pas le contredire, et qui à présent se creusait les méninges pour trouver des énigmes qui l’empêcheraient d’être dévoré.

*Trente chevaux blancs sur une colline rouge :
D’abord, ils mâchonnent,
Puis, ils pilonnent,
Puis, aucun ne bouge.*

Ce fut tout ce qui lui vint à l’esprit : l’idée de manger lui trotta par la tête, vous comprenez. Mais c’était plutôt usé, en fait d’énigme, et Gollum connaissait la réponse aussi bien que vous.

« Il ressasse ses vieilles salades ? siffla-t-il. Des dents ! des dents ! mon trézzzor ; mais on n’en a que six ! » Puis il posa sa deuxième énigme :

*Sans voix, il crie,
Sans jambes se lève,
Sans dents, il mord,
Murmure sans lèvres.*

« Un petit instant ! » s’écria Bilbo, encore tracassé par l’idée de manger (ou d’être dévoré). Heureusement, il avait déjà entendu quelque chose d’assez semblable, et en se concentrant, il trouva la réponse. « Le vent, le vent, bien sûr », dit-il, et il fut si content d’avoir deviné l’énigme qu’il en inventa une sur-le-champ. « Voilà qui devrait donner du fil à retordre à cette vilaine petite créature souterraine », pensa-t-il.

*Un œil dans un visage bleu
Vit un œil dans un visage vert.
« Cet œil-là me ressemble un peu,
Dit le premier œil, il est similaire,
Non pas dans les cieux,
Mais bien sur la terre. »*

« Ss, ss, ss », fit Gollum. Il habitait sous terre depuis très, très longtemps et n'avait plus l'habitude de ce genre de choses. Mais au moment où Bilbo commençait à croire que le misérable serait incapable de répondre, Gollum se remémora ses souvenirs d'autrefois, bien des siècles auparavant, à l'époque où il vivait avec sa grand-mère, dans un trou au bord d'une rivière : « Sss, sss, mon trézzzor, dit-il. Le soleil sur les marguerites, ça veut dire, ça. »

Mais ces énigmes du monde extérieur, toutes banales puissent-elles sembler, étaient fatigantes pour lui. Elles lui rappelaient aussi l'époque où il était moins solitaire, moins méchant et moins sournois, et cela l'irritait. De plus, elles lui donnaient faim ; il choisit donc, cette fois, quelque chose de plus difficile et de plus déplaisant :

*Elle ne peut être vue ni être touchée,
Ni être entendue ni même respirée.
Elle gît derrière les étoiles et sous les collines,
Remplit les trous vides sous les racines.
Elle vient d'abord et pour finir,
Termine la vie, tue le rire.*

Hélas pour Gollum, Bilbo connaissait ce genre de devinette ; et de toute manière, la réponse se trouvait tout autour de lui. « L'obscurité ! » dit-il sans même se gratter la tête ou se donner la peine de réfléchir.

*Un coffre sans charnières, ni couvercle, ni clef,
Qui pourtant renferme un trésor doré.*

demanda-t-il pour gagner du temps, en attendant d'en trouver une qui soit vraiment difficile. Celle-ci lui paraissait affreusement rabâchée, même s'il l'avait formulée différemment. Mais elle s'avéra une sacrée colle pour Gollum. Il émit quelques sifflements pour lui-même, mais n'offrit aucune réponse ; il murmura et crachota.

Au bout d'un certain temps, Bilbo s'impatienta. « Eh bien, qu'est-ce que c'est ? dit-il. Ce n'est pas une bouilloire qui déborde, comme vous semblez le penser d'après le bruit de votre bouche. »

« Qu'il nous donne une chance, mon trézzzor, une toute petite chance, ss, ss. »

« Eh bien, dit Bilbo après lui avoir donné une grosse chance, allez-vous deviner ? »

Mais soudain, Gollum se souvint de l'époque lointaine où il chapardait dans les nids ; et il s'assoyait au bord du fleuve avec sa grand-mère pour lui montrer à gober... « Des œufffs ! siffla-t-il. Des œufffs, c'est ça ! » Puis il posa l'énigme suivante :

*Vivant sans souffle, mortellement froid ;
Jamais n'a soif, toujours il boit,
En cotte de mailles, ne cliquette pas.*

Lui aussi se disait que c'était terriblement facile, puisqu'il pensait toujours à la réponse. Mais il n'avait pu trouver mieux à cet instant-là, tant l'énigme des œufs l'avait troublé. Cela représentait néanmoins un défi pour Bilbo, qui n'aimait pas tellement l'eau et s'en approchait le moins souvent possible. Je suppose que vous connaissez la réponse, bien entendu, ou que vous la devinerez en un clin d'œil, dans le confort de votre foyer, sans que la menace d'être dévoré puisse venir gêner votre réflexion. Bilbo, assis sur la pierre, s'éclaircit la voix une ou deux fois, mais ne put livrer aucune réponse.

Au bout d'un moment, Gollum susurra avec délectation : « Esst-ce qu'il est bon, mon trésor ? Esst-ce qu'il est juteux ? Esst-ce qu'il croque bien sous la dent ? » Il se mit à lorgner Bilbo dans les ténèbres.

« Un petit instant », dit Bilbo, secoué d'un frisson. « Je viens de vous donner une très longue chance. »

« Il doit faire vite, vite ! » dit Gollum en se hissant hors de sa barque, tout près de la rive, pour mieux atteindre Bilbo. Mais au moment où il posait dans l'eau un de ses longs pieds palmés, un poisson effrayé bondit à la surface et retomba sur les orteils du hobbit.

« Beurk ! fit Bilbo, il est froid et gluant ! » – et c'est alors qu'il devina. « Un poisson, un poisson ! s'écria-t-il. C'est la réponse ! »

Gollum fut terriblement déçu ; mais Bilbo lui servit de but en blanc une autre énigme, et Gollum dut retourner dans sa barque pour y réfléchir.

Sans-jambes posé sur une-jambe, deux-jambes assis non loin sur trois-jambes, quatre-jambes en reçut un peu.

Le moment n'était pas vraiment bien choisi pour cette devinette, mais Bilbo avait hâte d'en finir. Elle eût sans doute été plus difficile pour Gollum s'il la lui avait posée à un autre moment. Mais dans ces circonstances, puisqu'il était question de poisson, « sans-jambes » se devinait assez aisément, et le reste venait tout seul. « Du poisson sur une petite table, un homme assis à côté sur un tabouret, le chat reçoit les arêtes » : c'est évidemment la réponse, et Gollum ne tarda pas à la lui donner. Puis il se dit qu'il était temps de demander quelque chose de plus ardu et angoissant. Voici ce qu'il dit :

*Cette chose, toutes choses dévore :
Oiseaux, bêtes, arbres, flore ;
Elle mord l'acier, ronge le fer,
Réduit la pierre en poussière ;
Elle tue les rois, sème la ruine,
Abat montagnes et collines.*

Assis dans le noir, le pauvre Bilbo passa en revue tous les horribles noms des géants et des ogres dont il avait entendu parler dans les contes, mais aucun d'entre eux n'avait fait toutes ces choses.

Il avait le sentiment que la réponse était très différente et qu'il aurait dû la connaître, mais il ne pouvait mettre le doigt dessus. Il commença à avoir peur, ce qui n'aide pas à la réflexion. Gollum sortit de sa barque. Il plongea dans l'eau clapotante et nagea jusqu'à la rive en s'aidant de ses longues extrémités ; et Bilbo vit ses yeux s'approcher. La langue semblait lui coller au palais ; il voulait crier : « Laissez-moi le temps ! Laissez-moi le temps ! » Mais tout ce qui sortit de sa bouche fut un cri aigu et soudain :

« Le temps ! Le temps ! »

Bilbo fut sauvé par la chance, et rien d'autre. Car c'était bien sûr la réponse.

Gollum fut à nouveau déçu et sentit la colère monter en lui. Ce jeu commençait à l'agacer ; de plus, il lui donnait vraiment faim. Cette fois, il ne retourna pas dans sa barque. Il s'assit dans le noir auprès de Bilbo. Le hobbit en fut terriblement incommodé et perdit toute contenance.

« Il faut qu'il nous pose une quesstion, mon trézzzor. Si, sssi ! Une question de pluss à deviner, trézzzor », dit Gollum.

Mais Bilbo n'arrivait tout simplement pas à en dénicher une, avec cette sale créature humide et froide assise à côté de lui, qui le pressait et lui donnait des petits coups insistants. Il se gratta, il se pinça, sans succès : rien ne lui venait à l'esprit.

« Demandez-nous ! Demandez-nous ! » dit Gollum.

Bilbo se pinça et se gifla ; il serra sa petite épée entre ses doigts ; il fouilla même dans sa poche avec son autre main. Il y trouva l'anneau qu'il avait ramassé dans le tunnel et dont il ne se souvenait plus.

« Qu'est-ce qu'il y a dans ma poche ? » dit-il tout haut. Il se parlait à lui-même, mais Gollum crut qu'il s'agissait d'une énigme et fut extrêmement perturbé.

« Pas jusste ! Pas jusste ! siffla-t-il. C'est pas jusste, mon trésor, de nous demander ce qu'il a dans ses sssales petites poches ! »

Bilbo, voyant ce qui s'était produit et n'ayant rien d'autre à lui demander, saisit la balle au bond. « Qu'est-ce qu'il y a dans ma poche ? » répéta-t-il avec plus de fermeté.

« S-s-s-s, siffla Gollum. Il doit nous laisser trois chances, mon trézzzor, trois chances. »

« Très bien ! Devinez donc ! » dit Bilbo.

« Des mains ! » fit Gollum.

« Faux », dit Bilbo, qui venait heureusement de retirer sa main de sa poche. « Essayez encore ! »

« S-s-s-s », fit Gollum, plus perturbé que jamais. Il songea à tout

ce qu'il gardait dans ses poches à lui : des arêtes de poisson, des dents de gobelins, des coquilles mouillées, un morceau d'aile de chauve-souris, une pierre effilée pour aiguiser ses crocs, et d'autres vilaines choses. Il tenta de s'imaginer ce que les autres gardaient dans leurs poches.

« Un couteau ! » dit-il enfin.

« Faux ! » répondit Bilbo, qui avait perdu le sien quelque temps auparavant. « Dernière chance ! »

Gollum était désormais beaucoup plus pitoyable que lorsque Bilbo lui avait posé l'énigme de l'œuf. Il sifflait, crachotait et se balançait d'avant en arrière de manière répétée, tapait des pieds, gigotait et se tortillait ; mais il ne pouvait se résoudre à utiliser sa dernière chance.

« Allons ! dit Bilbo. J'attends ! » Il parlait d'un ton hardi et enjoué, mais il se demandait vraiment ce que Gollum allait faire de lui, quelle que soit l'issue de la partie.

« Le temps est écoulé ! » dit-il.

« Une ficelle ou rien ! » s'écria Gollum d'une voix stridente, ce qui n'était pas tout à fait honnête, puisqu'il tentait deux réponses à la fois.

« Faux et faux ! » annonça Bilbo, très soulagé ; et sans attendre, il se leva d'un bond, s'adossa contre le mur le plus proche et brandit sa petite épée. Il savait bien sûr que, le jeu des énigmes étant fabuleusement ancien et profondément sacré, même les créatures les plus abjectes n'auraient osé tricher à ce jeu. Mais il ne s'attendait pas à ce que cette chose visqueuse lui tienne promesse contre son gré. Elle trouverait n'importe quelle excuse pour se défilier. Et tout compte fait, cette dernière question n'était pas une énigme à proprement parler, selon les lois anciennes.

Mais du moins, Gollum ne l'attaqua pas tout de suite. L'épée du hobbit retenait toute son attention. Il restait assis immobile, tremblant et chuchotant. Enfin, Bilbo s'impatienta.

« Eh bien ? dit-il. Qu'en est-il de votre promesse ? Je veux m'en aller. Vous devez me montrer la sortie. »

« C'est ce qu'on lui a dit, trésor ? Montrer la sortie au vilain petit Bessac, oui, oui. Mais qu'est-ce qu'il a dans ses poches, hein ? Pas de ficelle, trésor, mais pas rien. Oh non ! gollum ! »

« Peu importe, dit Bilbo. Une promesse est une promesse. »

« Il est fâché, impatient, trésor, siffla Gollum. Mais il doit attendre, oui, il doit. On ne peut pas monter dans les galeries si vite. On doit aller chercher des choses, oui, des choses pour nous aider. »

« Eh bien, faites vite ! » dit Bilbo, soulagé de le voir partir. Il croyait que c'était une excuse, que Gollum ne reviendrait pas. De quoi parlait-il ? Que pouvait-il aller chercher sur le lac noir ? Mais il se trompait. Gollum avait bel et bien l'intention de revenir. Il était

furieux, à présent, et il avait faim. Et c'était une vilaine créature, parfaitement misérable, et son plan était déjà mûri.

Non loin sur le lac se trouvait son île, dont Bilbo ignorait tout, et là, dans sa cachette, il conservait quelques babioles et un très bel objet, magnifique, merveilleux. Il avait un anneau, un anneau d'or, son trésor.

« Mon cadeau d'anniversaire ! » murmura-t-il pour lui-même, comme il l'avait fait si souvent au fil des jours interminables dans les ténèbres. « C'est ce qu'on veut, maintenant, oui ; on le veut ! »

Il le voulait parce que c'était un anneau de pouvoir : si vous glissiez cet anneau à votre doigt, vous étiez invisible ; impossible de vous voir autrement qu'en plein jour, et encore, seulement par votre ombre, qui d'ailleurs était faible et diffuse.

« Mon cadeau d'anniversaire ! Il m'est venu au jour de mon anniversaire, mon trésor. » C'est ce qu'il n'avait jamais cessé de se répéter. Mais qui sait comment Gollum avait obtenu cet objet, au temps jadis où de tels anneaux étaient encore en circulation ? Même le Maître qui les gouvernait eût peut-être été incapable de le dire. Gollum le porta longtemps, au début, mais il le fatiguait ; puis il le garda dans une bourse tout contre sa peau, mais il l'irritait ; à présent, il le cachait habituellement dans une cavité rocheuse de son île, et il s'y rendait constamment pour le contempler. Et il le mettait encore parfois, quand il ne pouvait plus supporter d'en être séparé, ou lorsqu'il était très, très affamé et qu'il en avait assez du poisson. Alors il rôdait dans les sombres galeries à la recherche de gobelins errants. Il pouvait même s'aventurer en des endroits où les torches brillaient, l'aveuglaient et lui piquaient les yeux ; car il n'aurait rien à craindre. Oh non, rien du tout. Personne ne le verrait, personne ne le remarquerait, jusqu'à ce que ses doigts les serrent à la gorge. Il l'avait porté, seulement quelques heures auparavant, et avait attrapé un tout petit gobelin. Comme il avait couiné ! Il lui restait encore un ou deux os à ronger, mais il voulait quelque chose de plus tendre.

« Rien à craindre, non, murmura-t-il pour lui-même. Il ne nous verra pas, n'est-ce pas, mon trésor ? Non. Il ne nous verra pas, et sa ssale petite épée sera inutile, oui, assurément. »

Voilà ce qui se tramait dans sa sournoise petite tête lorsqu'il faussa compagnie à Bilbo et clapota jusqu'à sa barque, s'éloignant dans les ténèbres. Bilbo pensait bien ne plus jamais le revoir. Il attendit tout de même un moment ; car il ne savait aucunement comment faire pour trouver la sortie tout seul.

Tout à coup, il entendit un cri déchirant qui lui donna froid dans le dos. Gollum jurait et se lamentait dans l'obscurité, apparemment non loin de là. Il était sur son île, tâtonnant ici et là, fouillant chaque recoin, en vain.

Bilbo l'entendait crier : « Où est-il ? Où est-il ? Il est perdu, mon trésor, perdu, perdu ! Qu'on nous maudisse, qu'on nous écrase, mon trésor est perdu ! »

« Qu'y a-t-il ? appela Bilbo. Qu'avez-vous perdu ? »

« Il ne doit pas demander, s'écria Gollum. Pas ses oignons, non, gollum ! Il est perdu, gollum, gollum, gollum. »

« Eh bien, je le suis aussi, s'exclama Bilbo, et je veux me retrouver ! Et j'ai gagné la partie, et vous avez promis. Alors, venez donc ! Venez et faites-moi sortir, puis vous continuerez vos recherches. » Aussi misérable semblait-il à ses yeux, Bilbo ne put trouver en son cœur beaucoup de pitié pour Gollum ; et cet objet qu'il désirait tant ne pouvait guère être bénéfique, se disait-il. « Venez donc ! » répéta Bilbo.

« Non, pas tout de suite, trésor ! répondit Gollum. On doit le chercher, il est perdu, gollum. »

« Mais vous n'avez jamais deviné ce que je vous ai demandé, et vous avez promis », dit Bilbo.

« Jamais deviné ! » fit Gollum. Puis, un sifflement aigu s'éleva tout à coup dans l'obscurité. « Sssss ! Qu'est-ce qu'il a dans ses poches ? Dites-le-nous. Il faut nous dire d'abord. »

Bilbo ne voyait aucune raison de ne pas le lui dire. Cette fois, Gollum avait deviné plus vite que lui : naturellement, puisque cette chose l'avait obsédé pendant un nombre incalculable d'années ; et il avait toujours craint qu'elle ne lui soit dérobée. Mais Bilbo avait assez attendu. Après tout, il avait gagné la partie, de manière assez honnête, et en risquant sa peau. « Il fallait deviner, répondit-il ; ce n'est pas à moi de vous le dire. »

« Mais ce n'était pas une question légitime, dit Gollum. Pas une énigme, trésor, non. »

« Eh bien, pour ce qui est des questions, répliqua Bilbo, j'ai été le premier à vous en poser une. Qu'avez-vous perdu ? Dites-le-moi ! »

« Qu'est-ce qu'il a dans ses poches – sssss ? » Le sifflement se fit plus fort et plus perçant, et levant les yeux en sa direction, Bilbo constata avec horreur que deux petits points de lumière le regardaient. À mesure que le soupçon envahissait son esprit, les yeux de Gollum s'enflammaient perceptiblement.

« Qu'avez-vous perdu ? » insista Bilbo.

Les yeux de Gollum brûlaient maintenant d'un feu verdâtre, et il s'approchait rapidement. Il avait regagné sa barque, payant de toutes ses forces jusqu'à la rive sombre ; et le soupçon et la perte cuisante qui lui étreignaient le cœur étaient tels qu'aucune épée ne l'effrayait plus.

Bilbo ne pouvait deviner ce qui l'avait rendu fou, mais il savait que c'en était fait : cette misérable créature était bien décidée à le

tuer. Au dernier moment, il tourna les talons et se précipita à l'aveuglette dans le tunnel sombre par où il était descendu, longeant la paroi en s'aidant de sa main gauche.

« Qu'est-ce qu'il a dans ses poches ? » Le sifflement s'était rapproché, et il y eut un éclaboussement tandis que Gollum sautait de sa barque. « Qu'ai-je donc, en effet ? » se demanda Bilbo, haletant et trébuchant sur la pierre. Il mit la main gauche dans sa poche et tâtonna à l'intérieur. L'anneau lui parut très froid lorsqu'il se glissa furtivement à son index.

Le sifflement le talonnait. Il se retourna et aperçut les yeux de Gollum montant vers lui comme deux petites lampes vertes. Terrifié, il se mit à courir plus vite, mais soudain il se cogna les orteils contre une saillie du sol et s'étala de tout son long sur sa petite épée.

Gollum fut sur lui en un éclair. Mais avant que Bilbo n'ait pu réagir, retrouver son souffle, se relever ou brandir son épée, Gollum fila tout droit sans le remarquer, poussant des jurons et des murmures.

C'était à n'y rien comprendre. Gollum voyait parfaitement bien dans le noir ; Bilbo pouvait distinguer le faible éclat de ses yeux, même de dos. Il se releva péniblement et rangea son épée, qui luisait de nouveau faiblement ; puis, avec une extrême prudence, il le suivit. Il ne semblait y avoir rien d'autre à faire. Il eût été inutile de rebrousser chemin jusqu'au lac. Mais si Bilbo le suivait, peut-être Gollum lui montrerait-il une porte de sortie sans le vouloir.

« Qu'on le maudisse ! Qu'on le maudisse ! siffla Gollum. Maudit soit le Bessac ! Il est parti ! Qu'est-ce qu'il a dans ses poches ? Oh ! on le sait, on le devine, mon trésor. Il l'a trouvé, oui, ça doit. Mon cadeau d'anniversaire. »

Bilbo tendit l'oreille. Il commençait enfin à deviner lui-même. Il se hâta un peu et s'approcha de Gollum autant qu'il en eut le courage – Gollum, qui avançait toujours à vivre allure, sans se retourner, mais en jetant des regards de côté, comme Bilbo put s'en rendre compte par la faible lueur qui se promenait sur les parois.

« Mon cadeau d'anniversaire ! Qu'on le maudisse ! Comment on l'a perdu, mon trésor ? Oui, c'est ça. En passant par ici la dernière fois, quand on a étouffé ce ssale petit couineur ! C'est ça. Qu'on le maudisse ! Il nous a échappé, après toutes ces années ! Parti ! gollum. »

Tout à coup, Gollum se laissa tomber sur le sol et se mit à pleurer, d'un son sifflant et glougloutant, horrible à entendre. Bilbo s'arrêta et s'aplatit contre la paroi. Au bout d'un moment, Gollum cessa de pleurer et se mit à parler. Il semblait en dispute avec lui-même.

« Inutile de retourner là-bas, non, pas utile de chercher. On ne se souvient pas de tous ces endroits qu'on a visités. Et ça ne sert à rien.

Le Bessac l'a dans ses poches ; le ssale petit fouineur l'a trouvé, qu'on dit. »

« On devine, mon trésor, on ne fait que deviner. On ne sait pas tant qu'on n'a pas trouvé cette ssale créature et qu'on lui tord le cou. Mais il ne sait pas ce que le cadeau peut faire, n'est-ce pas ? Il va juste le garder dans ses poches. Il ne sait pas, et il ne peut pas aller loin. Il est perdu – ssale petite fouine. Il ne sait pas comment sortir. Il l'a dit. »

« Il l'a dit, oui ; mais c'est un tricheur. Il ne dit pas ce qu'il pense dans sa tête. Il ne veut pas dire ce qu'il a dans ses poches. Il sait. Il sait comment entrer, alors il doit savoir comment sortir, oui. Il est parti par la porte de derrière. La porte de derrière, c'est ça. »

« Les gobelins vont l'attraper, alors. Il ne peut pas sortir par là, trésor. »

« Ssss, sss, gollum ! Les gobelins ! Oui, mais s'il a le cadeau, notre précieux cadeau, alors les gobelins vont s'en emparer, gollum ! Ils vont le trouver, ils vont découvrir ce qu'il peut faire. On ne va plus jamais être en sécurité, jamais, gollum ! L'un des gobelins va le mettre, et personne ne le verra. Il sera là, mais invisible. Même nos yeux si futés ne le verront pas ; et il va s'approcher en catimini et nous attraper comme un tricheur, gollum, gollum ! »

« Alors on arrête de discuter, trésor, et on se dépêche. Si le Bessac est parti par là, il faut y aller vite, pour voir. On y va ! Pas loin d'ici. Mais vite ! »

Gollum s'élança en avant et s'en fut à grandes enjambées. Bilbo le suivit, toujours avec prudence, même s'il craignait surtout à présent de faire du bruit en trébuchant sur une autre saillie. Ses pensées s'agitaient dans un tourbillon d'espoir et de questionnements. L'anneau qu'il avait trouvé semblait être un anneau magique : il vous rendait invisible ! Il avait entendu parler de tels objets, bien sûr, dans de très vieux contes, mais ne pouvait croire qu'il en avait réellement trouvé un, et ce, tout à fait par hasard. Néanmoins, il fallait se rendre à l'évidence : Gollum, avec ses yeux brillants, était passé tout près de lui sans le remarquer.

Ils poursuivirent, Gollum en tête, claquant des pieds, jurant et sifflant ; Bilbo derrière, marchant aussi silencieusement que le peut un hobbit. Bientôt ils atteignirent l'endroit où des passages s'ouvraient des deux côtés de la galerie, comme Bilbo l'avait remarqué en descendant. Gollum se mit immédiatement à les compter.

« Un à gauche, oui. Un à droite, oui. Deux à droite, oui, oui. Deux à gauche, oui, oui. » Et ainsi de suite.

À mesure que le décompte augmentait, Gollum ralentissait ; et il se mit à trembler et à pleurnicher, car il ne cessait de s'éloigner de son lac et devenait de plus en plus craintif. Des gobelins se trouvaient peut-être non loin, et il avait perdu son anneau. Enfin il s'arrêta

devant une ouverture basse qui se trouvait sur leur gauche.

« Sept à droite, oui. Six à gauche, oui ! murmura-t-il. On y est. C'est par là qu'on va à la porte de derrière, oui. C'est ce tunnel-là ! »

Il scruta les ténèbres à l'intérieur et eut un mouvement de recul. « Mais on n'ose pas y aller, trésor, non, on n'ose pas. Il y a des gobelins en bas. Beaucoup de gobelins. On les sent. Ssss ! »

« Qu'est-ce qu'on va faire ? Qu'on les maudisse, qu'on les écrabouille ! On doit attendre ici, trésor, attendre un peu pour voir. »

Alors ils s'arrêtèrent pour de bon. Gollum avait fini par amener Bilbo jusqu'à la sortie, mais il lui barrait la route ! Gollum s'était assis en boule tout juste devant l'ouverture, et ses yeux brillaient froidement dans son visage tandis qu'il tournait la tête de chaque côté, visible entre ses genoux.

Bilbo s'éloigna du mur plus silencieusement qu'une souris ; mais Gollum se raidit à l'instant et renifla, et ses yeux prirent une teinte verdâtre. Il siffla doucement, mais avec malveillance. Il ne pouvait voir le hobbit, mais était désormais sur ses gardes ; et il avait deux autres sens que les ténèbres avaient aiguisés : l'ouïe et l'odorat. Il semblait s'être accroupi tout contre terre, les mains posées sur la pierre et la tête relevée, presque au ras du sol. Ce n'était qu'une ombre noire à la lueur de ses propres yeux, mais Bilbo sentait qu'il était tendu comme un arc, prêt à bondir.

Bilbo arrêta presque de respirer et se raidit à son tour. Il n'avait plus le choix. Il devait fuir, quitter cette terrible obscurité pendant qu'il en avait encore la force. Il devait se battre, poignarder cette horrible chose, lui crever les yeux, la tuer... car elle voulait le tuer, lui. Et puis non : ils n'étaient pas à armes égales. Il était invisible, à présent. Gollum n'avait pas d'épée. Gollum n'avait pas vraiment menacé de le tuer, ni encore essayé. Et il était misérable, esseulé, perdu. Une soudaine empathie, de la pitié mêlée d'horreur, surgit dans le cœur de Bilbo : un aperçu des jours interminables et indifférenciables, sans lumière et sans espoir, faits de pierre dure, de poisson froid, de sournoiseries et de murmures. Toutes ces images lui traversèrent l'esprit en un éclair. Il trembla. Puis soudain, le temps d'un autre éclair, un nouveau courage s'éleva en lui, et il sauta.

Ce n'était pas un bien grand saut, mais un saut à l'aveugle. Il bondit par-dessus la tête de Gollum, sept pieds en avant et trois dans les airs ; en fait, il ne s'en doutait pas, mais il manqua de se fendre le crâne sur la voûte basse à l'entrée du tunnel.

Gollum se jeta vers l'arrière et tenta de l'attraper au vol, mais trop tard : ses doigts se refermèrent sur le vide, et Bilbo, retombant d'aplomb sur ses pieds robustes, fila à toute vitesse dans le tunnel de sortie. Il ne se retourna pas pour voir ce que faisait Gollum. Il y eut des sifflements et des jurons à ses trousses, mais pas pour longtemps.

Tout à coup s'éleva un cri, un cri à faire glacer le sang, rempli de haine et de désespoir. Gollum était vaincu. Il n'osait aller plus loin. Il avait perdu – perdu sa proie, perdu aussi la seule chose dont il s'était jamais soucié : son trésor. Bilbo en eut des sueurs froides, mais il poursuivit sa course. À présent, la voix lui parvint comme un écho lointain, mais chargé de menace :

« Voleur, voleur, voleur ! Bessac ! On le hait, on le hait, on le hait à jamais ! »

Puis il y eut un silence ; mais Bilbo n'en était pas moins inquiet. « Si ces gobelins sont assez près pour qu'il les ait sentis, se dit-il, ils auront entendu ses cris et ses jurons. Prudence, sinon tu risques de rencontrer de pires ennuis. »

Le tunnel était bas et grossièrement creusé. Le hobbit s'y déplaçait sans trop de difficulté ; mais malgré toutes ses précautions, il cogna encore ses pauvres orteils, à plusieurs reprises, sur de vilaines pierres. « C'est un peu bas pour des gobelins, du moins pour les plus gros », pensa Bilbo ; mais il ignorait que même les plus gros, les orques des montagnes, vont à vive allure en se penchant très loin en avant, les mains presque au niveau du sol.

Bientôt le tunnel, qui jusque-là descendait, se mit à remonter, et au bout d'un moment il grimpa en pente raide. Cela ralentit Bilbo. Mais enfin, la montée cessa, le tunnel franchit un coude, et là, après une courte descente, il entrevit, derrière un autre tournant... une faible lumière. Non pas une lueur rouge, comme celle d'un feu ou d'une lanterne, mais une lueur blême, comme celle de l'extérieur. Puis Bilbo se mit à courir.

Filant aussi vite que ses jambes pouvaient le porter, il tourna le dernier coin et se retrouva subitement dans un lieu dégagé, où la lumière, après tout ce temps dans l'obscurité, était d'une clarté éblouissante. Il ne s'agissait en vérité que d'un filet de soleil à travers un imposant portail, une porte de pierre laissée grande ouverte.

Bilbo cligna des yeux, puis il vit soudain les gobelins : des gobelins armés de pied en cap, épées hors du fourreau, assis tout près de la porte qu'ils surveillaient les yeux écarquillés, tout comme le passage qui y conduisait. Ils étaient sur leurs gardes, vigilants, prêts à tout.

Ils le virent avant qu'il ne les ait aperçus. Oui, ils le virent. Était-ce le fruit du hasard, ou une dernière perfidie de l'anneau avant de se donner un nouveau maître ? Quoi qu'il en soit, l'anneau n'était plus à son doigt. Avec des hurlements de joie, les gobelins se jetèrent sur lui.

Bilbo eut un pincement au cœur, un sentiment de perte mêlée de crainte, comme un écho à la misère de Gollum ; et sans même tirer son épée, Bilbo fourra ses mains dans ses poches. L'anneau s'y trouvait encore, dans sa poche gauche, et il se glissa à son doigt. Les gobelins

s'arrêtèrent net. Ils ne voyaient plus aucun signe de lui. Bilbo avait disparu. Ils hurlèrent deux fois plus fort qu'avant, mais pas aussi joyeusement.

« Où est-il passé ? » s'écrièrent-ils.

« Remontez par le tunnel ! » hurlèrent certains.

« Par ici ! » firent-ils. « Par là ! » firent d'autres.

« Surveillez la porte ! » beugla le capitaine.

Il y eut des coups de sifflet, des cliquetis d'armures, des tintements de lames et des jurons – des jurons de gobelins qui couraient de-ci de-là, s'écroulaient les uns sur les autres et se mettaient très en colère. Ce fut le tollé, le charivari, le désordre complet.

Bilbo avait mortellement peur, mais il resta suffisamment lucide pour comprendre ce qui s'était passé et se cacher derrière un gros tonneau rempli de boisson destinée aux gardes, évitant par le fait même d'être bousculé, piétiné à mort, ou découvert par le toucher.

« Il faut que j'atteigne la porte, il faut que j'atteigne la porte ! » se répétait-il sans cesse ; mais il mit du temps avant de passer à l'acte. Puis ce fut comme un horrible jeu de colin-maillard. L'endroit fourmillait de gobelins qui couraient partout, et le pauvre petit hobbit, qui se jetait de côté et d'autre pour les éviter, fut renversé par un goblin qui ne put dire ce qu'il venait de heurter. Il le contourna à quatre pattes et se faufila juste à temps entre les jambes du capitaine, avant de se relever pour courir à la porte.

Elle demeurait entrouverte, mais un goblin l'avait presque refermée. Malgré tous ses efforts, Bilbo ne put la faire bouger. Il tenta de se glisser dans l'ouverture. Il se pressa et se pressa, mais resta coincé ! C'était affreux. Ses boutons s'étaient pris dans le battant de la porte et dans l'encadrement. Il put regarder dehors, au grand air : il y avait là quelques marches plongeant dans une vallée étroite entre de hautes montagnes. Le soleil sortit de derrière un nuage et brilla sur la face externe de la porte ; mais Bilbo ne pouvait passer.

Soudain, l'un des gobelins s'écria : « Il y a une ombre près de la porte ! Quelque chose est à l'extérieur ! »

Saisi d'une peur bleue, Bilbo s'agita violemment. Des boutons jaillirent dans toutes les directions. Il s'était faufilé à travers l'ouverture, déchirant son manteau et son gilet, et dévalait l'escalier en cabriolant comme une chèvre, pendant que les gobelins stupéfaits étaient occupés à ramasser ses jolis boutons de cuivre sur le pas de la porte.

Bien sûr, ils ne tardèrent pas à le prendre en chasse, et à s'époumoner parmi les arbres afin de le retrouver. Mais ils n'aiment pas le soleil : sa lumière leur ramollit les jambes et leur donne le vertige. Ils ne purent trouver Bilbo qui, muni de l'anneau, courait à

pas feutrés, cherchant l'ombre des arbres et évitant de rester au soleil ; aussi, avec jurons et grognements, ils retournèrent bientôt garder la porte. Bilbo s'était échappé.

VI

Tombés de la poêle dans le feu

Bilbo avait échappé aux gobelins, mais il ne savait plus du tout où il se trouvait. Il avait perdu son capuchon, sa cape, ses vivres, son poney, ses boutons et ses amis. Il erra longuement, jusqu'à ce que le soleil se mette à descendre vers l'ouest – *derrière les montagnes*. Leur ombre s'étendit sur le chemin de Bilbo, et il se retourna. Puis, regardant en avant, il ne put voir que des crêtes et des pentes qui dévalaient vers une vaste étendue de plaines et de basses terres, entrevue de temps à autre à travers les arbres.

« Ma parole ! s'écria-t-il. Me voilà rendu de l'autre côté des Montagnes de Brume, tout juste à la lisière du Pays Au-Delà ! Où peuvent donc bien être Gandalf et les nains ? J'espère seulement qu'ils ne sont pas restés là-bas, à la merci des gobelins ! »

Il poursuivit sa route, sortant de la petite vallée encaissée, franchissant la crête, puis descendant de l'autre côté ; et ce faisant, une pensée très désagréable grandissait dans son esprit. Il se demandait s'il ne devait pas, maintenant qu'il avait l'anneau magique, retourner dans ces horribles, que dis-je, ces abominables tunnels pour y chercher ses amis. Il venait de conclure que c'était son devoir, qu'il devait faire demi-tour (ce qui le rendait tout à fait misérable), quand il entendit des voix.

Il s'arrêta et tendit l'oreille. Cela ne ressemblait pas à des gobelins ; il s'avança donc lentement à pas de loup. Il suivait un sentier rocailleux qui descendait en serpentant, bordé sur la gauche par une paroi rocheuse ; de l'autre côté, le terrain chutait et des vallons se trouvaient en contrebas du sentier, surplombés par des buissons et des arbustes. Dans l'un de ces vallons derrière les buissons, des gens discutaient.

Il s'approcha encore et vit soudain, entre deux gros rochers, un visage entouré d'un capuchon rouge scrutant les environs : c'était Balin qui faisait le guet. Bilbo aurait pu applaudir et pousser des cris de joie, mais il se retint. Il portait encore l'anneau, par peur de rencontrer quelque chose d'inattendu et de déplaisant, et il vit que Balin gardait les yeux droit sur lui sans toutefois le remarquer.

« Je vais leur faire une surprise », se dit-il en s'introduisant dans les buissons en bordure du vallon. Gandalf se disputait avec les nains. Ils parlaient de tout ce qui leur était arrivé dans les galeries, et se demandaient ce qu'il fallait faire à présent. Les nains ronchonnaient, et Gandalf disait qu'il était impensable de poursuivre leur voyage en laissant M. Bessac aux mains des gobelins, sans chercher à savoir s'il était vivant ou mort, et sans essayer de lui venir en aide.

« Après tout, c'est mon ami, dit le magicien, et c'est un bon petit monsieur. Je me sens responsable envers lui. Comme j'aimerais que vous ne l'ayez pas perdu ! »

Les nains voulaient savoir pourquoi ils avaient été tenus de l'emmener, pourquoi il avait abandonné ses amis au lieu de les suivre, et pourquoi le magicien n'avait pas choisi quelqu'un de plus sensé. « Il nous a causé plus de tort que de bien jusqu'à présent, dit l'un d'entre eux. S'il faut maintenant partir à sa recherche dans ces infâmes galeries, eh bien, qu'on l'y laisse moisir, voilà ce que je dis. »

Gandalf répondit avec colère : « Je l'ai emmené, et je ne traîne pas des choses qui ne servent pas. Soit vous m'aidez à le trouver, soit je pars et je vous laisse vous sortir de ce pétrin par vous-mêmes, advienne que pourra. Si jamais nous le retrouvons, vous me remercirez avant que tout ceci soit terminé. Qu'est-ce qui vous a pris de le laisser tomber, Dori ? »

« Vous auriez fait pareil, dit Dori, si un gobelin vous avait brusquement saisi les jambes, par-derrière, dans le noir, avant de vous renverser et de vous donner un coup de pied dans le dos ! »

« Alors pourquoi ne l'avez-vous pas ramassé ? »

« Mais bon sang, quelle question ! Avec tous ces gobelins qui luttaient et qui mordaient dans le noir, tout ce monde qui trébuchait sur des corps et qui se tabassait ? Vous avez failli me trancher la tête avec Glamdring, et Thorin dardait des coups un peu partout avec Orcrist. Tout à coup, vous avez lancé un de vos éclairs aveuglants, et les gobelins se sont sauvés en criant comme des chiens. Vous avez hurlé "suivez-moi, tout le monde !" et tout le monde aurait dû vous suivre. Nous pensions que c'était le cas. Nous n'avons pas eu le temps de compter les têtes, comme vous le savez fort bien, avant d'avoir chargé les gardes, passé la porte inférieure et dégringolé jusqu'ici. Et nous voici – sans le cambrioleur, qu'il s'emberlificote ! »

« Et voici le cambrioleur ! » dit Bilbo, s'immisçant parmi eux et retirant l'anneau.

Oh là là, comme ils bondirent ! Puis ils lancèrent des cris de joie et de surprise. Gandalf fut tout aussi abasourdi, mais probablement plus ravi que les autres. Il appela Balin et lui dit ce qu'il pensait d'un guetteur qui laisse les gens s'insinuer de la sorte dans donner l'alerte. Nul doute que la réputation de Bilbo s'en trouva grandement

rehaussée auprès des nains. S'ils doutaient encore d'avoir affaire à un cambrioleur de première envergure, ils ne doutèrent plus. Balin fut le plus estomaqué de tous ; mais chacun reconnut que c'était très ingénieux.

Bilbo en fut d'ailleurs tellement satisfait qu'il se contenta de rire dans sa barbe et ne mentionna aucunement l'anneau ; et lorsqu'ils lui demandèrent comment il s'y était pris, il répondit : « Oh, vous savez, je n'ai fait que m'approcher doucement, en catimini. »

« C'est bien la première fois que quelque chose, même une souris, s'approche doucement et me passe sous le nez sans que je l'aperçoive, dit Balin. Je vous tire mon capuchon. » Ce qu'il fit.

« Balin, à votre service », dit-il.

« Votre serviteur, M. Bessac », répondit Bilbo.

Puis ils voulurent tout savoir au sujet de ses aventures après leur séparation, alors il s'assit et leur raconta tout... sauf la découverte de l'anneau (« pas tout de suite », se dit-il). Ils se montrèrent particulièrement intéressés par le concours d'énigmes, et frissonnèrent comme il se doit en entendant sa description de Gollum.

« En le voyant assis à mes côtés, j'ai été incapable de trouver une autre énigme, acheva Bilbo ; alors j'ai dit : "Qu'y a-t-il dans ma poche ?" Et il n'a pas pu deviner en trois essais. Alors j'ai dit : "Et votre promesse ? Montrez-moi la sortie !" Mais il s'est approché de moi pour me tuer, et j'ai couru, et je suis tombé ; mais dans le noir, il ne m'a pas vu. Alors je l'ai suivi, car je l'entendais se parler tout seul. Il croyait qu'en réalité, je connaissais la sortie, alors c'est là qu'il se rendait. Puis il s'est assis à l'entrée du tunnel. Je ne pouvais pas passer, donc j'ai sauté par-dessus lui pour m'en défaire, et j'ai couru jusqu'à la porte. »

« Et les gardes ? demandèrent-ils. Il n'y avait pas de gardes ? »

« Ah, si ! Beaucoup, mais je les ai esquivés. Je suis resté coincé dans la porte, qui était seulement entrouverte, et j'ai perdu pas mal de boutons, dit-il avec tristesse en regardant ses vêtements déchirés. Mais j'ai fini par me glisser à travers la fente... et me revoici. »

Les nains le considérèrent avec un respect tout nouveau, lorsqu'il parla d'esquiver des gardes, de sauter par-dessus Gollum et de se glisser à travers la fente, comme si tout cela n'avait rien de difficile ou d'affolant.

« Qu'est-ce que je vous disais ? s'exclama Gandalf en riant. Notre M. Bessac a plus d'un tour dans son sac. » Il le regarda d'un drôle d'air sous la broussaille de ses sourcils, et le hobbit se demanda s'il avait deviné quelque chose des éléments de son récit qu'il avait gardés pour lui.

Mais Bilbo avait lui aussi des questions à poser, car si Gandalf avait déjà tout expliqué aux nains, Bilbo n'avait pas eu l'occasion de

l'entendre. Il voulait savoir comment le magicien les avait rejoints, et ce qui leur était arrivé depuis.

Le magicien, à vrai dire, n'avait jamais à se faire prier pour expliquer son génie plus d'une fois. Elrond et lui étaient bien au courant de la présence de gobelins malveillants dans cette région des montagnes, précisa-t-il. Mais leur entrée principale débouchait jadis sur un autre col, plus praticable, de sorte qu'ils attrapaient souvent les malheureux qui bivouaquaient non loin. Naturellement, les voyageurs évitaient désormais ce chemin, et les gobelins avaient dû creuser une nouvelle entrée au sommet du col emprunté par les nains – plutôt récemment, car il était jugé sûr avant cet incident.

« Je vais voir si je ne pourrais pas trouver un géant plus ou moins serviable pour la reboucher, dit Gandalf, sinon les montagnes risquent de devenir infranchissables. »

En entendant Bilbo crier, Gandalf avait tout de suite compris ce qui s'était produit. À la faveur de l'éclair qui avait eu raison des gobelins qui l'étreignaient, il s'était glissé à travers la fissure juste au moment où celle-ci se refermait. Il avait suivi les chefs de peloton et les prisonniers jusqu'à l'entrée de la grande salle, et il s'était assis là afin de créer la meilleure magie possible dans les ténèbres environnantes.

« Une affaire très délicate, croyez-moi, dit-il. Très hasardeuse ! »

Mais bien sûr, Gandalf était spécialement versé dans les enchantements tirés du feu et de la lumière (même le hobbit s'était souvenu de ses feux d'artifice magiques, lors des fêtes du Vieux Touc à la veille de la Mi-Été, rappelez-vous). Nous savons le reste ; sauf que Gandalf connaissait déjà l'existence de la porte inférieure – la porte de derrière, comme les gobelins l'appelaient – où Bilbo perdit ses boutons. En fait, elle était connue de tous ceux qui fréquentaient cette partie des montagnes ; mais il fallait un magicien pour garder la tête froide au milieu des galeries et les conduire dans la bonne direction.

« Ils ont construit cette porte il y a bien longtemps, dit-il, en partie comme chemin d'évasion, en cas de nécessité ; en partie comme voie d'accès aux terres avoisinantes, où ils viennent encore la nuit et causent d'importants dégâts. Elle est constamment gardée et personne n'a réussi à la faire condamner. Ils la surveilleront d'autant plus après ce qui s'est passé », ajouta-t-il en riant.

Les autres rirent aussi. Après tout, ils avaient beaucoup perdu dans cette aventure, mais ils avaient tué le Grand Gobelin et bon nombre de ses congénères, et ils s'en étaient tous sortis indemnes : jusqu'à présent, on pouvait dire qu'ils avaient eu le dessus.

Mais le magicien les ramena à la raison. « Il faut poursuivre notre route sans plus tarder, maintenant que nous sommes un peu reposés, dit-il. Ils nous pourchasseront par centaines la nuit venue ; et déjà, les

ombres s'allongent. Ils peuvent flairer notre piste des heures et des heures après notre passage. Nous devons franchir plusieurs milles avant le crépuscule. Il y aura un peu de lune, si le beau temps se maintient, et c'est pour nous une chance. Non pas que la lune les embête tellement, mais nous pourrions y voir un peu mieux. »

Le hobbit continuait de poser des questions. « Certes, poursuivit Gandalf, on perd la notion du temps lorsqu'on entre chez les gobelins. Nous sommes aujourd'hui jeudi, et c'est lundi soir ou mardi matin qu'on nous a capturés. Nous avons parcouru de nombreux milles au cœur des montagnes, et nous voilà de l'autre côté – un excellent raccourci. Mais nous ne sommes pas arrivés là où nous étions censés descendre : nous sommes trop au nord, et des terres inhospitalières nous attendent. Et nous sommes encore assez haut. Mettons-nous en route ! »

« J'ai terriblement faim », gémit Bilbo, qui prit soudainement conscience de n'avoir rien mangé depuis la veille de l'avant-veille. Imaginez ce que cela représente pour un hobbit ! Son estomac lui paraissait vide et flasque, et ses jambes toutes chancelantes, maintenant qu'il s'était remis de ses émotions fortes.

« Rien à faire, dit Gandalf, à moins que vous préféreriez rebrousser chemin pour demander gentiment aux gobelins de vous rendre votre poney et vos bagages. »

« Non merci ! » fit Bilbo.

« Très bien. Dans ce cas, il faudra nous serrer la ceinture et continuer tant bien que mal – sans quoi nous risquons d'être mangés pour souper, ce qui serait bien pire que d'en être privés. »

Tout en cheminant, Bilbo regardait de côté et d'autre à la recherche de nourriture ; mais les mûriers étaient encore en fleur, et bien sûr il n'y avait aucune sorte de noix, ni même des cenelles. Il grignota un bout d'oseille, il but à un petit ruisseau des montagnes qui traversait le sentier, et il mangea trois fraises sauvages qu'il trouva au bord de l'eau, mais cela ne l'aida pas beaucoup.

Ils poursuivirent leur route. Le sentier raboteux disparut. Les buissons et les longues herbes entre les rochers, les tapis de verdure broutés par les lapins, le thym, la sauge, la marjolaine, les hélianthèmes jaunes – tous disparurent, et les marcheurs se retrouvèrent au sommet d'un vaste éboulis de pierres qui plongeait à pic, les restes d'un glissement de terrain. Lorsqu'ils entamèrent leur descente, des cailloux et des débris roulèrent sous leurs pieds ; bientôt, de plus gros éclats de roche remuèrent avec bruit, délogeant plus bas d'autres morceaux qui se mirent à glisser et à débouler ; puis de grosses pierres se détachèrent et dégringolèrent avec fracas, soulevant des nuages de poussière. Tout le flanc de la colline semblait alors en mouvement, et ils dévalaient la pente, affolés, serrés les uns contre les

autres au milieu de ce tumulte glissant, vrombissant, ponctué du craquement de la roche.

Ce furent les arbres au bas de la pente qui les sauvèrent. Ils atteignirent l'orée d'une vaste pinède qui escaladait les contreforts des montagnes à partir des forêts plus sombres et plus profondes au creux des basses terres. Certains d'entre eux s'accrochèrent aux troncs et se hissèrent jusqu'aux premières branches, d'autres (comme le petit hobbit) se réfugièrent derrière un arbre pour éviter d'être assaillis par la pierre. Bientôt, l'éboulement s'arrêta. Le danger était passé, et l'on n'entendit plus que le fracas distant des dernières grosses roches qui bondissaient et tournoyaient parmi les fougères et les racines, loin en bas.

« Eh bien ! ça nous a fait faire un bon bout de chemin, dit Gandalf ; et même les gobelins sur notre piste auront fort à faire pour descendre ici sans faire de bruit. »

« Sans doute, grogna Bombur, mais ils n'auront aucun mal à nous envoyer des pierres derrière la tête. » Bilbo et les nains, très mécontents, se frottaient les jambes et les pieds, couverts de bleus et de meurtrissures.

« Balivernes ! Nous allons bifurquer de ce côté, ce qui nous mettra hors de portée de l'éboulis. Il faut faire vite ! Voyez comme il fait noir ! »

Le soleil avait plongé depuis longtemps derrière les montagnes. Déjà, les ombres s'épaississaient autour d'eux, même s'ils pouvaient voir, loin à travers les arbres et au-delà des cimes noires de ceux qui poussaient en bas, la lumière du soir sur les plaines. Ils clopinaient maintenant dans une forêt de pins, marchant aussi vite qu'il le pouvaient le long d'un sentier en pente douce qui descendait tout droit vers le sud. Parfois ils naviguaient dans un océan de fougères dont les hautes frondes passaient par-dessus la tête du hobbit ; parfois ils se déplaçaient en silence sur un tapis d'aiguilles ; et pendant ce temps, l'obscurité et le silence de la forêt grandissaient. Il n'y avait ce soir-là aucun vent, pas le moindre soupir des branches au sommet des arbres.

« Faut-il aller encore plus loin ? » demanda Bilbo. Il faisait si noir qu'il avait peine à voir la barbe de Thorin s'agiter à côté de lui, et le silence était tel que la respiration des nains lui parvenait comme un bruit rauque. « Mes orteils sont tout meurtris et déformés, mes jambes me font mal, et mon estomac ballotte comme un sac vide. »

« Un peu plus loin », répondit Gandalf.

Après ce qui sembla une éternité, ils débouchèrent soudain sur un espace complètement dénué d'arbres. La lune s'était levée et brillait dans la clairière. Sans qu'ils aient pu dire pourquoi, l'endroit leur

parut sinistre, même si tout semblait parfaitement normal.

Tout à coup ils entendirent un hurlement en contrebass, un long hurlement à donner le frisson. Il fut suivi d'un deuxième, plus à droite et beaucoup plus près d'eux, puis d'un troisième, non loin à gauche. Des loups hurlaient à la lune, des loups sur le point de se rassembler !

Les loups ne fréquentaient pas le voisinage de M. Bessac, et aucun ne vivait près de son trou, mais il connaissait ce bruit. On le lui avait décrit bien assez souvent dans les contes. Quand il était jeune, l'un de ses cousins (du côté Touc), qui était plus âgé que lui et qui avait beaucoup voyagé, s'amusait à l'imiter pour lui faire peur. Mais l'entendre ainsi dans la forêt au clair de lune, c'en était trop pour lui. Même les anneaux magiques ne peuvent vous protéger des loups – surtout ces bandes malfaisantes vivant dans l'ombre des montagnes infestées de gobelins, par-delà la Lisière de la Sauvagerie aux frontières de l'inconnu. Les loups de cette espèce ont le nez plus fin que les gobelins, et ils n'ont pas besoin de vous voir pour vous attraper !

« Qu'allons-nous faire ? Qu'allons-nous faire ? s'écria-t-il. Échapper à des gobelins pour être attrapé par des loups ! » dit-il, et ce devint un proverbe, comme on disait autrefois « tomber de la poêle dans le feu » dans une situation où tout va de mal en pis.

« Montez aux arbres, vite ! » cria Gandalf ; et ils coururent jusqu'aux arbres qui bordaient la clairière, à la recherche de branches assez basses ou de troncs assez minces pour faciliter l'escalade. Ils ne se montrèrent pas trop difficiles, comme vous vous en doutez, et grimpèrent aussi haut qu'ils le purent sans risquer qu'une branche ne se rompe. Si vous aviez pu assister à cette scène (à distance raisonnable), vous auriez ri en voyant leurs barbes pendouiller du haut des arbres où ils étaient perchés, comme des vieillards un peu fêlés qui jouaient aux gamins. Fili et Kili se trouvaient au sommet d'un grand mélèze semblable à un arbre de Noël géant. Dori, Nori, Ori, Oin et Gloin étaient plus à l'aise, juchés dans un énorme pin qui étendait ses branches à intervalles réguliers comme une roue et ses rayons. Bifur, Bofur, Bombur et Thorin en avaient choisi un autre. Dwalin et Balin étaient montés dans un grand sapin efflanqué, aux branches clairsemées, et tentaient de se trouver un siège dans ses plus hautes ramures. Gandalf, qui était passablement plus grand que les autres, avait trouvé un arbre auquel ils ne pouvaient grimper, un vaste pin surplombant directement la clairière. Il était bien caché dans ses branches, mais son regard brillait dans le clair de lune lorsqu'il jetait un œil au-dehors.

Et Bilbo ? Il ne pouvait monter à aucun arbre et se précipitait d'un tronc à l'autre, comme un lapin qui, traqué par un chien, aurait perdu son terrier.

« Tu as encore oublié le cambrioleur ! » dit Nori à Dori, regardant en bas.

« Pourquoi devrais-je toujours avoir ce cambrioleur sur le dos, répondit Dori, au fond des galeries et maintenant dans les arbres ? Est-ce que j'ai l'air d'un porteur ? »

« Il va être dévoré si nous ne faisons rien », dit Thorin, car les hurlements les avaient encerclés, et ils se rapprochaient de plus en plus. « Dori ! » appela-t-il, car ce dernier était posté au bas de l'arbre le plus facile à monter. « Fais vite, tends la main à M. Bessac ! »

Dori était vraiment un brave nain malgré ses protestations. Il eut beau redescendre jusqu'à la première branche et tendre le bras aussi loin que possible, Bilbo ne put atteindre sa main. Dori fut donc obligé de descendre de l'arbre pour lui faire la courte échelle.

À cet instant précis, les loups accoururent dans la clairière en hurlant. Tout à coup, des centaines d'yeux les observaient. Mais Dori ne laissa pas tomber Bilbo. Il attendit que celui-ci se soit hissé dans les branches, puis il sauta à son tour pour s'y accrocher. Juste à temps ! Un loup tenta d'arracher sa cape d'un coup de mâchoire, et faillit l'attraper. Au bout d'une minute à peine, une horde complète aboyait et bondissait furieusement tout autour de l'arbre, l'œil enragé et la langue pendante.

Mais même les Wargs sauvages (car c'est ainsi qu'on appelait les loups malfaisants qui sévissaient par-delà la Lisière de la Sauvagerie) ne peuvent grimper aux arbres. Pour l'instant, ils étaient hors de danger. Heureusement, la nuit était chaude et sans vent. On ne reste jamais assis très longtemps dans un arbre sans ressentir de l'inconfort ; mais par temps froid et venteux, lorsque des loups vous tournent autour, c'est pratiquement un cauchemar.

Cette trouée au milieu des arbres était de toute évidence un lieu de rassemblement, et d'autres loups ne cessaient d'affluer. Ils placèrent des gardes au pied de l'arbre de Bilbo et Dori, puis reniflèrent aux alentours jusqu'à ce qu'ils aient flairé tous les arbres où quelqu'un s'était réfugié. Ils les surveillèrent également, mais le reste de la bande (qui se comptait par centaines) alla s'asseoir en formant un grand cercle dans la clairière, au centre duquel se tenait un grand loup gris. Il s'adressa à eux dans l'horrible langue des Wargs, que Gandalf connaissait. Bilbo ne la comprenait pas, mais elle était affreuse à ses oreilles : c'était comme s'ils ne parlaient que de choses méchantes et cruelles, ce qui d'ailleurs était le cas. De temps à autre, les Wargs assis en cercle répondaient tous ensemble à leur chef, une terrible clameur qui risquait chaque fois de faire tomber le hobbit en bas de son arbre.

Je vais vous dire ce que Gandalf entendit, même si Bilbo n'en sut jamais rien. Les Wargs et les gobelins s'adonnaient souvent ensemble à des œuvres funestes. Les gobelins ne s'aventurent jamais bien loin de

leurs montagnes, sauf lorsqu'ils en sont chassés et qu'ils se cherchent de nouvelles demeures, ou lorsqu'ils vont en guerre (ce qui, heureusement pour nous, n'est pas arrivé depuis longtemps). Mais dans ce temps-là, ils faisaient parfois incursion dans les terres, surtout pour se procurer de la nourriture ou des esclaves qui les serviraient. Ils faisaient donc souvent appel aux Wargs pour les aider, partageant leur butin avec eux. Parfois, ils étaient montés sur des loups comme on monte à cheval. Or, il semblait qu'une grande incursion de gobelins ait été prévue cette nuit-là. Les Wargs étaient venus rencontrer les gobelins, et ceux-ci étaient en retard. La mort du Grand Gobelin, et toute l'agitation causée par les nains, Bilbo et le magicien, y étaient certainement pour quelque chose, et les gobelins étaient probablement encore à leurs trousses.

Malgré le péril de ces terres lointaines, des hommes hardis venus du Sud avaient récemment entrepris de les repeupler, abattant des arbres et construisant des habitations dans les forêts les plus accueillantes au creux des vallées et sur les berges des cours d'eau. Ils étaient nombreux, courageux et solidement armés, et même les Wargs n'osaient les attaquer en plein jour, ou lorsqu'ils allaient en groupe. Mais les Wargs, avec l'aide des gobelins, projetaient désormais d'attaquer quelques-uns des villages situés près des montagnes à la faveur de la nuit. S'ils avaient mis leur plan à exécution, il n'y aurait eu aucun survivant le lendemain ; et tous auraient été tués sauf les quelques malheureux que les gobelins auraient sauvés des loups afin de les mettre aux fers dans leurs cavernes.

Ces discussions avaient de quoi faire peur, non seulement eu égard aux braves hommes des bois, et à leurs femmes et leurs enfants, mais aussi à cause du danger que couraient maintenant Gandalf et ses amis. Les Wargs étaient furieux, et surpris de les trouver là, au beau milieu de leur rassemblement. Ils les prenaient pour des amis des hommes des bois, venus les espionner pour répandre la nouvelle de leurs plans dans les vallées ; ils auraient alors à livrer une terrible bataille contre les habitants, au lieu de les capturer ou de les dévorer en les surprenant dans leur lit. Aussi les Wargs n'avaient-ils aucunement l'intention de s'en aller et de laisser ces grimpeurs s'échapper, du moins, pas avant l'aube. De toute façon, disaient-ils, les soldats gobelins arriveraient des montagnes bien avant cela ; et les gobelins peuvent monter aux arbres, ou les abattre.

Maintenant vous comprenez pourquoi Gandalf, qui prêtait l'oreille à leurs grognements et à leurs jappements, se mit à avoir terriblement peur, bien qu'il fût magicien, et à se dire qu'ils étaient dans une bien mauvaise passe, encore loin d'être tirés d'affaire. N'empêche qu'il n'allait pas les laisser agir à leur guise, même s'il était difficile de trouver une solution, juché au sommet d'un arbre encerclé

par des loups. Il cueillit les grosses pommes de pin qui poussaient dans les branches, puis il en alluma une. Elle crépita d'une flamme bleue et brillante, et il la jeta dans le cercle des loups. L'un d'entre eux la reçut dans le dos, et son pelage touffu s'embrasa immédiatement ; il bondit de côté et d'autre en poussant d'horribles cris. Puis il y en eut une autre, et encore une autre, bleue, rouge, verte. Elles explosèrent par terre au milieu du cercle, jetant de la fumée et des étincelles de couleur. Le chef des loups en reçut une (particulièrement grosse) sur le museau, sauta dix pieds dans les airs, puis se mit à tourner tout autour du cercle, mordant les autres loups et hurlant sa colère et sa peur.

Bilbo et les nains poussèrent des cris de joie. La rage des loups était terrible à voir, et le tapage qu'ils faisaient emplissait toute la forêt. Les loups craignent le feu en toutes circonstances, mais celui-ci était particulièrement redoutable et sorcier. Lorsqu'une étincelle touchait leur pelage, elle s'y enfonçait et leur brûlait la chair, et s'ils tardaient à se rouler par terre, ils s'enflammaient rapidement comme des torches. Bientôt des loups se roulaient partout dans la clairière afin d'éteindre les étincelles qui les brûlaient, mais ceux qui étaient déjà en flammes hurlaient et couraient affolés en mettant le feu à leurs compagnons. Chassés par leurs propres amis, ils s'enfuirent à la recherche d'eau, dévalant les pentes en criant et en gémissant.

« Pourquoi toute cette agitation dans les bois cette nuit ? » dit le Seigneur des Aigles. Il était perché, noir dans le clair de lune, au sommet d'un piton rocheux qui se dressait à la frontière orientale des montagnes. « J'entends la voix des loups ! Les gobelins préparent-ils quelque mauvais coup dans la forêt ? »

Il déploya ses ailes et, sans attendre, deux de ses gardes postés sur les rochers de chaque côté s'envolèrent à leur tour. Décrivant des cercles dans le ciel, ils aperçurent l'anneau des Wargs, un tout petit rond situé loin en bas. Mais les aigles ont la vue perçante et peuvent discerner des choses minuscules à très bonne distance. Le Seigneur des Aigles des Montagnes de Brume pouvait d'ailleurs regarder le soleil sans ciller, et voir un lapin bouger au sol à un mille dans les airs, même au clair de lune. Et bien qu'il n'ait pu distinguer les gens perchés aux arbres, il vit le tumulte qui régnait chez les loups, les petits éclairs de feu, et entendit les hurlements et les plaintes monter faiblement jusqu'à lui. Il vit aussi la lune miroiter sur des heaumes et des lances de gobelins ; car cette engeance était sortie de ses montagnes et descendait les collines en de longues files qui serpentaient jusque dans les bois.

Les aigles ne sont pas de gentils petits oiseaux. Certains sont lâches et même cruels. Mais ceux de la race ancienne des montagnes

du Nord étaient les plus nobles de tous les oiseaux : fiers, forts, intrépides et généreux. Ils n'aimaient pas les gobelins, pas plus qu'ils ne les craignaient. Lorsqu'ils leur prêtaient la moindre attention (ce qui n'arrivait que rarement, car ils ne se nourrissaient pas de telles créatures), ils fondaient sur eux et les faisaient fuir, terrifiés, jusqu'à leurs cavernes, et mettaient fin aux ravages qu'ils étaient en train de causer. Les gobelins détestaient les aigles et les craignaient, mais ils ne pouvaient les détrôner du haut des montagnes où ils siégeaient.

Ce soir-là, le Seigneur des Aigles était bien curieux de savoir ce qui se passait, alors il fit venir à lui beaucoup d'autres aigles et ils s'éloignèrent des montagnes. Et toujours en tournoyant et tournoyant, ils descendirent et descendirent encore vers le cercle des loups et le lieu de rassemblement des gobelins.

Et heureusement ! Car d'horribles choses se déroulaient dans la clairière et alentour. Les loups qui avaient pris feu et qui s'étaient enfuis dans la forêt y avaient allumé plusieurs incendies. L'été battait son plein et, du côté est des montagnes, cela faisait quelque temps qu'il n'avait pas plu. Les fougères séchées, les vieilles branches, les aiguilles de pin qui tapissaient le sol, et les arbres morts ici et là ne tardèrent pas à flamber. Tout autour de la clairière des Wargs, le feu dansait. Mais les gardes des loups ne quittaient pas leurs arbres. Fous de rage, ils bondissaient et hurlaient autour des troncs en maudissant les nains dans leur affreux parler ; leurs langues pendaient, leurs yeux menaçants rougeoyaient comme les flammes vives.

Puis soudain, des gobelins accoururent en hurlant. Ils croyaient qu'une confrontation avec les hommes des bois avait lieu, mais ils comprirent bientôt ce qui s'était réellement passé. Certains d'entre eux s'assirent par terre pour mieux en rire. D'autres agitèrent leurs lances en frappant leurs boucliers. Les gobelins ne craignent pas le feu ; et ils imaginèrent bientôt un plan des plus amusants à leurs yeux.

Certains rassemblèrent les loups en bande. D'autres empilèrent des fougères et des broussailles autour des troncs d'arbres. D'autres encore se hâtèrent de tous côtés en piétinant le sol à grands coups, éteignant presque toutes les flammes – mais ils laissèrent le feu brûler tout près des arbres où se trouvaient les nains et l'alimentèrent avec des branches mortes, des feuilles et des fougères. Un cercle de feu et de fumée entoura bientôt les nains, un cercle que les gobelins empêchaient de se propager, mais qui progressait lentement vers l'intérieur et commençait à lécher le combustible entassé sous les arbres. La fumée irritait les yeux de Bilbo et il sentait la chaleur des flammes ; et à travers les colonnes noires, il pouvait voir les gobelins danser et tourner en rond comme on le fait autour d'un feu de joie à la mi-été. À l'extérieur du cercle des guerriers danseurs, armés de lances et de haches, se trouvaient les loups qui observaient et attendaient à

distance respectueuse.

Les gobelins entonnèrent alors une horrible chanson :

*Quinze oiseaux dans cinq sapins
pris au piège comme des lapins !
Comme ils volent bas, ces petits oiseaux-là !
Mais qu'allons-nous faire de ces moineaux-là ?
Les déplumer ou les faire roussir ?
Les embrocher ou les faire bouillir ?*

Puis ils s'arrêtèrent et crièrent : « Envolez-vous, petits oiseaux ! Envolez-vous si vous le pouvez ! Descendez, petits oiseaux, ou vous rôtirez dans vos nids ! Chantez, chantez, petits oiseaux ! Pourquoi ne pas chanter un air ? »

« Allez-vous-en, petits garçons ! s'écria Gandalf à son tour. Les oiseaux ne sont pas au nid ! Et les vilains petits garçons qui jouent avec le feu vont en pénitence ! » Il disait cela pour les irriter, et pour leur montrer qu'il n'était pas effrayé – même si en vérité il l'était, malgré ses grands pouvoirs. Mais ils ne lui prêtèrent aucune attention et continuèrent à chanter.

*Brûle, brûle, arbre, plante !
Siffle, danse, torche crépitante !
Luis dans la nuit ! Tu nous réjouis,
Ya hé !
Fais-les cuire et fais-les frire :
barbes brûlantes, cheveux fumeux,
la peau pendante, les yeux vitreux.
Ne restera demain des nains
que des poussières
dans la clairière !
Cuis, l'oiseau, cui-cui, l'oiseau !
Cuis dans la nuit ! Tu nous réjouis,
Ya hé !
Ya-harri-hé !
Ya hoï !*

À ce cri de *Ya hoï !* les flammes atteignirent l'arbre de Gandalf. En quelques instants, elles gagnèrent les autres. L'écorce prit feu, les premières branches crépitèrent.

Puis Gandalf grimpa au sommet de son arbre. Une soudaine splendeur jaillit de son bâton à la vitesse de l'éclair, alors qu'il s'apprêtait à plonger du haut des airs dans un océan de lances. C'eût été sa perte, même s'il eût certainement tué de nombreux gobelins en s'abattant ainsi sur eux comme la foudre. Mais il ne sauta jamais.

À cet instant précis, le Seigneur des Aigles fondit sur lui, l'agrippa dans ses serres et disparut.

Il y eut un hurlement de colère et de surprise chez les gobelins. Le Seigneur des Aigles, mis au courant par Gandalf, poussa alors un grand cri. Les grands oiseaux qui l'accompagnaient se retournèrent

brusquement et foncèrent sur la clairière comme d'immenses ombres noires. Les loups aboyaient et grinçaient des dents ; les gobelins hurlaient et trépignaient de rage, projetant leurs lourdes lances dans les airs, en vain. Les aigles piquèrent droit sur eux ; le souffle violent de leurs battements d'ailes les jeta à terre ou les mit en fuite ; leurs serres déchirèrent le visage des gobelins. D'autres oiseaux volèrent à la cime des arbres et saisirent les nains, qui grimpaient désormais plus haut qu'ils ne l'avaient jamais osé.

Le pauvre petit Bilbo faillit de nouveau être laissé derrière ! Il put tout juste s'accrocher aux jambes de Dori, qui fut le dernier à être ramassé. Ils s'élevèrent ensemble au-dessus du tumulte, échappant à l'incendie, tandis que Bilbo se balançait dans le vide, au bout de ses bras sur le point de se rompre.

Loin en bas, les gobelins et les loups se dispersaient partout dans les bois. Quelques aigles volaient toujours en cercles au-dessus du champ de bataille. Les flammes bondirent subitement à la cime des arbres, qui s'embrasèrent tout entiers d'un feu crépitant. Il y eut soudain une rafale d'étincelles et de fumée. Bilbo s'était échappé juste à temps !

Bientôt, la lueur du brasier s'évanouit sous leurs pieds, comme un point de lumière rouge sur un plancher noir. Déjà haut dans le ciel, ils ne cessaient de s'élever en décrivant de grands cercles tourbillonnants. Bilbo n'oublia jamais cette envolée, cramponné aux chevilles de Dori. Il geignait : « Mes bras, mes bras ! » tandis que Dori gémissait : « Mes pauvres jambes, mes pauvres jambes ! »

En altitude, Bilbo était (au mieux) pris de vertige. Il se sentait tout chose quand il lui arrivait de regarder en bas d'un tout petit précipice ; et il n'avait jamais aimé les échelles, sans parler des arbres (n'ayant jamais dû se sauver des loups auparavant). Je vous laisse imaginer combien la tête lui tournait à présent, en regardant ses orteils se balancer dans le vide, et en voyant les terres sombres se déployer sous lui, touchées çà et là par le clair de lune sur un rocher à flanc de colline ou sur un ruisseau dans la plaine.

Les cimes blanches des montagnes s'approchaient, comme des aiguilles baignées de lune surgissant des ombres. Été ou pas, l'air semblait se refroidir. Bilbo ferma les yeux et se demanda s'il pourrait tenir plus longtemps. Puis il imagina ce qui arriverait s'il lâchait prise, le cœur au bord des lèvres.

Le vol se termina juste à temps pour lui, juste avant que ses bras ne l'abandonnent. Il lâcha les chevilles de Dori en soufflant bruyamment et tomba sur une rude plate-forme, celle d'une aire d'aigle. Il resta étendu sans rien dire. Ses pensées oscillaient entre la surprise d'avoir été sauvé du feu, et la crainte de tomber du haut de cette corniche, dans les profondes ténèbres qui se trouvaient de

chaque côté. Après les mésaventures des trois derniers jours, il se sentait vraiment dans un drôle d'état, n'ayant pratiquement rien mangé depuis, et il s'entendit réfléchir à haute voix : « Je sais maintenant ce qu'un morceau de bacon ressent lorsqu'il est sorti de la poêle et remis sur l'étagère ! »

« Non, vous ne savez pas, répondit la voix de Dori, car le bacon sait qu'il doit tôt ou tard retourner dans la poêle ; on espère que ce sera différent dans notre cas ! Et les aigles ne sont pas des fourchettes ! »

« Non, pas des couchettes... des fourchettes, je veux dire », fit Bilbo, près de s'endormir. Il se redressa et jeta un regard inquiet en direction de l'aigle qui s'était perché à côté d'eux. Il se demandait quelles autres sottises il avait pu dire, et si l'aigle s'en formaliserait. Il vaut mieux ne pas manquer de respect à un aigle, quand vous êtes de la taille d'un hobbit et que vous êtes en visite chez lui la nuit !

L'aigle ne fit qu'aiguiser son bec sur une pierre, et lissa ses plumes sans faire attention à lui.

Bientôt, un autre aigle le rejoignit. « Le Seigneur des Aigles te prie de conduire les prisonniers à la Grande Corniche », cria-t-il avant de s'envoler de nouveau. L'autre oiseau saisit Dori dans ses griffes et disparut dans la nuit avec lui, laissant Bilbo tout seul. Il eut tout juste la force de se demander ce que le messager avait voulu dire par « les prisonniers », et il commençait à s'imaginer en train d'être déchiqueté comme un lapin, quand son tour arriva.

L'aigle revint, l'agrippa par le col de son manteau et s'élança dans les airs. Cette fois, il ne vola pas longtemps. Très vite, Bilbo fut déposé, tremblant comme une feuille, sur une vaste corniche au flanc de la montagne. Il n'y avait aucun moyen d'y accéder, sauf par la voie des airs, ni aucun moyen d'en descendre, sauf en sautant du haut d'un précipice. Il vit que tous les autres étaient assis là, adossés à la paroi rocheuse. Le Seigneur des Aigles s'y trouvait également et discutait avec Gandalf.

Il apparut que Bilbo ne serait pas dévoré, tout compte fait. Le magicien et le seigneur aigle s'étaient déjà rencontrés, semblait-il, et ils étaient même quelque peu amis. En fait, Gandalf, qui avait souvent voyagé dans les montagnes, avait un jour rendu service aux aigles en guérissant leur seigneur blessé par une flèche. Comme vous le voyez, « prisonniers » signifiait seulement « les prisonniers délivrés des gobelins », et rien d'autre. Écoutant ce que Gandalf avait à dire, Bilbo comprit qu'ils allaient enfin pouvoir s'échapper de ces terribles montagnes, une fois pour toutes. Avec le Grand Aigle, le magicien examinait la possibilité de transporter les nains, Bilbo et lui-même au-dessus des plaines, ce qui raccourcirait considérablement leur voyage.

Le Seigneur des Aigles ne voulait les amener nulle part où

vivaient des hommes. « Ils nous viseraient avec leurs grands arcs en bois d'if, dit-il, car ils croiraient que nous venons pour leurs moutons. Et en d'autres circonstances, ils auraient raison. Non ! il nous fait plaisir de priver les gobelins de leur pâture, et de nous acquitter de notre dette en vous rendant la pareille, mais nous ne risquerons pas nos vies pour des nains en survolant les plaines du Sud. »

« Très bien, dit Gandalf. Emportez-nous là où vous voudrez, et aussi loin que vous le pourrez. Nous vous sommes déjà forts reconnaissants. Mais en attendant, nous sommes affamés. »

« Je suis presque mort de faim », dit Bilbo d'une petite voix fluette que personne n'entendit.

« Peut-être pourrions-nous remédier à cela », répondit le Seigneur des Aigles.

Si vous étiez arrivé quelque temps plus tard, vous auriez sans doute aperçu un grand feu sur la corniche, et la silhouette des nains assemblés autour d'un bon fumet de viande. Les aigles avaient apporté des branchages en guise de combustible, ainsi que des lapins, des lièvres et un petit mouton. Les nains s'occupèrent de tout préparer. Bilbo était trop affaibli pour leur venir en aide ; de toute manière, il ne savait guère comment s'y prendre pour dépouiller un lapin ou pour découper la viande, lui qui la recevait toujours du boucher, déjà parée et prête à cuire. Gandalf, lui aussi, s'était allongé après avoir contribué en allumant le feu, Oin et Gloin ayant perdu leurs briquets à amadou. (Les nains n'ont jamais adopté les allumettes, même de nos jours.)

Ainsi finirent leurs aventures dans les Montagnes de Brume. Bilbo eut bientôt l'estomac rétabli, le ventre plein et l'assurance de dormir avec contentement, même s'il eût préféré, et de loin, du pain et du beurre à des morceaux de viande rôtis sur des bouts de bois. Recroquevillé sur la pierre, il dormit plus profondément qu'il ne l'avait jamais fait chez lui, dans son lit de plume au fond de son trou. Mais toute la nuit, il rêva de sa maison et en visita toutes les pièces dans son sommeil, cherchant toujours un même objet sans pouvoir le trouver, ni même se rappeler à quoi il ressemblait.

VII

Une étrange demeure

Le lendemain, Bilbo se réveilla avec le soleil de l'aurore dans les yeux. Il se leva d'un bond pour voir quelle heure il était et pour mettre sa bouilloire sur le feu... mais se rendit compte qu'il n'était pas du tout chez lui. Alors il se rassit et rêva d'un savon et d'une brosse. Il ne reçut ni l'un ni l'autre, ni thé, ni toasts, ni bacon pour son petit déjeuner, seulement du lapin et du mouton froids. Puis il dut se préparer à reprendre la route.

Cette fois, on lui permit de monter sur le dos d'un aigle et de s'accrocher entre ses ailes. Le souffle de l'air était partout sur lui et il ferma les yeux. Les nains criaient des adieux et promettaient de récompenser le Seigneur des Aigles s'ils en avaient un jour l'occasion ; et quinze grands oiseaux déployèrent leurs ailes au flanc de la montagne. À l'est, le soleil frôlait encore l'horizon. La matinée était fraîche, et la brume sommeillait au creux des vallées et serpentait de part et d'autre des cimes et au sommet des collines. Bilbo entrouvrit les yeux. Ils étaient déjà haut dans les airs : le monde paraissait lointain et les montagnes disparaissaient rapidement derrière eux. Il referma les yeux et s'agrippa plus fermement.

« Ne pincez pas ! dit l'aigle. Inutile de vous effrayer comme un lapin, même si je vous trouve une certaine ressemblance. C'est une belle matinée et il vente très peu. Y a-t-il quelque chose de plus agréable que de voler ? »

Bilbo aurait voulu répondre : « Un bain chaud, suivi d'un petit déjeuner tardif sur la pelouse » ; mais il jugea plus sage de se taire et se contenta de relâcher un tout petit peu son étreinte.

Au bout d'un long moment, les aigles durent repérer l'endroit où ils se dirigeaient, même à cette hauteur vertigineuse, car ils se mirent à descendre en décrivant de grandes spirales. Ils tourbillonnèrent longtemps ainsi, puis le hobbit rouvrit enfin les yeux. Ils s'étaient beaucoup rapprochés du sol. En bas, on voyait des arbres qui ressemblaient à des chênes et à des ormes, ainsi que de vastes prairies et un long cours d'eau qui les traversait. Mais là, surgissant de terre en plein milieu du cours d'eau qui le contournait de chaque côté, se

dressait un grand rocher, presque une colline de pierre, comme un avant-poste des lointaines montagnes, ou un immense bloc lancé à des lieues dans la plaine par un géant parmi les géants.

Un à un, les aigles descendirent à vive allure au sommet de ce rocher et y déposèrent leurs passagers.

« Bon vent ! crièrent-ils, où qu'il vous amène, et puissiez-vous retrouver vos aires à la fin du voyage ! » Voilà comment les aigles formulent leurs adieux.

« Puissent vos ailes vous porter jusqu'aux mers du soleil et aux sentiers de la lune », répondit Gandalf, qui connaissait leurs manières.

Ainsi ils se séparèrent. Et même si le Seigneur des Aigles devait ensuite devenir le Roi de Tous les Oiseaux et porter une couronne dorée, tout comme ses quinze chefs et leurs colliers d'or (tous façonnés du précieux métal offert par les nains), Bilbo ne les revit jamais – sauf dans les airs et de loin, à la bataille des Cinq Armées. Mais comme il en sera question à la fin de ce récit, nous n'en dirons pas davantage pour l'instant.

Au sommet du piton rocheux se trouvait une plateforme d'où partait un sentier creusé par l'usure, avec maints escaliers qui descendaient jusqu'à la rive. Là, un passage à gué constitué de grosses pierres plates permettait de rejoindre la prairie de l'autre côté du cours d'eau. Il y avait une petite grotte (un lieu accueillant, au sol caillouteux) au pied des escaliers et tout près du gué, et la compagnie s'y rassembla pour discuter de ce qu'il convenait de faire.

« J'ai toujours eu la ferme intention de vous conduire (sains et saufs, si possible) au-delà des montagnes, dit le magicien, et voilà que de bonnes décisions *et* une bonne part de chance m'ont permis de réussir. En fait, me voilà parvenu bien plus à l'est que ce que j'avais envisagé, car après tout, ceci n'est pas mon aventure. J'aurai peut-être encore l'occasion de m'en mêler avant qu'elle ne soit terminée, mais d'ici là, il y a d'autres affaires urgentes qui m'attendent. »

Les nains gémirent et parurent fort ébranlés, et Bilbo versa des larmes. Ils commençaient à croire que Gandalf les accompagnerait jusqu'au bout et qu'il serait toujours à leurs côtés pour les sortir du pétrin. « Je ne vais pas disparaître dans la seconde, dit-il. Je peux rester encore un jour ou deux. Je vous aiderai sans doute à résoudre vos difficultés actuelles, puisque je suis moi-même pris au dépourvu. Nous n'avons pas de nourriture, pas de bagages, pas de poneys à monter ; et vous ne savez pas où vous êtes. Mais ça, je peux vous le dire. Vous êtes encore à quelques milles au nord du chemin que nous aurions emprunté si nous avions franchi le col des montagnes comme prévu. Très peu de gens vivent dans les parages, à moins qu'ils ne soient arrivés depuis la dernière fois que je suis passé par ici, ce qui fait déjà quelques années. Mais je connais *quelqu'un* qui habite près

d'ici. Ce Quelqu'un a construit les escaliers qui montent sur le grand rocher – le Carroc, comme il l'appelle, si je ne m'abuse. Il ne vient pas souvent par ici, certainement pas pendant la journée, et il est inutile de l'attendre. En fait, ce serait très dangereux. Il faut aller à sa recherche ; et si cette rencontre se passe bien, je devrai vous quitter et vous souhaiter, comme les aigles, "bon vent où qu'il vous amène !" »

Ils l'implorèrent de rester. Ils lui offrirent de l'or, de l'argent et des bijoux du dragon, mais il refusa de changer d'avis. « On verra, on verra ! dit-il. Et je pense avoir déjà mérité un peu de votre or... quand vous l'aurez. »

Sur ce, ils cessèrent de le supplier. Puis ils se dévêtirent et se baignèrent dans les eaux claires et peu profondes qui coulaient dans un lit pierreux au passage à gué. Lorsqu'ils se furent séchés au soleil, lequel brillait maintenant de tous ses feux, ils se sentirent revigorés, quoiqu'un peu affamés et encore courbatus. Ils franchirent bientôt le gué (en soulevant le hobbit) et avancèrent dans l'herbe haute et verte, entre les rangées d'arbres : des chênes aux longs bras et des ormes élancés.

« Et pourquoi l'appelle-t-on le Carroc ? » demanda Bilbo, qui marchait aux côtés du magicien.

« Il l'a nommé Carroc, parce que c'est le mot qu'il emploie pour désigner ces choses : pour lui, ce sont des "carrocs". Celui-ci, c'est *le* Carroc, parce qu'il n'y en a pas d'autre près de chez lui et qu'il le connaît bien. »

« Qui ça ? Qui le connaît bien ? »

« Le Quelqu'un dont je parlais tout à l'heure : un très grand monsieur. Vous devrez tous être très polis quand je vous présenterai. Je vais le faire progressivement, deux à la fois, je pense ; et il *ne faut pas* que vous le contrariez, autrement les choses pourraient mal tourner. Il peut être abominable lorsqu'il se fâche, bien qu'il soit assez gentil quand on lui fait plaisir. N'empêche, je vous préviens : il se met facilement en colère. »

Les nains s'attroupèrent autour du magicien en l'entendant parler ainsi à Bilbo. « Et c'est chez lui que vous comptez nous conduire ? demandèrent-ils. Vous ne pouviez pas trouver quelqu'un de moins soupe au lait ? Vous ne pourriez pas être un peu plus clair ? » – et ainsi de suite.

« Oui, c'est chez lui ! Non, je ne pouvais pas ! Et j'ai été très clair, répondit le magicien avec irritation. Si vous voulez tout savoir, il s'appelle Beorn. Il est très fort, et c'est un change-peau. »

« Quoi ! un fourreur, un homme qui collectionne les peaux de lapin, quand ce n'est pas pour les vendre en les faisant passer pour du renard ? » demanda Bilbo.

« De grâce, non, non, NON, NON ! s'écria Gandalf. Ne faites pas l'étourdi, monsieur Bessac, si ce n'est pas trop vous demander ; et au nom du ciel, ne mentionnez plus le mot "fourreur" avant d'être à trois cents lieues de sa maison, ni "tapis", "cape", "étole", "manchon", ou aucun autre mot malencontreux ! C'est un change-peau. Il change de peau : parfois, c'est un énorme ours noir ; parfois, c'est un homme grand et fort, un colosse aux cheveux noirs avec une barbe touffue. Je ne peux guère vous en dire plus, même si cela devrait suffire. Certains disent que c'est un ours, un descendant des grands ours qui vivaient jadis dans les montagnes avant l'arrivée des géants. D'autres disent que c'est un homme dont les ancêtres vivaient dans cette partie du monde avant l'arrivée de Smaug et des autres dragons, et avant que les gobelins venus du Nord n'envahissent les montagnes. Je ne saurais vous dire laquelle des deux histoires est vraie, bien que je privilégie la seconde. Ce n'est pas le genre d'individu à qui l'on pose des questions.

« En tout cas, il n'est sous l'effet d'aucun enchantement, hormis le sien. Il vit au milieu d'une forêt de chênes, dans une grande maison en bois ; et comme les hommes, il élève du bétail et des chevaux qui sont presque aussi merveilleux que lui. Ils travaillent pour lui et parlent avec lui. Il ne les mange pas ; il ne chasse pas non plus les animaux sauvages. Il garde chez lui, à sa disposition, quantité de ruches remplies de grosses abeilles féroces, et il se nourrit surtout de crème et de miel. Sous la forme d'un ours, il parcourt les terres de long en large. Je l'ai déjà vu assis tout seul au sommet du Carroc, la nuit, regarder la lune plonger derrière les Montagnes de Brume, et je l'ai entendu grogner dans la langue des ours : "Le jour viendra où ils périront, et j'y retournerai !" C'est pourquoi je crois qu'il fut un temps où il habitait les montagnes. »

Bilbo et les nains, qui avaient désormais ample matière à réflexion, ne posèrent plus de questions. Il leur restait encore beaucoup de route à faire. Par monts et par vaux, ils cheminèrent. La journée devint très chaude. Parfois, ils se reposaient sous les chênes ; et Bilbo, affamé, se serait nourri de glands s'ils n'avaient été encore à l'arbre, faute d'avoir assez mûri.

Ce fut en milieu d'après-midi qu'ils remarquèrent de grands bosquets de fleurs un peu partout, regroupées par espèces, comme si quelqu'un les y avait plantées. Le trèfle était particulièrement à l'honneur : des buissons ondoyants de trèfle incarnat, de trèfle violet, et de vastes étendues de mélilot blanc aux délicieux arômes de miel. Il y avait un grand vrombissement dans l'air. Des abeilles bourdonnaient partout. Et quelles abeilles ! Bilbo n'en avait jamais vu de pareilles.

« Si je me fais piquer, pensa-t-il, je vais enfler jusqu'à deux fois ma taille ! »

Elles étaient plus grosses que des frelons. Les faux bourdons étaient plus gros que votre pouce, nettement plus, et les rayures jaunes sur leurs corps noirs brillaient comme de l'or au soleil.

« Nous arrivons, dit Gandalf. Nous sommes en bordure de ses prés à abeilles. »

Au bout d'un moment, ils parvinrent à une ceinture de chênes immenses et plusieurs fois centenaires. Un peu plus loin se dressait une haute haie épineuse, trop dense pour voir ou passer à travers.

« Vous feriez mieux d'attendre ici, dit le magicien aux nains, et quand vous m'entendrez siffler ou crier, venez me rejoindre – vous verrez par où je passe –, mais seulement par paires, je vous prie, à intervalles de cinq minutes. Vu son tour de taille, on dira que Bombur compte pour deux : qu'il vienne seul et en dernier. Venez, monsieur Bessac ! Il y a une porte quelque part par là. » Sur ce, il se dirigea le long de la haie, entraînant avec lui le hobbit effrayé.

Ils se tinrent bientôt devant une barrière en bois, large et haute, derrière laquelle se trouvaient des jardins et un ensemble de constructions en bois, plutôt basses, parfois couvertes de chaume et faites de rondins : granges, écuries, remises, de même qu'une maison en bois, basse et allongée. Derrière la haie, du côté sud, se voyaient plusieurs rangées de ruches avec des toits de paille en forme de cloche. Le vrombissement des abeilles géantes qui s'affairaient autour des ruches remplissait le jardin.

Le magicien et le hobbit poussèrent la lourde barrière grinçante et suivirent un large sentier vers la maison. Quelques chevaux, au poil lustré et bien brossé, trottaient jusqu'à eux dans l'herbe et les dévisagèrent d'un œil intelligent ; puis ils partirent au galop en direction des cabanes.

« Ils sont allés l'avertir que des étrangers arrivent », dit Gandalf.

Ils entrèrent bientôt dans une cour, fermée sur trois côtés par la grande maison et ses deux longues ailes. Au centre se trouvaient un grand tronc de chêne et de nombreuses branches coupées de chaque côté. Non loin se tenait un homme de forte carrure à la barbe noire et aux cheveux touffus, nu-bras et nu-jambes, noueux comme de l'écorce. Il était vêtu d'une tunique de laine qui descendait jusqu'à ses genoux, et s'appuyait sur une grande hache. Les chevaux étaient à ses côtés, le nez à la hauteur de ses épaules.

« Hum ! les voilà ! dit-il aux chevaux. Ils n'ont pas l'air dangereux. Vous pouvez partir ! » Il s'esclaffa bruyamment, déposa sa hache et s'approcha.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous ? » demanda-t-il d'un ton bourru. Devant son imposante silhouette, Gandalf semblait avoir rétréci. Quant à Bilbo, il aurait facilement pu lui passer entre les

jambes, sans avoir à se baisser pour ne pas frôler sa tunique brune.

« Je suis Gandalf », dit le magicien.

« Jamais entendu parler, grogna l'homme. Et qui est ce petit bonhomme ? » dit-il en se penchant pour mieux froncer ses grands sourcils noirs au visage du hobbit.

« Voici M. Bessac, un hobbit de bonne famille et de réputation irréprochable », dit Gandalf. Bilbo s'inclina. Il ne put lui tirer son chapeau, puisqu'il n'en avait pas ; et il ne pouvait que déplorer l'absence de ses nombreux boutons. « Je suis un magicien, poursuivit Gandalf. J'ai entendu parler de vous, même si vous ne me connaissez pas ; mais peut-être connaissez-vous mon bon cousin Radagast, qui vit dans le Sud, aux confins de la forêt de Grand'Peur ? »

« Oui ; ce n'est pas un mauvais bougre, pour un magicien, je trouve. Je le voyais de temps en temps, dit Beorn. Eh bien, maintenant, je sais qui vous êtes, ou prétendez être. Qu'est-ce que vous voulez ? »

« Pour ne rien vous cacher, nous nous sommes presque égarés, nous avons perdu nos bagages et nous avons grandement besoin d'aide, ou du moins de conseils. Disons que nous avons passé des moments difficiles avec les gobelins des montagnes. »

« Les gobelins ? dit le colosse d'une voix adoucie. Ho, ho ! ce sont eux qui vous ont causé tous ces ennuis, n'est-ce pas ? Pourquoi vous êtes-vous mêlés à eux ? »

« Ce n'était pas notre intention. Ils nous ont surpris la nuit, dans un col que nous devions traverser ; nous sommes arrivés dans vos contrées par les terres de l'Ouest – c'est une longue histoire. »

« Alors vous feriez mieux d'entrer et de m'en raconter une partie, pourvu qu'on n'y passe pas la journée », dit-il en les conduisant dans la maison par une porte sombre qui donnait sur la cour.

Ils le suivirent jusqu'à une grande salle avec un foyer au milieu. Malgré la saison chaude, un feu de bois brûlait dans l'âtre et la fumée montait jusqu'aux combles noircis, cherchant à sortir par l'ouverture pratiquée dans le toit. Ils traversèrent cette salle obscure, sans autre éclairage que le feu et la lucarne faisant jour, et passèrent une plus petite porte menant à une sorte de véranda soutenue par de simples troncs d'arbres érigés en poteaux. Orientée au sud, elle demeurait chaude et était baignée des rayons obliques du soleil de l'après-midi, dont l'éclat doré inondait le jardin couvert de fleurs qui s'étendait jusqu'aux marches.

Ils s'assirent là sur des bancs pendant que Gandalf entamait son récit ; et Bilbo balançait ses jambes pendantes en regardant les fleurs du jardin, se demandant quels pouvaient être leurs noms, puisque la moitié d'entre elles lui étaient inconnues.

« Je traversais les montagnes avec un ou deux amis... »,

commença le magicien.

« Ou deux ? Je n'en vois qu'un, et pas très gros non plus », dit Beorn.

« Eh bien, pour tout vous dire, j'ai cru qu'il valait mieux ne pas arriver à plusieurs avant de savoir si nous vous dérangions. Je vais appeler, si vous permettez. »

« Allez-y, appelez ! »

Gandalf émit alors un long sifflement aigu, et Thorin et Dori contournèrent la maison par le jardin et se tinrent devant eux en s'inclinant profondément.

« Un ou trois, vous vouliez dire, à ce que je vois ! grogna Beorn. Mais ce ne sont pas des hobbits, ce sont des nains ! »

« Thorin Lécudechesne, à votre service ! Dori, à votre service ! » dirent les deux nains en saluant de nouveau.

« Je n'aurai pas besoin de vous, merci bien, dit Beorn, mais je crois que vous aurez besoin de moi. Je ne raffole pas des nains ; mais s'il est vrai que vous êtes Thorin (fils de Thrain, fils de Thrór, je pense), et que votre compagnon est une personne respectable, et que vous êtes les ennemis des gobelins et que vous n'êtes pas venus chez moi pour faire un mauvais coup... mais qu'est-ce que vous êtes venus faire, au juste ? »

« Ils se rendent en visite dans le pays de leurs ancêtres, à l'est de Grand'Peur, intervint Gandalf, et si nous sommes arrivés dans vos terres, c'est tout à fait par accident. Nous traversons par le Haut Col qui aurait dû nous amener à la route qui passe au sud de votre pays, quand nous avons été attaqués par des gobelins malveillants... comme j'étais sur le point de vous le raconter. »

« Mais allez-y, racontez ! » dit Beorn, qui n'était jamais très poli.

« Il y a eu un terrible orage ; les géants de pierre étaient sortis et se lançaient des rochers, et au sommet du col, nous nous sommes réfugiés dans une grotte, avec le hobbit et plusieurs de mes compagnons... »

« Pour vous, deux, c'est plusieurs ? »

« Euh, non. En fait, nous étions plus que deux. »

« Que sont-ils devenus ? Tués, dévorés, rentrés chez eux ? »

« Euh, non. Ils ne sont pas tous venus quand j'ai sifflé, on dirait. Trop timides, probablement. C'est que, voyez-vous, nous craignons d'être un peu trop nombreux pour que vous nous receviez. »

« Allez-y, sifflez encore ! J'aurai droit à une petite réunion, semble-t-il ; une ou deux personnes de plus n'y changeront pas grand-chose », grogna Beorn.

Gandalf siffla de nouveau ; mais Nori et Ori se présentèrent avant même qu'il n'ait terminé, car après tout, Gandalf leur avait bien dit de venir par paires toutes les cinq minutes.

« Salut ! dit Beorn. Vous arrivez bien vite – où vous cachez-vous ? Allez, mes petits diables en boîte ! »

« Nori, à votre service ! Ori... », commencèrent-ils ; mais Beorn les interrompit.

« Merci ! Quand j'aurai besoin de votre aide, je vous ferai signe. Asseyez-vous et finissons-en avec cette histoire, ou nous ne terminerons pas avant l'heure du souper. »

« Aussitôt que nous nous sommes endormis, poursuivit Gandalf, une fissure s'est ouverte au fond de la grotte et des gobelins en sont sortis. Ils ont saisi le hobbit, les nains et notre troupe de poneys... »

« Votre troupe de poneys ? Vous faisiez partie d'un cirque ambulante, ma parole ? Ou vous transportiez beaucoup de marchandises ? Ou alors, six, c'est pour vous une troupe ? »

« Oh non ! En fait, il y avait plus de six poneys, car nous étions plus de six voyageurs – tiens, justement, en voilà deux autres ! » C'est alors que Balin et Dwalin apparurent, et ils s'inclinèrent tellement bas qu'ils balayèrent le sol de pierre avec leurs barbes. Le colosse fronça d'abord les sourcils, mais comme ils s'efforçaient d'être effroyablement polis et ne cessaient de hocher la tête et de se pencher, de saluer et d'agiter leurs capuchons devant leurs genoux (comme le veut la politesse des nains), il dérida le front et se mit à rire aux éclats : ils étaient si comiques !

« En voilà une troupe, dit-il. Très divertissante. Entrez, mes joyeux lurons ! Et vos noms, quels sont-ils ? Je ne veux pas de vos services, pas pour l'instant, seulement vos noms ; puis asseyez-vous et cessez de vous dandiner ! »

« Balin et Dwalin », répondirent-ils, n'osant pas s'offusquer, et ils s'assirent, ou plutôt s'affalèrent sur le plancher d'un air passablement surpris.

« Allez-y, continuez ! » dit Beorn au magicien.

« Où en étais-je ? Ah oui – ils ne m'ont pas saisi. J'ai tué un ou deux gobelins avec un éclair... »

« Bien ! grogna Beorn. Les magiciens ont du bon, dans ce cas. »

« ... et je me suis glissé dans la fissure avant qu'elle ne se referme. Je les ai suivis jusqu'à la grande salle, qui fourmillait de gobelins. Le Grand Gobelin était là avec trente ou quarante gardes armés. Je me suis dit : "Quand bien même ils ne seraient pas enchaînés ensemble, que peuvent une douzaine de braves contre autant d'adversaires ?" »

« Une douzaine ! C'est la première fois que je vois le nombre huit arrondi à douze ! Mais vous n'auriez pas encore quelques diables qui ne sont pas sortis de leurs boîtes ? »

« Euh, oui, on dirait bien qu'il y en a deux autres ici... Fili et Kili, si je ne m'abuse », dit Gandalf au moment où ceux-ci apparaissaient et

s'inclinaient en souriant.

« Ça suffit ! s'écria Beorn. Asseyez-vous et restez tranquilles ! Allez-y, Gandalf, poursuivez ! »

Gandalf reprit donc son histoire, et raconta leur combat dans les ténèbres, la course vers la porte inférieure et la détresse qui les saisit quand ils découvrirent qu'ils avaient égaré M. Bessac. « Nous avons compté les têtes et nous nous sommes rendu compte que le hobbit manquait. Nous n'étions plus que quatorze ! »

« Quatorze ! C'est bien la première fois que j'entends dire que dix moins un font quatorze. Vous voulez dire neuf, à moins que vous ne m'ayez pas encore nommé tous vos compagnons. »

« Oui, c'est vrai, vous n'avez pas encore rencontré Oin et Gloin. Et ma foi, les voici ! J'espère que vous leur pardonnerez cette intrusion. »

« Oh, faites-les venir eux aussi ! Et en vitesse ! Venez, vous deux, et asseyez-vous ! Mais écoutez, Gandalf... Même ainsi, il n'y a que vous-même, dix nains, et le hobbit que vous aviez perdu. Ça nous donne seulement onze (plus un d'égaré) et non quatorze, à moins que les magiciens comptent différemment des autres gens. Mais je vous en prie, continuez votre récit. » Beorn s'en cachait du mieux qu'il pouvait, mais l'histoire commençait vraiment à l'intéresser. Car voyez-vous, il avait bien connu jadis cette partie des montagnes que Gandalf lui décrivait. Il hocha la tête et grogna lorsque le magicien lui parla des retrouvailles avec le hobbit, de leur dégringolade parmi les pierres et du cercle des loups dans la clairière.

Quand Gandalf raconta qu'ils avaient dû grimper aux arbres pour échapper aux loups, il se leva et arpenta la pièce en murmurant : « J'aurais bien voulu y être ! Je leur aurais montré autre chose que des feux d'artifice ! »

« Eh bien », dit Gandalf, très content de voir que son récit faisait bonne impression, « j'ai fait de mon mieux. Nous avions ces loups enragés à nos pieds et la forêt commençait à s'embraser par endroits, quand les gobelins sont descendus des collines et ont découvert notre présence. Ils ont poussé des cris de joie et se sont mis à chanter des chansons pour nous narguer. *Quinze oiseaux dans cinq sapins...* »

« Par ma barbe ! grogna Beorn. Vous insinuez que les gobelins ne savent pas compter ? C'est tout le contraire, je vous assure. Douze n'est pas égal à quinze et ils le savent. »

« Et moi aussi. Bifur et Bofur étaient là également. Je n'avais pas encore osé vous les présenter, mais les voici. »

Bifur et Bofur entrèrent. « Et moi ! » s'écria le gros Bombur, tout essoufflé, et très fâché d'avoir dû patienter jusqu'à la toute fin. Refusant d'attendre cinq minutes de plus, il se présenta avec les deux autres.

« Bon ! Maintenant, vous êtes *vraiment* quinze ; et puisque les gobelins savent compter, je suppose que c'est tout ce qu'il y avait au sommet des arbres. On pourra enfin terminer cette histoire sans être interrompus à tout bout de champ. » M. Bessac comprit alors à quel point Gandalf avait été malin. Les interruptions n'avaient servi qu'à piquer la curiosité de Beorn, et l'histoire elle-même avait empêché qu'il ne considère les nains comme de simples mendiants en les mettant aussitôt à la porte. Il n'invitait jamais les gens chez lui, à moins d'y être obligé. Il n'avait que très peu d'amis, qui demeuraient assez loin, et il n'en invitait jamais plus d'un ou deux à la fois. À présent, il se retrouvait avec quinze étrangers assis sur son perron !

Quand le magicien eut terminé de raconter comment les aigles les avaient secourus et transportés jusqu'au Carroc, le soleil avait disparu derrière les cimes des Montagnes de Brume et les ombres s'allongeaient dans le jardin de Beorn.

« Un très bon récit ! dit-il. Un des meilleurs que j'aie entendus depuis longtemps. Si tous les mendiants racontaient de telles histoires, ils me trouveraient plus accueillant. Vous l'avez peut-être inventé du début à la fin, remarquez, mais vous méritez quand même un bon souper. Allons casser la croûte ! »

« Volontiers ! dirent-ils d'une seule voix. Merci beaucoup ! »

Dans la grande salle, il faisait désormais très noir. Beorn frappa des mains, sur quoi entrèrent quatre beaux poneys blancs, suivis de plusieurs gros chiens gris au corps allongé. Beorn leur dit quelque chose dans une langue étrange, comme des bruits d'animaux transformés en paroles. Ils ressortirent, puis revinrent bientôt en apportant des torches dans leurs gueules, qu'ils allumèrent au feu, et qu'ils installèrent sur des supports bas à même les piliers de la salle, non loin de l'âtre central. Les chiens pouvaient se tenir sur leurs pattes de derrière s'ils le désiraient, et transporter des choses avec celles de devant. Ils eurent vite fait d'aller chercher des planches et des tréteaux posés contre les murs latéraux et de les installer près du feu.

Puis on entendit « bê, bê, bê ! » et des moutons entrèrent, blancs comme neige, conduits par un gros bélier noir comme du charbon. L'un d'entre eux apportait une nappe blanche dont la bordure était brodée de figures animales ; les autres portaient, sur leurs larges dos, des plateaux remplis de bols et de plats, de couteaux et de cuillers de bois que les chiens s'empressèrent de disposer sur les tables à tréteaux. Celles-ci étaient très basses, assez basses même pour que Bilbo y soit confortablement assis. Au bout de la table, un poney approcha deux larges tabourets aux sièges tressés de jonc, solides, mais courts sur pattes, pour Gandalf et Thorin, puis il installa en face la grande chaise noire de Beorn, construite de façon similaire (et sur laquelle il

s'assoyait en étendant les jambes loin sous la table). C'étaient les seuls sièges qu'il y avait dans sa demeure, et s'il les aimait aussi bas, comme les tables, c'était sans doute pour faciliter la tâche aux merveilleux animaux qui le servaient. Et les autres, sur quoi s'assirent-ils ? Ils ne furent pas oubliés. Les autres poneys arrivèrent en faisant rouler des tronçons de bois en forme de tambours, sablés et cirés, et assez bas pour convenir à Bilbo : tous furent donc bientôt attablés, la demeure de Beorn n'ayant pas connu une telle réunion depuis maintes années.

Ils eurent droit à un souper (ou un dîner, si vous préférez) comme ils n'en avaient pas eu depuis qu'ils avaient quitté la Dernière Maison Hospitalière dans l'Ouest et fait leurs adieux à Elrond. La lueur des torches et du feu dansait tout autour d'eux, et sur la table étaient posées deux hautes chandelles de cire d'abeille rouge. Pendant tout le repas, Beorn raconta, de sa voix tonitruante, des histoires des contrées sauvages de ce côté-ci des montagnes – en particulier cette région dangereuse et sombre qui s'étendait à perte de vue, du nord au sud, à un jour de chevauchée à l'est, et qui leur barrait la route : la terrible forêt de Grand'Peur.

Les nains écoutèrent en agitant leurs barbes, car ils savaient qu'ils devraient bientôt s'aventurer dans cette forêt, et qu'après les montagnes, c'était le pire danger qui les attendait avant le repaire du dragon. Après le dîner, ils se mirent à raconter des histoires à eux, mais Beorn semblait somnoler de plus en plus et ne leur prêtait guère attention. Ils parlaient surtout d'or, d'argent et de bijoux, et de l'art de façonner des objets sous l'enclume, mais Beorn semblait ne pas s'intéresser à ces choses : aucun objet d'or ou d'argent ne décorait sa demeure, et seuls les couteaux, ou presque, étaient faits de métal.

Ils restèrent longtemps assis à table devant leurs bols de bois remplis d'hydromel. Dehors, la nuit sombre était tombée. Au milieu de la salle, on raviva le feu avec de nouvelles bûches et on éteignit les torches. Puis ils veillèrent à la lumière des flammes dansantes, près des grands piliers qui se dressaient derrière eux et se perdaient dans l'obscurité de la toiture comme des arbres dans la forêt. Était-ce de la magie, Bilbo n'aurait su le dire, mais il crut entendre, là-haut dans les combles, un son semblable au gémissement du vent dans les branches, et des hululements de hiboux. Bientôt il commença à somnoler, hochant la tête par à-coups, et les voix devinrent très lointaines. Puis il se réveilla en sursaut.

La grande porte grinçante venait de claquer. Beorn était parti. Les nains, assis par terre autour du feu, les jambes croisées, se mirent alors à chanter. Certains de leurs couplets ressemblaient à ceci, mais il y en eut bien d'autres, et ils chantèrent longuement :

*Le vent fouettait la lande en deuil,
mais dans la forêt, nulle feuille*

*ne remuait ni ne laissait
aucun jour en franchir le seuil.*

*Le vent descendit des hauteurs,
dès lors étendit sa rumeur ;
au bois obscur, les feuilles churent
sous les rameaux de la terreur.*

*Le vent se glissa d'ouest en est,
délaisant la forêt funeste,
mais peu après sur le marais
cria sa fureur manifeste.*

*Les roseaux de l'étang sifflaient,
l'herbe bruissait et fléchissait,
et lentement au firmament,
les nuages se déchiraient.*

*Puis le dragon dans sa tanière
sur la Montagne Solitaire
sentit le vent sur le versant
et les vapeurs monter dans l'air.*

*Le vent prit son vol et s'enfuit
sur les océans de la nuit,
hissa ses voiles en mer d'étoiles
devant une lune éblouie.*

Bilbo s'était de nouveau assoupi. Soudain, Gandalf se leva.

« Il est temps pour nous d'aller dormir, dit-il – pour nous, mais pas pour Beorn, je pense. Entre les murs de cette salle, nous pouvons dormir sur nos deux oreilles, mais tâchez de ne pas oublier ce que Beorn nous a dit avant de partir : en aucun cas vous ne devez vous aventurer au-dehors avant le lever du jour, sans quoi vous courrez un grave danger. »

Bilbo vit que des lits avaient déjà été préparés sur une sorte de plateforme surélevée, entre les piliers et l'un des murs extérieurs de la maison. Un petit matelas de paille et des couvertures de laine avaient été installés à son intention. Il s'y blottit très volontiers, malgré le temps estival. Le feu baissa et il s'endormit. Mais au beau milieu de la nuit, il se réveilla : le feu était désormais réduit à quelques braises, les nains et Gandalf étaient tous endormis, à en juger par leur respiration, et la lune, haute dans le ciel, regardait par la lucarne en jetant un filet de lumière blanche sur le plancher de la salle.

Il y eut une sorte de grognement à l'extérieur, et comme le bruit d'un gros animal s'agitant près de la porte. Bilbo se demanda ce que c'était, si ce pouvait être la forme enchantée de Beorn, et s'il n'allait pas entrer pour les tuer avec ses grandes pattes d'ours. Il plongea sous les couvertures, se cachant la tête, et finit par se rendormir malgré ses craintes.

Il faisait tout à fait jour lorsqu'il se réveilla. L'un des nains venait de trébucher sur lui dans l'ombre où il était couché, et s'était écroulé sur le plancher avec fracas en tombant du haut de la plate-forme. C'était Bofur, et il grommelait encore à ce sujet quand Bilbo ouvrit les yeux.

« Debout, fainéant, dit-il, ou vous n'aurez plus rien pour déjeuner. »

Bilbo se leva d'un bond. « Mon petit déjeuner ! s'écria-t-il. Où est-il ? »

« En grande partie dans notre ventre, répondirent les autres nains qui s'affairaient dans la salle ; mais ce qu'il en reste se trouve dans la véranda. Nous sommes à la recherche de Beorn depuis que le soleil s'est levé ; nous ne l'avons trouvé nulle part, mais le petit déjeuner nous attendait dehors. »

« Où est Gandalf ? » demanda Bilbo tout en se hâtant d'aller dénicher quelque chose à manger.

« Oh ! quelque part dans les environs », répondirent-ils. Mais il n'y eut aucune trace du magicien durant toute cette journée-là. Le soleil était sur le point de se coucher lorsque Gandalf arriva dans la grande salle où le hobbit et les nains étaient attablés, servis par les merveilleux animaux de Beorn, comme ils l'avaient été depuis le matin. Beorn, quant à lui, était demeuré introuvable depuis la veille, ce qui commençait à les troubler.

« Où est donc notre hôte ? Et vous, où étiez-vous passé ? » s'écrièrent-ils tous ensemble.

« Une question à la fois... et pas avant que nous n'ayons soupé ! Je n'ai pas mangé une seule miette depuis le petit déjeuner. »

Gandalf repoussa enfin son assiette et son pichet – il avait englouti deux miches entières (avec des tonnes de beurre, de miel et de crème fraîche) et bu au moins deux chopines d'hydromel – et il sortit sa pipe. « Je répondrai d'abord à la seconde question, dit-il, mais... nom d'une pipe ! c'est un endroit parfait pour les ronds de fumée ! » Et bien sûr, ils ne purent plus rien tirer de lui pendant un long moment, car il s'absorba entièrement dans ses ronds de fumée qu'il envoyait flotter autour des piliers de la salle en leur donnant toutes sortes de formes et de couleurs, avant de les faire disparaître tour à tour par la lucarne du plafond. Ils durent paraître très curieux vus de l'extérieur, montant dans l'air l'un après l'autre : verts, bleus, rouges, gris argent, jaunes, blancs, petits et grands – les plus petits se glissant à travers les plus gros, ou se joignant en prenant la forme d'un huit, tout en s'éloignant dans le ciel comme une volée d'oiseaux.

« J'ai suivi des traces d'ours, dit-il enfin. On dirait qu'il y a eu un de ces rassemblements d'ours ici la nuit dernière. Je me suis vite rendu compte que Beorn ne pouvait pas avoir laissé toutes ces

empreintes : elles étaient bien trop nombreuses, et toutes de tailles différentes. D'après moi, il y avait de petits ours et des plus gros, des ours communs mais aussi des ours géants, et tous ont dansé ici cette nuit, presque jusqu'à l'aube. Ils sont venus d'à peu près partout, sauf de l'ouest, au-delà du fleuve, du côté des Montagnes. Dans cette direction, je n'ai trouvé qu'une seule piste ; mais ces empreintes-là ne venaient pas vers la maison – elles s'en éloignaient. Je les ai suivies jusqu'au Carroc. Elles se perdaient dans le fleuve ; mais de l'autre côté du rocher, les eaux étaient trop profondes et trop fortes pour que je m'y aventure. Comme vous avez pu le constater, il est assez facile d'atteindre le Carroc par le gué à partir de cette rive-ci, mais de l'autre côté, il y a une falaise qui donne sur un canal tourbillonnant. J'ai dû marcher sur plusieurs milles avant de trouver un endroit où le fleuve s'élargissait assez pour me permettre de traverser en eau peu profonde, en pataugeant et en nageant, puis refaire le chemin inverse pour retrouver la piste. Après, il était trop tard pour que je continue à la suivre encore longtemps. Elle se dirigeait tout droit vers les pinèdes à l'est des Montagnes de Brume, où nous avons eu notre charmante petite fête avec les Wargs avant-hier soir. Et maintenant, je pense que vous tenez aussi la réponse à votre première question », acheva Gandalf, observant un long silence.

Bilbo crut comprendre ce que le magicien insinuait. « Qu'allons-nous faire, s'écria-t-il, s'il conduit les Wargs et les gobelins jusqu'ici ? Ils nous attraperont et nous tueront ! Vous aviez dit qu'il n'était pas ami avec eux. »

« En effet. Et ne soyez pas stupide ! Vous feriez mieux d'aller au lit : la fatigue vous fait divaguer. »

Le hobbit se sentit tout à fait désespéré, et comme il ne semblait y avoir rien d'autre à faire, il suivit le conseil du magicien et se coucha. Les nains chantaient encore, mais il sombra dans le sommeil, toujours préoccupé par Beorn, et rêva que des centaines d'ours noirs dansaient en rond dans la cour, lentement, lourdement, au clair de lune. Puis il se réveilla alors que tous les autres étaient endormis, et il entendit les mêmes grattements, trépignements, reniflements et grognements que la nuit d'avant.

Le lendemain matin, ce fut Beorn lui-même qui les réveilla. « Vous êtes encore tous là, à ce que je vois ! » dit-il. Il souleva le hobbit en riant : « Toujours pas dévoré par les Wargs, les gobelins ou les méchants ours, on dirait » ; et il tapota le gilet de M. Bessac avec désinvolture. « Notre petit lapin reengraisse, gavé de pain et de miel, ricana-t-il. Qu'il vienne donc en reprendre un peu ! »

Ils allèrent donc prendre le petit déjeuner avec lui. Beorn se montra particulièrement jovial, pour faire changement : en fait, il semblait d'excellente humeur et les fit tous rire avec ses histoires

amusantes. Et ils ne se demandèrent pas longtemps d'où il revenait et pourquoi il était si aimable avec eux, car il le leur expliqua lui-même. Ayant traversé le fleuve, il s'était rendu jusqu'aux montagnes (vous aurez compris qu'il pouvait voyager rapidement, du moins sous forme d'ours). Dans la clairière incendiée des loups, il avait découvert qu'une partie de leur histoire était vraie ; de plus, il avait attrapé un Warg et un gobelin qui erraient dans les bois. Ceux-ci lui avaient fourni des nouvelles : les gobelins, aidés par les Wargs, patrouillaient encore à la recherche des nains, courroucés par la mort du Grand Gobelin, et non moins fâchés contre le magicien qui avait brûlé le museau du chef des loups et fait griller nombre de ses principaux serviteurs. Voilà tout ce qu'il avait pu leur soutirer par la force ; mais il soupçonnait que quelque chose de plus grave se tramait, et que la grande armée des gobelins, flanquée de ses alliés à quatre pattes, préparait une grande incursion dans les terres à l'ombre des montagnes afin d'y débusquer les nains, ou d'assouvir sa vengeance sur les hommes et les créatures chez qui ils étaient susceptibles de trouver refuge.

« C'est une bonne histoire que vous m'avez racontée là, dit Beorn, mais elle me plaît encore plus maintenant que je sais qu'elle est vraie. Vous devrez m'excuser de ne pas vous avoir cru sur parole. Si vous habitiez à l'orée de Grand'Peur, vous ne feriez pas confiance au premier venu, à moins de le connaître comme un frère ou mieux encore. Tout ce que je peux vous dire dans les circonstances, c'est que je me suis dépêché de rentrer pour m'assurer qu'il ne vous était rien arrivé, et pour vous offrir toute l'aide dont je suis capable. J'aurai une meilleure opinion des nains, dorénavant ! Le Grand Gobelin ! Ils ont tué le Grand Gobelin ! » s'esclaffait-il d'un rire féroce.

« Qu'avez-vous fait du gobelin et du Warg ? » demanda Bilbo à brûle-pourpoint.

« Venez voir ! » dit Beorn, et ils le suivirent, contournant la maison. Une tête de gobelin était plantée devant la barrière et une peau de Warg clouée à un arbre non loin. Beorn était un redoutable adversaire. Mais il était désormais leur ami, et Gandalf jugea bon de lui raconter toute l'histoire et de lui expliquer les raisons de leur voyage, afin d'obtenir toute l'aide qu'il pouvait leur offrir.

Et voici l'assistance qu'il leur promit. Il fournirait à chacun des poneys – et un cheval pour Gandalf – pour mieux les conduire jusqu'à la forêt, avec des paquets de nourriture facilement transportables qui leur dureraient des semaines s'ils en disposaient avec parcimonie : des noix, de la farine, des bocaux scellés remplis de fruits séchés, des pots de miel en terre cuite rouge, et des gâteaux cuits deux fois qui se garderaient longtemps et qui, même en de faibles quantités, permettraient de les sustenter. Le secret de leur confection n'était connu que de lui ; mais ils contenaient du miel, comme la plupart de

ses préparations, et s'ils pouvaient donner soif, ils étaient bons au goût. L'eau, dit-il, n'était pas une préoccupation de ce côté-ci de la forêt, car ils pourraient boire à même les sources et les cours d'eau qu'ils trouveraient le long du chemin. « Mais le chemin qui traverse Grand'Peur est sombre, dangereux et semé d'embûches, dit-il. Il est difficile d'y trouver à boire ou à manger. Ce n'est pas encore la saison des noix – bien qu'elle puisse encore se terminer avant que vous ne soyez de l'autre côté –, et c'est à peu près le seul aliment comestible que l'on puisse trouver dans cette végétation où vivent des créatures étranges, sombres et sauvages. Je vous donnerai des outres pour le transport de l'eau, ainsi que des arcs et des flèches. Mais je doute fort que vous y trouviez quelque chose de bon à manger ou à boire. Il y a là une rivière que je connais, aux eaux noires et puissantes, qui traverse le chemin. Vous ne devez en aucun cas y boire ou vous y baigner, car j'ai entendu dire qu'elle porte un enchantement qui incite au sommeil et à l'oubli. Et dans la pénombre de cet endroit, je doute que vous réussissiez à chasser quelque bête que ce soit, saine ou malsaine, sans vous écarter du chemin. Et vous ne devez SURTOUT PAS vous écarter, pour aucune raison.

« Voilà tous les conseils que je peux vous donner. Au-delà de la forêt, je ne vous serai pas d'un grand secours ; vous devrez compter sur votre chance et sur votre courage, et profiter des vivres que je vous aurai donnés. À l'entrée de la forêt, je vous demanderais de me renvoyer mon cheval et mes poneys. Mais je vous souhaite bonne route, et ma demeure vous est ouverte, si jamais vous revenez par ici. »

Ils le remercièrent, bien sûr, en s'inclinant de nombreuses fois et en agitant leurs capuchons à maintes reprises, tout en répétant « à votre service, ô maître des vastes salles de bois ! » Mais ses graves paroles leur portèrent un dur coup, et tous se dirent que leur aventure s'avérait beaucoup plus dangereuse qu'ils ne l'avaient prévu, et que même s'ils échappaient à tous les dangers qui se trouvaient sur leur chemin, le dragon les attendrait encore à la fin du voyage.

Toute la matinée fut consacrée aux préparatifs. Peu après midi, ils prirent leur dernier repas avec Beorn ; puis ils montèrent les coursiers que ce dernier leur prêtait, et après des adieux maintes fois renouvelés, ils passèrent sa barrière en trottant à vive allure.

Sitôt qu'ils virent disparaître les hautes haies de Beorn à l'est de ses terres clôturées, ils prirent vers le nord avant de dévier un peu au nord-ouest. Suivant son conseil, ils ne se rendaient plus à la route principale de la forêt, au sud de ses terres. Car s'ils étaient descendus par le col, leur chemin les aurait conduits le long d'un ruisseau des montagnes qui rejoignait le fleuve un peu au sud du Carroc. Il y avait

là un gué très profond, qu'ils auraient pu franchir s'ils avaient encore eu leurs poneys ; et de l'autre côté, un sentier menait en bordure du bois et à l'entrée de la vieille route de la forêt. Mais comme Beorn les en avait avertis, les gobelins passaient souvent par là désormais ; et d'après ce qu'il avait entendu dire, la route elle-même, abandonnée à son extrémité est, était envahie par la végétation et conduisait à des marécages infranchissables où les sentiers étaient effacés depuis longtemps. Du reste, elle aboutissait beaucoup trop au sud de la Montagne Solitaire : un long périple vers le nord les aurait encore attendus en arrivant de l'autre côté. Au nord du Carroc, la lisière de Grand'Peur se rapprochait des rives du Grand Fleuve, et si les Montagnes s'en approchaient aussi, Beorn leur conseilla tout de même d'emprunter ce chemin ; car à quelques jours de chevauchée au nord du Carroc se trouvait un sentier peu connu qui traversait Grand'Peur et se dirigeait presque tout droit vers la Montagne Solitaire.

« Les gobelins, leur avait dit Beorn, n'oseront pas franchir le Grand Fleuve à moins d'une centaine de milles au nord du Carroc, ni s'approcher de ma maison : elle est bien défendue la nuit ! Mais à votre place, je chevaucherais à vive allure, car s'ils font bientôt leur incursion, ils traverseront le fleuve par le sud et battront toute la lisière de la forêt afin de vous barrer la route, et les Wargs courent plus vite que des poneys. Il est tout de même plus sûr de partir vers le nord, même si vous semblez vous rapprocher de leurs places fortes : cela déjouera leurs attentes, et ils devront chevaucher plus longtemps pour vous attraper. Maintenant, filez aussi vite que vous le pouvez ! »

C'est pourquoi ils galopèrent alors en silence, quand le terrain herbeux et plat leur permettait une telle cadence. Sur leur gauche se dressaient les sombres montagnes ; au loin, le lit du fleuve bordé d'arbres ne cessait de se rapprocher. Le soleil, qui commençait à peine à décliner au moment de leur départ, étendit ses reflets dorés sur les terres pendant tout l'après-midi. Il était difficile d'imaginer que des gobelins étaient à leur poursuite, et lorsqu'ils eurent laissé la maison de Beorn à de nombreux milles au sud, ils se mirent à discuter et à chanter de nouveau, oubliant le sentier ténébreux qui les attendait dans la forêt. Mais le soir venu, quand les montagnes dressèrent leurs cimes noires devant le couchant, ils établirent un campement et montèrent la garde tour à tour. Ils dormirent pour la plupart d'un sommeil agité, et firent des rêves où se mêlaient le hurlement des loups et les cris des gobelins.

L'aube se leva, claire et belle malgré tout. Un voile de brume blanche traînait au sol, rappelant l'automne, et l'air était frisquet ; mais un soleil rouge monta bientôt à l'est, dispersant les vapeurs, et ils se remirent en route avant que les ombres ne raccourcissent. Ils chevauchèrent alors pendant deux autres jours, sans jamais apercevoir

autre chose que de l'herbe et des fleurs, des oiseaux et des arbres épars, et de petits troupeaux de cerfs à l'occasion, en train de paître ou de se reposer dans l'ombre à midi. Parfois, Bilbo voyait leurs cornes dépasser entre les herbes hautes, les prenant d'abord pour des branches mortes. Quand le troisième soir tomba, il étaient si pressés d'arriver (car Beorn leur avait dit qu'ils seraient à l'entrée de la forêt tôt le quatrième jour) qu'ils poursuivirent leur chevauchée dans la nuit, sous la lune. Dans la pénombre du soir, Bilbo crut apercevoir au loin, tantôt à droite, tantôt à gauche, la forme sombre d'un grand ours qui courait dans la même direction qu'eux. Mais s'il osait en parler à Gandalf, le magicien se contentait de répondre : « Chut ! Faites comme si de rien n'était ! »

Le lendemain, ils se mirent en route avant l'aube, même si la nuit avait été courte. Dès les premières lueurs, ils purent voir la forêt s'approcher, comme si elle venait à leur rencontre, ou bien comme si elle les attendait de pied ferme, tel un mur sombre et menaçant. Le terrain montait de plus en plus, et le hobbit sentait le silence les envahir. Les oiseaux chantaient moins. Les cerfs avaient disparu ; on ne voyait même plus un seul lapin. En début d'après-midi, ils atteignirent l'orée de Grand'Peur, où ils firent halte. Les grandes ramures des premiers arbres se balançaient presque au-dessus de leurs têtes ; leurs troncs étaient immenses et noueux, leurs branches tordues, leurs feuilles longues et noires. Le lierre qui les recouvrait rampait jusqu'à terre.

« Voici donc la forêt de Grand'Peur ! dit Gandalf. La grande forêt du Nord, la plus vaste qui soit dans cette partie du monde. J'espère qu'elle ne vous déçoit pas. Maintenant, vous devez renvoyer ces excellents poneys qui vous ont été prêtés. »

Les nains se mirent à ronchonner, mais le magicien les rappela à l'ordre et à la raison. « Beorn n'est pas aussi loin que vous semblez le penser, et quoi qu'il en soit, vous feriez mieux de tenir promesse, car c'est un redoutable adversaire. M. Bessac a la vue plus perçante que vous, si vous n'avez pas vu chaque nuit, dès le soir venu, un grand ours qui suivait notre convoi ou qui guettait notre campement de loin, assis au clair de lune. Non seulement pour vous protéger et pour vous guider, mais aussi par souci des poneys. Beorn est peut-être votre ami, mais il chérit ses animaux comme ses propres enfants. Vous n'avez pas idée de la bonté qu'il vous a témoignée en laissant des nains les faire galoper si vite et si loin, ni de ce qui pourrait vous arriver si vous tentiez de les emmener dans la forêt. »

« Et le cheval, alors ? dit Thorin. Vous ne parlez pas de le renvoyer. »

« Non, puisque je n'en ai pas l'intention. »

« Que dire de *votre* promesse, dans ce cas ? »

« Je me charge de cela. Je ne renvoie pas ce cheval, je le monte ! »

Ils surent alors que Gandalf allait les quitter tout juste à l'orée de Grand'Peur, et leur désarroi fut grand. Mais rien de ce qu'ils purent lui dire ne le fit changer d'avis.

« Allons, nous avons déjà eu cette discussion en arrivant au Carroc, dit-il. Rien ne sert d'argumenter. Comme je vous l'ai dit, une affaire urgente m'attend dans le Sud ; et je suis déjà en retard à cause de vos histoires. Qui sait, peut-être nous reverrons-nous avant que tout ceci soit terminé, mais peut-être que non. Cela dépendra de votre chance, de votre courage et de votre bon sens : c'est pourquoi j'envoie M. Bessac avec vous. Je vous ai déjà dit qu'il a plus d'un tour dans son sac, et vous ne tarderez pas à le constater. Alors courage, Bilbo, et ne faites pas cette tête. Courage, Thorin et Compagnie ! Cette expédition est la vôtre, après tout. Songez au trésor qui vous attend, et oubliez la forêt et le dragon, du moins, jusqu'à demain matin ! »

Et le lendemain, il leur répéta la même chose. Il ne leur restait donc plus qu'à remplir leurs outres à une source d'eau claire qu'ils trouvèrent non loin de l'entrée de la forêt, et à décharger les poneys. Ils distribuèrent les paquets aussi équitablement qu'ils le purent, mais Bilbo trouvait sa part excessivement lourde et accablante, et il n'aimait pas du tout l'idée de devoir se traîner sur des milles et des milles avec un tel fardeau sur les épaules.

« N'ayez crainte ! lui dit Thorin. Il ne s'allégera que trop vite. M'est avis que nous souhaiterons bientôt le voir s'alourdir, quand nous viendrons à manquer de nourriture. »

Enfin, ils firent leurs adieux aux poneys et les mirent sur le chemin du retour. Ceux-ci ne semblaient pas du tout fâchés de tourner leurs queues vers l'ombre de Grand'Peur, et ils rentrèrent à la maison en trottant gaiement. En les regardant s'éloigner, Bilbo aurait juré qu'une bête semblable à un ours était sortie de l'ombre des arbres pour s'élancer derrière eux.

Puis, ce fut au tour de Gandalf de faire ses adieux. Bilbo s'était assis par terre, très malheureux ; il aurait voulu être aux côtés du magicien sur sa grande monture. Il était allé faire un petit tour dans la forêt après le petit déjeuner (beaucoup trop frugal à son goût), et les ténèbres y semblaient aussi épaisses le matin qu'en pleine nuit ; et il y avait, sous les arbres, quelque chose de secret : « une sorte d'attente vigilante », s'était-il dit.

« Au revoir ! dit Gandalf à Thorin. Et au revoir à vous tous, mes amis ! Piquez tout droit dans la forêt, à présent. Ne vous écartez pas du sentier !... car autrement, il y a fort à parier que vous ne le retrouverez pas. À ce moment-là, vous ne ressortirez jamais de Grand'Peur, et ni moi, ni personne ne vous reverra plus. »

« Faut-il vraiment traverser la forêt ? » gémit le hobbit.

« Oui, il le faut ! répondit le magicien, si vous voulez vous rendre de l'autre côté. Vous devez la franchir ou abandonner votre quête. Et je ne vous permettrai pas de vous défiler à ce stade, monsieur Bessac. Vous devriez avoir honte de l'envisager. Il faut que vous vieilliez sur tous ces nains à ma place », dit-il en riant.

« Non ! non ! dit Bilbo. Ne vous méprenez pas. Je voulais dire : y a-t-il moyen de la contourner ? »

« Bien sûr, si vous ne voyez pas d'inconvénient à faire un détour de deux cent milles par le nord et de deux fois cette distance par le sud. Mais même alors, votre route n'en serait pas plus sûre. Aucune route n'est sûre dans cette partie du monde. Souvenez-vous : vous avez dépassé la Lisière de la Sauvagerie, et vous en verrez de toutes les couleurs où que vous alliez. Contourner Grand'Peur par le nord vous mènerait en plein sur les contreforts des Montagnes Grises, qui regorgent de gobelins, de hobgobelins et d'orques de la pire espèce. En la contournant par le sud, vous aboutiriez aux terres du Nécromancien ; et je n'ai nul besoin de vous dire, même à vous, Bilbo, les histoires qu'on raconte au sujet de ce noir sorcier. Je vous déconseille fortement de vous approcher des terres qui sont sous la vigilance de sa tour sombre ! Restez sur le sentier de la forêt, armez-vous de courage, gardez espoir, et avec beaucoup de chance, le jour viendra *peut-être* où vous trouverez les Longs Marais étendus à vos pieds, et plus loin, là-haut dans l'Est, la Montagne Solitaire où vit ce cher vieux Smaug, même s'il est à espérer qu'il ne vous attendra pas. »

« Vous êtes vraiment d'un grand réconfort ! grogna Thorin. Au revoir ! Si vous ne voulez pas nous accompagner, vous feriez mieux de partir sans vous éterniser là-dessus ! »

« Au revoir, dans ce cas, et adieu ! » dit Gandalf, puis il fit tourner bride à sa monture et s'en fut, chevauchant dans l'Ouest. Mais il ne put résister la tentation d'avoir le dernier mot. Avant d'être nettement trop loin pour qu'on l'entende, il regarda en arrière et mit ses mains en cornet autour de sa bouche. Ils entendirent son cri résonner faiblement : « Adieu ! Soyez sages, prenez soin de vous... et NE QUITTEZ PAS LE SENTIER ! »

Puis il partit au galop et fut bientôt hors de vue. « Oh, adieu et allez-vous-en ! » grognèrent les nains, d'autant plus fâchés qu'ils étaient vraiment consternés de le perdre. Ils entamaient à présent la partie la plus dangereuse de leur voyage. Chacun prit sur son dos le chargement et l'outre d'eau qui lui revenaient ; puis ils se détournèrent de la lumière des terres au-dehors et plongèrent dans la forêt.

VIII

Mouches et araignées

Ils marchèrent à la file. L'entrée du sentier était marquée par une sorte d'arche menant à un tunnel sombre, formée par deux grands arbres penchés l'un sur l'autre, trop vieux et trop étouffés par le lierre et le lichen pour conserver autre chose que quelques feuilles noircies. Le chemin lui-même serpentait étroitement à travers les fûts des arbres. Bientôt, la clarté de l'entrée se réduisit à un minuscule trou de lumière loin derrière. Un profond silence s'installa ; et leurs pas semblaient résonner avec un bruit sourd tandis que les arbres se penchaient vers eux pour écouter.

À mesure que leurs yeux s'habituèrent à la pénombre, ils purent discerner, dans la forêt environnante, comme un faible miroitement de vert. De temps à autre, un mince filet de soleil qui était parvenu à se glisser à travers le haut plafond de feuilles, et qui, par une chance inouïe, avait également échappé à l'enchevêtrement de branches et de brindilles qui s'étendait en dessous, dardait d'éclatants rayons sur leur chemin. Mais ces éclaircies étaient rares, et bientôt elles cessèrent complètement.

Le bois était peuplé d'écureuils noirs. Quand son regard perçant et inquisiteur se mit à distinguer des choses, Bilbo put les voir traverser le sentier de manière fugitive pour se cacher derrière des troncs d'arbres. Il y avait aussi d'étranges bruits, des grognements, des piétinements et des fuites précipitées, dans les sous-bois et parmi les feuilles qui s'amoncelaient indéfiniment sur le sol de la forêt ; mais l'origine de ces bruits demeurait un mystère. Le plus troublant était cependant les toiles d'araignées, sombres et denses, aux fils extraordinairement épais, qui s'étendaient souvent d'arbre en arbre ou s'entremêlaient dans les branches basses de part et d'autre du sentier. Celui-ci n'était jamais traversé de toiles, soit parce qu'un charme magique le gardait libre d'obstacles, soit pour quelque autre raison ; mais ils n'auraient su le dire.

Ils ne tardèrent pas à détester la forêt aussi cordialement qu'ils avaient pu détester les tunnels des gobelins, car ils avaient encore moins d'espoir de la voir prendre fin un jour. Mais ils n'eurent d'autre

choix que de continuer à marcher, longtemps après avoir souhaité revoir une parcelle de ciel et de soleil, ou sentir le vent leur frôler les joues. Car dans l'obscurité de la forêt, il n'y avait aucun déplacement d'air, et tout était toujours d'un calme suffocant. Même les nains le sentaient, eux qui avaient l'habitude des souterrains et qui pouvaient passer des jours sans jamais voir la lumière ; mais le hobbit, qui aimait les trous pour y vivre mais non pour y passer les chaudes journées d'été, avait l'impression d'étouffer lentement.

À la nuit tombée, c'était encore pire. L'obscurité était absolue – une nuit d'encre, comme on dit, mais alors vraiment comme de l'encre : si noire qu'on n'y voyait strictement rien. Bilbo avait beau agiter la main devant sa figure, c'était comme si elle ne s'y trouvait pas. Cependant, il n'est peut-être pas tout à fait juste de dire qu'ils n'y voyaient absolument rien : ils voyaient des yeux. Ils dormaient tous blottis les uns contre les autres, et montaient la garde à tour de rôle ; et quand c'était le tour de Bilbo, il apercevait des lueurs dans les ténèbres tout autour, parfois des yeux jaunes, rouges ou verts qui le fixaient à faible distance, et qui s'évanouissaient lentement et disparaissaient, avant de se rallumer peu à peu en un autre endroit. Et parfois ils luisaient dans les branches tout juste au-dessus de lui, ce qui était d'autant plus terrifiant. Mais il y en avait d'autres, plus horribles encore : des yeux globuleux qui brillaient d'un éclat blafard. « Des yeux d'insectes, pensa-t-il, pas des yeux d'animaux ; mais ils sont beaucoup trop grands. »

Même s'il ne faisait pas encore très froid, ils tentèrent d'allumer des feux de camp, la nuit ; mais ils abandonnèrent bientôt cette idée. Cela semblait attirer des centaines et des centaines d'yeux tout autour d'eux, même si ces créatures, peu importe ce qu'elles étaient, prenaient toujours soin de ne pas montrer leur corps à la lueur des flammes. Pire encore, cela attirait des milliers de papillons de nuit, noirs ou gris foncé, parfois presque aussi gros que la main, qui voletaient et bourdonnaient à leurs oreilles. Ils ne purent le supporter, pas plus que les énormes chauves-souris, noires comme des hauts-de-forme ; alors ils cessèrent d'allumer des feux et restèrent à somnoler dans les ténèbres gorgées de mystère.

Tout ceci s'étira pendant ce qui sembla des éternités, aux yeux du hobbit ; et il avait toujours faim, car ils ménageaient beaucoup leurs provisions. Mais les jours s'écoulaient, la forêt gardait toujours le même aspect, et leur inquiétude grandissait. Leurs vivres n'allaient pas durer indéfiniment, et en fait, ils commençaient déjà à s'amenuiser. Ils gaspillèrent plusieurs flèches à tirer sur des écureuils avant d'en abattre un sur le sentier. Mais lorsqu'ils le rôtaient, son goût se révéla si répugnant qu'ils renoncèrent à les chasser.

Ils étaient également assoiffés, car ils n'avaient pas tellement

d'eau, et pendant tout ce temps, ils n'avaient rencontré ni source ni ruisseau. Telle était leur situation lorsqu'ils trouvèrent un jour leur route barrée par une eau courante. Son débit était fort et rapide, mais elle n'était pas très large, et elle était noire – du moins le semblait-elle, dans la pénombre. Heureusement que Beorn les en avait avertis, car ils n'auraient pas hésité à y boire malgré sa couleur, ni à remplir leurs outres vides sur ses rives. De fait, ils ne songèrent qu'à la franchir sans se mouiller. Un pont de bois avait dû la traverser jadis, avant d'être emporté par la pourriture ; seuls des poteaux délabrés subsistaient non loin de la berge.

Agenouillé tout près du bord, Bilbo scruta l'autre rive et s'écria : « Il y a une barque là-bas ! Ah ! mais pourquoi fallait-il qu'elle soit de l'autre côté ? »

« Elle est assez loin, d'après vous ? » demanda Thorin ; car ils savaient désormais que Bilbo avait la vue la plus perçante de toute la compagnie.

« Non, pas du tout. À trente ou quarante pieds, je dirais, pas plus. »

« Quarante pieds ! J'aurais dit quatre-vingt-dix au moins, mais mes yeux ne sont plus ce qu'ils étaient il y a un siècle. Reste que, quarante pieds ou un mille, cela revient au même. On ne peut pas sauter par-dessus, et qui d'entre nous oserait patauger dans cette eau ? »

« Quelqu'un peut-il lancer une corde ? »

« À quoi bon ? Cette barque est sûrement attachée à quelque chose, même si nous parvenions à y accrocher une corde, ce dont je doute. »

« Je ne pense pas qu'elle soit attachée, dit Bilbo, même si évidemment, j'ai du mal à y voir clair ; mais j'ai l'impression qu'elle a seulement été hissée sur la berge, qui n'est pas très haute à cet endroit, là où le sentier descend vers l'eau. »

« Dori est le plus fort d'entre nous, mais Fili est le plus jeune et sa vue est meilleure, dit Thorin. Fili, viens donc voir si tu n'arrives pas à discerner cette barque dont parle M. Bessac. »

Fili crut la voir ; et quand il eut bien évalué son tir en la fixant longuement du regard, ses compagnons lui apportèrent une corde. Ils en avaient plusieurs : choisissant la plus longue, ils y attachèrent l'un des gros crochets de fer dont ils se servaient pour fixer leurs paquets aux courroies qui ceinturaient leurs épaules. Fili le prit dans sa main, le soupesa un instant, puis le lança vers l'autre rive.

Il tomba dans l'eau avec un grand *plouf* ! « Un peu court ! dit Bilbo qui observait avec attention. Quelques pieds encore et vous étiez sur la barque. Essayez encore. Je ne pense pas que la magie soit assez forte pour vous faire du mal ; après tout, ce n'est qu'un bout de corde

mouillée. »

Fili se saisit à nouveau du crochet, après l'avoir tiré jusqu'à lui non sans une certaine méfiance. Cette fois, il le lança très vivement.

« Holà ! fit Bilbo, vous êtes dans le bois de l'autre côté, maintenant. Ramenez-le tranquillement. » Fili tira lentement sur la corde, et au bout d'un moment Bilbo s'écria : « Doucement ! Vous êtes sur la barque ; espérons que le crochet va prendre. »

Ce fut le cas. La corde se raidit, et Fili tira en vain. Kili vint à son aide, puis Oin et Gloin. Ils tirèrent et tirèrent, puis ils tombèrent brusquement à la renverse. Mais Bilbo, qui était resté vigilant, saisit la corde et se servit d'une branche afin d'arrêter la petite barque noire qui se précipitait sur le cours d'eau. « Aidez-moi ! » cria-t-il ; et Balin arriva juste à temps pour la saisir avant qu'elle ne soit emportée par le courant.

« Elle était attachée, tout compte fait, dit-il en examinant l'amarre rompue qui pendouillait encore à l'avant. Voilà un bel effort, mes gaillards ; encore une chance que notre corde ait été la plus forte. »

« Qui va traverser en premier ? » demanda Bilbo.

« Moi-même, dit Thorin, et vous viendrez avec moi, de même que Fili et Balin. Cette barque ne peut transporter plus de monde à la fois. Après cela, Kili, Oin, Gloin et Dori ; puis Ori, Nori, Bifur et Bofur ; et enfin Dwalin et Bombur. »

« Je suis toujours le dernier et je n'aime pas ça, dit Bombur. Que quelqu'un d'autre se sacrifie, pour une fois. »

« Tu ne devrais pas être aussi gros. Lourd comme tu l'es, tu devras attendre la dernière traversée, la plus légère. Ne commence pas à rouspéter contre les ordres, sinon il risque de t'arriver malheur. »

« Il n'y a pas de rames. Comment allez-vous faire pour gagner l'autre rive ? » demanda le hobbit.

« Donnez-moi une autre corde et un autre crochet », dit Fili, et quand ils les eurent attachés ensemble, il lança le crochet dans les ténèbres devant lui, en visant le plus haut possible. Ne le voyant pas retomber, ils conclurent qu'il avait dû se prendre dans les branches. « Embarquez, dit Fili, et que l'un d'entre vous tire sur la corde qui est dans l'arbre de l'autre côté. Un autre devra garder en main le premier crochet, et quand nous serons sur l'autre rive, il pourra le fixer à la barque pour qu'elle soit ramenée. »

De cette façon, ils eurent tous bientôt traversé la rivière enchantée sans encombre. Dwalin avait enroulé la corde à son bras et venait tout juste de mettre pied à terre, non sans difficulté, et Bombur (qui grommelait encore) se préparait à faire de même. C'est alors que le malheur arriva. Il y eut un bruit de course précipitée dans le sentier, et la forme d'un cerf surgit brusquement des ombres. La bête chargea

les nains et les renversa, prête à bondir. Filant dans les airs, elle franchit la rivière d'un grand saut ; mais elle n'atteignit pas l'autre rive saine et sauve. Thorin était le seul à être resté fermement sur ses gardes et sur ses jambes. Sitôt débarqué, il avait bandé son arc et préparé une flèche, au cas où un éventuel gardien des eaux serait sorti de sa cachette. À présent, il décocha un trait rapide et précis sur l'animal en fuite, qui trébucha en atteignant l'autre rive. Les ombres l'engouffrèrent, mais très vite, le son des sabots hésita et se tut.

Avant qu'ils n'aient pu saluer ce tir prodigieux, cependant, Bilbo poussa une horrible plainte qui chassa de leurs esprits toute idée de venaison. « Bombur est tombé à l'eau ! Il se noie ! » s'écria-t-il. Ce n'était que trop vrai. Bombur avait encore un pied dans la barque lorsque le cerf avait foncé sur lui et sauté par-dessus lui. L'embarcation s'était dérobée sous son poids, quittant la berge ; il avait perdu pied et était tombé à la renverse dans l'eau sombre, ses doigts glissant sur les racines visqueuses tout près du bord, tandis que la barque disparaissait dans le courant en tournoyant lentement sur elle-même.

Son capuchon se voyait encore à la surface de l'eau lorsqu'ils accoururent. Sans perdre une seconde, ils lui lancèrent une corde munie d'un crochet. Sa main le saisit et ils le hissèrent sur la rive. Il était trempé des cheveux jusqu'aux bottes, évidemment, mais il y avait pire. Quand ils l'allongèrent sur la berge, il dormait déjà d'un profond sommeil, et sa main agrippait la corde avec une telle force qu'ils ne purent lui faire lâcher prise. Et malgré toutes leurs tentatives, impossible de le tirer du sommeil où il était plongé.

Ils étaient encore assis autour de lui, maudissant sa maladresse, déplorant leur malchance et regrettant d'avoir perdu l'embarcation qui leur eût permis d'aller chercher le cerf, quand ils perçurent une sonnerie de cors résonnant faiblement dans les bois, et des aboiements de chiens au loin. Ils devinrent tout à coup silencieux, dressant l'oreille ; et il leur sembla qu'une grande chasse se déroulait au nord du sentier, sans qu'ils voient pour autant quoi que ce soit.

Ils restèrent longtemps assis, n'osant pas bouger. Le visage joufflu de Bombur affichait un sourire paisible, comme si le nain, dans son sommeil, ne se souciait plus de rien. Des cerfs apparurent tout à coup dans le sentier, une biche et des faons aussi blancs que le mâle avait été noir : leur pelage neigeux luisait dans l'obscurité. Avant que Thorin n'ait pu réagir, trois des nains s'étaient levés d'un bond, tirant leurs flèches. Aucune ne parut faire mouche. Les bêtes firent demi-tour et disparurent aussi silencieusement qu'elles étaient venues, tandis que les nains s'acharnaient sur elles en vain.

« Arrêtez ! Arrêtez ! » s'écria Thorin, mais c'était trop tard. Les nains surexcités venaient de gaspiller leurs dernières flèches ; les arcs

que Beorn leur avait donnés n'étaient plus d'aucune utilité.

Tous furent d'humeur sombre ce soir-là, et ils ne cessèrent de s'assombrir dans les jours qui suivirent. Ils avaient franchi la rivière enchantée ; mais au-delà, le chemin semblait s'éterniser de la même manière, et la forêt ne présentait aucun changement. Et pourtant, s'ils l'avaient connue un peu mieux et qu'ils s'étaient attardés à la signification des bruits de chasse et des cerfs blancs qui avaient surgi sur leur chemin, ils auraient compris qu'ils s'approchaient désormais de sa lisière orientale, et qu'une forêt moins dense et tachetée de soleil les attendait bientôt, s'ils parvenaient à garder courage et espoir.

Mais ils ne le savaient pas ; et la lourde carcasse de Bombur s'ajoutait à leur fardeau, et ils durent la traîner avec eux du mieux qu'ils le purent, se relayant quatre à quatre dans cette pénible tâche alors que les autres transportaient les paquets. Si ces derniers ne s'étaient pas considérablement allégés dans les jours précédents, ils n'auraient jamais pu y arriver ; mais ils auraient bien préféré de lourds chargements de nourriture à ce Bombur indolent et endormi. Au bout de quelques jours encore, il ne leur resta presque plus rien à manger ou à boire. Et ils ne trouvaient rien dans le bois qui semblait propice à la consommation, seulement des champignons peu ragoûtants et des herbes aux feuilles blêmes et aux arômes désagréables.

Environ quatre jours après la rivière enchantée, ils parvinrent à un bois de hêtres. Ce changement de décor les encouragea au début, car les sous-bois avaient disparu et les ombres s'amenuisaient. Une lumière verdâtre les entourait, et par endroits, ils pouvaient voir à quelque distance de chaque côté du sentier. Mais cette lumière ne révélait que d'interminables rangées de troncs gris et droits, comme les piliers de quelque salle immense et ombreuse. Il y avait un souffle d'air et un sifflement de vent, mais une impression de tristesse s'en dégageait. Les quelques feuilles qui tombaient doucement au sol leur rappelaient, dans le monde extérieur, la venue de l'automne ; et tandis qu'ils avançaient, leurs pieds foulaient les feuilles mortes que d'innombrables automnes avaient amoncelées en d'épais tapis rouges qui débordaient dans le sentier.

Bombur dormait toujours et les autres devenaient très las. Parfois, ils entendaient des rires inquiétants. Il y avait aussi des chants au loin, de temps à autre. Les rires évoquaient de belles voix, et non celles des gobelins, et les chants étaient jolis, mais ils avaient une consonance étrange et leur donnaient le frisson. Aucunement réconfortés, ils pressèrent le pas avec toute l'énergie qu'il leur restait.

Deux jours plus tard, le sentier se mit à descendre. Ils furent bientôt dans une vallée presque entièrement recouverte de grands chênes.

« Cette maudite forêt ne finira donc jamais ? dit Thorin.

Quelqu'un doit monter là-haut pour voir s'il est possible de grimper par-dessus la voûte et jeter un coup d'œil aux alentours. La seule façon est de choisir le plus grand arbre aux abords du sentier. »

Évidemment, ce « quelqu'un » était Bilbo. Ils le désignèrent comme grimpeur, car s'il devait passer la tête au-dessus de la voûte de feuilles, il fallait qu'il soit assez léger pour que les fines branches à la cime de l'arbre soient en mesure de le porter. N'en déplaise au pauvre M. Bessac, qui était très peu entraîné à escalader des arbres, ils le soulevèrent jusqu'aux premières branches d'un énorme chêne qui avait envahi le sentier, et il dut y grimper de son mieux. Il se fraya un chemin à travers les rameaux entremêlés, récoltant plusieurs gifles dans l'œil ; il se barbouilla de vert et de noir sur la vieille écorce des plus grosses branches ; plus d'une fois, il glissa et se rattrapa juste à temps ; enfin, après s'être sorti d'une terrible impasse où il ne semblait y avoir aucune branche pour lui venir en aide, il se rapprocha du sommet. Et pendant tout ce temps, il se demandait s'il y avait des araignées dans l'arbre, et comment il allait faire pour redescendre (autrement qu'en tombant).

Il finit par passer la tête au-dessus de la voûte de feuilles – et c'est là qu'il trouva les araignées. Mais c'étaient de toutes petites bestioles, comme on en voit tous les jours, et elles chassaient les papillons. Bilbo fut presque aveuglé par l'éclat du jour. Il entendait les nains crier tout en bas mais ne pouvait leur répondre, seulement se cramponner et battre des paupières. Le soleil brillait très fort, et le hobbit mit du temps à s'y habituer. Puis il constata qu'il se trouvait dans un océan vert foncé, agité çà et là par la brise ; et des centaines de papillons volaient tout autour. Ce devait être une sorte de « grand mars changeant », un papillon aux reflets violets qui adore se prélasser à la cime des chênes ; mais ceux-ci n'étaient pas violets du tout : leurs ailes étaient d'un noir velouté, très foncé et sans tache.

Il regarda longtemps ces « grands mars noirs », et laissa le vent lui caresser les cheveux et le visage ; mais les cris des nains qui, à présent, piaffaient d'impatience au pied de l'arbre, finirent par lui rappeler sa véritable mission. Ce n'était guère encourageant. Aucune éclaircie ne se voyait nulle part, aussi loin que portait son regard, parmi les arbres et les feuilles. Son cœur, allégé tout à l'heure par la vue du soleil et la sensation du vent, se serra de nouveau : aucune nourriture ne l'attendait en bas dans la forêt.

En fait, comme je vous l'ai dit, l'orée ne se trouvait pas bien loin ; et si Bilbo s'était avisé de le remarquer, l'arbre auquel il avait grimpé, bien qu'assez haut, poussait au creux d'une large vallée, si bien qu'à sa cime, les arbres environnants semblaient s'élever comme le pourtour d'une grande cuvette : il ne pouvait donc s'attendre à voir les frontières de la forêt. Mais il redescendit sans avoir compris cela, en

proie au désespoir. Quand il revint enfin sur le plancher des vaches, tout égratigné, en sueur, et démoralisé, ses yeux ne voyaient plus dans la pénombre. Et le compte rendu qu'il livra à ses compagnons ne tarda pas à les abattre autant que lui.

« La forêt s'étend à l'infini, loin, loin, dans toutes les directions ! Mais qu'allons-nous faire ? Et à quoi bon envoyer un hobbit ! » s'écrièrent-ils, comme si c'était la faute de Bilbo. Ils se fichaient bien des papillons, et ne firent que se hérissier davantage quand il leur parla de la douce brise, étant eux-mêmes trop lourds pour aller à sa rencontre.

Ce soir-là, ils mangèrent leurs tout derniers restes de nourriture, jusqu'à la dernière miette. Le lendemain, à leur réveil, ils constatèrent en premier lieu qu'ils avaient encore atrocement faim ; en second lieu, ils virent qu'il pleuvait, et que l'eau dégouttait abondamment sur le sol de la forêt en certains endroits. Ce qui eut pour effet de leur rappeler combien ils étaient assoiffés, sans pour autant les soulager : on n'étanche pas une terrible soif en se tenant sous des chênes géants, dans l'espoir qu'une goutte nous tombe par hasard sur la langue. Mais ils eurent au moins droit à une parcelle de réconfort, et étonnamment, ce fut Bombur qui la leur offrit.

Il se réveilla soudainement, s'assit et se gratta la tête. Il ne savait plus du tout où il se trouvait, ni pourquoi il avait si faim ; car il avait oublié tout ce qui s'était passé depuis qu'ils avaient entrepris leur voyage, en ce matin de mai qui semblait si lointain. La dernière chose dont il se souvenait, c'était la fête qui avait eu lieu chez le hobbit, et ils eurent bien du mal à lui faire admettre toutes les aventures qui leur étaient arrivées depuis.

Lorsqu'on l'informa de la pénurie de nourriture, il se laissa tomber par terre et fondit en larmes, car il se sentait très faible et avait peine à rester sur ses jambes. « Qu'est-ce qui m'a pris de me réveiller ? » s'écria-t-il. Je faisais de si jolis rêves. Je rêvais que je marchais dans une forêt qui ressemblait à celle-ci ; mais il y avait des torches accrochées aux arbres, des lampes suspendues aux branches et des feux qui brûlaient par terre ; et un grand festin se déroulait sans jamais se terminer. Un roi sylvain était là, couronné de feuilles. Il y avait de joyeux chants, et je ne pourrais pas vous décrire la quantité de choses qu'il y avait à manger et à boire. »

« Inutile d'essayer, dit Thorin. En fait, si tu n'as rien d'autre à nous dire, tu ferais mieux de te taire, car tu as déjà assez abusé de notre patience. Si tu ne t'étais pas réveillé, nous t'aurions laissé ici à tes rêves stupides ; tu n'es pas très amusant à porter, même après des semaines de privations. »

Il ne leur restait plus qu'à serrer leurs ceintures autour de leurs

ventres affamés, à hisser leurs sacs et leurs paquets vides sur leurs épaules, et à poursuivre leur chemin, sans grand espoir d'en voir la fin avant de s'effondrer et de mourir de faim. Ils marchèrent ainsi toute la journée, avec lenteur et lassitude ; mais Bombur ne cessait de répéter que ses jambes ne pouvaient le porter, qu'il voulait s'allonger et dormir.

« Pas question ! dirent ses compagnons. Tes jambes peuvent bien souffrir un peu ; nous t'avons porté assez loin. »

Qu'à cela ne tienne, il refusa soudain de faire un pas de plus et se jeta à terre. « Continuez, puisqu'il le faut, dit-il. Je vais juste m'étendre ici et dormir, et rêver de nourriture, s'il n'y a pas d'autre moyen d'en trouver. J'espère ne plus jamais me réveiller. »

À cet instant précis, Balin, qui marchait un peu en avant des autres, s'écria : « Qu'est-ce que c'est que ça ? J'ai cru voir une lueur dans la forêt. »

Tous regardèrent et virent, à bonne distance semblait-il, une leur rouge dans l'obscurité ; puis une autre s'alluma à ses côtés, et encore une autre. Même Bombur se leva, et ils pressèrent le pas sans même se demander si c'étaient des trolls ou des gobelins. La lumière se trouvait à gauche du sentier, quelque part en avant, et lorsqu'ils la rejoignirent enfin, il apparut clairement que des torches et des feux brûlaient sous les arbres, assez loin en bordure du chemin.

« On dirait que mes rêves se réalisent », haleta Bombur, resté à la traîne. Il voulait se précipiter tout droit vers les lumières, à travers la forêt. Mais les autres ne se rappelaient que trop bien les avertissements du magicien et de Beorn.

« À quoi bon un festin, dit Thorin, s'il n'y a pas moyen d'en revenir vivants ? »

« Mais sans un festin, nous ne serons plus vivants pour très longtemps », répondit Bombur. Bilbo ne pouvait être plus d'accord. D'autres, cependant, n'étaient pas du même avis, et ils débattirent longuement de la question. Ils finirent par convenir d'envoyer deux espions, lesquels devraient s'approcher discrètement des lumières afin d'en apprendre davantage. Mais qui allait se prêter à l'exercice ? Ce fut un tout autre débat, car personne ne voulait risquer de se perdre et de ne plus jamais retrouver ses amis. Au bout du compte, en dépit de tous les avertissements, la faim eut raison de leurs craintes, car Bombur ne cessait d'évoquer toutes les bonnes choses qu'on mangeait, dans son rêve, au festin des bois ; tous quittèrent alors le sentier et plongèrent dans la forêt ensemble.

Après une longue avancée furtive qui se termina à quatre pattes, ils aperçurent, cachés derrière les troncs d'arbres, une grande clairière déboisée, au sol nivelé. Beaucoup de gens y étaient réunis qui ressemblaient à des elfes, tous vêtus de vert et de brun et assis sur des

tronçons d'arbres coupés, disposés en un grand cercle. Un feu brûlait au milieu et des torches flambaient, accrochées aux arbres alentour. Plus fabuleux encore, tous ces gens mangeaient, buvaient et riaient joyeusement.

Le fumet de viande rôtie était si alléchant que, sans consulter personne, tous se levèrent et se précipitèrent en avant avec la seule idée de quémander de la nourriture. Le premier nain n'avait pas mis un pied dans la clairière que toutes les lumières s'éteignirent comme par magie. Quelqu'un donna un coup de pied au feu et celui-ci monta en une colonne d'étincelles brillantes et disparut. Ils étaient perdus dans un océan de noir et n'arrivaient même plus à se retrouver, du moins pas pendant un long moment. Après s'être empêtrés dans les ténèbres, trébuchant sur des rondins, se cognant à des arbres, appelant et criant, pris de panique, jusqu'à en réveiller tout ce qui pouvait habiter la forêt à des lieues à la ronde, ils parvinrent enfin à se réunir et à compter les têtes. À ce stade, bien entendu, ils n'étaient plus du tout sûrs de la direction du sentier ; en fait, ils étaient complètement perdus, du moins jusqu'au lever du jour.

Ils n'eurent d'autre choix que de passer la nuit à cet endroit, et n'osèrent même pas tâter le sol en quête de restants de nourriture, par crainte d'être à nouveau séparés. Mais ils n'étaient pas allongés depuis longtemps, et Bilbo commençait à peine à sommeiller, quand Dori, le premier à être de garde, chuchota bruyamment :

« Les lumières se rallument là-bas, et elles sont plus nombreuses que jamais. »

Tous se relevèrent sans hésiter. Des dizaines de lumières scintillaient non loin, et les voix et les rires ne faisaient aucun doute. Ils se faufilèrent lentement vers eux, l'un à la suite de l'autre, chacun plaçant la main sur l'épaule de celui qu'il suivait. Quand ils eurent suffisamment approché, Thorin dit : « Pas de précipitation, cette fois ! Que personne ne bouge avant que j'en donne l'autorisation. J'enverrai d'abord M. Bessac, qui ira leur parler seul. De cette façon, ils n'auront rien à craindre – ("Peut-on en dire autant de moi ?" pensa Bilbo) – et j'espère en tout cas qu'ils ne lui feront aucun mal. »

Parvenus en bordure du cercle de lumières, ils poussèrent tout à coup Bilbo par-derrière. Avant qu'il n'ait pu enfiler son anneau, il trébucha et se retrouva en plein dans la lueur du feu et des torches. C'était raté. Toutes les lumières s'éteignirent de nouveau et l'obscurité totale les enveloppa.

S'ils avaient eu du mal à se rassembler la première fois, ce fut bien pire cette fois-ci. Et le hobbit restait introuvable. Chaque fois qu'ils se comptaient, ils arrivaient toujours à treize. Ils appelèrent et crièrent : « Bilbo Bessac ! Hobbit ! Hé ! le hobbit, mais où êtes-vous donc ? Maudit hobbit, qu'il s'emberlificote ! » et autres exclamations

du même genre, mais il n'y eut pas de réponse.

Ils avaient abandonné tout espoir de le retrouver quand Dori trébucha sur lui par le plus grand des hasards. Dans le noir, il avait buté contre ce qu'il avait pris pour une bûche, avant de se rendre compte que c'était le hobbit, enroulé sur lui-même et dormant comme un loir. Ils durent le secouer longtemps avant qu'il ne se réveille, et lorsqu'il revint à lui, il n'était pas content du tout.

« Je faisais un merveilleux rêve, grogna-t-il, et j'avais droit à un délicieux repas. »

« Catastrophe ! Voilà qu'il se met à parler comme Bombur, dirent-ils. Cessez de nous rebattre les oreilles. Ces dîners-là ne valent rien et ne se partagent pas. »

« Ils valent mieux que tout ce qu'on peut trouver dans cet horrible endroit », marmonna-t-il en s'étendant tout près des nains, cherchant à se rendormir pour retrouver son rêve.

Mais les lumières de la forêt n'étaient pas mortes pour autant. Quelques heures plus tard, alors que la nuit devait être assez avancée, Kili, qui montait la garde, vint encore une fois les réveiller :

« Les mêmes lueurs viennent de réapparaître tout près d'ici – des centaines de torches et de nombreux feux ont dû s'allumer soudain comme par magie. Écoutez-moi ces chants et ces harpes ! »

Après être restés étendus pendant quelque temps, tendant l'oreille, ils ne purent résister à l'envie de s'approcher, déterminés à obtenir de l'aide. Alors ils se relevèrent, et cette fois, coururent au désastre. Le festin qui s'offrait à leurs yeux était encore plus grandiose qu'avant ; et au bout d'une longue rangée de convives était assis un roi sylvain aux cheveux dorés, couronné de feuilles comme Bombur l'avait vu dans son rêve. Les elfes s'échangeaient des plats de main en main et par-dessus les feux ; certains jouaient de la harpe et plusieurs chantaient. Leur chevelure luisante était parsemée de fleurs, des bijoux verts et blancs brillaient sur leurs cols et sur leurs ceintures, et leurs visages et leurs chants débordaient d'allégresse. Leurs voix, d'une beauté claire et sonore, emplissaient toute la clairière quand Thorin s'immisça parmi eux.

Un silence de mort s'abattit soudain. Toutes les lumières s'éteignirent. Les feux s'évaporèrent en colonnes de fumée noire. Des cendres et des poussières assaillirent les yeux des nains, et le bois résonna une nouvelle fois de leurs clameurs et de leurs cris.

Bilbo se mit à courir en cercles (ou du moins le croyait-il) et à appeler en vain : « Dori, Nori, Ori, Oin, Gloin, Fili, Kili, Bombur, Bifur, Bofur, Dwalin, Balin, Thorin Lécudechesne », alors que d'autres, qu'il ne pouvait voir ou sentir, faisaient de même tout autour de lui (en y ajoutant « Bilbo ! » bien sûr). Mais les cris des autres ne cessaient de s'éloigner et de s'affaiblir, et s'il crut d'abord entendre des hurlements

et des appels au secours loin dans la forêt, ils finirent par s'évanouir complètement, et le hobbit se retrouva seul dans le silence total et le noir absolu.

Il s'était rarement senti aussi désespéré. Mais il ne tarda pas à se rendre compte qu'il était inutile de tenter quoi que ce soit avant que le jour lui apporte un peu de lumière, et tout à fait insensé de partir à tâtons et de se fatiguer, sans l'espoir d'un petit déjeuner pour lui redonner des forces. Alors il s'assit par terre, adossé contre un arbre, et se mit à songer encore une fois (ce ne serait pas la dernière) à son trou de hobbit, désormais loin derrière, et à ses garde-manger mirobolants. Il était loin dans ses rêveries d'œufs, de bacon, de beurre et de toasts, quand il sentit quelque chose le frôler. On eût dit une grosse ficelle collante qui se frottait à sa main gauche ; et lorsqu'il tenta de remuer, il s'aperçut que ses jambes étaient déjà entortillées dans cette substance, si bien qu'en se relevant, il tomba à la renverse.

Puis la grosse araignée, qui s'était affairée à le ligoter pendant qu'il sommeillait, s'avança par-dérrière le hobbit et se jeta sur lui. Seuls les yeux de la créature étaient visibles, mais il pouvait sentir ses pattes velues, alors qu'elle s'employait à tisser son abominable toile tout autour de ses membres. Heureusement qu'il avait retrouvé ses esprits à temps. Quelques secondes de plus et il eût été incapable de bouger. Même alors, il dut lutter contre elle de toutes ses forces pour se libérer. Il repoussa sa hideuse forme à mains nues – elle essayait de l'empoisonner pour l'engourdir, comme le font les petites araignées avec les mouches –, puis il se souvint de son épée et la tira du fourreau. Alors l'araignée fit un bond en arrière, et il put couper les liens qui lui retenaient les jambes. Ensuite, ce fut son tour d'attaquer. L'araignée n'était manifestement pas habituée à voir sa proie brandir un tel dard ; sinon, elle se serait sauvée plus vite. Bilbo se rua sur elle avant qu'elle ne déguerpisse et lui asséna un coup d'épée en plein dans les yeux. Devenue folle, elle se mit à danser et à sautiller, remuant les pattes en d'horribles spasmes. Bilbo l'acheva d'un deuxième coup, puis il s'écroula et perdit connaissance pendant un long moment.

La forêt était baignée de son habituel demi-jour grisâtre quand il revint à lui. L'araignée gisait sans vie à ses côtés, et la lame de son épée était tachée de noir. Il ne sut dire pourquoi, mais le fait d'avoir tué l'araignée géante, tout seul, en pleine nuit, et sans l'aide du magicien ou des nains ou de quiconque, eut un drôle d'effet sur lui. M. Bessac se sentait différent, plus féroce et plus courageux malgré son ventre vide, tandis qu'il essayait son épée dans l'herbe et la remettait au fourreau.

« Je vais te donner un nom, lui dit-il : je t'appellerai *Dard*. »

Après quoi, il partit en reconnaissance. La forêt demeurerait

silencieuse et sinistre, mais avant d'en sortir, il fallait d'abord aller à la recherche de ses amis, qui n'étaient sûrement pas bien loin, à moins qu'ils n'aient été capturés par les elfes (ou des choses plus monstrueuses). Bilbo sentait qu'il serait imprudent de crier, et il resta longuement à se demander dans quelle direction se trouvait le sentier, et où il devait se rendre en premier pour retrouver les nains.

« Jamais, au grand jamais, nous n'aurions dû ignorer les conseils de Beorn... et aussi ceux de Gandalf ! se lamenta-t-il. Nous voilà dans un beau pétrin, maintenant ! Nous ! Comme j'aimerais que ce soit *nous* : rester tout seul est insupportable. »

En fin de compte, il dut deviner de son mieux la provenance exacte des appels au secours qu'il avait entendus dans la nuit – et par chance (la nature l'avait bien servi à cet égard) il devina plutôt bien, comme nous le verrons. Maintenant décidé, il s'avança aussi furtivement qu'il le put. Les hobbits savent être furtifs, en particulier dans les bois, comme je vous l'ai déjà dit ; et Bilbo avait mis son anneau avant de se lancer. C'est pourquoi les araignées ne le virent pas plus qu'elles ne l'entendirent arriver.

Il avait réussi à se frayer un bon bout de chemin sans faire de bruit, lorsqu'il vit en avant un endroit particulièrement sombre et dense, d'une noirceur qui surpassait celle de la forêt même, comme un lambeau de nuit resté accroché aux arbres. En s'approchant, il comprit qu'il s'agissait d'un vaste réseau de toiles d'araignées entremêlées, tissées l'une par-dessus l'autre. Soudain, il vit aussi qu'il y avait des araignées de taille monstrueuse nichées dans les branches au-dessus de lui : invisible ou pas, il tremblait de peur à l'idée qu'elles puissent deviner sa présence. Caché derrière un arbre, il en observa quelques-unes pendant un instant, et c'est alors qu'il s'aperçut, dans le calme immobile de la forêt, que ces créatures immondes se parlaient entre elles. Leurs voix se résumaient à de faibles grincements et sifflements, mais il comprenait tout de même une bonne partie de ce qu'elles disaient. Elles parlaient des nains !

« Ils nous ont donné du fil à retordre, mais ça en valait la peine, dit l'une. C'est vraiment une sale cuirasse qu'ils ont là, mais je parie qu'il y a du bon jus là-dedans. »

« Pour sûr qu'on va se régaler, quand ils auront macéré un peu », dit une autre.

« Faut pas les laisser croupir trop longtemps, dit une troisième. Ils sont pas aussi gras qu'ils le devraient. C'est à croire qu'ils ont pas mangé à leur faim, ces derniers temps. »

« Tuons-les, que je dis, siffla une quatrième, tuons-les maintenant et laissons-les pendouiller un peu, le temps qu'ils se raidissent. »

« Je parie qu'ils sont déjà morts », dit la première.

« Oh ! que non. Je viens d'en voir un qui se démenait. Il vient de

se réveiller, m'est avis, après un beauuuu petit somme. Je vais vous montrer. »

L'une de ces araignées obèses courut alors le long d'une corde, jusqu'à une douzaine de paquets suspendus en rangée à une haute branche. Scrutant les ombres, Bilbo les vit pour la première fois et fut glacé d'horreur en apercevant un pied de nain qui dépassait de certains d'entre eux ou, çà et là, un bout de nez, de barbe ou de capuchon.

L'araignée fila tout droit vers le plus gros paquet – « C'est ce pauvre vieux Bombur, évidemment », pensa Bilbo – et planta ses crochets dans le nez qui dépassait. Il y eut un cri étouffé à l'intérieur, et un orteil tressauta et frappa l'araignée d'un bon coup. Bombur était encore en vie. Il y eut comme un bruit de ballon mou botté avec vigueur, et l'araignée enragée tomba de la branche et ne se rattrapa que juste à temps, à l'aide de son propre fil.

Les autres éclatèrent de rire. « T'avais bien raison, dirent-elles, elle est vivante, cette viande, y a pas à dire ! »

« Pas pour longtemps », siffla l'araignée en colère tout en remontant à la branche.

Bilbo comprit que le moment était venu d'agir. Il ne pouvait grimper jusqu'à elles, et il n'avait pas d'arc ; mais en regardant autour de lui, il vit qu'un petit ruisseau passait jadis à cet endroit et que plusieurs pierres se trouvaient au fond de son lit asséché. Bilbo lançait assez bien, et il ne tarda pas à trouver un beau gros galet en forme d'œuf qui convenait parfaitement à sa main. Étant garçon, il s'était souvent exercé à lancer des pierres, si bien que les lapins et les écureuils, et même les oiseaux, déguerpissaient au plus vite en le voyant se pencher ; et même devenu adulte, il avait passé beaucoup de temps à jouer au palet, aux fléchettes, au tir à la baguette, aux boules, aux neuf-quilles et à tous ces jeux tranquilles qui consistent à viser et à lancer – en fait, il savait faire bien des choses que je n'ai pas eu le temps de vous raconter, en plus de lancer des ronds de fumée, jouer aux énigmes et faire la cuisine. Mais ce n'est pas le moment. Tandis qu'il ramassait des pierres, l'araignée s'était rendue jusqu'à Bombur et sa vie était en danger. Alors Bilbo tira. Et vlan ! la pierre frappa l'araignée directement sur la tête : elle perdit conscience, tomba de la branche et s'écrasa par terre, pattes recroquevillées.

La deuxième pierre siffla à travers une grande toile et en rompit les fils, cueillant du même coup l'araignée qui était pendue au milieu, et paf ! elle tomba raide morte. Ces attaques répétées semèrent l'agitation dans la colonie d'araignées, et elles oublièrent les nains pour un temps, vous pouvez me croire. Elles ne voyaient pas Bilbo, mais elles discernaient assez bien d'où provenaient les pierres. Rapides

comme l'éclair, elles se jetèrent sur le hobbit en courant et en se balançant, répandant leurs fils dans toutes les directions, et l'espace fut saturé de pièges en vibration.

Mais Bilbo ne tarda pas à se faufiler vers un autre endroit. Il lui vint l'idée d'attirer ces furieuses araignées de manière à les éloigner des nains, s'il le pouvait : piquer leur curiosité, les exciter et les irriter tout à la fois. Une cinquantaine s'étaient déjà massées à l'endroit où il se trouvait auparavant, alors il leur lança encore quelques pierres, visant aussi celles qui s'étaient arrêtées derrière ; puis il se mit à danser parmi les arbres et à chanter un refrain qui les rendrait folles de rage et les inciterait toutes à le suivre, et que les nains pourraient également entendre.

Voici ce qu'il chanta :

*La vieille folle ne fait que tisser !
La vieille folle ne peut me trouver !
La Vénéneuse !
L'Empoisonneuse !
Arrête, mais arrête-toi,
Arrête de tisser et cherche-moi !*

*Vieille Niquedouille, qu'elle est niaise !
Vieille Niquedouille, qu'elle est obèse !
La Vénéneuse !
L'Empoisonneuse !
Descends, mais descends de là ;
Là-haut, tu ne m'attraperas pas !*

Pas très bon, direz-vous, mais il faut vous rappeler qu'il inventait à mesure, dans des circonstances qui ne s'y prêtaient guère. Quoi qu'il en soit, il obtint l'effet escompté. Tout en chantant, il leur lança encore quelques pierres et frappa du pied. Pratiquement toutes les araignées furent à ses trousses : certaines se laissèrent descendre au sol, d'autres accoururent le long des branches, se balancèrent d'arbre en arbre, ou tissèrent de nouveaux fils dans les ténèbres épaisses. Elles se dirigeaient vers lui beaucoup plus vite qu'il ne l'aurait cru. Leur colère était terrible à voir. Car en plus des pierres qu'il leur lançait, *Empoisonneuse* n'a jamais fait plaisir à aucune araignée, et *Niquedouille*, bien sûr, a de quoi insulter tout le monde.

Bilbo courut alors à toutes jambes vers un nouvel endroit, mais plusieurs araignées s'étaient dispersées dans la clairière où elles vivaient, et s'affairaient à tisser des toiles un peu partout entre les fûts des arbres. Très vite, le hobbit se trouverait pris au piège, cerné de toutes parts par une épaisse barrière – c'était du moins ce que les araignées envisageaient. Entouré de ces monstres, Bilbo rassembla son courage et entonna un nouveau refrain :

*Lob la Feignante et Cob la Démente
ont des pièges à me tendre.*

*Aucune proie n'est meilleure que moi,
mais elles ne peuvent me surprendre !*

*Me voici à votre merci ;
vous voilà, paresseuses et molles.
Jamais vous ne me piègez ici
dans vos trames folles.*

Sur ce, il se retourna et constata que la dernière trouée entre deux grands arbres venait d'être fermée par une toile. Mais par chance, ce n'était pas une toile à proprement parler, seulement de longs fils d'araignée doublement épais, tissés rapidement dans un mouvement de va-et-vient. Il dégaina sa petite épée, trancha les fils et s'en fut en chantant.

Mais les araignées virent l'épée (sans savoir ce que c'était, je suppose), et elles se lancèrent immédiatement à la poursuite du hobbit, sur le sol et dans les branches, gonflant l'abdomen, agitant leurs crochets et leurs pattes velues. Écumantes de rage sous leurs yeux protubérants, elles suivirent Bilbo dans la forêt aussi loin qu'il osa se rendre. Puis, plus doucement qu'une souris, il revint sur ses pas.

Il savait qu'il ne disposait que de très peu de temps avant que les araignées ne décident de rebrousser chemin, furieuses, pour s'occuper des nains. Entre-temps, il devait les tirer de ce mauvais pas. Le plus dur pour lui fut de se hisser jusqu'à cette longue branche où les paquets étaient suspendus. Je ne pense pas qu'il y serait arrivé sans l'aide d'un gros fil qu'une araignée avait, par chance, laissé pendre derrière elle : il collait à la peau et lui blessa la main, mais lui permit de grimper là-haut – où il fut accueilli par une vieille araignée cruelle, obèse et lente, à qui l'on avait confié la garde des prisonniers, et qui passait son temps à les pincer pour découvrir lequel était le plus juteux. Elle étudiait la possibilité de commencer le festin sans les autres, mais M. Bessac était pressé, et avant que l'araignée n'ait compris ce qui se passait, elle sentit son dard la transpercer et tomba sans vie du haut de la branche.

Bilbo dut alors s'employer à délivrer un premier nain. Mais comment faire ? S'il coupait le fil qui le retenait, le pauvre nain irait s'écraser au sol, après une assez longue chute. Il rampa le long de la branche en se tortillant (sur quoi les nains se balancèrent au bout de leurs cordes comme des fruits mûrs) et atteignit le premier paquet.

« Fili ou Kili, pensa-t-il en apercevant le bout d'un capuchon bleu sur le dessus. Probablement Fili », se dit-il en voyant le long nez qui dépassait entre les fils entortillés. En se penchant, il parvint à trancher la plupart des fils collants, épais comme de la corde, qui enserraient la victime ; puis, avec un coup de pied et quelques contorsions, Fili apparut en effet, plus ou moins libre. Bilbo, j'en ai peur, ne put s'empêcher de rire en le voyant agiter ses membres engourdis, retenu

par le fil d'araignée qui lui passait sous les aisselles, comme un pantin qui se dandine au bout d'une corde.

Fili fut hissé sur la branche tant bien que mal, puis il aida le hobbit de son mieux, même s'il se sentait très affaibli par le poison de l'araignée, et très nauséeux après être resté suspendu une bonne partie de la nuit et de la journée du lendemain, emmailloté de la tête aux pieds à l'exception de son seul nez (ce qui lui permit au moins de respirer). Il lui fallut une éternité pour enlever cette colle répugnante de ses yeux et de ses sourcils ; quant à sa barbe, il dut la tailler en grande partie. Bref, à eux deux, ils purent remonter les nains un à un, et trancher leurs liens. Aucun ne se portait mieux que Fili, et certains d'entre eux n'allaient pas bien du tout. Quelques-uns avaient à peine pu respirer (avoir un long nez est parfois utile, comme vous le voyez), d'autres avaient reçu davantage de venin.

Kili, Bifur, Bofur, Dori et Nori furent secourus de cette manière. Le pauvre vieux Bombur était si épuisé – vu son embonpoint, il s'était fait constamment tâter et pincer – qu'il ne put rester sur la branche et tomba au sol comme une grosse poire, fort heureusement sur un lit de feuilles, et resta étendu là. Mais il restait encore cinq nains suspendus à l'extrémité de la branche quand les araignées commencèrent à revenir, plus enragées que jamais.

Bilbo se rendit immédiatement à l'autre bout de la branche, tout près du tronc, et repoussa celles qui tentaient d'y monter. Il avait retiré son anneau pour secourir Fili et avait oublié de le remettre, aussi elles se mirent à crachoter et à siffler :

« Maintenant, on te voit, sale petite créature ! On va te manger et laisser ta carcasse pendue à un arbre. Fichtre ! il a un dard ? Qu'importe, on va l'attraper quand même, puis on va le suspendre la tête en bas pendant un jour ou deux. »

Pendant ce temps, les nains se chargèrent de délivrer les leurs, tailladant les liens avec leurs couteaux. Tous allaient bientôt être libres, mais leur évasion demeurerait incertaine. Ils s'étaient laissés attraper assez facilement la nuit précédente, mais ils avaient été pris à l'improviste, dans le noir. Cette fois, une terrible lutte s'annonçait.

Soudain, Bilbo se rendit compte que des araignées s'étaient rassemblées autour de Bombur, qu'elles l'avaient de nouveau ficelé et qu'elles l'emmenaient en le traînant sur le sol. Bilbo brandit sa lame et fendit l'air avec un grand cri, chargeant les araignées. Elles battirent bientôt en retraite ; et il dégringola du haut de l'arbre et atterrit au beau milieu de celles qui se trouvaient au sol. Sa petite épée était une nouveauté pour elles, qui n'avaient jamais vu pareil aiguillon. Comme elle dardait de-ci de-là ! Elle brillait de plaisir tandis qu'il s'acharnait sur les araignées. Une demi-douzaine tombèrent sous ses coups avant que les autres ne prennent la fuite, laissant Bombur entre les mains de

Bilbo.

« Descendez ! Descendez ! cria-t-il aux nains dans l'arbre. Ne restez pas là-haut dans les mailles du filet ! » Car il vit que les araignées fourmillaient dans tous les arbres voisins, et rampaient le long des branches surplombant les nains.

Ces derniers se laissèrent descendre à leur tour, sautèrent ou tombèrent, onze au total, tous ramassés en tas. La plupart flageolaient sur leurs jambes, tout juste capables de se tenir debout. Ils étaient enfin réunis, douze en comptant le pauvre vieux Bombur, soutenu de chaque côté par son cousin Bifur et son frère Bofur. Bilbo dansait dans la clairière et agitait son Dard, alors que tout autour et au-dessus, des centaines d'araignées en colère les lorgnaient avec de gros yeux ronds. La situation semblait assez désespérée.

C'est alors que commença la lutte. Quelques nains étaient armés de couteaux, d'autres tenaient des bâtons, et tous avaient accès à des pierres ; Bilbo pouvait compter sur son poignard elfique. Coup sur coup, les araignées furent repoussées, et nombre d'entre elles trouvèrent la mort. Mais cela ne pouvait pas durer. Bilbo était tout bonnement épuisé ; de tous ses compagnons, seulement quatre tenaient encore fermement sur leurs jambes, et bientôt ils seraient submergés comme des mouches sans défense. Déjà les araignées se mettaient de nouveau à tisser leurs toiles entre les arbres autour d'eux.

Bilbo n'eut finalement d'autre choix que de révéler aux nains l'existence de son anneau. Ce n'était pas de gaieté de cœur, mais son plan l'exigeait.

« Je vais bientôt disparaître, dit-il. J'attirerai les araignées à moi, si je peux ; et vous devrez rester ensemble et fuir dans la direction opposée. Là-bas à gauche, c'est plus ou moins le chemin qui mène à l'endroit où nous avons aperçu les feux des elfes pour la dernière fois. »

Les nains étaient tout étourdis, et Bilbo eut du mal à se faire comprendre au milieu des cris, des coups de bâton et des pierres qui sifflaient de tous côtés ; mais il vit enfin qu'il ne pouvait plus attendre – les araignées refermaient lentement leur étau sur eux. Il enfila soudain son anneau et, au grand étonnement des nains, disparut.

On entendit bientôt des cris parmi les arbres sur la droite. « Feignante ! Empoisonneuse ! » Les araignées en furent toutes retournées. Elles s'arrêtèrent net, et certaines se dirigèrent du côté de la voix. « Empoisonneuse » les enrageait à ce point qu'elles en perdaient la raison. Alors Balin, qui avait compris le plan de Bilbo mieux que quiconque, organisa une attaque. Les nains se ramassèrent en une masse serrée et lancèrent une pluie de pierres, chargeant les araignées à gauche et perçant leurs rangs. Quelque part derrière elles, les chansons et les cris cessèrent subitement.

Les nains, espérant de tout cœur que Bilbo n'avait pas été pris, se pressèrent en avant. Pas assez rapidement, toutefois. Épuisés et malades, ils allaient clopin-cloplant, malgré les nombreuses araignées qui les talonnaient. De temps à autre, ils se retournaient pour venir à bout des créatures qui les rattrapaient ; et déjà, des araignées étaient montées aux arbres et jetaient de longs fils collants sur leur passage.

Les choses s'envenimaient une fois de plus quand, tout à coup, Bilbo réapparut et chargea par le flanc les araignées stupéfaites.

« Fuyez ! Fuyez ! s'écria-t-il. Mon Dard s'occupera d'elles ! »

Ce qu'il fit. Ses coups portaient devant et derrière, tailladant les fils d'araignée, tranchant leurs pattes, transperçant leurs ventres bouffis lorsqu'elles s'approchaient trop. Les araignées se gonflèrent de rage, sifflant d'horribles jurons de leur bouche baveuse et écumante ; mais Dard les glaçait d'une peur mortelle et elles n'osaient s'en approcher, maintenant qu'il était revenu. Elles eurent beau jurer autant qu'elles le purent ; leurs proies s'éloignaient, lentement mais sûrement. Le combat fut des plus terribles, et sembla durer des heures. Mais enfin, à l'instant où Bilbo se sentait incapable d'asséner un coup de plus, les araignées s'avouèrent vaincues et cessèrent soudain de les pourchasser, rentrant vers leur sombre colonie d'un air dépité.

Les nains constatèrent alors qu'ils étaient arrivés en bordure d'une clairière où les elfes étaient venus. Était-ce l'une de celles qu'ils avaient vues la nuit précédente ? Ils ne purent le dire. Mais une bonne magie semblait subsister à cet endroit, et les araignées n'osaient s'y aventurer. Du moins, la forêt luisait d'un éclat plus vert, ses ramures étaient moins épaisses et moins menaçantes, et ils purent s'y reposer et reprendre leur souffle.

Ils firent halte pendant quelque temps, hors d'haleine ; mais ils ne tardèrent pas à poser des questions. Ils demandèrent à ce qu'on leur explique en détail toute cette histoire de disparition ; et la découverte de l'anneau les intéressa à tel point qu'ils en oublièrent pour un temps leurs soucis. Balin, en particulier, insista pour que l'histoire de Gollum, avec ses énigmes et tout, lui soit entièrement racontée à nouveau, en y remettant l'anneau en contexte. Mais au bout d'un certain temps, le jour se mit à faiblir et ils posèrent d'autres questions. Où étaient-ils, où se trouvait leur sentier, comment faire pour trouver des vivres, et quelle était la prochaine étape ? Ils ne cessaient de se le demander, et comme ils n'avaient pas eux-mêmes les réponses, ils se tournaient vers le petit Bilbo pour les obtenir. Comme vous le voyez, leur opinion de M. Bessac avait changé du tout au tout, et ils le respectaient de plus en plus (comme Gandalf le leur avait prédit). Ils s'attendaient d'ailleurs à ce qu'il leur propose un merveilleux plan pour les tirer d'affaire, et pas un seul ne ronchonnait. Ils n'étaient que trop conscients d'avoir échappé à une mort certaine grâce au hobbit,

et ils l'en remercièrent plusieurs fois. Quelques-uns allèrent même jusqu'à se lever, et s'inclinèrent jusqu'à terre devant lui, mais leurs jambes cédèrent sous l'effort et ils ne purent se remettre sur pied pendant un certain temps. Même si Bilbo leur avait tout expliqué au sujet de sa disparition, cela ne diminuait en rien leur opinion de lui, car ils voyaient qu'il avait du cran et de la chance, en plus d'un anneau magique – trois choses extrêmement utiles. En fait, ils furent si élogieux que Bilbo commença à se dire qu'il avait peut-être un peu l'étoffe d'un brave aventurier, tout compte fait ; reste qu'il se serait senti beaucoup plus brave s'il avait eu quelque chose à se mettre sous la dent.

Mais il n'y avait rien à manger, rien du tout, et aucun d'entre eux n'avait la force d'aller en quête de nourriture ou du sentier qu'ils avaient quitté. Le sentier ! Bilbo, extrêmement fatigué, n'avait aucune autre idée. Son regard vague restait fixé sur les arbres qui se dressaient devant lui à l'infini ; et au bout d'un moment, tous retombèrent dans le silence. Tous sauf Balin. Longtemps après que les autres se furent tus, fermant leurs lourdes paupières, il continua à marmonner et à rire tranquillement.

« Gollum ! Ça, par exemple ! Alors, c'est comme ça qu'il s'est faufilé à mon nez et à ma barbe, hein ? Maintenant, je comprends ! Doucement, en catimini, n'est-ce pas, monsieur Bessac ? Et ses boutons éparpillés devant la porte ! Ce cher vieux Bilbo... Bilbo... Bilbo... bo... bo... bo... » Puis il s'endormit, et ce fut le silence complet pendant un long moment.

Tout à coup, Dwalin entrouvrit les yeux et jeta un regard alentour. « Où est Thorin ? » demanda-t-il.

Ils eurent soudain un choc terrible. Bien sûr, ils n'étaient que treize : douze nains et le hobbit. Où donc était passé Thorin ? Ils se demandèrent quel triste sort il avait subi, entre les griffes d'un sortilège ou encore de monstres odieux ; et ils frissonnèrent dans l'immensité de la forêt. Ils tombèrent tour à tour dans un sommeil agité, peuplé d'horribles cauchemars, tandis que le crépuscule se fondait en nuit noire ; et c'est là que nous les quitterons pour l'instant, trop malades et trop las pour poster des gardes ou pour veiller à tour de rôle.

Thorin avait été pris bien avant eux. Vous vous rappelez comment Bilbo s'était endormi comme une bûche en pénétrant dans l'un des cercles de lumière ? Thorin s'était avancé la fois suivante, et à l'instant où les lumières s'étaient éteintes, il était tombé comme une pierre sous l'enchantement. Tout le tumulte des nains perdus dans la nuit, les cris qu'ils jetèrent au moment où les araignées les attrapaient et les ficelaient, et toute la rumeur du combat le lendemain – il n'avait rien entendu de cela. Alors les Elfes sylvains étaient venus à lui,

l'avaient ligoté, puis emmené.

Les gens qui festoyaient étaient bien sûr des Elfes sylvains. Ces gens ne sont pas malveillants. S'ils ont un défaut, c'est leur méfiance à l'égard des étrangers. Et malgré leur puissante magie, même en ce temps-là ils étaient sur leurs gardes. C'était un peuple distinct des Hauts Elfes de l'Ouest, plus dangereux qu'eux, et moins sage. Car la plupart de ces elfes (de même que leurs semblables, dispersés dans les collines et les montagnes) descendaient des anciennes tribus qui ne s'étaient jamais allés en Faerie, dans l'Ouest. Les Elfes clairs, les Elfes profonds et les Elfes marins, eux, s'y étaient rendus, et durant les nombreux siècles où ils vécurent là-bas, ils devinrent plus beaux, plus sages et plus érudits, et ils inventèrent cet art qui leur permet de créer des choses belles et merveilleuses par le savoir-faire et la magie, avant que certains d'entre eux ne décident de revenir dans le Vaste Monde. Les Elfes sylvains s'attardèrent en ce Vaste Monde dans le crépuscule de notre Soleil et de notre Lune, mais ils préféraient de beaucoup les étoiles ; et ils errèrent sous les grands arbres, dans les vastes forêts de contrées aujourd'hui perdues. Ils habitaient souvent à l'orée des bois, dont ils s'évadaient de temps à autre pour aller chasser, ou pour chevaucher et courir à travers la plaine, au clair de lune et sous les étoiles ; et après la venue des Hommes, ils recherchèrent toujours davantage la pénombre et le crépuscule. Mais ils étaient et demeurent des elfes, c'est-à-dire de Bonnes Gens.

Dans une grande caverne à quelques milles derrière l'orée de Grand'Peur, du côté est, vivait en ce temps-là leur plus grand roi. Devant ses gigantesques portes de pierre coulait une rivière descendue des hauteurs de la forêt, qui plus loin se déversait dans les marécages au pied des hautes terres boisées. Cette grande caverne, où d'innombrables galeries s'ouvraient dans toutes les directions, s'étendait loin sous terre et comptait de nombreux passages qui débouchaient sur de vastes salles ; mais elle était moins sombre et autrement plus habitable que les grottes des gobelins, beaucoup plus profondes et plus périlleuses. En fait, les sujets du roi vivaient et chassaient surtout dans la forêt, à l'air libre, et ils habitaient dans des maisons ou des huttes construites au sol et dans les arbres. Le hêtre était leur espèce favorite. La caverne du roi lui servait de palais, et c'était la place forte qui gardait son trésor et qui protégeait son peuple des ennemis des elfes.

C'était aussi un cachot pour ses prisonniers. Thorin fut donc emmené jusqu'à la caverne – sans grande délicatesse, car ces elfes n'aimaient guère les nains, et croyaient qu'il était de leurs ennemis. Au temps jadis, ils avaient fait la guerre à certains nains, qu'ils accusaient d'avoir volé leur trésor. Il faut dire, en toute justice, que les nains ne le voyaient pas de cet œil, disant qu'ils n'avaient fait que

reprendre leur dû, car le Roi elfe avait fait appel à eux pour façonner son or et son argent bruts, puis avait refusé de les rémunérer. Si le Roi elfe avait une faiblesse, c'était la convoitise des biens précieux, surtout l'argent et les pierres blanches ; et même si son trésor était somptueux, ses désirs n'étaient jamais assouvis, tant que ses richesses n'égalertaient pas celles des autres seigneurs elfes d'antan. Son peuple n'avait jamais creusé les mines ou travaillé les pierres et les métaux précieux, pas plus qu'il ne s'adonnait régulièrement au commerce ou à l'agriculture. Tout cela était bien connu des nains en général, quoique la famille de Thorin n'ait jamais été mêlée à cette vieille querelle que je viens d'évoquer. C'est pourquoi Thorin s'offusqua beaucoup du traitement que les elfes lui réservèrent, quand ils le libérèrent du sortilège et qu'il revint à lui ; et il était bien décidé à ne pas leur souffler un traître mot de l'or et des bijoux qu'il était venu reprendre.

Le roi posa sur lui des yeux sévères quand le nain fut emmené devant lui, et il lui adressa de nombreuses questions. Mais Thorin ne voulut répondre qu'une chose, c'est qu'il était affamé.

« Pourquoi vous et les vôtres avez-vous, par trois fois, essayé d'attaquer mes gens au milieu de leurs réjouissances ? » demanda le roi.

« Nous ne les avons pas attaqués, répondit Thorin ; nous étions venus quémander, car nous avions faim. »

« Où sont passés vos amis, et que font-ils ? »

« Je ne sais pas, mais je suppose qu'ils meurent de faim dans la forêt. »

« Que faisiez-vous dans la forêt ? »

« Nous cherchions à manger et à boire, car nous avions faim. »

« Mais qu'est-ce qui vous a amenés dans la forêt en premier lieu ? » demanda le roi d'un ton courroucé.

Sur quoi, Thorin se tut, refusant de prononcer un mot de plus.

« Très bien ! dit le roi. Emmenez-le et mettez-le sous bonne garde, jusqu'à ce qu'il se décide à nous dire la vérité, dût-il attendre un siècle. »

Alors les elfes l'attachèrent avec des sangles et l'enfermèrent dans l'une de leurs plus profondes grottes, derrière de lourdes portes en bois, et ils le laissèrent à lui-même. Ils lui donnèrent à manger et à boire, ces deux choses en abondance, quoique sans raffinement ; car les Elfes sylvains, contrairement aux gobelins, étaient plutôt cléments, même envers leurs pires ennemis, lorsqu'ils les capturaient. Les araignées géantes étaient les seules choses vivantes envers lesquelles ils se montraient impitoyables.

Le pauvre Thorin demeura alors dans le cachot du roi ; et quand il fut complètement rassasié de pain, de viande et d'eau, il commença à se demander ce que ses malheureux compagnons étaient devenus. Il

ne tarda pas à le découvrir ; mais cela doit attendre le chapitre suivant, et le début d'une nouvelle aventure au cours de laquelle le hobbit se révéla très utile une fois de plus.

IX

Treize tonneaux à la dérive

Le lendemain du combat contre les araignées, Bilbo et les nains firent une dernière tentative désespérée pour trouver une issue avant de mourir de faim et de soif. Ils se levèrent et marchèrent d'un pas chancelant dans la direction que huit d'entre eux, sur un total de treize, croyaient être celle du sentier ; mais ils ne purent jamais savoir s'ils avaient eu raison. Le demi-jour de la forêt laissait de nouveau place à la noirceur de la nuit, quand surgit tout à coup l'éclat de nombreuses torches tout autour d'eux, comme des centaines d'étoiles rouges. De l'ombre, bondirent des Elfes sylvains armés d'arcs et de lances, et ils sommèrent les nains de s'arrêter.

Il n'y eut aucune idée de résistance. Même si les nains n'avaient pas été dépourvus au point de se laisser capturer volontiers, leurs petits couteaux, les seules armes qu'ils avaient, ne pouvaient absolument rien contre les flèches des elfes capables d'atteindre un œil d'oiseau en pleine nuit. Ils firent donc halte et se contentèrent de s'asseoir et d'attendre – tous sauf Bilbo, qui glissa son anneau à son doigt et se mit rapidement à l'écart. Ainsi, quand les elfes attachèrent les nains l'un à la suite de l'autre en une longue file, et comptèrent les prisonniers, ils ne trouvèrent ni ne comptèrent jamais le hobbit.

Pas plus qu'ils ne l'entendirent ni ne le sentirent, marchant derrière eux à bonne distance, guidé par la lueur des torches, tandis qu'ils conduisaient leurs prisonniers à travers la forêt. Chaque nain avait les yeux bandés, ce qui ne changeait pas grand-chose, car même Bilbo, en regardant autour de lui, ne pouvait voir où ils allaient, et ni lui ni les autres n'auraient su dire d'où ils étaient partis. Bilbo eut du mal à les suivre, car les elfes obligeaient les nains à aller aussi vite qu'ils le pouvaient, fatigués comme ils étaient, et très malades aussi. Le roi leur avait ordonné de se hâter. Soudain, les torches s'arrêtèrent, et le hobbit eut tout juste le temps de les rejoindre avant qu'elles ne commencent à franchir le pont. Ce pont menait à la demeure du roi, de l'autre côté de la rivière qui coulait, rapide et sombre, à ses pieds. Devant eux, des portes s'ouvraient de chaque côté d'une énorme caverne qui s'enfonçait dans un talus escarpé, entièrement recouvert

d'arbres. À cet endroit, les grands hêtres s'avançaient jusque sur la berge et trempaient leurs racines dans l'eau.

Les elfes traversèrent le pont en poussant brusquement leurs prisonniers, mais Bilbo hésita à l'arrière. L'ouverture de la caverne ne lui plaisait pas du tout ; mais, ne voulant pas abandonner ses amis, il se décida juste à temps et se précipita sur les talons des derniers elfes, avant que les grandes portes du roi ne se referment sur eux avec un claquement métallique.

À l'intérieur, des torches rouges éclairaient les passages, et les gardes chantaient tandis qu'ils avançaient dans ce dédale de tunnels sinueux et remplis d'échos. Contrairement à ceux que creusent les gobelins dans leurs cités, ils étaient étroits et peu profonds, et l'air y était respirable. Dans une grande salle, aux piliers taillés dans la pierre vive, siégeait le Roi elfe sur un fauteuil de bois sculpté. Sur sa tête était posée une couronne de baies et de feuilles rouges, car l'automne était revenu ; mais au printemps, des fleurs des bois décoraient son front. Il tenait dans sa main un bâton de chêne sculpté.

Les prisonniers furent amenés devant lui ; et s'il les regarda d'un air sévère, il demanda pourtant à ses hommes de les délier, car ils étaient fourbus et haillonneux. « Du reste, il n'est aucunement besoin de cordes pour les retenir ici, dit-il. Nul ne peut s'échapper par mes portes magiques, une fois entré. »

Il interrogea longuement les nains sur leurs faits et gestes, leur demandant où ils allaient, et d'où ils venaient ; mais ils ne se montrèrent pas beaucoup plus bavards que Thorin. Irrités et mécontents, ils ne firent même pas semblant d'être polis.

« Qu'avons-nous fait, ô roi ? » dit Balin, à présent le plus âgé d'entre eux. « Est-ce un crime que d'être perdus dans la forêt, affamés et assoiffés, pris au piège par les araignées ? Sont-elles pour vous des bêtes apprivoisées, des animaux de compagnie, puisque le fait de les tuer semble vous fâcher ? »

Une telle question ne pouvait qu'attiser la colère du roi, et il répondit : « C'est un crime que de rôder dans mon royaume sans permission. Auriez-vous oublié que vous étiez sur mon domaine, sur le chemin que mes gens ont tracé ? Ne les avez-vous pas poursuivis, et importunés à trois reprises, puis attiré les araignées avec force clameurs ? Après tout le dérangement que vous avez causé, je suis en droit de savoir ce qui vous amène par ici, et si vous refusez de me le dire tout de suite, je vous garderai en prison jusqu'à ce que vous fassiez preuve d'un peu de courtoisie et de bon sens ! »

Il ordonna alors que chacun des nains soit placé dans une cellule à part et reçoive à manger et à boire, sans pouvoir en sortir avant qu'au moins un d'entre eux ne se soit décidé à lui dire tout ce qu'il voulait savoir. Mais il ne leur dit pas que Thorin était également

prisonnier chez lui. Ce fut Bilbo qui le découvrit.

Pauvre M. Bessac... Que de longues journées il passa à s'ennuyer dans cette caverne, seul, et toujours en tapinois, sans jamais risquer de retirer son anneau, osant à peine dormir, même dans les recoins les plus noirs et les plus éloignés qu'il pouvait trouver. Pour passer le temps, il se mit à flâner dans le palais du Roi elfe. Un sortilège en fermait les portes, mais quelquefois, il réussissait à sortir en se dépêchant. Des compagnies d'Elfes sylvains, parfois conduites par le roi, montaient en selle de temps à autre pour aller à la chasse, ou pour quelque autre mission dans les bois ou dans les terres à l'est. Bilbo pouvait alors, avec beaucoup d'agilité, se glisser tout juste derrière eux ; même si c'était très dangereux. Plus d'une fois il manqua d'être écrasé entre les portes, tandis qu'elles se refermaient bruyamment derrière l'elfe qui fermait la marche ; mais Bilbo n'osait pas s'immiscer parmi eux à cause de son ombre (pourtant frêle et tremblante, à la lueur des torches), ou par crainte d'être bousculé et ainsi découvert. Et quand il se risquait à sortir, ce qui n'arrivait pas souvent, il n'accomplissait jamais rien. Il ne voulait pas abandonner les nains, et d'ailleurs, il ne savait pas du tout où aller sans eux. Quand les elfes sortaient chasser, il ne parvenait pas à les suivre, ainsi il n'apprenait jamais à connaître les chemins de la forêt, condamné à errer entre les arbres, craignant terriblement de se perdre, jusqu'à ce que se présente l'occasion de rentrer. Et dehors, il avait faim, car il n'était pas très doué pour la chasse ; tandis qu'à l'intérieur des cavernes, il parvenait à se nourrir tant bien que mal, en volant de la nourriture au garde-manger ou à table, quand il n'y avait personne.

« Je suis comme un cambrioleur qui ne peut se sauver et qui doit, jour après jour, se contenter de cambrioler la même maison, pensa-t-il. C'est la partie la plus ennuyeuse et la plus démoralisante de toute cette fatigante et inconfortable aventure ! Comme j'aimerais retrouver mon trou de hobbit, et m'asseoir à la chaleur du feu et à la lueur de ma lampe ! » Il souhaitait aussi, très souvent, être en mesure d'envoyer un message au secours à Gandalf, ce qui, évidemment, était tout à fait impossible ; et il comprit bientôt que s'il y avait moyen de remédier à la situation, M. Bessac serait bien obligé de s'en charger lui-même, seul et sans l'aide de personne.

Finalement, après une semaine ou deux de cette existence furtive et sournoise, en étudiant les déplacements des gardes et en saisissant toutes les chances qui se présentaient à lui, Bilbo parvint à découvrir où chacun des nains était enfermé. Leurs douze cellules étaient dispersées un peu partout dans le palais, et il finit par le connaître comme sa poche. Quelle ne fut pas sa surprise d'apprendre un jour, en épiant la conversation des gardes, qu'un autre nain était enfermé là,

dans un cachot particulièrement profond et sombre. Il devina tout de suite, bien entendu, que ce treizième prisonnier était Thorin ; et plus tard, il découvrit qu'il ne s'était pas trompé. Enfin, après de nombreuses difficultés, il parvint à trouver sa cellule alors qu'il n'y avait personne, et à s'entretenir avec le chef des nains.

Thorin était trop misérable pour continuer à s'indigner de ses malheurs, et songeait même à tout raconter au roi – son trésor, sa quête et le reste (ce qui montre à quel point il était désespéré) – lorsqu'il entendit la petite voix de Bilbo filtrer par le trou de la serrure. Il faillit ne pas en croire ses oreilles. Mais, jugeant bientôt qu'il ne pouvait s'être trompé, il s'approcha de la porte et, réduisant sa voix à un chuchotement, eut une longue conversation avec le hobbit qui se tenait de l'autre côté.

Bilbo fut donc en mesure de transmettre le message de Thorin aux autres nains emprisonnés. Il leur dit que leur chef était aussi enfermé sur place, et que personne ne devait révéler le but de leur voyage au roi – pas encore, pas avant qu'il n'en donne l'autorisation. Car Thorin avait repris courage en apprenant que le hobbit avait secouru ses compagnons des araignées, et il était plus déterminé que jamais à ne pas acheter sa liberté en promettant au roi une part du trésor, jusqu'à ce que tout espoir de s'évader par un autre moyen soit anéanti – autrement dit, jusqu'à ce que les extraordinaires pouvoirs de M. Bessac l'Invisible (dont il avait désormais une très haute opinion) se soient révélés parfaitement impuissants à les tirer d'affaire.

Les autres nains, quand ils reçurent le message, furent tout à fait d'accord. Tous croyaient que leur part du trésor (qui, disaient-ils, leur revenait entièrement à chacun, malgré leurs difficultés actuelles et le dragon toujours vaincu) serait sérieusement compromise si les Elfes sylvains en réclamaient une partie, et tous faisaient confiance à Bilbo. Exactement ce que Gandalf avait prédit, voyez-vous. Peut-être était-ce en partie la raison de son départ...

Bilbo, cependant, ne partageait pas les mêmes espoirs. Il n'aimait pas être celui dont tout le monde dépendait, et il aurait bien voulu avoir le magicien à ses côtés. Mais il était inutile d'y penser : sans doute les vastes ombres de Grand'Peur s'étendaient-elles entre eux. Il resta longuement assis à se creuser la tête, qui fut bien près d'éclater, sans qu'aucune idée géniale ne vienne à sa rescousse. Son anneau d'invisibilité avait mille et une utilités, mais à quatorze personnes, il ne pouvait servir à grand-chose. Évidemment, comme vous l'aurez deviné, Bilbo réussit tout de même à délivrer ses amis, et voici comme il s'y prit.

Un jour, alors qu'il flânait et furetait ici et là, Bilbo découvrit un fait très intéressant : les grandes portes n'étaient *pas* l'unique entrée de la caverne. Un cours d'eau passait sous une partie des galeries

inférieures du palais et rejoignait la Rivière de la Forêt quelque part à l'est, au-delà du talus escarpé où s'ouvrait la grande caverne. Là où cette eau sortait de terre, il y avait une ouverture dans le flanc de la colline. À cet endroit, la voûte rocheuse descendait presque à la surface de l'eau, et une herse pouvait être abaissée qui s'enfonçait dans le lit de la rivière afin d'empêcher quiconque d'entrer ou de sortir par là. Mais la herse demeurait souvent levée, car il y avait beaucoup d'allées et venues sous la voûte. Si quelqu'un était entré par là, il se serait retrouvé dans un tunnel sombre et irrégulier menant au cœur de la colline ; mais à l'endroit où il passait sous les cavernes, une trappe avait été pratiquée dans le plafond du tunnel, refermée par de grandes portes de chêne. Celles-ci s'ouvraient vers le haut, dans les caves du roi, où des rangées et des rangées de tonneaux étaient entreposés ; car les Elfes sylvains, en particulier leur roi, aimaient beaucoup le vin, même si aucune vigne ne poussait dans son royaume. Le vin et d'autres marchandises étaient donc importés, soit de leurs semblables dans le Sud, soit des vignobles des Hommes dans de lointaines contrées.

Caché derrière l'un des plus gros tonneaux, Bilbo découvrit l'existence de la trappe et son utilité ; et là, prêtant l'oreille aux serviteurs du roi, il apprit comment le vin et les autres denrées étaient acheminés sur les cours d'eau, ou par voie terrestre, jusqu'au Long Lac. Il semblait qu'une ville peuplée d'Hommes y florissait encore, bâtie sur des plates-formes qui s'avançaient sur l'eau en guise de protection contre l'ennemi, quel qu'il soit – en particulier contre le dragon de la Montagne. Du Bourg-du-Lac, les tonneaux remontaient par la Rivière de la Forêt. Souvent, on les réunissait simplement en de grands radeaux que l'on dirigeait à la perche ou à la rame ; parfois, on les chargeait sur des bateaux plats.

Une fois les tonneaux vides, les elfes les jetaient par la trappe et ouvraient le passage, sur quoi les tonneaux se déversaient allègrement dans la rivière, emportés par le courant jusqu'à un endroit loin en aval où la rive s'avançait en pointe, tout près de l'extrémité est de Grand'Peur. Là, ils étaient rassemblés puis attachés ensemble, avant de flotter jusqu'au Bourg-du-Lac, non loin de l'endroit où la Rivière de la Forêt se jetait dans le Long Lac.

Bilbo songea longuement à ce passage souterrain, se demandant si c'était le chemin d'évasion que recherchaient ses amis ; et il se mit à ébaucher un plan désespéré.

Le repas du soir venait d'être servi aux prisonniers. Les gardes s'éloignaient d'un pas lourd, emportant avec eux les torches, laissant les galeries dans le noir. Puis Bilbo entendit le sommelier du roi dire bonsoir au chef des gardes.

« Viens donc avec moi, dit-il, goûter un peu le nouveau vin qui vient d'arriver. J'ai beaucoup à faire ce soir, car les tonneaux vides doivent quitter la cave. Mais buvons d'abord un coup, ce sera plus facile après. »

« Très bien, dit le chef des gardes en riant. J'y goûterai avec toi, et je te dirai s'il est digne de la table du roi. Il y a un festin ce soir : il ne faudrait pas leur envoyer de la piquette ! »

Quand il entendit cela, Bilbo fut tout en émoi, car il vit que la chance était de son côté et qu'il pourrait immédiatement mettre à l'essai le plan désespéré qu'il avait concocté. Il suivit les deux elfes jusqu'à une petite cave, où ils s'assirent à une table sur laquelle étaient posés deux gros cruchons. Ils se mirent bientôt à boire et à rire joyeusement. Une chance extraordinaire sourit alors à Bilbo. Il faut un vin spécialement grisant pour donner sommeil à un elfe sylvain ; mais ce vin-là était à l'évidence le cru capiteux des grands jardins du Dorwinion, destiné aux festins du roi uniquement, non à ses soldats ou à ses serviteurs, et servi dans de petits bols, non dans les gros cruchons du sommelier.

Très vite, le chef des gardes dodelina de la tête, puis il la posa sur la table et s'endormit comme une souche. Le sommelier, qui ne parut rien remarquer, se parlait alors à lui-même et riait tout seul, mais il s'allongea bientôt à son tour sur la table et ronfla auprès de son ami. C'est alors que le hobbit se faufila parmi eux. Le chef des gardes n'eut bientôt plus de clefs à sa ceinture, et le hobbit se pressa le long des galeries menant aux cellules. Le gros trousseau lui semblait très lourd, et il eut plusieurs fois la frousse malgré son anneau, car il ne pouvait empêcher les clefs de s'entrechoquer de temps à autre avec un grand bruit métallique, ce qui le faisait sursauter à chaque fois.

Il déverrouilla la porte de Balin en premier, prenant soin de la refermer à clef aussitôt le nain libéré. Ce dernier fut profondément surpris, comme vous l'imaginez, et s'il fut extrêmement soulagé de sortir des quatre murs de sa petite cellule de pierre, il voulut tout de même s'arrêter et lui poser des questions, savoir ce que Bilbo avait l'intention de faire, et ainsi de suite.

« Pas tout de suite ! dit le hobbit. Le temps presse, alors suivez-moi ! Il faut à tout prix rester ensemble et ne pas se disperser. Si nous nous échappons, personne ne doit rester derrière, et c'est le moment ou jamais. Je n'ose pas imaginer où le roi vous enfermera si nous sommes pris, mais il vous mettra aux fers, pieds et poings liés, je peux vous le garantir. Pas de discussion, je vous prie ! »

Il s'en fut alors d'une porte à l'autre, rassemblant douze compagnons – assez peu agiles au demeurant, vu l'obscurité des tunnels, et vu leur long emprisonnement. Le cœur de Bilbo battait la

chamade chaque fois qu'ils se cognaient les uns aux autres, ou grognaient, ou chuchotaient dans les ténèbres. « Délivrez-moi de ce vacarme de nains ! » pestait-il en lui-même. Mais tout se passa bien, et ils ne rencontrèrent aucun garde. En fait, un grand festin d'automne avait lieu dans les bois ce soir-là, et dans les salles supérieures. Presque tous les gens du roi étaient partis se joindre aux réjouissances.

Enfin, après s'être bousculés le long des corridors, ils parvinrent au cachot de Thorin situé loin en bas, fort heureusement tout près des caves.

« Ma parole ! » s'écria Thorin, quand Bilbo lui eut chuchoté de sortir à la rencontre de ses amis, « Gandalf disait vrai, comme d'habitude ! Vous faites un sacré bon cambrioleur, dirait-on, en temps utile. Nous en serons éternellement à votre service, quoi qu'il advienne, j'en suis certain. Mais quelle est la prochaine étape ? »

Bilbo vit que le moment était venu de leur exposer son plan du mieux qu'il le pourrait ; il se demandait tout de même quelle serait leur réaction. Ses craintes étaient tout à fait justifiées, car les nains ne furent pas du tout emballés, et ils se mirent à ronchonner bruyamment en dépit du danger.

« Nous en ressortirons couverts de bleus et complètement démolis, en plus d'être noyés, assurément ! grommelèrent-ils. Nous pensions que vous envisagiez quelque chose de sensé en dérochant les clefs. C'est de la folie pure, votre idée ! »

« Très bien ! » fit Bilbo, très abattu et plutôt agacé. « Retournez gentiment dans vos confortables cellules et je vais me charger de vous y enfermer. Vous pourrez vous y mettre à l'aise et trouver une meilleure idée – en supposant que je réussisse à m'emparer des clefs une nouvelle fois, ce qui semble assez improbable, même s'il me prenait l'envie d'essayer. »

C'en était trop pour eux, et ils se calmèrent. Car bien sûr, en définitive, ils n'eurent d'autre choix que de suivre le plan de Bilbo à la lettre. Il était tout à fait impensable de tenter de se frayer un chemin dans les salles supérieures, ou de forcer le passage des portes qui se refermaient par magie ; et continuer à ronchonner dans les galeries ne donnait rien, à moins de vouloir être pris. Ils suivirent donc le hobbit, marchant à pas de loup jusqu'aux caves les plus profondes, et passèrent l'encadrement d'une porte d'où on pouvait apercevoir le chef des gardes et le sommelier. Ils ronflaient toujours paisiblement, et un sourire de contentement éclairait leur visage : le vin du Dorwinion apporte de longs et agréables rêves. Le chef des gardes arborerait sans doute une expression différente le lendemain – bien que Bilbo ait eu la gentillesse de se faufiler auprès de lui, en passant, pour remettre les clefs à sa ceinture.

« Cela lui épargnera au moins quelques ennuis, se dit M. Bessac.

Ce n'était pas un mauvais bougre, et il traitait assez bien les prisonniers. Les autres en seront tout aussi abasourdis. Ils vont se demander quelle magie aura permis aux nains de passer à travers toutes ces portes, avant de tout bonnement disparaître. Disparaître ! Il faut nous y mettre au plus vite si nous voulons que ça se concrétise ! »

Balin eut pour consigne de surveiller le garde et le sommelier, et de donner l'alerte si l'un d'eux remuait. Les autres se rendirent dans la cave adjacente où se trouvait la trappe. Il n'y avait pas une minute à perdre. Dans quelques instants, Bilbo le savait, des elfes étaient censés descendre afin d'aider le sommelier à renvoyer les tonneaux vides à la rivière en les jetant par la trappe. Ceux-ci avaient déjà, en fait, été placés en rangées au centre de la pièce, prêts à retourner à l'eau. Il y avait là des barriques de vin, mais celles-ci ne pouvaient guère servir, car il était difficile d'en enlever le fond sans faire beaucoup de bruit, et elles ne se refermaient pas facilement. Mais plusieurs autres avaient servi au transport de multiples denrées – du beurre, des pommes, et quoi encore – jusqu'au palais du roi.

Ils trouvèrent bientôt treize tonneaux assez grands pour contenir chacun un nain. Certains l'étaient en fait beaucoup trop, et les nains, une fois grimpés à l'intérieur, s'inquiétaient des chocs et des secousses qu'ils allaient devoir y subir, pendant que Bilbo s'évertuait à leur dénicher de la paille et d'autres formes de rembourrage pour les empaqueter aussi confortablement que possible dans le court laps de temps qui s'offrait à lui. Douze tonneaux furent enfin prêts. Thorin lui avait donné du mal, car il se tournait et se retournait dans sa cuve en grognant comme un chien coincé dans une trop petite niche ; et Balin, qui vint en dernier, fit un tas d'histoires à propos de ses trous d'aération et protesta qu'il étouffait avant même que son couvercle n'ait été posé. Bilbo avait fait de son mieux pour boucher les trous dans la paroi des tonneaux et pour fixer tous les couvercles aussi fermement que possible ; à présent, il se retrouvait seul une fois de plus, s'affairant ici et là pour mettre la touche finale à son plan, espérant de tout cœur qu'il se déroulerait comme prévu.

Il ne termina pas un instant trop tôt. Balin n'était pas enfermé depuis deux minutes lorsqu'on entendit des voix, accompagnées d'une lueur vacillante. De nombreux elfes étaient descendus aux caves, bavardant et riant, lançant des bribes de chansons. Ils venaient de quitter un joyeux festin dans l'une des salles du palais et comptaient bien y retourner aussitôt que possible.

« Où est ce vieux Galion, le sommelier ? dit l'un d'entre eux. Je ne l'ai pas vu aux tables, ce soir. Il devrait être déjà ici pour nous montrer ce qu'il y a à faire. »

« Si le vieux lambin est en retard, je vais me fâcher, dit un autre.

Je n'ai aucune envie de perdre mon temps ici pendant qu'on chante là-haut ! »

« Ha, ha ! entendit-on derrière. Le scélérat repose sa vieille tête à côté d'un pichet. Il s'est fait un petit festin à lui tout seul avec son ami le capitaine. »

« Secoue-le ! Réveille-le ! » s'écrièrent les autres avec impatience.

Galion n'apprécia pas du tout d'être secoué ou réveillé, encore moins d'être la risée de ses subalternes. « Vous êtes tous en retard, grogna-t-il. Me voilà ici à attendre et attendre, pendant que vous autres joyeux lurons, vous vous enivrez et vous oubliez vos tâches. Pas étonnant que je sommeille d'ennui ! »

« Pas étonnant, répondirent-ils, quand l'explication se trouve à côté dans un pichet ! Faites-nous donc goûter votre potion soporifique avant que nous nous y mettions ! Inutile de réveiller ce geôlier-là. Il a bu tout son soûl, on dirait. »

Ils se passèrent chacun le cruchon une fois et devinrent formidablement joyeux tout à coup. Mais ils ne perdirent pas complètement la tête. « Pitié, Galion ! crièrent certains. Vous avez commencé trop tôt vos réjouissances et vous vous êtes embrouillé ! Vous avez sorti des barriques pleines au lieu de celles qui sont vides, si on en juge par leur poids. »

« Mettez-vous au travail ! grogna le sommelier. La notion de poids ne veut pas dire grand-chose dans les bras nonchalants d'un boit-sans-soif. Ces tonneaux s'en vont et les autres restent. Faites ce que je vous dis ! »

« Très bien, très bien, répondirent-ils en faisant rouler les tonneaux jusqu'à la trappe. Que ce soit votre responsabilité si les fûts de beurre et les meilleurs vins du roi sont jetés à la rivière en guise de cadeau aux Hommes du Lac ! »

*Roule, roule, roule,
les tonneaux déboulent !
Oh hisse ! Flic et flocc !
Dans l'eau s'entrechoquent !*

Ainsi chantèrent-ils en roulant un à un les tonneaux vers la sombre trappe, avant de les jeter dans les eaux froides, quelques pieds plus bas. Certains d'entre eux étaient réellement vides, d'autres étaient soigneusement bourrés d'un nain chacun ; mais tous dégringolèrent l'un après l'autre avec quantité de chocs et secousses, s'écrasant sur les autres en bas, s'éclaboussant dans la rivière, se bousculant contre les parois du tunnel, se cognant les uns contre les autres et dansant au fil de l'eau, emportés par le courant.

C'est alors que Bilbo découvrit soudain une faille dans son plan. Vous l'avez probablement déjà décelée depuis longtemps en vous moquant de son erreur ; mais je ne pense pas que vous auriez pu faire

à moitié aussi bien que lui, si vous aviez été à sa place. Bilbo n'était pas dans un tonneau, naturellement, et personne n'aurait pu l'y enfermer, même si on lui en avait laissé le temps ! Cette fois, il semblait condamné à perdre ses amis (la plupart d'entre eux avaient déjà disparu dans la sombre trappe), et à exercer son métier de cambrioleur dans les cavernes des elfes pour le restant de ses jours, abandonné de tous. Même s'il réussissait à s'évader sur-le-champ par la porte supérieure, il avait bien peu de chances de retrouver les nains. Car s'il avait entendu parler de la baie où les tonneaux étaient récupérés, il n'aurait su comment s'y rendre par la terre ferme. Il se demanda ce que les nains allaient devenir sans lui ; car il n'avait pas eu le temps de leur raconter tout ce qu'il avait appris, ni de leur dire ce qu'il avait l'intention de faire lorsqu'ils auraient quitté la forêt.

Alors que toutes ces réflexions lui traversaient l'esprit, les elfes, toujours aussi enjoués, se mirent à chanter autour de la trappe béante. Certains étaient déjà prêts à hisser les cordages qui relevaient la herse au bout du tunnel, de manière à libérer les tonneaux une fois qu'ils seraient tous entassés à l'embouchure.

*Par la rivière au vif courant,
Rejoignez vos terres d'antan !
Laissez derrière les cavernes
Et la colline grise et terne
Où la forêt, verte toiture,
Tisse sa vaste trame obscure !
Quittez ses ombres oppressantes,
Goûtez la brise caressante,
Passez les joncs et les quenouilles,
Le marécage et ses grenouilles,
Quand la nuit, tel un voile blanc,
Le brouillard surgit de l'étang !
Suivez les astres dans les cieux,
Imitez leurs bonds capricieux ;
Virez aux lueurs de l'aurore
Sur les eaux rapides, sonores.
Là, cap au sud ! au sud toujours !
Cherchez le soleil et le jour,
Regagnez les grandes prairies
Où le bœuf cornu se nourrit !
Regagnez l'éclatant verger,
Ses fruits de rayons immergés
Sous le soleil et sous le jour !
Oui, cap au sud ! au sud toujours !
Par la rivière au vif courant,
Rejoignez vos terres d'antan !*

Le tout dernier tonneau se dirigeait à présent vers la trappe ! Désespéré et ne sachant que faire d'autre, le pauvre petit Bilbo s'accrocha et fut précipité dans le trou avec lui. Il tomba, plouf ! dans les eaux sombres et froides, écrasé sous le tonneau.

Remontant à la surface, il crachota et s'agrippa au fût tel un rat,

mais malgré tous ses efforts, il ne put escalader le tonneau. À chaque tentative, celui-ci roulait sur lui-même et le ramenait dans l'eau. On ne peut plus vite, il flottait comme un bouchon de liège. Malgré ses oreilles remplies d'eau, le hobbit entendait encore les elfes chanter là-haut dans la cave. Puis la trappe se referma soudain avec un grand boum, et leurs voix s'évanouirent. Bilbo était plongé dans l'obscurité du tunnel, flottant dans l'eau glaciale, complètement seul – car enfermés dans leurs tonneaux, ses amis ne comptaient pas vraiment.

Une lueur grise apparut bientôt dans les ténèbres devant lui. Il entendit le grincement de la herse en train d'être levée, et se retrouva dans un entassement de fûts et de barriques qui dansaient et s'entrechoquaient en attendant de pouvoir passer sous la voûte et rejoindre le cours d'eau à ciel ouvert. Il fit tout son possible pour éviter d'être coincé et réduit en bouillie ; enfin, les tonneaux se mirent en route et cessèrent de le bousculer, flottant un à un sous la voûte rocheuse. Il vit alors que c'eût été une bien mauvaise idée de se mettre à califourchon sur son tonneau, car l'espace était insuffisant, même pour un hobbit, entre le haut des fûts et le plafond du tunnel qui s'abaissait soudainement à la sortie.

Ils passèrent à l'extérieur sous les branches des arbres surplombant les deux rives. Bilbo se demandait comment les nains se portaient, et si l'eau s'infiltrait beaucoup dans leurs barriques. Parmi celles qui flottaient dans le noir à ses côtés, certaines semblaient s'enfoncer plus que d'autres, et il se disait qu'elles contenaient probablement des nains.

« Pourvu que j'aie suffisamment serré les couvercles ! » pensa-t-il ; mais il était bien trop inquiet de sa propre situation pour se préoccuper plus longtemps des nains. Il parvenait à garder la tête en dehors de l'eau, mais il tremblait de froid. Il se demandait s'il allait en mourir avant que la chance ne tourne en sa faveur, combien de temps il allait pouvoir tenir, et s'il ne devait pas plutôt lâcher prise et tenter de rejoindre la berge à la nage.

Mais la chance tourna rapidement, car bientôt les remous de la rivière entraînèrent plusieurs tonneaux vers la rive où ils restèrent coincés, butant contre une racine cachée sous l'eau. Bilbo en profita alors pour se hisser sur son tonneau qui, serré contre un autre, ne bougeait plus. Il y grimpa comme un rat noyé et s'y installa à plat ventre, de manière à conserver son équilibre du mieux qu'il le pouvait. La brise, quoique fraîche, était préférable à l'eau, et il espérait que sa monture ne le ferait pas replonger lorsqu'elle se mettrait de nouveau en train.

Bientôt les tonneaux repartirent de plus belle, tournoyant sur eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils regagnent le fort courant au milieu du

cours d'eau. Comme il l'avait craint, Bilbo eut beaucoup de difficulté à se maintenir en place : il y parvint tant bien que mal, mais sa position n'avait rien de confortable. Heureusement, il était très léger, et son tonneau était de bonnes dimensions ; de plus, il prenait l'eau, ce qui le rendait un peu plus stable. C'était tout de même comme essayer de chevaucher, sans bride ni étriers, un poney à dos rond qui ne penserait qu'à se rouler dans l'herbe.

Ainsi, M. Bessac finit tout de même par arriver dans un lieu où les arbres devenaient plus clairsemés de chaque côté. Un ciel plus pâle se dessinait entre leurs cimes. Le sombre cours d'eau s'élargit soudain et rejoignit le flot généreux de la Rivière de la Forêt, arrivée en trombe des grandes portes du roi. Au milieu de cette échancrure, à la surface des eaux qui glissaient imperceptiblement, se voyaient les reflets changeants et brisés de nuages et d'étoiles. Puis le flot pressé de la Rivière de la Forêt entraîna tous les fûts et les barriques vers sa rive septentrionale, où son cours avait sculpté une large baie. Celle-ci était ceinturée de hautes berges qui donnaient sur une plage de galets, et du côté est, un petit promontoire rocheux s'avancait jusqu'au rivage. La plupart des tonneaux s'échouèrent dans ses eaux peu profondes ; d'autres se heurtèrent à sa jetée de pierre.

Sur les berges, des gens guettaient leur arrivée. Ils eurent vite fait de les rassembler près de la rive en s'aidant de leurs perches, et après les avoir comptés, ils les attachèrent ensemble et les laissèrent là pour la nuit. Pauvres nains ! Bilbo, lui, ne s'en tirait pas si mal. Il se laissa descendre de son tonneau et pataugea vers le rivage, puis il se faufila jusqu'à des huttes qui se dressaient non loin du bord. Il n'avait plus besoin d'y réfléchir à deux fois avant de s'inviter à souper quand l'occasion se présentait, ayant été contraint de le faire pendant si longtemps ; et à ce stade, il savait très bien faire la différence entre une faim réelle et cette curiosité purement gastronomique qui consiste à explorer un garde-manger particulièrement bien garni. De plus, il avait entraperçu un feu à travers les arbres, ce qui avait éveillé son intérêt, car ses vieilles loques imbibées d'eau froide lui collaient à la peau.

Il n'est pas nécessaire de vous raconter en détail ses faits et gestes de cette nuit-là, car le récit de son voyage vers l'est tire à sa fin et la dernière aventure approche, la plus grande de toutes ; il faut donc nous hâter. Bien sûr, grâce à son anneau magique, il se débrouilla très bien au début, mais il fut trahi en fin de compte par les empreintes mouillées et les traînées d'eau qu'il laissait derrière lui en marchant ou en s'asseyant ; il se mit également à renifler, et partout où il tentait de se cacher, il était découvert par la formidable explosion des éternuements qu'il tentait d'étouffer. Bientôt la population du village

riverain fut toute en émoi ; mais Bilbo s'échappa dans les bois avec une miche, une gourde de cuir remplie de vin et une tourte qui ne lui appartenaient pas. Il dut passer le restant de la nuit dans ses vêtements mouillés, sans feu pour se réchauffer, mais la gourde le réconforta un peu, et il parvint même à sommeiller sur un lit de feuilles mortes, malgré la fraîcheur de la nuit à ce temps de l'année.

Il se réveilla sur un éternuement particulièrement bruyant. Le matin gris était déjà là et un joyeux vacarme montait de la rivière. On était en train de réunir les tonneaux en une grande plateforme, que les elfes des radeaux allaient bientôt diriger vers le Bourg-du-Lac. Bilbo éternua encore. Ses vêtements ne dégouttaient plus mais il était transi de partout. Il se précipita vers la rivière aussi vite qu'il le put sur ses jambes endolories, et parvint à se hisser juste à temps sur l'assemblage de barriques. Dans le branle-bas général, personne ne le remarqua. Aucune ombre fâcheuse ne vint le trahir, car heureusement, le soleil restait caché ; et par chance, il cessa d'éternuer pour un bon moment.

Les perches se déployèrent avec vigueur. Des elfes debout dans l'eau peu profonde poussèrent encore et encore. Solidement arrimés entre eux, les tonneaux grincèrent et crissèrent.

« C'est un lourd chargement ! grommelèrent les elfes. Ils flottent trop bas ; il y en a qui ne sont jamais vides. S'ils étaient arrivés de jour, on aurait pu les ouvrir », dirent-ils.

« C'est trop tard ! cria le capitaine. En route ! » Et sur ce, ils partirent enfin, d'abord lentement, jusqu'à ce qu'ils dépassent la pointe rocheuse où se tenaient d'autres elfes, prêts à repousser les tonneaux à l'aide de leurs perches, puis de plus en plus rapidement tandis qu'ils rejoignaient le fort courant, voguant allègrement vers le Lac.

Ils avaient échappé aux cachots du roi et quitté la forêt. Vivants ou morts, cela restait à voir.

X

Un chaleureux accueil

La journée se fit plus lumineuse et plus chaude à mesure qu'ils avançaient sur l'eau. Au bout d'un moment, la rivière contourna un grand escarpement qui s'avancait sur leur gauche. Au pied de la paroi rocheuse, qui faisait comme une falaise à l'intérieur des terres, la rivière bouillonnante et clapotante s'était creusé une niche. Soudain, la falaise s'effaça. Les rives s'abaissèrent. Les arbres disparurent. Une vue saisissante s'offrit alors à Bilbo.

Les terres s'ouvrirent largement autour de lui, gorgées des eaux de la rivière qui s'épanchait à cet endroit, empruntant mille et une courses serpentine, ou s'arrêtant dans les marais et les étangs parsemés d'îlots qui s'étendaient de tous côtés ; un fort courant subsistait néanmoins au milieu. Et au loin, sa tête sombre passée à travers un nuage déchiré, surgit la Montagne ! Ses plus proches voisines au nord-est, et les terres vallonnées qui les séparaient d'elle, demeuraient invisibles. La Montagne se dressait seule, scrutant la forêt par-delà les marécages. La Montagne Solitaire ! Bilbo avait fait un long chemin et traversé bien des aventures pour pouvoir la contempler, et maintenant qu'il la voyait, elle ne lui plaisait pas du tout.

Écoutant la conversation des elfes et rassemblant les bribes d'information qu'ils laissaient tomber, il se rendit vite compte qu'il devait s'estimer heureux d'avoir pu l'apercevoir, même à cette distance. Malgré les jours monotones de son emprisonnement et la précarité de sa situation présente (sans parler de celle des pauvres nains qui se trouvaient sous lui), il avait eu plus de chance qu'il ne l'avait cru. Les elfes parlaient surtout du commerce qui allait et venait sur les cours d'eau et du trafic grandissant sur la rivière, à mesure que les routes qui reliaient l'Est à Grand'Peur disparaissaient ou tombaient en désuétude ; et des chamailleries entre les Hommes du Lac et les Elfes sylvains au sujet de l'entretien de la Rivière de la Forêt et de ses berges. Ces terres avaient beaucoup changé depuis l'époque du royaume des nains sous la Montagne, une époque qui, pour la plupart des gens, était désormais réduite à une vague tradition. Elles avaient

changé encore récemment, depuis les dernières nouvelles que Gandalf en avait reçues quelques années auparavant. De grandes inondations et de fortes pluies avaient gonflé les eaux qui coulaient vers l'est ; et il y avait eu un ou deux tremblements de terre qui, selon certains, étaient attribuables au dragon (que l'on se contentait généralement d'évoquer par une imprécation et un grave signe de tête en direction de la Montagne). Les marécages et les tourbières n'avaient cessé de gagner du terrain de chaque côté. Les chemins avaient disparu, ainsi que de nombreux voyageurs, à pied ou à cheval, en essayant de les retrouver. La route des elfes à travers le bois, que les nains avaient empruntée sur les conseils de Beorn, finissait maintenant en queue de poisson dans un endroit peu fréquenté à l'extrémité est de la forêt ; la rivière était désormais le seul chemin sûr pour gagner les plaines à l'ombre des montagnes depuis l'orée de Grand'Peur dans le Nord, et cette rivière était gardée par le roi des Elfes sylvains.

Donc en définitive, comme vous le voyez, Bilbo avait suivi la seule route possible. Et M. Bessac, tout frissonnant qu'il était sur son radeau, eût sans doute été rassuré d'apprendre que Gandalf avait eu vent de ces nouvelles au loin, qu'elles lui avaient causé beaucoup d'inquiétude, et qu'en fait, il s'apprêtait à conclure ses autres affaires (qui ne nous concernent pas) pour venir au secours de Thorin et ses compagnons. Mais cela, Bilbo ne le savait pas.

Tout ce qu'il savait, c'était que la rivière semblait s'étirer indéfiniment et pour toujours, qu'il était affamé, qu'il avait attrapé un vilain rhume et qu'il n'aimait pas l'allure sévère de la Montagne, qui se faisait de plus en plus menaçante à mesure qu'elle se rapprochait. Toutefois, au bout d'un moment, la rivière s'infléchit vers le sud et la Montagne s'éloigna de nouveau ; puis, en fin d'après-midi, le rivage devint rocailleux, la rivière rassembla ses eaux vagabondes en un flot rapide et profond, et ils filèrent à vive allure.

Le soleil s'était couché lorsque, déviant à nouveau vers l'est, la rivière forestière se déversa dans le Long Lac. De part et d'autre de sa large embouchure se dressaient deux piliers rocheux semblables à des falaises dont les pieds étaient ensevelis sous les galets. Le Long Lac ! Bilbo n'avait jamais cru qu'une étendue d'eau autre que la mer puisse sembler aussi vaste. Le lac était si large que ses rives opposées semblaient minuscules et lointaines, mais sa longueur était telle que son extrémité nord, qui pointait vers la Montagne, ne se voyait pas du tout. Sans la carte, Bilbo n'aurait jamais pu deviner que là-bas au nord, où les étoiles du Chariot scintillaient déjà, la Rivière Courante, descendue du Val, se jetait dans le lac et qu'avec la Rivière de la Forêt, elle remplissait ce qui avait dû être jadis une large et profonde vallée rocheuse. À l'extrémité sud, les eaux redoublées se déversaient dans de hautes chutes et fuyaient précipitamment vers des terres inconnues.

Dans le calme du soir, on pouvait entendre au loin le grondement des cascades.

Non loin de l'embouchure de la Rivière de la Forêt se trouvait l'étrange ville dont Bilbo avait entendu parler dans les caves du Roi elfe. Elle n'était pas construite sur la rive, malgré les quelques huttes et bâtiments qu'on y voyait, mais directement sur le lac, protégée des remous de la rivière par un promontoire rocheux qui formait une baie tranquille. Un grand pont de bois s'élançait vers l'endroit où l'on avait bâti, sur d'immenses pilotis faits de rondins, une ville animée, tout en bois, non pas une ville d'elfes, mais d'Hommes, qui osaient encore vivre dans l'ombre de la lointaine montagne du dragon. Ils continuaient à profiter du commerce venant du Sud par la grande rivière, que des charrettes apportaient jusqu'à leur ville à partir des chutes ; mais à la grande époque d'autrefois, du temps où le Val prospérait dans le Nord, ils avaient été riches et puissants, et leurs eaux avaient vu passer des flottes de navires remplis d'or et parfois de guerriers en armure ; et elles avaient connu des guerres et des hauts faits qui ne demeuraient plus qu'à l'état de légende. Les poteaux désagrégés d'une ville plus grandiose se voyaient encore près de la rive quand la sécheresse faisait baisser les eaux.

Les hommes ne souvenaient guère de tout cela, même si parfois, certains d'entre eux chantaient encore de vieilles chansons à propos des rois nains sous la Montagne, Thrór et Thráin du peuple de Durin, et de la venue du Dragon et de la chute des seigneurs du Val. Et l'on chantait aussi que Thrór et Thráin allaient revenir un jour, que l'or se déverserait dans les rivières par les portes de leur royaume, et que le pays tout entier serait à nouveau débordant de chants et de rires. Mais cette agréable légende ne changeait pas grand-chose à leurs affaires quotidiennes.

Dès que les tonneaux apparurent à l'horizon, des bateaux s'avancèrent depuis les ponts de la ville, et des voix saluèrent les conducteurs du radeau. Puis des cordes furent lancées et des rames mises à l'eau, et le radeau fut bientôt entraîné hors du courant de la Rivière de la Forêt, et halé par-delà l'épaule rocheux jusqu'à la petite baie du Bourg-du-Lac. C'est là qu'il fut amarré, non loin de l'entrée du grand pont près de la rive. Des hommes venus du Sud viendraient bientôt chercher quelques-uns des fûts, et ils en rempliraient d'autres avec les denrées qu'ils apportaient afin qu'ils soient ramenés vers la demeure des Elfes sylvains. Entre-temps, les tonneaux furent laissés à flot pendant que les elfes du radeau et les canotiers portaient festoyer au Bourg-du-Lac.

Ils auraient été fort étonnés, s'ils avaient vu ce qui se déroula près de la rive après leur départ et à la nuit tombée. Bilbo détacha un

premier tonneau et le poussa jusqu'au rivage avant de l'ouvrir. Des gémissements en sortirent, puis un nain qui semblait des plus éprouvés. De la paille moite s'accrochait à sa barbe souillée ; ses membres étaient si douloureux et si raides, son corps si meurtri et battu qu'il avait peine à se tenir debout ; et il pataugea difficilement jusqu'au rivage avant de s'y affaler en geignant. Il avait les yeux faméliques et sauvages d'un chien qu'on aurait enchaîné, puis oublié dans sa niche pendant une semaine. C'était Thorin, mais il n'était reconnaissable que par sa chaîne dorée, et par la couleur de son capuchon bleu ciel, tout déchiré et sali, avec son gland d'argent terni. Il fallut du temps pour qu'il s'adresse à Bilbo avec un minimum de délicatesse.

« Eh bien, vous êtes mort ou vous êtes vivant ? » demanda Bilbo avec aigreur. Peut-être oubliait-il qu'il avait eu droit à au moins un bon repas de plus que les nains, tout en bénéficiant de l'usage de ses bras et jambes et d'une meilleure ventilation. « Vous êtes toujours en prison ou vous êtes libre ? Si vous voulez manger et poursuivre votre ridicule aventure, car c'est bien la vôtre et non la mienne, vous feriez mieux de vous dégourdir bras et jambes pour m'aider à sortir les autres pendant qu'il en est encore temps ! »

Thorin dut reconnaître la valeur de ces arguments, et après s'être lamenté encore un peu, il se leva et aida le hobbit du mieux qu'il le put. Patouillant dans l'eau froide en pleine nuit, ils eurent un mal de chien à trouver les bons tonneaux. Six nains seulement (ou à peu près) répondirent à l'appel quand ils se mirent à crier et à cogner sur les parois. Ceux-là furent déballés et ramenés sur la rive où ils s'assirent ou s'allongèrent en marmonnant et en gémissant ; ils étaient si imbibés, contusionnés et engourdis qu'ils purent à peine constater qu'ils étaient libres ou s'en montrer le moins reconnaissants.

Dwalin et Balin étaient parmi les plus secoués, et il était inutile de leur demander un coup de main. Quant à Bifur et Bofur, moins malmenés et plus au sec, ils se couchèrent et refusèrent de bouger. Mais Fili et Kili, qui étaient jeunes (pour des nains) et qui, de plus, avaient été mieux paquetés, avec suffisamment de paille dans de plus petits tonneaux, en ressortirent plus ou moins souriants, avec seulement quelques bleus et une raideur qui se dissipa rapidement.

« J'espère ne plus jamais sentir l'odeur des pommes ! dit Fili. Ma cuve en était remplie. Sentir constamment les pommes sans pouvoir remuer un brin, pendant qu'on meurt de faim et de froid, c'est à vous rendre fou. Je mangerais n'importe quoi, tout ce qui pousse sur terre, jusqu'à satiété... mais une pomme, jamais ! »

Avec l'aide enthousiaste de Fili et Kili, Thorin et Bilbo découvrirent enfin le reste des nains et ouvrirent leurs tonneaux. Le pauvre gros Bombur était endormi ou sans connaissance ; Dori, Nori,

Ori, Oin et Gloin étaient complètement trempés et ne semblaient qu'à moitié vivants. Ils durent tous être transportés un par un et allongés sur le rivage, incapables de bouger.

« Eh bien, nous y voilà ! dit Thorin. Et je suppose qu'il faut remercier notre bonne étoile et M. Bessac. Il est certainement en droit de s'y attendre, même si j'aurais préféré qu'il trouve un moyen de transport plus confortable. N'empêche... nous sommes tous plus que jamais à votre service, monsieur Bessac. Nous pourrions mieux vous exprimer toute notre gratitude quand nous aurons mangé et récupéré, j'en suis certain. Entre-temps, qu'allons-nous faire ? »

« Je suggère le Bourg-du-Lac, dit Bilbo. Il n'y a pas beaucoup d'autres options. »

Évidemment, il n'y eut aucune autre suggestion ; alors, laissant les autres se reposer, Thorin, Fili, Kili et le hobbit longèrent la rive jusqu'au grand pont. Des gardes étaient postés à l'entrée, mais ils ne le surveillaient pas très étroitement, car il n'était arrivé rien de vraiment fâcheux depuis bien longtemps. Hormis les prises de bec qui survenaient de temps à autre au sujet du péage sur la rivière, ils étaient en bons termes avec les Elfes sylvains. Les autres peuples vivaient loin ; et chez les jeunes gens de la ville, on allait jusqu'à mettre en doute la présence du dragon dans la montagne, et on riait des grands-pères et des vieilles bonnes femmes qui juraient l'avoir vu voler dans les airs au temps de leur jeunesse. Il n'est donc pas surprenant que les gardes aient été en train de boire et de rire autour d'un feu dans leur hutte, sans entendre tout le bruit que les nains avaient causé, ni les pas des quatre éclaireurs qui se dirigeaient à présent vers eux. Leur étonnement fut énorme quand Thorin Lécudefchesne se présenta à leur porte.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous ? » crièrent-ils, se levant d'un bond et cherchant leurs armes à tâtons.

« Thorin fils de Thrain fils de Thrór, Roi sous la Montagne ! » déclara le nain d'une voix forte, et sa prestance ne trompait pas, malgré ses vêtements déchirés et son capuchon souillé. L'or brillait à son cou et à sa ceinture ; ses yeux étaient profonds et sombres. « Je suis revenu. Je désire voir votre bourgmestre ! »

La nouvelle fit sensation chez les gardes. Les plus naïfs sortirent de la hutte en courant, comme s'ils s'attendaient à voir la Montagne se changer en or au beau milieu de la nuit et les eaux du lac devenir jaunes sur-le-champ. Le capitaine de la garde s'avança.

« Et qui sont ces gens ? » demanda-t-il, montrant Fili, Kili et Bilbo.

« Les fils de la fille de mon père, répondit Thorin, Fili et Kili du peuple de Durin, et M. Bessac qui a voyagé avec nous depuis l'Ouest. »

« Si vous venez en amis, déposez vos armes ! » dit le capitaine.

« Nous n'en avons pas », dit Thorin, ce qui ne pouvait être plus vrai : leurs couteaux avaient été confisqués par les Elfes sylvains, de même que la grande épée Orcrist. Bilbo avait sa courte épée, toujours aussi bien cachée, mais il se garda bien de le mentionner. « Nous n'avons besoin d'aucune arme, nous qui rentrons enfin dans notre domaine, tel qu'il a été dit autrefois. De plus, nous ne pourrions nous battre contre un tel nombre. Conduisez-nous devant votre maître ! »

« Il est à table et festoie », dit le capitaine.

« Raison de plus pour nous conduire à lui », intervint brusquement Fili, qui s'impatientait de toutes ces cérémonies. « Nous sommes affamés et à bout de forces après un si long voyage, et certains des nôtres sont malades. Alors cessons de discourir, et dépêchez-vous, sinon votre maître pourrait avoir deux mots à vous dire. »

« Suivez-moi, dans ce cas », dit le capitaine, et entouré de six hommes, il les mena de l'autre côté du pont, franchit avec eux les portes de la ville et les conduisit sur la place du marché. Il s'agissait d'un large cercle d'eau tranquille, entouré de hauts pilotis sur lesquels se dressaient les demeures les plus imposantes, et de longs quais en bois dotés de nombreux escaliers et échelles menant à la surface de l'eau. Par les fenêtres d'une grande maison s'échappaient quantité de lumière et la clameur d'une foule. Ils en franchirent le seuil, et leurs yeux aveuglés par les lampes se posèrent sur de longues tables flanquées de nombreux convives.

« Je suis Thorin fils de Thrain fils de Thrór, Roi sous la Montagne ! Je suis de retour ! » cria Thorin d'une voix forte, debout sous le chambranle, avant que le capitaine ait pu placer un mot.

Tous se levèrent avec stupéfaction. Le bourgmestre bondit de son siège. Mais nuls ne furent plus abasourdis que les elfes des radeaux, assis non loin de la porte. Se pressant vers la table du bourgmestre, ils s'écrièrent :

« Ce sont des prisonniers de notre roi qui se sont échappés, des nains errants, des vagabonds incapables de rendre compte de leurs faits et gestes, alors qu'ils rôdaient dans les bois et s'attaquaient aux nôtres ! »

« Est-ce vrai ? » demanda le bourgmestre. Du reste, cela lui paraissait beaucoup plus probable que le retour du Roi sous la Montagne, si un tel personnage avait même déjà existé.

« Il est vrai que vous avons été appréhendés à tort par le Roi elfe, et emprisonnés sans raison alors que nous cherchions à regagner nos terres, répondit Thorin. Mais ni verrou ni barre ne peuvent empêcher le retour annoncé au temps jadis. Et cette ville est en dehors du royaume des Elfes sylvains. Je m'adresse au bourgmestre des Hommes du Lac, non aux bateliers du roi. »

Alors le bourgmestre hésita, se tournant tantôt vers les uns, tantôt vers les autres. Le Roi elfe était très puissant dans la région et le bourgmestre ne souhaitait aucunement se le mettre à dos, pas plus qu'il ne se souciait des vieilles chansons, lui qui ne se préoccupait que de commerce et de péages, de cargaisons et d'or, un penchant qui lui avait valu son rang de dignitaire. Mais d'autres pensaient autrement, et la question fut vite réglée sans son apport. Des portes de la salle, la nouvelle s'était répandue à travers la ville comme une traînée de poudre. Des gens criaient tout autour d'eux, à l'intérieur comme à l'extérieur. La foule accourut sur les quais. Certains se mirent à chanter des bribes de vieilles chansons concernant le retour du Roi sous la Montagne ; le fait que c'était le petit-fils de Thrór, et non Thrór lui-même qui était revenu parmi eux, ne les dérangeait pas du tout. D'autres prirent alors le relais, et leur chanson résonna puissamment sur le lac.

*Le Roi des montagnes austères,
Le seigneur des fontaines,
Le Roi souverain de la pierre
Reprendra son domaine !*

*Sa couronne éclairant son front,
Sa harpe sur sa cuisse,
Dans ses palais résonneront
Les refrains de jadis.*

*De ses fontaines couleront
Richesses et merveilles ;
Ses rivières se doront
Comme l'or au soleil.*

*Les ruisseaux courent d'allégresse
Jusqu'aux lacs argentins ;
Périront chagrins et tristesse
Au retour du roi nain !*

Ainsi chantèrent-ils, ou peu s'en faut ; seulement, leur chanson fut beaucoup plus longue et entrecoupée de nombreux cris, et des mélodies de harpes et de violons s'y mêlaient. En fait, la ville n'avait pas connu une telle euphorie dans le souvenir du plus vieux des grands-pères. Et les Elfes sylvains commencèrent à s'interroger, et même à prendre peur. Ils ne savaient pas, bien entendu, comment Thorin s'était échappé, et ils commençaient à croire que leur roi avait peut-être commis une grave erreur. Quant au bourgmestre, il vit qu'il n'avait d'autre choix que de se plier à la volonté populaire, du moins pour l'instant, et il fit semblant de croire les prétentions de Thorin. Alors il lui céda son grand fauteuil, et Fili et Kili eurent le privilège de s'asseoir à ses côtés. Même Bilbo reçut une place à la table d'honneur, et dans le branle-bas général, aucune explication de sa présence – car les chants n'avaient jamais fait la moindre allusion à lui – ne fut

exigée.

Peu après, les autres nains furent conduits à travers la ville en liesse dans une atmosphère incroyable. Ils furent tous soignés, nourris, logés et dorlotés à souhait. Une grande maison fut mise à la disposition de Thorin et de sa compagnie, ainsi que des bateaux et des rameurs ; et la foule assise à l'extérieur chantait toute la journée, poussant des hurrahs chaque fois qu'un nain montrait le bout de son nez.

Il y avait des chansons traditionnelles, mais d'autres étaient tout à fait nouvelles et évoquaient avec assurance la mort soudaine du dragon et les cargaisons de riches présents qui déferleraient sur le Bourg-du-Lac. Ces chansons étaient largement inspirées du bourgmestre et ne plaisaient pas particulièrement aux nains ; mais pour l'heure, ils étaient bien traités et reprenaient du ventre et des forces. Si rapidement, en fait, qu'ils furent complètement rétablis en l'espace d'une semaine, vêtus de belles étoffes aux couleurs de chacun, leurs barbes lissées et taillées, leur démarche redevenue fière. À voir l'allure de Thorin, on eût dit que son royaume était déjà reconquis, et Smaug découpé en petits morceaux.

Et comme il l'avait dit, les bons sentiments des nains à l'égard du hobbit grandissaient de jour en jour. Ils avaient cessé de grogner et de se plaindre. Ils buvaient à sa santé, le félicitaient à grandes tapes dans le dos et étaient aux petits soins avec lui – heureusement, car le hobbit ne se sentait pas particulièrement enjoué. Il n'avait pas oublié l'aspect de la Montagne ni la menace du dragon ; par ailleurs, il avait un très vilain rhume. Il passa trois jours à éternuer et à tousser sans jamais pouvoir sortir, et quand il fut en mesure d'assister aux banquets, ses brèves allocutions se limitèrent à un simple « merci beaugoup ».

Entre-temps, les Elfes sylvains avaient remonté la Rivière de la Forêt avec leur chargement, et une grande agitation régnait au palais du roi. Je n'ai jamais su ce qui était arrivé au chef des gardes et au sommelier. Évidemment, personne ne parla jamais de clefs ou de tonneaux durant le séjour des nains au Bourg-du-Lac, et Bilbo prit soin de ne jamais disparaître. Mais j'imagine que les elfes en découvrirent plus qu'on ne le soupçonna, même si j'ose croire que M. Bessac demeura plus ou moins un mystère. En tout cas, le roi connaissait désormais le but de leur quête, ou pensait le connaître, et se dit en lui-même :

« Très bien ! C'est ce qu'on va voir ! Nul trésor ne reviendra par Grand'Peur sans que j'aie mon mot à dire. Mais tous finiront mal, je suppose, et ce sera bien fait pour eux ! » Il ne croyait pas, du moins, à ces histoires de nains pourfendeurs de dragons, et il soupçonnait fortement une tentative de cambriolage ou quelque chose

d'approchant – ce qui montre combien cet elfe était sage, plus sage que les citoyens du bourg, même s'il n'avait pas tout à fait raison, comme nous le verrons avant la fin. Il envoya ses espions sur les rives du lac et aussi près de la Montagne qu'ils osaient s'aventurer au nord, puis attendit.

Quinze jours passèrent, et Thorin se mit à songer au départ. Il fallait demander assistance pendant que l'enthousiasme de la ville durait ; il eût été dommage d'attendre bêtement qu'il se refroidisse. Alors il s'entretint avec le bourgmestre et ses conseillers, disant que sa compagnie devait bientôt poursuivre sa route vers la Montagne.

C'est alors que, pour la première fois, le bourgmestre fut surpris et un peu effrayé ; et il se demanda si Thorin n'était pas, après tout, un véritable descendant des anciens rois. Il n'avait jamais cru que les nains oseraient vraiment s'approcher de Smaug, mais les prenait pour des imposteurs qui seraient tôt ou tard démasqués et jetés aux portes de la ville. Il avait tort. Thorin était évidemment le légitime petit-fils du Roi sous la Montagne, et nul ne peut dire ce qu'un nain oserait entreprendre afin d'assouvir sa vengeance et de recouvrer son bien.

Cependant, le bourgmestre ne regrettait pas du tout de les voir partir. Il coûtait cher de les entretenir, et leur arrivée s'était transformée en un long congé qui paralysait les activités commerciales. « Qu'ils aillent embêter Smaug et voir l'accueil qu'il leur réserve ! » se disait-il en lui-même. Mais ses paroles furent tout autres. « Certainement, ô Thorin fils de Thrain fils de Thrór ! répondit-il. Vous devez réclamer votre bien. L'heure est venue, comme il a été dit autrefois. Vous disposerez de toute l'aide dont nous sommes capables, et c'est avec l'assurance de votre gratitude, une fois votre royaume reconquis, que nous vous l'offrons. »

L'automne était bien avancé, le vent était froid et les feuilles tombaient rapidement quand trois grands bateaux quittèrent enfin le Bourg-du-Lac, avec les rameurs, les nains, M. Bessac et de nombreuses provisions à bord. Des chevaux et des poneys durent emprunter des chemins détournés pour aller à leur rencontre au point de débarquement choisi. Le bourgmestre et ses conseillers leur dirent adieu sur le grand escalier de l'hôtel de ville, qui descendait jusqu'au lac. Les gens chantaient sur les quais et aux fenêtres des maisons. Les rames blanches plongèrent dans l'eau clapotante et les conduisirent au nord, vers la dernière étape de leur voyage. Seul Bilbo était parfaitement malheureux.

XI

Sur le seuil

En deux jours, ils traversèrent le Long Lac à la rame et entreprirent de remonter la Rivière Courante. Tous purent alors apercevoir la Montagne Solitaire qui se dressait, sévère et haute, devant eux. Le courant était fort et ils progressaient lentement. À la fin du troisième jour, à quelques milles en amont du cours d'eau, ils gagnèrent sa rive occidentale, sur leur gauche, et débarquèrent. Ils y trouvèrent les chevaux envoyés à leur rencontre avec d'autres provisions et objets de première nécessité, ainsi que les poneys qui leur serviraient de montures. Ils chargèrent leurs poneys autant que possible et laissèrent le reste en réserve, sous une tente ; mais aucun des habitants du bourg ne voulut rester auprès d'eux, même pour la nuit, alors que l'ombre de la Montagne se trouvait si près.

« En tout cas, pas avant que les chansons ne deviennent réalité ! » dirent-ils. Il était plus facile de croire au Dragon qu'à la valeur de Thorin en ces régions sauvages. En fait, leurs réserves n'avaient aucunement besoin d'être gardées, car les terres étaient entièrement vides et désertes. Ainsi leur escorte les quitta, se sauvant par la rivière et les chemins menant au lac, malgré les ténèbres déjà bien installées.

Ils passèrent une nuit difficile dans le froid et la solitude, et leur bonne humeur en souffrit. Le lendemain, ils se remirent en route. Balin et Bilbo chevauchaient derrière, conduisant chacun un second poney très chargé à leurs côtés ; les autres allaient quelque peu en avant en se frayant lentement un chemin, car il n'y avait pas de sentiers. Ils prirent au nord-ouest, déviant peu à peu du tracé de la Rivière Courante, et s'approchant de plus en plus d'un grand éperon de la Montagne qui s'élançait vers le sud en leur direction.

Ce fut un voyage fatigant, une avancée furtive et silencieuse. Les rires, les chansons et les harpes s'étaient tus, et la fierté et l'espoir qui avaient surgi en leurs cœurs en entendant les vieilles chansons résonner sur le lac avaient laissé place à une lourde mélancolie. Ils savaient qu'ils approchaient de la fin du voyage, une fin qui pourrait se révéler affreuse. Un paysage triste et désolé s'étendait autour d'eux, autrefois vert et enchanteur, comme Thorin le leur rappela. L'herbe

était rare, et il n'y eut bientôt plus aucun buisson ni arbre, seulement des souches fracassées et noircies pour témoigner de ceux qui avaient disparu depuis longtemps. Ils étaient parvenus à la Désolation du Dragon, et ils y arrivaient au déclin de l'année.

Ils atteignirent les environs de la Montagne sans toutefois rencontrer aucune menace ou aucun signe du Dragon, sinon l'étendue déserte qu'il avait créée autour de son repaire. La Montagne les guettait, noire et silencieuse, et grandissait sans cesse à mesure qu'ils avançaient. Ils établirent leur premier campement sur la face ouest du grand éperon sud, qui se terminait par une colline appelée Montcorbeau, jadis couronnée d'un vieux poste de garde ; mais ils n'osèrent y monter pour l'instant, car elle était trop à découvert.

Avant d'aller explorer les épaulements ouest de la Montagne, en quête de la porte secrète sur laquelle reposaient tous leurs espoirs, Thorin décida d'envoyer des éclaireurs en reconnaissance au sud, où se trouvait la Grande Porte. Son choix s'arrêta sur Balin, Fili et Kili, et Bilbo les accompagna. Ils marchèrent sous les pentes grises et silencieuses jusqu'au pied de Montcorbeau. À cet endroit, la rivière, ayant décrit une grande boucle autour du Val, s'éloignait de la Montagne et partait vers le Lac, rapide et sonore. Sa berge dénudée et rocailleuse s'élevait en pente raide au-dessus du cours d'eau ; et du haut de celle-ci, en regardant de l'autre côté du torrent qui bondissait parmi les rochers dans un éclaboussement d'écume, ils aperçurent au creux de la large vallée, dans l'ombre des bras de la montagne, les vestiges grisâtres de maisons, de tours et de remparts.

« Voici tout ce qu'il reste du Val, dit Balin. Les versants de la Montagne étaient couverts de forêts verdoyantes, et toute cette vallée abritée était riche et agréable, du temps où les cloches sonnaient dans cette ville. » Le nain semblait à la fois grave et triste : il avait été l'un des compagnons de Thorin le jour de la venue du Dragon.

Ils n'osèrent suivre la rivière beaucoup plus loin, car elle conduisait à la Porte ; mais ayant passé l'extrémité de l'éperon sud, ils purent apercevoir, cachés derrière un rocher, l'entrée sombre et caverneuse qui s'ouvrait dans une grande paroi abrupte entre les bras de la Montagne. Les eaux de la Rivière Courante en sortaient, ainsi que de la vapeur et une fumée noire. Rien ne bougeait dans la désolation, sauf la vapeur et l'eau, et de temps à autre une corneille noire et inquiétante. L'unique bruit était celui de la rivière pierreuse, et de temps en temps la voix éraillée d'un oiseau. Balin frissonna.

« Rentrons ! dit-il. Rien ne sert de rester ici ! Et je n'aime pas ces oiseaux sombres : on dirait des espions malveillants. »

« Le dragon est toujours en vie et il habite encore sous la Montagne – c'est du moins ce que cette fumée me donne à penser »,

dit le hobbit.

« Cela ne prouve rien, dit Balin, même si je ne doute pas que vous ayez raison. Mais il pourrait tout aussi bien être parti pour quelque temps, ou allongé sur le versant pour monter la garde ; cela ne changerait rien aux fumées et aux vapeurs, m'est avis : toutes les salles à l'intérieur doivent être remplies de ses émanations puantes. »

Sous le poids de ces réflexions, et poursuivis par le croassement des corneilles au-dessus de leurs têtes, ils regagnèrent péniblement le campement. Seulement quelques mois auparavant, ils logeaient dans la belle maison d'Elrond, et maintenant qu'ils étaient aux portes de l'hiver, cet agréable mois de juin leur paraissait infiniment lointain. Ils étaient seuls au beau milieu de cette périlleuse désolation sans pouvoir espérer obtenir aucune aide supplémentaire. Ils étaient à la fin de leur voyage mais semblaient toujours aussi loin du but. Tous semblaient à court de volonté et de courage.

Or, fait étrange, M. Bessac semblait en avoir plus que les autres. Il empruntait souvent la carte de Thorin pour l'examiner, étudiant les runes et le message en lettres lunaires lu par Elrond. Ce fut lui qui incita les nains à partir en quête de la porte secrète, en dépit du danger, sur les pentes ouest. Ils déménagèrent alors leur campement dans une longue vallée, plus étroite que la grande dépression où s'ouvraient les Portes de la rivière au sud, et bordée par des éperons moins imposants de la Montagne. Deux d'entre eux s'élançaient vers l'ouest à cet endroit, projetant de longues crêtes aux versants abrupts qui ne cessaient de s'abaisser vers la plaine. Le côté ouest de la Montagne portait moins de traces du dragon en maraude, et il y avait de l'herbe pour leurs poneys. De leur campement, plongé dans l'ombre de la vallée pendant toute la journée jusqu'à ce que le soleil se mette à descendre vers la forêt, ils se trimballèrent jour après jour en petits groupes à la recherche de sentiers gravissant les pentes. Si la carte disait vrai, la porte secrète devait se trouver quelque part là-haut, juchée au-dessus de l'escarpement du fond de la vallée. Jour après jour, ils revinrent bredouilles à leur campement.

Mais enfin et contre toute attente, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient. Fili, Kili et le hobbit redescendirent un jour la vallée, cheminant avec difficulté parmi les éboulis de roches dans le coin sud. Il était environ midi quand Bilbo, s'étant faufilé derrière un gros rocher qui se dressait seul comme une colonne, découvrit ce qui ressemblait à un escalier grossièrement taillé. Gravissant les marches avec fébrilité, le hobbit et les nains trouvèrent les vestiges d'un sentier étroit, souvent perdu, souvent redécouvert, qui allait serpentant jusqu'au sommet de la crête sud et menait finalement à une corniche encore plus étroite qui remontait vers le nord, adossée à la montagne.

Jetant un œil en contrebas, ils virent qu'ils avaient atteint le sommet de l'escarpement au fond de la vallée, et qu'ils se trouvaient au-dessus de leur campement. S'agrippant à la paroi rocheuse qui se dressait sur leur droite, ils se faufilèrent silencieusement le long de la corniche, l'un à la suite de l'autre. Ils parvinrent enfin à un petit renforcement aux murs abrupts, au sol recouvert d'herbe, empreint de calme et de silence. Celui-ci ne pouvait être aperçu d'en bas, à cause de l'escarpement en saillie, ni de loin, car vu son étroitesse il ressemblait tout au plus à une sombre crevasse. Ce n'était pas une caverne, car l'endroit était à découvert ; mais tout au fond s'élevait un mur qui, dans sa partie inférieure, non loin du sol, était lisse et vertical comme un ouvrage de maçonnerie, sans qu'aucun joint ni aucune fente soit visible à sa surface. Ni montant, ni linteau, ni seuil ne se voyait, nulle trace de barre, de verrou ou de serrure ; pourtant, ils ne doutèrent pas une seconde d'avoir enfin trouvé la porte.

Ils la frappèrent, ils la poussèrent et se ruèrent dessus, ils la supplièrent de se mouvoir, ils prononcèrent des fragments de sortilèges d'ouverture plus ou moins cohérents, et rien ne bougea. Enfin, à bout de forces, ils se reposèrent sur l'herbe à ses pieds, puis, le soir venu, ils entamèrent leur longue descente.

L'excitation fut palpable cette nuit-là au campement. Le matin venu, ils s'apprêtèrent à lever le camp une fois de plus. Seuls Bofur et Bombur furent laissés derrière pour garder les poneys et les quelques réserves qu'ils avaient apportées de la rivière. Les autres redescendirent la vallée et gravirent le sentier nouvellement découvert jusqu'à la corniche. La franchir avec des ballots et des paquets était impensable, étant donné son étroitesse extrême et la chute vertigineuse qu'elle laissait présager, sur des pierres anguleuses cent cinquante pieds plus bas ; mais chacun d'eux emporta une bonne longueur de corde fermement enroulée autour de sa taille, et c'est ainsi qu'ils parvinrent sans encombre à la petite niche de verdure.

Ils y établirent leur troisième campement, hissant jusqu'à eux ce dont ils avaient besoin à l'aide de leurs cordes. Ils purent également faire descendre à l'occasion, et par le même chemin, l'un des nains les plus actifs – Kili, par exemple – pour échanger quelques nouvelles ou pour effectuer un tour de garde en bas, pendant que Bofur était hissé au campement d'en haut. Bombur refusait d'y monter, avec la corde ou par le sentier.

« Je suis trop gros pour d'aussi folles grimpees, disait-il. J'aurais le vertige et je trébucherais sur ma barbe, et vous seriez de nouveau treize. Et nos cordes à nœuds sont trop minces pour quelqu'un de ma taille. » Heureusement pour lui, ce n'était pas le cas, comme vous le verrez.

Entre-temps, certains d'entre eux explorèrent la corniche au-delà du renforcement et trouvèrent un sentier qui menait de plus en plus haut dans la montagne ; mais ils n'osèrent s'aventurer bien loin de ce côté, ce qui n'eût pas servi à grand-chose de toute manière. Un silence régnait là-haut qu'aucun oiseau ou bruit ne venait troubler, hormis le sifflement du vent dans les fissures de la roche. Ils parlaient à voix basse et ne criaient ni ne chantaient jamais, car le danger couvait dans chaque pierre. Les autres, qui tentaient de percer le secret de la porte, ne rencontrèrent pas plus de succès. Ils étaient trop pressés pour se préoccuper des runes ou des lettres lunaires, travaillant sans répit à découvrir l'emplacement exact de la porte sur la surface lisse de la paroi rocheuse. Au Bourg-du-Lac, ils s'étaient procuré des pioches et des outils de toutes sortes dont ils tentèrent d'abord de se servir. Mais en frappant la pierre, les manches se fendirent sous le choc qui se répercuta dans leurs bras avec violence, et les têtes d'acier se brisèrent ou se tordirent comme du plomb. Les travaux de minage, visiblement, ne pouvaient rien contre la magie qui avait fermé cette porte ; et le bruit qui résonnait dans la Montagne les affolait de plus en plus.

Bilbo s'ennuyait à force de rester assis dans son coin, sur le seuil – il n'y en avait pas vraiment, bien entendu, mais le petit espace de verdure entre le mur et l'ouverture était devenu pour eux le “seuil” de la porte », car ils se rappelaient avec plaisir ce que Bilbo leur avait dit il y a longtemps, lors de la fête inattendue dans son trou de hobbit, quand il leur avait conseillé de rester assis sur le seuil jusqu'à ce qu'ils trouvent une idée. Et ils ne manquèrent pas de s'asseoir et de réfléchir, ni de faire les cent pas, et ils sombrèrent de plus en plus dans la mélancolie.

La découverte du sentier leur avait fait reprendre courage, mais à présent, ils n'auraient pu être plus abattus. Pourtant, ils refusaient d'abandonner et de faire demi-tour. Et Bilbo, désormais, n'était pas beaucoup plus optimiste qu'eux. Il restait assis, adossé contre la paroi, et gardait les yeux fixés sur l'ouest à travers l'ouverture, au-delà du précipice, au-delà des vastes terres jusqu'à la sombre muraille de Grand'Peur, et dans le lointain où il croyait parfois entrevoir les Montagnes de Brume, minuscules et distantes. Quand les nains lui demandaient ce qu'il faisait, il répondait :

« Vous aviez dit que je devrais m'asseoir sur le pas de la porte et réfléchir – sans parler de l'ouvrir. Alors je m'assois et je réfléchis. » Mais il n'était pas tellement préoccupé par son devoir, j'en ai peur, et il rêvait plutôt de ce qui se trouvait par-delà l'horizon bleu azur : la paisible Terre de l'Ouest et la Colline qui abritait son trou de hobbit.

Il fixait, le vague à l'âme, une grande pierre grise qui se trouvait au milieu de l'écrin de verdure, ou encore, observait les grands

escargots. Ceux-ci semblaient apprécier le petit renfoncement isolé et la fraîcheur de ses murs de pierre, et de nombreux spécimens de taille énorme se collaient aux parois et y rampaient lentement.

« C'est demain que débute la dernière semaine de l'automne », dit un jour Thorin.

« Et après l'automne vient l'hiver », dit Bifur.

« Puis viendra la nouvelle année, dit Balin, et nos barbes pousseront jusqu'en bas du précipice avant qu'il se passe quelque chose ici. Que fait notre cambrioleur ? Il a son anneau d'invisibilité, et il devrait maintenant être au sommet de son art, alors je me dis qu'il pourrait entrer par la Grande Porte et aller un peu en reconnaissance ! »

Bilbo entendit cela – les nains étaient sur les rochers juste au-dessus de la niche où il était assis – et « Saperlipopette ! pensa-t-il. Alors, c'est ça qu'ils se disent, maintenant ? Pauvre de moi ! On dirait que je suis le seul à pouvoir les sortir du pétrin, depuis que le magicien est parti. Mais que vais-je donc faire ? J'aurais dû me douter qu'il finirait par m'arriver quelque chose d'horrible. Je ne pense pas que j'aurai le courage d'affronter de nouveau les tristes ruines du Val... sans parler de cette porte qui fume ! »

Cette nuit-là, il fut très agité et eut peine à dormir. Le lendemain, les nains partirent chacun de leur côté ; certains promenaient les poneys en bas, d'autres rôdaient au flanc de la Montagne. Bilbo eut la mine sombre pendant toute la journée, assis dans sa niche de verdure à regarder la pierre, ou vers l'ouest, à travers l'ouverture étroite. Il avait l'étrange sentiment d'être en attente de quelque chose. « Peut-être que le magicien reviendra aujourd'hui sans crier gare », pensa-t-il.

En levant la tête, il pouvait apercevoir la forêt à l'horizon. Tandis que le soleil déclinait à l'ouest, un éclat jaune se reflétait sur ses lointaines cimes, comme si la lumière s'accrochait aux dernières feuilles chatoyantes. Bientôt il vit l'orbe orangé du soleil descendre à la hauteur de ses yeux. Il s'approcha du précipice ; un mince croissant de lune luisait faiblement au-dessus de la ceinture terrestre.

À cet instant précis, il entendit un vif craquement derrière lui. Là, sur la pierre grise au milieu de l'herbe, s'était posée une énorme grive, presque noire comme du charbon, sa poitrine jaune clair couverte de taches sombres. Crac ! Elle avait attrapé un escargot et le cognait sur la pierre. Crac ! Crac !

Bilbo comprit soudain. Oubliant tout danger, il se tint sur la corniche et appela les nains, criant et agitant les bras. Ceux qui se trouvaient non loin dégringolèrent parmi les rochers et se hâtèrent jusqu'à lui le long de la corniche, se demandant ce qui pouvait bien se passer ; les autres poussèrent des cris, demandant à être remontés par

les cordes (sauf Bombur, évidemment, qui dormait).

Bilbo eut tôt fait de s'expliquer. Tout le monde se tut : le hobbit près de la pierre grise et les nains aux barbes agitées, observant avec impatience. Le soleil baissa de plus en plus ; leurs espoirs déclinèrent. Il plongea dans un lit de nuages rougis et disparut. Les nains gémissaient, mais Bilbo restait debout près de la pierre, presque immobile. La petite lune s'enfonçait vers l'horizon. Le soir tombait. Puis soudain, alors que leur espoir était au plus bas, un rayon de soleil rouge perça, tel un doigt, à travers une déchirure nuageuse. Ce rayon, passant directement à travers l'ouverture et le renfoncement, tomba sur la surface lisse de la paroi rocheuse. La vieille grive qui, perchée au-dessus de leurs têtes, observait la scène de ses yeux inquisiteurs, la tête penchée sur le côté, trilla soudainement. Il y eut un puissant craquement. Une écaille de roche se détacha du mur et tomba. Un trou apparut soudain à environ trois pieds du sol.

Tout tremblants, de crainte que la chance vienne à passer, les nains se jetèrent sur le rocher et poussèrent – en vain.

« La clef ! La clef ! s'écria Bilbo. Où est Thorin ? »

Thorin accourut.

« La clef ! répéta Bilbo. La clef qui accompagnait la carte ! Essayez-la pendant qu'il est encore temps ! »

Thorin s'avança alors, et retira de son cou le collier au bout duquel pendait la clef. Il la porta à la serrure. Elle rentra et tourna ! Clic ! Le rayon de lumière s'éteignit, le soleil sombra, la lune disparut et le soir monta dans le ciel.

Alors ils poussèrent tous ensemble, et une partie de la paroi rocheuse s'enfonça lentement. De longues fentes droites apparurent, puis s'élargirent. Une porte de cinq pieds de haut et de trois de large se dessina et s'ouvrit, lentement et sans bruit, vers l'intérieur. L'obscurité parut s'échapper, telle une vapeur, de cette cavité au flanc de la Montagne, et leurs regards plongèrent dans l'ouverture béante, vers de profondes ténèbres où rien ne se voyait.

XII

Des nouvelles de l'intérieur

Longtemps les nains restèrent devant la porte, débattant dans l'obscurité, jusqu'à ce que Thorin se décide enfin à prendre la parole :

« L'heure est venue pour notre très estimé M. Bessac, qui s'est montré des plus utiles au cours de notre long voyage, qui a fait preuve d'un courage et d'une débrouillardise bien au-delà de sa petite stature, et qui, si je puis me permettre, a su profiter d'une chance inouïe, bien au-delà de ce que le sort a l'habitude d'accorder – l'heure est venue pour lui d'accomplir le service pour lequel il fut admis dans de notre Compagnie ; l'heure est venue pour lui de gagner sa Récompense. »

Vous connaissez le style de Thorin lors des grandes occasions, aussi je ne vous en relaterai pas davantage, même si son discours fut en réalité beaucoup plus long. C'était, à n'en pas douter, une occasion solennelle, mais Bilbo s'impatientait. À ce stade, il connaissait bien Thorin lui aussi, et comprit très bien là où il voulait en venir.

« Si vous êtes en train de dire qu'il est de mon devoir, selon vous, d'explorer en premier le passage secret, ô Thorin fils de Thrain Lécudechesne, puisse votre barbe aller toujours s'allongeant, dit-il avec aigreur, alors venez-en au fait ! Je pourrais refuser. Je vous ai déjà sortis de deux beaux pétrins qui pouvaient difficilement être prévus dans notre contrat, ce qui, je pense, me donne déjà droit à une certaine récompense. Mais "la troisième fois rachète tout", comme disait mon père, et à vrai dire, je ne pense pas refuser. Je me fie peut-être plus souvent à ma chance que je ne le faisais par le passé (il voulait dire au printemps dernier, avant de quitter sa maison, mais cela semblait faire une éternité) ; quoi qu'il en soit, je pense aller y jeter un œil de ce pas, question d'en être débarrassé une bonne fois pour toutes. Alors, qui vient avec moi ? »

Il ne s'attendait pas à un chœur de volontaires, alors il ne fut pas déçu. Fili et Kili parurent mal à l'aise, se balançant nerveusement sur une jambe, mais les autres ne firent même pas semblant de se proposer – sauf ce vieux Balin, le fidèle guetteur, qui s'était pris d'affection pour le hobbit. Il promit au moins d'entrer, et peut-être d'avancer un peu, prêt à appeler à l'aide en cas de nécessité.

Tout ce que je puis dire pour la défense des nains, c'est qu'en échange des services que Bilbo devait leur offrir, ils avaient l'intention de le payer très grassement, et s'ils avaient emmené quelqu'un pour faire la sale besogne à leur place, ce n'était pas pour s'apitoyer sur le sort du pauvre bougre qui y avait consenti ; mais ils auraient tout fait pour le tirer d'affaire en cas de besoin, comme ce fut le cas avec les trolls au début de leurs aventures, avant même qu'ils aient eu quelque raison que ce soit de lui être reconnaissants. En résumé, les nains ne sont pas des héros, mais des gens calculateurs qui savent fort bien la valeur de l'argent ; certains, plein de roublardise et de rouerie, sont peu recommandables, alors que d'autres sont tout à fait dignes d'estime, comme Thorin et Compagnie, pourvu qu'on ne leur en demande pas trop.

Les étoiles sortaient derrière lui dans un ciel pâle strié de noir quand le hobbit se faufila par la porte enchantée et s'introduisit dans la Montagne. Il était beaucoup plus facile d'y avancer qu'il ne s'y attendait. Ce n'était pas une entrée de gobelins ou une caverne sommairement aménagée par des elfes des bois. C'était une galerie creusée par des nains au faîte de leur gloire et de leur savoir-faire : droite comme une règle, entre deux murs lisses et sur un sol uni, elle descendait en une pente douce et parfaitement régulière vers quelque lieu bien déterminé au fond des ténèbres.

Au bout d'un moment, Balin souhaita bonne chance à Bilbo et s'arrêta pendant qu'il discernait encore le faible contour de la porte et qu'il entendait, par le truchement des échos du tunnel, le chuintement des voix de ceux qui murmuraient en haut. Puis le hobbit glissa son anneau à son doigt. Averti par l'écho, il tenta de se faire plus silencieux qu'un hobbit et descendit sans aucun bruit, plus bas, toujours plus bas, dans le noir. Il tremblait de peur, mais son petit visage était ferme et résolu. Déjà, c'était un hobbit très différent de celui qui avait quitté Cul-de-Sac sans son mouchoir, un beau matin. Ce hobbit-ci ne traînait plus de mouchoirs depuis belle lurette. Il fit jouer son poignard dans le fourreau, ajusta sa ceinture et se remit en marche.

« Te voilà enfin servi, Bilbo Bessac, se dit-il. Tu t'es mis les deux pieds dans le plat à la fête ce soir-là, et maintenant, tu dois payer pour cette gaffe ! Quel imbécile j'ai pu être, et quel imbécile je fais ! » pensa-t-il, boudant décidément son côté Touc. « Je n'ai que faire de tous les trésors gardés par ce dragon, et s'il ne tenait qu'à moi, je les laisserais moisir ici pour toujours, si seulement je pouvais me réveiller chez moi et découvrir que cet abominable tunnel est en fait mon propre vestibule ! »

Il ne se réveilla pas, naturellement, mais continua à descendre encore et encore, jusqu'à ce que toute trace de l'entrée disparaisse derrière lui. Il se trouvait complètement seul. Bientôt il sentit une certaine chaleur. « On dirait une sorte de lueur, là en bas, droit devant moi », pensa-t-il.

Il ne se trompait pas. Elle grandissait à mesure qu'il avançait, et il n'y avait plus aucune raison d'en douter : c'était une lueur rougeâtre, et elle rougissait de plus en plus. La chaleur du tunnel devenait tout aussi manifeste. Des rubans de vapeur montaient jusqu'à lui et il se mit à suer. Un son se fit également entendre à ses oreilles, une sorte de bouillonnement, comme le bruit d'une grande marmite au feu, mêlé d'un grondement semblable à celui que produirait un gros matou ronronnant. Ce son enfla à tel point qu'il devint impossible de ne pas reconnaître le gargouillis caractéristique d'un gigantesque animal en train de ronfler dans son sommeil, là-bas dans cette lueur rouge devant lui.

C'est alors que Bilbo s'arrêta. Continuer d'avancer, faire un pas de plus dans ce tunnel est la chose la plus brave qu'il ait jamais faite. Les événements extraordinaires qui suivirent ne représentent rien, comparativement. La vraie bataille, il l'a livrée seul, à cet endroit, avant même de poser les yeux sur le formidable danger qui l'attendait. Et donc, après une courte pause, il se décida à poursuivre – et je vous laisse vous l'imaginer, parvenu à l'autre bout du tunnel, devant une ouverture de taille et de forme semblables à la porte d'en haut. À travers celle-ci, le hobbit passe sa petite tête. Devant lui s'étend la grande caverne des profondeurs, la salle souterraine des nains d'antan, au cœur même de la Montagne. Il fait presque noir, et son immensité ne peut être qu'entraperçue, mais sur le sol de pierre, de ce côté-ci de la salle, s'élève un grand rougeoiement. L'éclat de Smaug !

Smaug était étendu là, dragon de forme immense, rouge doré, et il dormait profondément. Un grondement émanait de ses mâchoires et de ses narines, ainsi que des volutes de fumée ; mais dans son sommeil, son feu couvait. En dessous de lui, sous ses membres et sa longue queue enroulée, et partout autour de lui, éparpillés jusque dans les recoins les plus sombres, gisaient des tas et des tas de choses précieuses, de l'or brut ou finement ouvré, des gemmes et des bijoux, et de l'argent maculé de rouge dans l'embrasement de la salle.

Smaug, les ailes repliées comme une chauve-souris de taille gigantesque, était étendu en partie sur le côté, de sorte que le hobbit pouvait voir sa partie inférieure et son long ventre pâle, tout incrustés de bijoux et de fragments d'or après qu'il fut resté si longtemps allongé sur ce somptueux lit. Derrière lui, suspendus dans l'ombre aux murs les plus rapprochés, on pouvait voir des cottes de mailles, des

heumes et des haches, des épées et des lances ; et de grandes jarres y étaient entassées en rangées, débordant de richesses incommensurables.

Dire que Bilbo en eut le souffle coupé ne saurait rendre compte de son ébahissement. Les mots pour le décrire n'existent plus, depuis que les Hommes ont changé la langue apprise des elfes aux jours où le monde entier était merveilleux. Bilbo s'était déjà fait conter et chanter toute la richesse des dragons, mais la magnificence d'un tel trésor, la gloire qu'il évoque et la convoitise qu'il suscite, ne lui étaient jamais apparues aussi clairement. Son cœur transpercé, envoûté, se remplit du désir des nains ; et il contempla, immobile, oubliant presque le redoutable gardien, l'or incalculable et inestimable.

Il resta captivé pendant ce qui parut une éternité ; puis, attiré presque malgré lui, il se glissa hors des ombres de la porte, franchissant les dalles jusqu'aux amoncellements de trésor les plus proches. Le dragon était étendu au-dessus de lui, sa menace terrible, même dans son sommeil. Bilbo s'empara d'une grande coupe à deux anses, tout juste assez légère pour lui, et leva des yeux craintifs. Smaug remua une aile, ouvrit une griffe et se mit à ronfler sur une nouvelle note.

Alors Bilbo s'enfuit. Mais le dragon ne se réveilla pas – pas encore. Il se tourna vers d'autres rêves de convoitise et de violence, couché sur son butin tandis que le petit hobbit remontait péniblement le long tunnel. Son cœur battait, ses jambes flageolaient de manière encore plus fébrile que lorsqu'il était descendu, mais il serrait la coupe entre ses doigts et en se disant : « J'ai réussi ! Ils vont bien voir de quoi je suis capable. “Plus un épicier qu'un cambrieleur”, mon œil ! Gageons qu'on n'entendra plus ce genre de discours. »

Il n'avait pas tort. Balin sauta presque de joie en revoyant le hobbit, tout aussi ravi qu'étonné. Il prit Bilbo dans ses bras et le transporta à l'air libre. Il était minuit, et des nuages voilaient les étoiles, mais Bilbo gardait les yeux fermés, reprenant son souffle et goûtant à nouveau l'air frais, remarquant à peine l'enthousiasme des nains qui le couvraient d'éloges, lui tapaient sur l'épaule et se mettaient à son service – eux-mêmes et toutes leurs familles pour des générations à venir.

Les nains se passaient encore la coupe de main en main, évoquant avec euphorie la reconquête de leur trésor, quand soudain, un puissant grondement s'éleva du fond de la Montagne, comme s'il s'agissait d'un ancien volcan qui aurait décidé de se réveiller. La porte derrière eux, bloquée avec une pierre, était presque close, mais de terribles échos venus des profondeurs remontaient le long tunnel,

comme un sourd mugissement et un piétinement qui faisait trembler la terre sous leurs pieds.

Alors les nains, à peine revenus de leurs fanfaronnades et de leur joie éphémère, furent pris de peur et se jetèrent au sol. Smaug n'était pas encore vaincu. Il n'est jamais sage de laisser un dragon vivant en dehors de vos calculs, si vous demeurez près de chez lui. Les dragons ne font peut-être pas usage de toutes leurs richesses, mais ils les connaissent sur le bout des griffes, si l'on peut dire, surtout après les avoir longtemps dévorées des yeux ; et Smaug ne faisait pas exception. Il était passé d'un rêve inconfortable (dans lequel un guerrier, de taille tout à fait insignifiante, mais doté d'une lame cinglante et d'un courage exceptionnel, figurait de manière assez déplaisante) à un demi-sommeil, et d'un demi-sommeil à un éveil complet. Une émanation inhabituelle flottait dans sa caverne. Était-ce un courant d'air qui s'infiltrait par ce petit trou ? Aussi minuscule paraissait-il, celui-ci l'avait toujours inquiété, et à présent il le lorgnait avec suspicion, se demandant pourquoi il n'avait jamais pensé à le boucher. Ces derniers jours, il avait cru percevoir à demi l'écho lointain de coups répétés qui résonnaient là-haut, et qui s'insinuaient dans son repaire par cet orifice. Il remua et tendit le cou afin de mieux sentir. Puis il remarqua que sa coupe avait disparu !

Voleurs ! Qu'ils brûlent ! Qu'ils meurent ! Une telle chose ne s'était pas produite depuis son arrivée à la Montagne ! Sa rage fut indescriptible – le genre de rage qu'on voit seulement quand des gens fortunés, trop riches pour pouvoir jouir de ce qu'ils ont, perdent soudainement une chose qu'ils possèdent depuis toujours, mais dont ils n'ont jamais voulu et ne se sont jamais servi. Il cracha ses flammes, enfuma toute la salle, fit trembler la Montagne jusqu'aux racines. Il se colla en vain le front contre la petite ouverture, puis, se repliant sur lui-même, grondant comme un tonnerre, il sortit par la grande porte de son repaire en toute hâte, traversa les immenses galeries du palais souterrain et remonta vers la Grande Porte.

Retourner toute la Montagne jusqu'à ce que le voleur soit pris, déchiqueté et piétiné, telle était sa seule idée. Alors qu'il passait la Porte, une vapeur féroce s'éleva des eaux sifflantes, et il s'éleva flamboyant dans les airs et alla se percher au sommet de la Montagne dans un jet de flammes vertes et écarlates. Les nains entendirent la rumeur affreuse de ses ailes et se recroquevillèrent contre les murs de la terrasse herbeuse, rampant sous les rochers, cherchant contre toute espérance à échapper aux yeux redoutables du dragon à l'affût.

Et ils y seraient tous morts, n'eût été la présence d'esprit de Bilbo encore une fois. « Vite ! Vite ! s'écria-t-il. La porte ! Le tunnel ! Ici, nous serons pris. »

Convaincus de l'urgence de la situation, ils étaient sur le point de

se réfugier dans le tunnel quand Bifur s'exclama : « Mes cousins ! Bombur et Bofur – on les a oubliés, ils sont dans la vallée ! »

« Ils seront tués avec tous nos poneys, et toutes nos réserves seront perdues, gémirent les autres. On ne peut rien faire. »

« Ah non ! dit Thorin, retrouvant sa dignité. Il est impensable de les abandonner. Rentrez, monsieur Bessac, Balin, et vous deux, Fili et Kili ; le dragon ne nous prendra pas tous. Maintenant, vous autres, où sont les cordes ? Faites vite ! »

Ce furent sans doute les moments les plus terrifiants qu'ils avaient vécus jusque-là. L'horrible écho de la colère de Smaug se répercutait dans les cavités rocheuses sur les hauteurs ; à tout moment, il pouvait s'abattre sur eux ou tourner dans l'air et les trouver là, en bordure du dangereux précipice, tirant sur les cordes comme des fous. Bofur parvint en haut : toujours rien. Bombur monta à son tour, haletant et soufflant le long des cordes grinçantes : toujours rien. Des outils et des sacs de provisions arrivèrent ; et alors, le danger fut sur eux.

Un vrombissement se fit entendre. Une lueur rouge illumina la pointe des rochers. Le dragon vint.

À peine eurent-ils le temps de se réfugier dans le tunnel, traînant leurs sacs derrière eux, que Smaug arriva en trombe, descendant du Nord, déversant son feu sur les pentes, agitant ses grandes ailes en de rugissantes bourrasques. Son souffle brûlant fit rôtir l'herbe devant la porte, s'immisça à travers la fente qu'ils avaient laissée et les saisit dans leur abri. Des feux bondirent çà et là et firent danser les ombres derrière les rochers. Puis les ténèbres retombèrent alors qu'il passait une deuxième fois. Les poneys hennirent avec terreur, rompirent leurs cordes et s'enfuirent au galop, affolés. Le dragon fondit sur eux, bifurqua soudain à leur poursuite et disparut.

« C'en est fait de nos pauvres bêtes ! dit Thorin. Rien ne peut échapper à Smaug une fois que ses yeux l'ont repéré. Quant à nous, nous avons abouti ici et c'est ici que nous devons rester. À moins que l'un d'entre vous ait envie de s'aventurer sur le long chemin à découvert qui nous sépare de la rivière pendant que Smaug est aux aguets ! »

Cette idée n'avait rien d'attrayant ! Ils se glissèrent un peu plus loin dans le tunnel et s'allongèrent là, frissonnants, malgré la chaleur étouffante, jusqu'à ce qu'une aube blafarde paraisse à travers la fente de la porte. Tout au long de la nuit, ils purent entendre de temps à autre un rugissement d'ailes qui enflait, passait, puis diminuait, tandis que le dragon rôdait tout autour de la Montagne.

Ce dernier comprit, d'après les poneys et les traces de campements qu'il avait découverts, que des hommes étaient venus de la rivière et du lac et qu'ils avaient escaladé le versant à partir de la

vallée où les poneys étaient attachés ; mais la porte échappa à ses yeux scrutateurs, et le petit renforcement enclavé n'avait pas subi son feu le plus dévastateur. Longtemps il les avait cherchés en vain, jusqu'à ce que l'aurore refroidisse sa colère, et il était retourné s'allonger sur sa couche dorée pour dormir – et pour rassembler de nouvelles forces. Il n'oublierait pas ce vol, il ne le pardonnerait pas, même si un millénaire devait le changer en une pierre ardente ; mais il pouvait se permettre d'attendre. Lentement et silencieusement, il rentra dans sa tanière et ferma les yeux à moitié.

Le matin venu, la terreur des nains s'apaisa. Ils comprirent que de tels dangers étaient inévitables en présence d'un pareil gardien, et qu'ils ne devaient pas s'empressez d'abandonner leur quête pour autant. Pas plus qu'il n'était envisageable de rentrer immédiatement, comme Thorin le leur avait expliqué. Leurs poneys étaient morts ou égarés, et il faudrait attendre quelque temps avant que Smaug ne réduise suffisamment sa vigilance pour risquer d'entreprendre la longue route à pied. Par chance, ils avaient pu récupérer assez de provisions pour attendre encore quelque temps.

Ils débattirent longuement de ce qu'il convenait de faire, mais ne purent trouver le moyen de se débarrasser de Smaug – ce qui avait toujours été un point faible dans leur stratégie, comme Bilbo ne put s'empêcher de leur faire remarquer. Alors, ne sachant que faire d'autre, ils commencèrent à maugréer contre le hobbit en lui reprochant ce qui, dans un premier temps, leur avait fait si plaisir : d'avoir dérobé une coupe et suscité la colère de Smaug à la première occasion.

« Qu'est-ce qu'un cambrioleur est censé faire d'autre, selon vous ? demanda Bilbo avec colère. Je n'ai pas été embauché pour trucidar des dragons – c'est l'affaire d'un guerrier –, mais pour voler des trésors. J'ai commencé du mieux que j'ai pu. Pensiez-vous que j'allais revenir en traînant toute la fortune de Thrór sur mon dos ? S'il y a des reproches à faire, je pense avoir mon mot à dire. Vous auriez dû emmener cinq cents cambrioleurs, et non un seul. C'est tout à l'honneur de votre grand-père, j'en suis certain, mais vous avouerez que vous ne m'aviez pas bien fait comprendre toute l'ampleur de sa richesse. Il me faudrait des centaines d'années pour tout remonter à la surface, si j'étais cinquante fois plus grand, et que Smaug était doux comme un lapin. »

Alors, bien sûr, les nains lui demandèrent pardon. « Qu'est-ce que vous nous suggérez de faire, dans ce cas, monsieur Bessac ? » demanda poliment Thorin.

« Pour l'instant, je n'en ai aucune idée – si vous parlez de récupérer le trésor. Évidemment, cela dépend entièrement des chances qui se présenteront à nous, et de ce qui pourrait nous débarrasser de

Smaug. Faire disparaître un dragon n'est pas du tout ma spécialité, mais je vais y réfléchir de mon mieux. Personnellement, je ne vois aucun espoir de succès, et j'aimerais mieux être tranquille à la maison. »

« Nous verrons cela plus tard ! Que devons-nous faire maintenant, dans les heures qui viennent ? »

« Eh bien, si vous voulez vraiment mon avis, je pense que nous n'avons pas le choix de rester où nous sommes. De jour, il n'est sans doute pas trop risqué de sortir discrètement prendre l'air. Bientôt, nous pourrions peut-être aller nous réapprovisionner à la réserve au bord de la rivière en y envoyant un ou deux personnes. D'ici là, tout le monde ferait mieux de rester dans le tunnel aussitôt la nuit tombée.

« Mais laissez-moi vous faire une offre. Avec mon anneau, je vais y descendre dès ce midi – si Smaug doit faire la sieste, ce ne peut être qu'à cette heure-là – pour voir ce qu'il fabrique. Je découvrirai peut-être quelque chose. "Chaque ver a son point faible", disait mon père ; mais je peux vous assurer qu'il ne parlait pas d'expérience. »

Naturellement, les nains s'empressèrent d'accepter. Le petit Bilbo avait déjà beaucoup monté dans leur estime. Désormais, c'était lui qui dirigeait leur aventure ; il avait ses idées bien à lui et formait ses propres plans. À l'approche de midi, il se prépara pour un autre voyage dans les profondeurs de la Montagne. Ce n'était pas de gaieté de cœur, évidemment, mais il se sentait mieux préparé, maintenant qu'il savait plus ou moins ce qui l'attendait en bas. Eût-il été mieux renseigné sur les dragons et sur leurs ruses, il aurait sans doute été plus craintif, et moins sûr de trouver celui-ci en train de faire la sieste.

Le soleil brillait quand il se mit à descendre, mais le tunnel était noir comme la nuit. La lueur de la porte, presque complètement fermée, disparut bientôt. Un ruban de fumée, porté par une douce brise, eût été à peine plus silencieux que lui, et il ne put s'empêcher de ressentir une certaine fierté en s'approchant de la porte inférieure. Celle-ci ne laissait filtrer que le plus faible des rougeoiements.

« Le vieux Smaug est fatigué : il dort, pensa-t-il. Il ne peut me voir et ne m'entendra pas. Courage, Bilbo ! » C'était sans compter l'odorat des dragons ; mais Bilbo n'en avait peut-être jamais entendu parler. Autre point à ne pas négliger : les dragons ont la fâcheuse habitude de garder un œil entrouvert en dormant, lorsqu'ils sont sur leurs gardes, afin de guetter les environs.

Smaug semblait bel et bien endormi – son feu éteint, presque mort, ses ronflements presque aussi muets que ses vapeurs étaient invisibles – quand Bilbo passa de nouveau la tête dans l'embrasement. Il allait tout juste s'avancer sur les dalles lorsqu'il vit un mince éclair de rouge darder furtivement sous la paupière tombante de l'œil gauche de Smaug. Il faisait seulement semblant de dormir ! Il surveillait

l'entrée du tunnel ! Bilbo se dépêcha de reculer, remerciant son anneau et la chance qui avait mis cet objet sur son chemin. Alors, Smaug parla.

« Eh bien, voleur ! Je sens ton odeur ; je sens l'air que tu déplaces. J'entends ton souffle. Viens donc ! Sers-toi encore, il y a tout ce qu'il faut et même davantage ! »

Mais Bilbo n'était pas ignorant à ce point en matière de dragons, et si Smaug espérait le faire approcher si facilement, il fut amèrement déçu. « Non merci, ô Smaug le Formidable ! répondit-il. Je ne viens pas pour des cadeaux. Je tenais seulement à vérifier, de mes yeux, si vous êtes aussi splendide que ce qu'on dit dans les contes. J'étais sceptique. »

« Et maintenant, tu ne l'es plus ? » dit le dragon, un peu flatté, même s'il n'en croyait pas un seul mot.

« À vrai dire, les chants et les contes sont loin de vous rendre justice, ô Smaug – de toutes les Calamités, la plus Grande et la plus Terrible ! » répondit Bilbo.

« Tu as de bonnes manières pour un voleur et un menteur, dit le dragon. Tu sembles connaître mon nom, mais je ne me rappelle pas t'avoir déjà senti. Qui es-tu et d'où viens-tu, si je peux me permettre ? »

« Bien sûr, bien sûr ! Je viens de sous la colline, et ma route m'a conduit sous les collines et sur les collines. Et même dans les airs. Je suis celui qui marche sans être vu. »

« Ça, je n'en doute aucunement, dit Smaug, mais ce n'est sûrement pas ton vrai nom. »

« Je suis le donneur de réponses, le pourfendeur de toiles, la mouche qui darde. Je forme le numéro chanceux. »

« Que de charmants titres ! fit le dragon d'un ton moqueur. Mais les numéros chanceux, parfois, ne donnent rien. »

« Je suis celui qui noie ses amis et qui les fait resurgir vivants des eaux. Je viens d'un cul-de-sac, mais aucun sac n'est passé sur ma tête. »

« Ceux-là n'ont pas le même prestige », railla Smaug.

« Je suis l'ami des ours et l'invité des aigles. Je suis le Gagnant de l'Anneau et le Porteur de Chance ; et je suis l'Enfourcheur de Tonneaux », poursuivit Bilbo, qui commençait à se laisser prendre au jeu.

« C'est mieux ! dit Smaug. Mais ne laisse pas ton imagination s'emballer ! »

C'est là, bien sûr, la manière de parler aux dragons, si vous souhaitez éviter de vous identifier (ce qui est sage) et de vous attirer

leurs foudres en refusant de le faire (ce qui est aussi très sage). Aucun dragon ne peut résister à la fascination des énigmes et à la perte de temps encourue en essayant de les comprendre. Il y avait, dans ce discours, bien des choses que Smaug eut du mal à comprendre (pas vous, j'imagine, puisque vous êtes parfaitement au courant des aventures auxquelles Bilbo faisait allusion), mais il pensait en avoir compris assez et riait malicieusement en son for intérieur.

« C'est bien ce que je pensais hier soir, se dit-il en souriant. Des Hommes du Lac, une sale combine de ces pitoyables marchands de tonneaux, ou je ne suis qu'un lézard. Je ne suis pas allé de ce côté-là depuis des lustres ; mais je vais bientôt corriger cela ! »

« Très bien, ô Enfourcheur de Tonneaux ! dit-il tout haut. Tonneau était peut-être le nom d'un de tes poneys ; ou peut-être pas, même s'ils étaient assez ventrus. Tu marches peut-être sans être vu, mais tu ne vas pas toujours à pied. Laisse-moi au moins te dire une chose : j'ai mangé six poneys cette nuit, et je ne tarderai pas à attraper les autres et à les dévorer. En guise de compensation pour cet excellent repas, j'ai un bon conseil à te donner : évite de frayer avec des nains autant que faire se peut ! »

« Des nains ! » s'écria Bilbo, feignant l'étonnement.

« Ne fais pas l'innocent ! dit Smaug. L'odeur et le goût du nain, c'est ce que je connais le mieux. Tu ne réussiras pas à me faire croire que j'aie pu manger du poney de nain sans le savoir ! Tu vas mal finir si tu entretiens de telles amitiés, Voleur Enfourcheur de Tonneaux. Surtout, n'aie pas peur d'aller leur donner ma façon de penser. » Mais il se garda bien de dire à Bilbo ce qui l'intriguait le plus, car il y avait une odeur qu'il ne reconnaissait pas du tout : l'odeur de hobbit. Elle lui était tout à fait étrangère et le troublait profondément.

« J'imagine qu'ils t'ont offert un bon prix pour cette coupe, la nuit dernière ? poursuivit-il. Hein, oui ou non ? Rien du tout ? Ça ne me surprend pas d'eux. Et je suppose qu'ils se tournent les pouces à l'extérieur, pendant que tu te charges du plus dangereux, soit de chaparder tout ce que tu peux pendant que j'ai le dos tourné – et tout ça à leur compte ? Et tu auras droit à ta juste part ? N'y compte pas ! Tu pourras t'estimer chanceux d'en sortir vivant. »

Bilbo commençait vraiment à perdre ses moyens. Chaque fois que l'œil vagabond de Smaug, qui parcourait les ombres à sa recherche, passait sur lui en un éclair, il tremblait, submergé par le désir inexplicable de se précipiter devant Smaug, de se révéler à lui et de lui dire toute la vérité. En fait, il fut terriblement près de succomber au charme du dragon. Mais, rassemblant son courage, il parla de nouveau.

« Vous ne savez pas tout, ô Smaug le Puissant, dit-il. Nous ne

sommes pas venus ici à seule fin de reprendre l'or. »

« Ha ! Ha ! Tu parles au “nous”, maintenant, dit Smaug en riant. Pourquoi ne pas dire “nous quatorze” pendant qu'on y est, monsieur Numéro Chanceux ? Je suis content d'apprendre que tu as autre chose à faire dans les parages que de voler mon or. Peut-être que de cette façon, tu n'auras pas complètement perdu ton temps.

« T'es-tu jamais demandé, même si tu parvenais à enlever l'or petit à petit, ce qui prendrait une bonne centaine d'années, comment tu ferais pour l'emporter ? Pas très utile en pleine montagne, n'est-ce pas ? Ou dans la forêt ? Ça alors ! Tu ne t'es jamais rendu compte de l'entourloupette ? Un quatorzième des profits, je suppose, ou quelque chose de semblable, ce sont les termes du contrat, hein ? Mais as-tu songé à la livraison ? Au transport ? Aux gardes armés et aux péages ? » Et Smaug éclata de rire. Son cœur mauvais était tout empreint de ruse, et il savait qu'il devinait assez bien tous les tenants et aboutissants de l'affaire ; même s'il soupçonnait les Hommes du Lac d'en être les instigateurs, et croyait que le butin devait s'arrêter dans cette ville lacustre qui, au temps de sa jeunesse, se nommait Esgaroth.

Vous aurez peine à le croire, mais le pauvre Bilbo fut vraiment désespéré. Jusque-là, il avait consacré toutes ses pensées et toutes ses énergies à atteindre la Montagne et à en trouver l'entrée. Il n'avait jamais pris la peine de se demander comment le trésor allait être emporté, ni encore moins comment la portion qui pourrait lui revenir serait rapatriée jusqu'à Cul-de-Sac, Sous-Colline.

Un doute lancinant grandit alors dans son esprit : les nains avaient-ils eux aussi négligé ce point important, ou s'étaient-ils secrètement moqués de lui pendant tout ce temps ? Voilà ce que les paroles d'un dragon ont tendance à éveiller chez les gens inexpérimentés. Bilbo, naturellement, aurait dû être sur ses gardes ; mais Smaug avait ce qu'il convient d'appeler une forte personnalité.

« Je vous l'ai dit », répliqua Bilbo, faisant tout son possible pour demeurer loyal envers ses amis et pour lui tenir tête, « l'or n'avait qu'une importance secondaire à nos yeux. Nous avons cheminé sur la colline et sous la colline, portés par le vent et les vagues, en quête de *Vengeance*. Vous devez bien vous douter, ô Smaug le Richissime, que votre succès vous a attiré d'implacables ennemis ? »

Alors Smaug s'esclaffa réellement – un son dévastateur qui renversa Bilbo, tandis que là-haut dans le tunnel, les nains se blottissaient les uns contre les autres et s'imaginaient que le hobbit venait de rencontrer une fin soudaine et odieuse.

« En quête de vengeance ! » dit-il en ricanant ; et la lumière écarlate de ses yeux inonda la salle du plancher au plafond. « De vengeance ! Le Roi sous la Montagne est mort : où sont les siens qui osent réclamer vengeance ? Girion, Seigneur du Val, est mort, et j'ai

dévoré son peuple tel un loup dans la bergerie : où sont les fils de ses fils qui voudraient m'approcher ? Je tue comme je l'entends et personne n'ose résister. J'ai terrassé les guerriers d'antan qui n'ont pas leur pareil de nos jours en ce monde. J'étais alors tout jeune et encore délicat. Maintenant je suis vieux et fort, fort, fort, Voleur des Ombres ! tonna-t-il avec véhémence. Mon armure est comme dix boucliers, mes dents comme des épées, le choc de ma queue est comme un coup de tonnerre, mes griffes sont des lances, mes ailes un ouragan, et mon souffle, c'est la mort ! »

« J'ai toujours cru comprendre, dit Bilbo en un glapisement de peur, que les dragons étaient plus tendres par en dessous, surtout dans la région du, euh... du poitrail ; mais quelqu'un d'aussi endurci n'a pu manquer d'y remédier. »

Le dragon mit un frein à sa vantardise. « Tes renseignements sont obsolètes, dit-il d'un ton cassant. Au-dessus comme en dessous, je suis cuirassé d'écailles de fer et de pierres précieuses. Aucune lame ne saurait me transpercer. »

« J'aurais dû m'en douter, dit Bilbo. Il m'apparaît évident que rien ni personne ne peut se comparer au Seigneur Smaug l'Impénétrable. Quelle splendeur que d'avoir un plastron fait de somptueux diamants ! »

« Oui, c'est en effet une chose rare et merveilleuse », dit Smaug, ridiculement flatté. Il ne savait pas que le hobbit avait déjà entraperçu sa couverture ventrale si particulière lors d'une première visite, et qu'il avait toutes les raisons de vouloir l'examiner de plus près. Le dragon se retourna sur le dos. « Regarde ! s'écria-t-il. Qu'est-ce que tu dis de ça ? »

« Tout simplement époustouflant ! Impeccable ! Parfait ! Stupéfiant ! » s'exclama Bilbo, tandis qu'au même moment, il se disait en lui-même : « Vieux fou ! Il ne se doute pas qu'il a un énorme trou sous l'aisselle gauche, dénudé comme un escargot sorti de sa coquille ! »

Après avoir vu cela, M. Bessac ne songea plus qu'à une chose : s'enfuir. « Eh bien, je ne retiendrai pas Votre Magnificence plus longtemps, dit-il, pas plus que je ne voudrais la priver d'un repos bien mérité. Attraper des poneys n'est pas toujours commode, je pense, surtout quand ils ont une bonne longueur d'avance. C'est la même chose pour les cambrioleurs », ajouta-t-il à la sauvette, remontant le tunnel à toutes jambes.

Cette dernière pointe n'était pas particulièrement heureuse, car le dragon fit jaillir de terribles flammes derrière lui, et malgré la hâte avec laquelle il gravissait la pente, Bilbo était loin de se trouver à distance confortable quand l'horrible tête de Smaug apparut dans l'ouverture. Par chance, son front et ses mâchoires ne pouvaient s'y

introduire, mais ses narines lancèrent du feu et de la vapeur à la poursuite du hobbit. Celui-ci faillit succomber, fonçant dans le tunnel à l'aveugle, très effrayé et en proie à une grande douleur. S'il commençait à se féliciter de l'intelligence de sa conversation avec Smaug, son ultime faux pas le ramena brutalement à la réalité.

« On ne taquine pas un dragon vivant, Bilbo, espèce d'idiot ! » se dit-il – ce qui devint l'un de ses dictons préférés, et qui s'imposa plus tard comme proverbe. « Tu es loin d'en avoir fini avec cette aventure », ajouta-t-il, ce qui était tout aussi vrai.

L'après-midi laissait place au soir quand il ressortit, trébucha et tomba sans connaissance sur le « seuil » de la porte. Les nains le ranimèrent et soignèrent ses brûlures du mieux qu'ils le purent ; mais il fallut beaucoup de temps pour que les cheveux de derrière sa tête et les poils de ses talons se mettent à repousser comme avant : ils étaient complètement desséchés et roussis jusqu'à la racine. Entre-temps, ses amis firent de leur mieux pour le dérider ; et ils furent avides d'entendre son récit, surtout curieux d'apprendre pourquoi Smaug avait fait un bruit aussi horrible, et comment Bilbo s'était échappé.

Mais le hobbit semblait tourmenté et mal à l'aise, et ils eurent du mal à lui faire raconter quoi que ce soit. À la réflexion, il regrettait certaines des choses qu'il avait dites au dragon, et il n'avait aucunement envie de les répéter. La vieille grive se tenait sur un rocher à proximité, la tête penchée sur le côté, et prêtait l'oreille à tout ce qui se disait. On voyait à quel point Bilbo était de mauvaise humeur, car il ramassa une pierre et la lança vers l'oiseau, qui se contenta de l'éviter en quelques battements d'ailes avant de se poser de nouveau.

« Maudit soit-il ! s'écria Bilbo avec colère. Je crois qu'il nous écoute, et il ne me dit rien de bon. »

« Laissez-le tranquille ! dit Thorin. Ces grives sont nos amies – en fait, il s'agit là d'un très vieil oiseau, peut-être le dernier de cette race ancienne qui vivait autrefois dans les parages, apprivoisée par mon père et mon grand-père. C'était une espèce magique, d'une grande longévité : il se peut même que celui-ci ait vécu au temps de mon aïeul, il y a deux siècles ou plus. Les Hommes du Val savaient autrefois comment déchiffrer leur langue, et les envoyaient porter des messages aux Hommes du Lac et ailleurs. »

« Eh bien, cet oiseau ne manquera pas de nouvelles à rapporter au Bourg-du-Lac, si c'est ce qu'il recherche, dit Bilbo ; même s'il ne doit plus rester grand monde là-bas qui s'intéresse à la langue des grives. »

« Pourquoi, qu'est-il arrivé ? s'écrièrent les nains. De grâce, poursuivez votre récit ! »

Ainsi Bilbo leur raconta tout ce dont il put se souvenir, et leur avoua ses craintes. Il sentait que le dragon avait deviné trop de choses en faisant le rapprochement entre les énigmes du hobbit et la découverte des campements et des poneys. « Je suis convaincu qu'il sait que nous venions du Bourg-du-Lac, que ses habitants nous ont aidés ; et j'ai l'horrible pressentiment qu'il se dirigera bientôt dans cette direction. Comme j'aimerais n'avoir jamais mentionné cet Enfourcheur de Tonneaux ! Même un lapin aveugle habitant par ici songerait tout de suite aux Hommes du Lac. »

« Là, là ! » fit Balin, soucieux de l'apaiser. « On ne peut rien y faire, et il est difficile de ne pas se trahir en conversant avec un dragon ; du moins, c'est ce que j'ai toujours entendu dire. Si vous voulez mon avis, vous vous en êtes très bien tiré : vous avez du moins appris quelque chose de très utile, et ce, sans y laisser votre peau, ce qui est loin d'être donné à tout le monde quand on a affaire à Smaug et ses congénères. Ce peut encore être une chance et une bénédiction de savoir l'existence de ce trou dans le plastron de diamants du Vieux Ver. »

Voilà qui relança la conversation ; et ils se mirent tous à discuter d'histoires de dragons déchus, historiques, douteuses ou mythiques, et des diverses façons de transpercer, de taillader, de plonger la lame par en dessous, et des différents artifices, procédés et stratagèmes utilisés pour vaincre l'ennemi dans chaque cas. Tous étaient plus ou moins d'avis que surprendre un dragon pendant sa sieste était plus facile à dire qu'à faire, et qu'il valait mieux faire preuve de courage et l'attaquer directement de front, plutôt que de courir au désastre en tentant de l'embrocher dans son sommeil. Tout au long de leur conversation, la grive écoutait, mais quand les étoiles finirent par poindre dans le ciel, elle déploya silencieusement ses ailes et s'envola. Et tout au long de leur conversation, à mesure que les ombres s'allongeaient, Bilbo devenait de plus en plus inquiet et son mauvais pressentiment ne cessait de grandir.

Il se décida enfin à les interrompre. « Je vous assure qu'il est très imprudent de rester ici, dit-il, et je ne vois pas pourquoi nous le ferions. Le dragon a fané toute la belle végétation, et de toute manière, la nuit tombe et il fait froid. Mais j'ai le sentiment que cet endroit sera de nouveau attaqué. Smaug sait maintenant comment je suis descendu dans son repaire, et il ne manquera pas de deviner où se trouve l'autre bout du tunnel. Il viendra de ce côté de la Montagne et le brisera en morceaux, s'il le faut, pour bloquer notre entrée, et si nous mourons écrasés dans l'effondrement, il n'en sera que plus satisfait. »

« Vous êtes bien sinistre, monsieur Bessac ! dit Thorin. Pourquoi Smaug n'a-t-il pas obstrué la porte inférieure, dans ce cas, s'il refuse

absolument de nous voir entrer chez lui ? Il ne l'a pas fait, car nous l'aurions entendu. »

« Je ne sais pas, je ne sais pas... Mais au début, il voulait sans doute m'attirer dans son antre une nouvelle fois ; et maintenant, peut-être qu'il attend de voir ce qu'il aura attrapé cette nuit, ou qu'il ne veut pas chambarder toute sa chambre à coucher inutilement. En tout cas, j'aimerais qu'on arrête de discuter. Smaug sortira d'une minute à l'autre, et notre seul espoir est de nous réfugier dans les profondeurs du tunnel en refermant la porte derrière nous. »

Il parlait si gravement que les nains finirent par se plier à ses demandes, en évitant toutefois de fermer la porte pour le moment : cette solution semblait désespérée, car nul ne savait comment faire pour la rouvrir de l'intérieur (si la chose était possible) ; et l'idée de s'enfermer dans un lieu où la seule issue les obligerait à traverser le repaire du dragon n'avait rien pour leur plaire. Pour l'instant, c'était le calme plat, tant à l'extérieur qu'en bas du tunnel ; alors ils restèrent assis un bon moment non loin de la porte entrouverte, continuant à bavarder dans l'obscurité.

La discussion portait à présent sur les médisances du dragon à propos des nains. Bilbo eût souhaité ne les avoir jamais entendues ; il aurait voulu, à tout le moins, avoir la certitude que les nains étaient à présent tout à fait honnêtes lorsqu'ils affirmaient n'avoir jamais réfléchi une seconde à ce qui se produirait quand le trésor serait reconquis. « Nous savions que c'était une entreprise désespérée, dit Thorin, et nous le constatons à nouveau aujourd'hui ; et je maintiens que, quand nous l'aurons récupéré, il sera temps de décider que faire. Quant à votre part, monsieur Bessac, je vous assure que nous vous sommes plus que reconnaissants, et vous choisirez votre quatorzième comme bon vous semblera, dès que nous aurons quelque chose à nous diviser. Je suis désolé si la question du transport vous inquiète, et j'admets que les difficultés sont grandes – les terres ne sont pas devenues moins sauvages avec les années, bien au contraire –, mais nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous aider, et nous assumerons les frais qui nous reviennent quand l'heure viendra. Vous êtes libre de me croire ou non ! »

La discussion porta alors sur la magnificence du trésor lui-même, et sur les objets dont Thorin et Balin avaient gardé souvenir. Ils se demandaient s'ils allaient les retrouver intacts dans la vaste salle souterraine : les lances préparées pour les armées du grand roi Bladorthin (mort depuis longtemps), dont chaque fer était passé trois fois à la forge et dont les hampes étaient incrustées d'or finement ouvré, mais qui n'avaient jamais été livrées ou payées ; les boucliers fabriqués pour des guerriers tombés il y a maintes années ; la grande coupe dorée de Thrór, à deux anses, martelée et ciselée de motifs

d'oiseaux et de fleurs dont les yeux et les pétales étaient faits de bijoux ; des cottes de mailles impénétrables, dorées et argentées ; le collier de Girion, Seigneur du Val, composé de cinq cents émeraudes vertes comme l'herbe, offert en guise de rétribution pour un haubert de confection naine, destiné à son fils aîné, tel qu'il n'en avait jamais existé auparavant – car il était fait d'argent pur, mais aussi fort et résistant que l'acier triple. Mais le plus beau de tous était ce grand joyau blanc, trouvé par les nains aux racines de la Montagne, le Cœur de la Montagne, la Pierre Arcane de Thrain.

« La Pierre Arcane ! La Pierre Arcane ! » murmura Thorin, rêvassant dans l'obscurité, le menton posé sur ses genoux. « C'était comme un globe aux mille facettes : elle brillait comme l'argent à la lueur du feu, comme l'eau au soleil, comme la neige sous les étoiles, comme la pluie sur la Lune ! »

Mais le désir enchanté de l'or n'était plus sur Bilbo. Pendant toute leur conversation, il ne les écoutait qu'à moitié. Il s'était assis derrière eux, non loin de la porte, et guettait d'une oreille toute éclosion de bruit à l'extérieur, tandis que l'autre était à l'affût des échos, du moindre mouvement venu des profondeurs, derrière le murmure des nains.

Les ténèbres s'approfondirent et il devint de plus en plus inquiet. « Fermez la porte ! supplia-t-il. La peur de ce dragon me glace les os. Ce silence me paraît beaucoup moins rassurant que le tumulte de la nuit dernière ! Fermez la porte avant qu'il ne soit trop tard ! »

Quelque chose dans sa voix troubla grandement les nains. Lentement, Thorin sortit de sa rêverie et, se levant, écarta d'un coup de pied la pierre qui retenait la porte. Puis ils la poussèrent vigoureusement et elle se referma avec un bruit sec et métallique. Aucune trace de serrure ne demeurait à l'intérieur. Ils étaient prisonniers de la Montagne !

Mais ils n'agirent pas un instant trop tôt. À peine étaient-ils redescendus dans le tunnel que le flanc de la Montagne fut frappé de plein fouet, comme si des géants avaient asséné un puissant coup de bélier avec d'immenses poutres de chêne. La roche gronda, les murs se fendirent et des pierres se détachèrent du plafond et tombèrent sur leurs têtes. Je n'ose pas imaginer ce qui serait arrivé si la porte avait été tenue ouverte. Ils s'enfoncèrent dans le tunnel, contents d'être encore en vie, tandis que la furie de Smaug s'abattait au-dehors en un profond rugissement. Il brisait les rochers en morceaux, faisait éclater les parois en les fouettant violemment de son énorme queue, si bien que leur petit campement surélevé, l'herbe roussie, la pierre de la grive, les murs couverts d'escargots, l'étroite corniche, tout cela disparut en un million de fragments, et une avalanche de pierres fracassées dégringola du haut de l'escarpement et s'écrasa dans la

vallée en contrebas.

Smaug avait quitté son repaire à la dérobée, puis, s'élançant silencieusement dans les airs, il s'était laissé flotter dans l'obscurité comme un monstrueux corbeau, lourd et lent, porté par le vent, vers l'ouest de la Montagne, dans l'espoir d'y surprendre quelqu'un ou quelque chose, et de repérer l'issue du tunnel emprunté par le voleur. Sa rage avait éclaté lorsqu'il n'avait pu trouver personne ni repérer quoi que ce soit, à l'endroit même où il croyait que l'issue devait se trouver.

Ainsi soulagé de sa colère, il se sentit mieux et songea en son cœur que rien ne viendrait plus l'inquiéter de ce côté-là. Entre-temps, il avait une autre vengeance à assouvir. « Enfourcheur de Tonneaux ! grogna-t-il. Tes pieds sont venus de la rive et les eaux t'ont amené jusqu'ici sans aucun doute possible. Je ne connais pas ton odeur, mais si tu n'es pas un de ces habitants du Lac, tu as au moins reçu leur aide. Je leur rendrai bientôt visite, et ils se rappelleront qui est le véritable Roi sous la Montagne ! »

Il s'éleva comme une flamme et fila droit au sud, vers la Rivière Courante.

XIII

Une absence remarquée

Pendant ce temps, les nains restaient assis dans les ténèbres, alors que le silence complet s'installait autour d'eux. Ils mangeaient peu et parlaient peu. Ils avaient perdu toute notion du temps ; et ils osaient à peine bouger, car le murmure de leurs voix résonnait et bruissait dans le tunnel. S'il leur arrivait de s'assoupir, ils se réveillaient dans la même obscurité et le même silence ininterrompu. Enfin, après plusieurs jours d'attente, à ce qu'il leur semblait, le manque d'air finit par avoir raison d'eux. Étourdis et suffoqués, ils espéraient presque entendre monter des bruits annonçant le retour du dragon. Car dans le silence, ils craignaient quelque ruse diabolique de sa part, mais ils ne pouvaient pas rester assis là indéfiniment.

Thorin parla. « Essayons d'ouvrir la porte ! dit-il. Je dois bientôt sentir le vent sur mon visage ou mourir. Je préférerais être écrasé par Smaug à l'air libre plutôt que d'étouffer ici ! » Plusieurs nains se levèrent alors, remontant à tâtons afin de trouver la porte. Mais ils découvrirent que l'extrémité du tunnel avait été démolie, et qu'elle était désormais ensevelie sous les pierres. Ni la clef, ni le charme auquel cette porte obéissait autrefois ne la rouvriraient jamais plus.

« Nous sommes pris au piège ! gémirent-ils. C'est fini. Nous allons mourir ici. »

Mais étrangement, au moment où les nains perdaient tout espoir, Bilbo sentit son cœur s'alléger de curieuse façon, comme si un grand fardeau avait glissé de ses épaules.

« Allons, allons ! dit-il. "Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir !" comme disait mon père, et "La troisième fois rachète tout". Je vais descendre dans le tunnel une fois de plus. J'y suis déjà descendu deux fois en sachant qu'il y avait un dragon à l'autre bout. Maintenant, je n'en suis plus sûr, alors je m'y risquerai une troisième fois. De toute manière, c'est la seule issue possible. Et cette fois, je pense que vous devriez tous venir avec moi. »

Ne sachant que faire d'autre, ils acceptèrent, et Thorin fut le premier à s'avancer aux côtés de Bilbo.

« Prudence, tout de même ! chuchota Bilbo. Et faites le moins de

bruit possible ! Il n'y a peut-être pas de dragon en bas, mais il peut tout aussi bien y en avoir un. Ne prenons pas de risques inutiles ! »

Ils descendirent et descendirent encore. Les nains ne pouvaient bien sûr se déplacer aussi furtivement que le hobbit, et il y eut pas mal de bruissements et de halètements que l'écho amplifiait de façon alarmante ; mais quand Bilbo s'arrêtait, effrayé, pour tendre l'oreille, aucun son ne s'élevait des profondeurs. Quand ils furent presque arrivés en bas, du mieux qu'il pouvait en juger, Bilbo continua seul et glissa son anneau à son doigt. Mais il n'en avait pas besoin : les ténèbres étaient totales, et ils étaient tous invisibles, avec ou sans anneau. En fait, il faisait si noir que le hobbit s'avança sans le savoir à travers l'ouverture, tâta de l'air, trébucha et s'étendit de tout son long sur le plancher de la salle !

Il resta étendu face contre terre sur les dalles, craignant de se relever, osant à peine respirer. Mais tout demeurait immobile. Il n'y avait pas la moindre lueur – ou peut-être, se dit-il en relevant lentement la tête, peut-être y avait-il un faible miroitement blanc au-dessus de lui, loin dans l'obscurité. Mais cette étincelle n'évoquait en rien le feu du dragon, malgré l'odeur infecte qui empestait l'endroit et le goût de fumée qui lui collait à la langue.

Enfin M. Bessac, n'en pouvant plus, éclata. « Montre-toi, Smaug, sale vermine ! s'écria-t-il d'une voix aiguë. Arrête de jouer à cache-cache ! Fais-moi un peu de lumière, puis dévore-moi, si tu peux m'attraper ! »

De faibles échos retentirent à travers la salle invisible, mais il n'y eut pas de réponse.

Bilbo se releva, et constata qu'il ne savait plus vers où se tourner.

« Je me demande quel peut bien être son petit jeu, dit-il. Smaug est absent, on dirait, cet après-midi (ou ce soir, ou peu importe l'heure qu'il est). Si Oin et Gloin n'ont pas perdu leurs briquets, nous pourrions faire un peu de lumière et jeter un coup d'œil aux alentours pendant que la chance est de notre côté.

« Un peu de lumière ! cria-t-il. Quelqu'un peut faire un peu de lumière ? »

Les nains furent évidemment très alarmés quand Bilbo manqua la marche et s'écroula tête première dans le hall. Ils se recroquevillèrent les uns contre les autres à l'endroit où il les avait laissés, au bout du tunnel.

« Chut, chut ! » firent-ils en entendant sa voix, ce qui permit au hobbit de mieux les situer ; mais ils n'eurent pour l'instant aucune autre réaction. Il fallut que Bilbo se mette à taper du pied, et à crier « de la lumière ! » de sa petite voix stridente, pour que Thorin finisse par obtempérer, renvoyant Oin et Gloin à leurs bagages restés en haut.

Au bout d'un moment, une lueur tremblotante annonça leur retour. Oin avait allumé une petite torche de pin et la tenait dans sa main, tandis que Gloin revenait avec une poignée d'autres sous son bras. Bilbo courut à la porte et saisit la torche qu'on lui tendait ; mais il ne put convaincre les nains d'allumer les autres ou de venir le rejoindre à l'instant. Comme Thorin prit soin de le lui expliquer, M. Bessac demeurait leur expert-cambrioleur et investigateur désigné. S'il voulait risquer d'allumer une torche, c'était son affaire. Ils attendraient son compte rendu dans le tunnel. Ils s'assirent donc près de la porte en observateurs.

Ils virent la petite silhouette noire du hobbit déguerpir en tenant sa petite lumière au-dessus de sa tête. De temps à autre, avant qu'il ne s'éloigne trop, ils percevaient un tintement et un reflet doré alors qu'il trébuchait sur quelque objet précieux. La lumière rapetissa tandis qu'il partait explorer les confins de la grande salle ; puis elle se mit à monter, dansant dans les airs. Bilbo gravissait le vaste amoncellement de trésors. Il fut bientôt au sommet et commença à redescendre. Puis ils le virent s'arrêter et se baisser pendant un instant, sans en connaître la raison.

C'était la Pierre Arcane, le Cœur de la Montagne. Bilbo le devinait d'après la description de Thorin ; mais le fait est qu'il ne pouvait exister deux joyaux semblables, même au milieu d'un tel trésor, même dans le monde entier. Tout au cours de son ascension, le même miroitement blanc s'était imposé à son regard et avait attiré ses pas. Lentement, il avait pris la forme d'une petite boule de lumière blafarde. Maintenant qu'il approchait d'elle, sa surface se parait d'un chatoiement multicolore, reflets fragmentés de sa torche vacillante. Enfin il posa ses yeux sur elle et retint son souffle. La grande pierre brillait à ses pieds de son propre éclat intérieur, mais, façonnée et ciselée par les nains qui l'avaient recueillie jadis au cœur de la Montagne, elle absorbait toute lumière qui tombait sur elle et la transformait en dix mille éclairs blancs aux reflets d'arc-en-ciel.

Soudain, attiré par son enchantement, le bras de Bilbo s'allongea vers elle. Sa petite main ne put se refermer dessus, car c'était un très grand joyau, très lourd aussi ; mais il le souleva, ferma les yeux, et le glissa dans sa poche la plus profonde.

« Maintenant, je suis réellement un voleur ! pensa-t-il. Mais je suppose qu'il me faudra en parler aux nains... tôt ou tard. Ils m'ont bien spécifié que je pourrais choisir ma part du trésor ; et je pense que je choisirais ceci, s'ils décidaient de prendre tout le reste ! » Il avait tout de même la désagréable impression de transgresser quelque chose, que ce merveilleux joyaux n'entraîna pas réellement dans le partage des biens, et qu'un malheur en ressortirait un jour ou l'autre.

Il poursuivit alors son exploration, descendant de l'autre côté du

grand tertre, et la lueur de sa torche fut cachée à la vue des nains. Mais ils la virent bientôt réapparaître, plus éloignée que jamais. Bilbo traversait la salle dans sa longueur.

Il parvint aux grandes portes qui se dressaient à l'autre bout. Un courant d'air vivifiant l'y accueillit, mais manqua d'éteindre sa torche. S'avancant timidement entre les battants, le hobbit put entrevoir de grandes galeries et de larges escaliers dont les premières marches s'élançaient mystérieusement dans l'obscurité. Mais il ne vit rien, n'entendit rien qui puisse trahir la présence de Smaug. Il allait tourner les talons pour revenir sur ses pas quand une forme noire fondit sur lui, frôlant son visage. Il sursauta et poussa un cri d'effroi, puis il tomba à la renverse. Sa torche tomba, tête première, et s'éteignit !

« Ce n'est qu'une chauve-souris, du moins je le suppose et je l'espère ! » dit-il, penaud. « Mais que vais-je faire, maintenant ? Où sont le sud, l'est, le nord, l'ouest ? »

« Thorin ! Balin ! Oin ! Gloin ! Fili ! Kili ! » Il appelait de toutes ses forces – une frêle petite voix dans l'immensité des ténèbres. « La torche s'est éteinte ! Venez me trouver ! À l'aide, quelqu'un ! » Pour l'instant, son courage l'avait complètement abandonné.

Les nains entendirent faiblement ses petits cris, mais ne comprirent qu'une seule chose : « À l'aide ! »

« Bon, qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? dit Thorin. Ce n'est sûrement pas le dragon, car il aurait arrêté de piailler. »

Ils patientèrent quelques instants mais n'entendirent aucun bruit de dragon – aucun son, en fait, hormis la voix lointaine du hobbit. « Que l'un d'entre vous m'allume une ou deux torches de plus ! ordonna Thorin. Notre cambrioleur a besoin d'aide, semble-t-il, et il va falloir lui porter secours. »

« Il est temps de faire notre part, dit Balin, et je suis plus que volontaire. Je pense de toute manière que nous sommes en sécurité pour le moment. »

Gloin alluma plusieurs autres torches, puis ils sortirent du tunnel un à un et se glissèrent le long du mur avec toute la rapidité possible. Ils ne tardèrent pas à rencontrer Bilbo qui revenait vers eux. Il avait vite retrouvé son aplomb en apercevant la lueur de leurs torches.

« Il y a eu une chauve-souris, et j'ai laissé tomber ma torche, mais c'est tout ! » dit-il en réponse à leurs questions. S'ils furent soulagés de l'entendre, ils n'en furent pas moins bougons, car ils avaient l'impression de s'être inquiétés inutilement ; mais je ne sais pas comment ils auraient réagi si Bilbo leur avait tout de suite parlé de la Pierre Arcane. Car le peu qu'ils avaient aperçu du trésor jusqu'à maintenant avait suffi à raviver toute la flamme qui brûle dans le cœur des nains ; et quand le cœur d'un nain, aussi noble soit-il, ressent l'appel de l'or et des bijoux, il s'enhardit tout à coup et il peut être

redoutable.

Les nains n'eurent d'ailleurs plus besoin d'encouragements. Tous étaient désormais avides d'explorer la salle pendant qu'ils en avaient l'occasion, et prêts à concéder que Smaug s'était bel et bien absenté, quoique momentanément. Chacun s'empara alors d'une torche ; et tandis que leurs regards se promenaient d'un côté puis de l'autre, ils oublièrent toute crainte et même toute prudence. Ils parlaient à voix haute et s'appelaient à grands cris, tandis qu'ils ramassaient de vieux trésors amoncelés ou accrochés aux murs. Alors ils les tenaient à la lumière et les examinaient, les caressaient.

Fili et Kili avaient presque le cœur à la fête, et voyant que de nombreuses harpes dorées ornaient encore les murs, ils les prirent et se mirent à en jouer, pinçant leurs cordes d'argent ; et comme elles étaient magiques (et que le dragon, qui s'intéressait peu à la musique, n'y avait pas touché), elles avaient tenu l'accord. La sombre salle longtemps silencieuse s'emplit alors de leur mélodie. Mais les autres furent, en général, plus pragmatiques : ils ramassèrent des pierres précieuses et s'en bourrèrent les poches, laissant filer le reste entre leurs doigts avec un soupir. Thorin ne faisait pas exception ; mais il semblait toujours à la recherche de quelque chose qu'il ne pouvait trouver. C'était la Pierre Arcane, mais il se garda pour l'instant d'en parler à quiconque.

Les nains se munirent alors d'armes et d'armures trouvées dans cet arsenal. Thorin avait véritablement une allure royale dans sa cotte de mailles plaquée or, avec sa hache au manche d'argent passée dans une ceinture incrustée de pierres écarlates.

« Monsieur Bessac ! appela-t-il. Voici un premier acompte sur votre récompense ! Jetez votre vieux manteau et mettez ceci ! »

Sur ce, il vêtit Bilbo d'une petite cotte de mailles, confectionnée pour quelque jeune prince elfe de jadis. Elle était faite d'acier-argent, que les elfes nomment *mithril*, et était assortie d'une ceinture de perles et de cristaux. Un léger casque de cuir gravé, doté d'une armature d'acier et bordé de pierres blanches, fut posé sur la tête du hobbit.

« Je me sens magnifique, pensa-t-il, mais je suppose que j'ai surtout l'air ridicule. Comme les voisins riraient s'ils me voyaient sur la Colline dans un tel accoutrement ! J'aimerais quand même avoir un miroir sous la main ! »

M. Bessac ne succomba tout de même pas à l'envoûtement du trésor autant que les nains. Longtemps avant qu'ils ne se lassent d'examiner les objets précieux, Bilbo commença à s'ennuyer et s'assit sur les dalles ; et il se mit à songer nerveusement à ce qui allait arriver s'ils continuaient à s'attarder. « Je donnerais bon nombre de ces précieuses coupes, pensa-t-il, en échange d'une boisson réconfortante dans un bol de bois chez Beorn ! »

« Thorin ! cria-t-il tout haut. Maintenant, que fait-on ? Nous sommes armés, mais a-t-on déjà vu une armure qui puisse résister à Smaug le Terrible ? Ce trésor n'est pas encore reconquis. Ce n'est pas l'or que nous sommes venus chercher, mais une porte de sortie ; et il ne faut pas s'en remettre trop longtemps à la chance ! »

« Ce que vous dites est juste ! » répondit Thorin, reprenant ses esprits. « Partons ! Je vais vous guider. Mille ans ne suffiraient pas à me faire oublier les dédales de ce palais. » Il appela alors les autres, et tous ensemble, tenant leurs torches au-dessus de leurs têtes, ils passèrent les portes béantes, non sans jeter derrière de nombreux regards de convoitise et de regret.

Leurs vieilles capes recouvraient maintenant leurs brillantes cottes de mailles, leurs heaumes étincelants masqués par leurs capuchons en lambeaux. Ils suivirent Thorin, marchant l'un derrière l'autre en une série de petites lumières qui s'arrêtaient souvent dans les ténèbres ; car ils craignaient de nouveau l'arrivée du dragon et prêtaient l'oreille à toute rumeur de sa venue.

Si tous les ornements d'autrefois étaient depuis longtemps tombés en poussière ou détruits, et si tout le palais était souillé et calciné par les allées et venues de son monstrueux locataire, Thorin n'en connaissait pas moins chaque tournant et chaque couloir. Ils grimpèrent de longs escaliers, tournèrent et traversèrent de longs corridors remplis d'échos, tournèrent encore et grimpèrent d'autres escaliers, et d'autres escaliers encore. Ceux-ci étaient merveilleusement lisses et larges, taillés dans la Montagne elle-même ; et les nains montèrent et montèrent sans jamais rencontrer âme qui vive, seulement des ombres furtives qui fuyaient parmi les courants d'air à l'approche leurs torches papillonnantes.

Mais ces marches n'étaient pas faites pour les jambes des hobbits, et au moment où Bilbo allait renoncer à faire un pas de plus, le plafond s'éleva soudain très haut, loin au-dessus du halo de leurs torches. Une lueur blanche filtrait à travers une ouverture quelque part là-haut, et l'air était d'une plus grande fraîcheur. Devant eux, des portes à demi incendiées se tenaient de travers sur leurs gonds, laissant pénétrer une faible lumière.

« Voici la grand'salle de Thrór, dit Thorin, lieu de réjouissances et de conseils. La Grande Porte se trouve non loin en avant. »

Ils traversèrent la salle en ruine. Des tables pourrissaient là, des chaises et des bancs gisaient là, renversés et carbonisés. Des crânes et des ossements jonchaient le sol au milieu de cruches et de bols, de cornes à boire fracassées, sous une épaisse couche de poussière. Tandis qu'ils franchissaient de nouvelles portes à l'autre extrémité, un écoulement d'eau se fit entendre, et la lumière grise se fit soudainement plus claire.

« C'est ici que naît la Rivière Courante, dit Thorin. Elle se précipite alors jusqu'à la Porte. Suivons-la ! »

Une eau bouillonnante sortait d'une paroi rocheuse à travers une ouverture sombre et s'épanchait en tournoyant dans un chenal étroit, profondément creusé dans la pierre et taillé en ligne droite selon un savoir-faire ancien. Le long de la rivière courait une route pavée de pierres, assez large pour de nombreux hommes marchant de front. Les nains s'y lancèrent au pas de course, passant une longue courbe, et voici que la lumière du jour apparut devant eux dans toute sa splendeur. Une grande arche se trouvait là, portant encore la marque d'anciens ouvrages sur sa face interne, malgré l'usure, la suie et les balafres qui la défiguraient. Un soleil brumeux dirigeait ses pâles rayons entre les bras de la Montagne, et des faisceaux d'or tombaient sur le pavé au seuil de la porte.

Un tourbillon de chauves-souris, tirées d'un sommeil paisible par leurs torches fumantes, s'agita au-dessus d'eux ; et tandis qu'ils s'élançaient en avant, leurs pieds glissèrent sur les pierres rendues lisses et visqueuses par le passage du dragon. À cet endroit, la rivière se déversait au-dehors avec bruit et ses eaux écumantes descendaient au creux de la vallée. Ils laissèrent tomber leurs faibles torches et admirèrent la vue de leurs yeux éblouis. Ils étaient arrivés à la Grande Porte, et le Val s'étendait devant eux.

« Eh bien ! dit Bilbo, je ne pensais jamais me tenir sous cette porte un jour. Et je ne pensais jamais être aussi content de revoir le soleil et de sentir le vent sur mon visage. Mais, aïe ! ce vent est froid ! »

Il l'était. Une brise glaciale venue de l'est annonçait l'approche de l'hiver. Elle tourbillonnait au-dessus et tout autour des bras de la Montagne, s'engouffrant dans la vallée et gémissant parmi les rochers. Après un long séjour dans cette fournaise où le dragon avait élu domicile, ils frissonnaient au soleil.

Soudain, Bilbo se rendit compte qu'il était non seulement fatigué, mais aussi très affamé. « Nous sommes en fin de matinée, je crois, dit-il, et je suppose qu'il est plus ou moins l'heure de déjeuner – si déjeuner il y a. Mais je ne pense pas que le hall d'entrée de Smaug soit l'endroit le plus sûr pour casser la croûte. Allons donc quelque part où nous pourrions nous asseoir tranquillement pendant un instant ! »

« Absolument ! dit Balin. Et je crois savoir par où il faut aller. Nous devrions nous rendre à l'ancien poste de garde au coin sud-ouest de la Montagne. »

« C'est à quelle distance ? » demanda le hobbit.

« À cinq heures de marche, je dirais. C'est une dure randonnée. La route qui longe le côté gauche de la rivière à partir de la Porte semble complètement affaissée. Mais regardez là-bas ! La rivière fait

soudainement un crochet à l'est au milieu du Val, devant les ruines de la ville. Il y avait autrefois un pont à cet endroit, menant à un escalier à pic qui grimpait sur la rive droite, croisant une route vers Montcorbeau. Il y a, ou du moins, il y avait un sentier qui partait de la route et qui montait jusqu'au poste de garde. Une montée assez éprouvante, même si les vieilles marches sont encore là. »

« Sapristi ! grogna le hobbit. Combien de temps encore faudra-t-il marcher et grimper sans la moindre bouchée ? Je me demande combien de petits déjeuners, et combien d'autres repas nous avons manqués dans ce sale trou sans horloge, figé dans le temps ! »

En fait, deux nuits et un jour s'étaient écoulés (sans qu'ils aient pour autant été privés de nourriture !) depuis que le dragon avait détruit la porte magique, mais Bilbo avait perdu toute notion des jours. Pour lui, cela pouvait être une nuit, comme ce pouvait être une semaine.

« Allons, allons ! » dit Thorin en riant – il avait commencé à reprendre courage, et il secouait les pierres précieuses qu'il avait fourrées dans sa poche. « Mon palais n'est pas un sale trou ! Attendez qu'il soit nettoyé et redécoré ! »

« Pour ça, il faudrait que Smaug soit mort, répondit Bilbo d'un air sombre. En attendant, où est-il ? Je donnerais un bon petit déjeuner pour le savoir. J'espère qu'il n'est pas en train de nous regarder du haut de la Montagne ! »

Cette idée troubla grandement les nains, et ils ne tardèrent pas à se ranger du côté de Bilbo et de Balin.

« Il faut s'en aller d'ici, dit Dori. C'est comme si ses yeux m'épiaient par-derrière. »

« Il fait froid, et tout est désert, dit Bombur. Il y a peut-être à boire, mais je ne vois rien à manger. Un dragon aurait de quoi être affamé dans un endroit pareil. »

« Partons ! Partons ! crièrent les autres. Suivons le chemin de Balin ! »

Sous la paroi rocheuse à leur droite, il n'y avait aucun moyen de passer, alors ils cheminèrent péniblement parmi les pierres du côté gauche de la rivière, et le vide et la désolation achevèrent de les dégriser, même Thorin. Le pont que Balin avait évoqué s'était écroulé depuis longtemps, et une grande partie de sa structure était réduite à des tas de roches parmi les eaux bruyantes et peu profondes ; mais ils les passèrent à gué sans grande difficulté, trouvèrent les marches anciennes et gravirent la haute berge. Ils tombèrent rapidement sur la vieille route et débouchèrent bientôt dans un vallon encaissé entre les rochers, où ils se reposèrent quelque temps et prirent le petit déjeuner qui s'offrait à eux, surtout du *cram* et de l'eau. (Si vous voulez savoir

ce qu'est le *cram*, tout ce que je peux vous dire est que je n'en connais pas la recette ; mais cet aliment ressemble à un biscuit, se conserve indéfiniment, est censé être nourrissant, sans pour autant être appétissant, ni très intéressant, sauf comme exercice de mastication. C'était une préparation des Hommes du Lac, exprès pour les longs voyages.)

Ils poursuivirent leur route ensuite. Celle-ci se détourna vers l'ouest, délaissant la rivière, et le grand épaulement formé par l'éperon sud de la Montagne ne cessa alors de s'approcher. Enfin, ils atteignirent le sentier de la colline, lequel grimpait en pente raide. Ils le gravirent lentement à pas lourds, l'un derrière l'autre ; puis, en fin d'après-midi, ils parvinrent au sommet de la crête et virent le soleil de l'hiver descendre dans l'Ouest.

Ils trouvèrent là un endroit au sol dallé, dépourvu de murs sur trois côtés, mais adossé au nord contre une paroi rocheuse dans laquelle se voyait une ouverture semblable à une porte. De cette porte, on avait une large vue sur l'est, le sud et l'ouest.

« Ici, dit Balin, autrefois, nous installions toujours des gardes, et par cette porte là-derrrière, on accède à une pièce creusée dans le roc qui servait de poste de garde. Il y avait plusieurs autres postes de ce genre tout autour de la Montagne. Mais du temps où nous étions prospères, cette surveillance ne semblait guère utile, et l'on accorda trop de libertés aux gardes, peut-être... sans quoi la venue du dragon aurait pu être annoncée avant, et les choses se seraient peut-être passées autrement. En tout cas, nous pouvons maintenant nous abriter ici pour un certain temps, en ayant vue sur toutes les terres sans être vus nous-mêmes. »

« Cela ne servira pas à grand-chose, si on nous a vus monter ici », dit Dori, qui levait toujours les yeux vers le sommet de la Montagne comme s'il s'attendait à y voir Smaug, perché comme un oiseau sur un clocher.

« Il nous faudra courir ce risque, dit Thorin. Impossible d'aller plus loin aujourd'hui. »

« Bien dit ! » s'écria Bilbo, et il s'affala sur le sol.

La salle de pierre eût été assez grande pour contenir cent personnes, et il y avait une petite pièce tout au fond, mieux abritée du froid. L'endroit était tout à fait désert : même les animaux sauvages semblaient ne jamais s'y être réfugiés, depuis que la Montagne était sous l'empire de Smaug. Ils y posèrent leurs fardeaux ; et certains d'entre eux se laissèrent tomber par terre et s'endormirent sur-le-champ, mais les autres s'assirent non loin de la porte extérieure et discutèrent de leurs plans. Leur conversation revenait toujours à la même question : où était passé Smaug ? Ils regardèrent à l'ouest et ne virent rien ; à l'est, ils ne virent rien non plus ; au sud, il n'y avait

aucun signe du dragon, mais une multitude d'oiseaux s'était rassemblée. Ils s'en étonnèrent et s'interrogèrent longuement ; mais ils n'étaient toujours pas plus près d'une réponse quand les premières étoiles glacées firent leur apparition.

XIV

Feu et eau

Donc, si vous souhaitez, comme les nains, avoir des nouvelles de Smaug, il vous faut revenir à cette soirée où le dragon détruisit la porte et s'envola dans un mouvement de colère, deux jours auparavant.

Les hommes d'Esgaroth, la ville lacustre, étaient pour la plupart à la maison, car une brise glaciale soufflait de l'est noir ; mais quelques-uns se promenaient sur les quais, et regardaient, comme ils aimaient à le faire, les étoiles apparaître sur les eaux tranquilles du lac tandis qu'elles s'allumaient dans le ciel. De chez eux, la Montagne Solitaire était presque entièrement masquée par les collines basses à l'autre bout du lac, aperçue à travers une brèche où la Rivière Courante descendait du nord. Seule sa haute cime était visible par temps clair, et ils ne la regardaient que rarement, car elle était sinistre et morne, même à la lumière du matin. À cette heure, elle ne se voyait plus, perdue dans la noirceur du ciel.

Elle reparut tout soudainement : un bref éclair l'illumina et s'évanouit.

« Regardez ! dit l'un d'entre eux. Encore ces lueurs ! La nuit dernière, les guetteurs les ont vues apparaître et disparaître de minuit jusqu'à l'aube. Il se passe quelque chose là-haut. »

« Peut-être que le Roi sous la Montagne est en train de forger de l'or, dit un autre. Il y a longtemps qu'il est monté au nord. Il est temps que les chants deviennent à nouveau réalité. »

« Quel roi ? demanda un troisième avec sévérité. C'est sans doute le feu du Dragon en maraude, le seul roi sous la Montagne que nous ayons jamais connu. »

« Tu fais toujours de mauvais présages ! dirent les autres. Tu nous parles d'inondations, de poissons empoisonnés. Trouve quelque chose de plus gai ! »

Puis, une vive lumière apparut tout à coup dans la brèche entre les collines, et l'extrémité nord du lac se couvrit d'un reflet doré. « Le Roi sous la Montagne ! s'écrièrent-ils. Ses richesses sont comme le Soleil, son argent est une fontaine, ses rivières sont dorées ! La rivière

charrie l'or de la Montagne ! » annoncèrent-ils, et partout des fenêtres s'ouvraient et des pieds accouraient.

Il y eut de nouveau un formidable élan d'enthousiasme et d'excitation. Mais l'homme à la voix sévère s'en fut trouver le bourgmestre à toute allure. « Le dragon arrive, ou je suis un sot ! cria-t-il. Coupez les ponts ! Aux armes ! Aux armes ! »

Des trompettes sonnèrent soudain l'alarme et résonnèrent sur les rochers le long des rives. Les acclamations cessèrent et la joie laissa place à la terreur. Ainsi, le dragon ne les prit pas tout à fait par surprise.

Sa vitesse était si grande qu'ils ne tardèrent pas à l'apercevoir, filant vers eux comme une étincelle, toujours plus énorme, toujours plus brillant ; et même les plus étourdis ne doutèrent pas un instant que les prophéties venaient de prendre une tournure plutôt désastreuse. Il leur restait tout de même un peu de temps. Tous les récipients de la ville furent remplis d'eau, tous les guerriers furent armés, tous les projectiles et les flèches furent préparés, et le pont menant à la terre ferme fut jeté bas et détruit, avant que la terrible approche de Smaug ne devienne un grondement assourdissant et que l'affreux battement de ses ailes ne fasse trembler les eaux rougeoiantes.

Parmi les hurlements, les plaintes et les cris d'épouvante, le dragon fondit sur eux, bifurqua vers les ponts et fut contré ! Le pont avait disparu, et ses ennemis étaient isolés au milieu des eaux profondes – trop profondes, trop sombres et trop froides à son goût. S'il y plongeait, des vapeurs s'élèveraient qui couvriraient toutes les terres de brouillard pendant des jours ; mais le lac était plus fort que lui : il éteindrait ses feux avant qu'il n'ait pu passer à travers.

Grondant, il fit demi-tour et passa de nouveau sur la ville. Une pluie de flèches sombres jaillit dans les airs et heurta ses écailles et ses bijoux avec fracas, puis toutes retombèrent, enflammées par son souffle mortel, brûlant et sifflant sur les eaux du lac. Jamais vous n'auriez pu imaginer un feu d'artifice comparable au spectacle de cette nuit-là. Quand vibrèrent les cordes des arcs et que retentirent les trompettes, la colère du dragon s'embrasa de tous ses feux, jusqu'à l'aveugler et à le rendre fou. Personne n'avait osé s'attaquer à lui depuis des lustres, et personne n'aurait osé maintenant, n'eût été l'homme à la voix sévère (il se nommait Bard), qui courait de côté et d'autre, encourageant les archers et insistant auprès du bourgmestre pour qu'ils aient l'ordre de se battre jusqu'à la dernière flèche.

Le feu jaillit des mâchoires du dragon. Celui-ci tournoya quelques instants dans les airs, loin au-dessus d'eux, illuminant tout le lac ; les arbres sur les rives prenaient des reflets de cuivre et de sang, tandis que des ombres noires et opaques bondissaient à leurs pieds. Alors il

piqua tout droit à travers la grêle de flèches, téméraire dans sa rage, négligeant de tourner ses flancs écaillés vers ses adversaires, cherchant seulement à incendier leur ville.

Le feu jaillit sur les toits de chaume et les faîtages de bois tandis qu'il passait en trombe et partait et revenait, même si tout avait été aspergé d'eau avant sa venue. Des centaines de mains s'affairaient encore à arroser les bâtiments à la moindre étincelle. Le dragon revint sur eux. Un violent coup de queue, et le toit de la Grande Maison s'effondra avec fracas. Des flammes inextinguibles montèrent dans la nuit. Le dragon descendait et redescendait, et chaque fois une maison prenait feu et s'écroulait, puis une autre ; et toujours aucune flèche ne pouvait l'arrêter ou le blesser davantage qu'une mouche venue des marécages.

Déjà des hommes sautaient à l'eau de tous côtés. Dans le bassin du marché, les femmes et les enfants étaient entassés sur des bateaux surchargés. Sur les quais, on laissait tomber les armes. Des pleurs et des lamentations s'élevaient là où les vieux chants célébraient naguère l'arrivée des nains et les jours heureux à venir. À présent, on maudissait leurs noms. Le bourgmestre lui-même cherchait refuge sur son grand bateau doré, espérant profiter de la confusion pour se sauver à la rame. Bientôt, la ville serait complètement désertée et réduite en cendres à la surface du lac.

C'était tout ce que le dragon espérait. Qu'ils s'embarquent tous jusqu'au dernier ! Il pourrait alors s'amuser à les pourchasser sur l'eau, ou les laisser moisir là jusqu'à ce qu'ils meurent de faim. Qu'ils essaient d'atteindre la rive et il les attendrait de pied ferme. Bientôt il incendierait toute la forêt en bordure du lac et desséchait tous les champs et les pâturages. Pour l'instant, il prenait plaisir à tourmenter cette ville, et se divertissait comme il ne s'était pas diverti depuis des années.

Mais il y avait encore une compagnie d'archers qui tenait bon parmi les maisons en flammes. Leur capitaine était Bard, à la voix et au visage sévères, que ses amis accusaient de prophétiser des inondations et du poisson empoisonné, même s'ils connaissaient sa valeur et son courage. C'était un lointain descendant de Girion, Seigneur du Val, dont la femme et l'enfant s'étaient enfuis jadis par la Rivière Courante, échappant à la ruine. Maniant un grand arc en bois d'if, il avait tiré toutes ses flèches jusqu'à ce qu'il ne lui en reste plus qu'une seule. Le feu s'approchait. Ses compagnons le désertaient. Il banda son arc pour la dernière fois.

Soudain, quelque chose sortit des ténèbres et voleta jusqu'à son épaule. Il tressaillit – mais ce n'était qu'une vieille grive. Sans prendre peur, elle se percha tout près de son oreille et lui apporta des

nouvelles. Il constata avec émerveillement qu'il pouvait comprendre sa langue ; car il était de la lignée du Val.

« Attends ! Attends ! lui dit-elle. La lune monte. Regarde sous son aisselle gauche au moment où il te survole et tournoie ! » Et tandis que Bard restait figé d'étonnement, elle lui raconta ce qui s'était passé sur la Montagne et tout ce qu'elle y avait entendu.

Bard tendit alors la corde de son arc jusqu'à son oreille. Le dragon revint vers lui, décrivant des cercles à basse altitude. La lune se leva sur la rive orientale et ses ailes revêtirent un éclat argenté.

« Flèche ! dit l'archer. Ma flèche noire ! Je t'ai gardée pour la toute fin. Tu ne m'as jamais fait défaut et je t'ai toujours récupérée. Tu m'as été léguée par mon père comme ses pères t'avaient léguée à lui. S'il est vrai que tu es issue des forges du véritable roi sous la Montagne, va sans tarder et ne t'égare point ! »

Le dragon fondit de nouveau sur lui, descendant plus bas que jamais, et au moment où il tournait et plongeait dans le clair de lune, son ventre nacré scintilla du feu étincelant des bijoux – sauf en un endroit. Le grand arc vibra. La flèche noire partit tout droit de la corde et fila vers l'aisselle gauche où la patte de devant était tendue. Elle s'y enfonça de la pointe à la plume, et, dans sa course effrénée, disparut. Avec un cri qui assourdit tous ceux qui l'entendirent, qui abattit les arbres, fendit la pierre, Smaug s'élança vers le ciel, vomissant, puis chavira et s'écrasa du haut des airs.

Il retomba en plein sur la ville. Ses derniers soubresauts la réduisirent en un nuage d'étincelles et de braises. Une grande vapeur s'éleva, blanche dans l'obscurité soudaine au clair de lune. Il y eut un puissant sifflement, un violent tourbillon, puis ce fut le silence. Et ce fut la fin de Smaug et d'Esgaroth, mais non de Bard.

La lune croissante conquiert lentement le ciel et le vent se refroidit et se mit à hurler. Il fit ployer les colonnes de vapeur et chassa les nappes de brouillard vers l'ouest, leurs lambeaux déchiquetés allant flotter sur les marécages à l'orée de Grand'Peur. Puis de nombreux bateaux apparurent comme des taches sombres à la surface du lac ; et le vent portait la voix des habitants d'Esgaroth, pleurant la destruction de leur ville, de leurs maisons et de leurs biens. Mais en vérité, ils avaient de quoi remercier le sort, s'ils avaient pu s'en rendre compte sous le coup de l'émotion. Car les trois quarts des habitants de la ville s'en sortaient au moins vivants ; leurs forêts, leurs cultures, leurs pâturages et leur bétail, ainsi que la plupart de leurs embarcations restaient intacts ; et le dragon était mort. Les conséquences de sa défaite ne leur étaient pas encore apparues.

Une foule endeillée se rassembla sur la rive occidentale, frissonnant dans la brise glaciale ; et sa colère et ses plaintes se

dirigeaient surtout contre le bourgmestre, qui s'était empressé d'abandonner la ville, alors que d'autres étaient encore prêts à la défendre.

« Il a peut-être le sens des affaires – surtout des siennes, murmuraient certains, mais quand l'heure est grave, il ne vaut plus grand-chose ! » Et ils célébrèrent le courage de Bard et son dernier trait dévastateur. « Si seulement il n'avait pas été tué, disaient-ils tous, nous l'aurions couronné roi. Bard, le Pourfendeur de Dragons, de la lignée de Girion ! Quel malheur de l'avoir perdu ! »

Et au beau milieu de leur conversation, un guerrier de belle stature apparut des ombres. Ses vêtements étaient trempés, ses cheveux noirs et mouillés tombaient sur son visage et sur ses épaules, et un éclair redoutable illuminait ses yeux.

« Bard n'est pas perdu ! cria-t-il. Il a plongé des quais d'Esgaroth quand l'ennemi est tombé. Je suis Bard, de la lignée de Girion ; le dragon est mort par ma flèche ! »

« Le roi Bard ! Le roi Bard ! » crièrent-ils, tandis que le bourgmestre grinçait des dents.

« Girion était seigneur du Val, et non roi d'Esgaroth, dit-il. Au Bourg-du-Lac, nous avons coutume d'élire un bourgmestre parmi les plus sages et les plus vénérables, et nous n'avons jamais été sous la domination de simples guerriers. Que "le roi Bard" rentre dans son royaume : grâce à sa bravoure, le Val est désormais reconquis, et rien ne l'empêche d'y retourner. Et tout ceux qui le souhaitent peuvent partir avec lui, s'ils préfèrent la froideur des pierres, dans l'ombre de la Montagne, à nos rives ensoleillées. Les sages resteront ici dans l'espérance que notre ville soit rebâtie, et le jour viendra où ils goûteront à nouveau son calme et ses richesses. »

« Bard sera notre roi ! répondirent les hommes alentour. Nous en avons assez des vieillards et des grippe-sous ! » Et d'autres, plus loin, reprirent leur clameur : « Vive l'Archer, à bas les Vieilles Sacoques ! » Et leurs cris résonnèrent de mille voix le long des rives.

« Je suis le premier à reconnaître la valeur de Bard l'Archer, dit le bourgmestre avec circonspection (car Bard se tenait à présent à ses côtés). Il a rendu ce soir d'éminents services qui lui vaudront une place de choix au registre des bienfaiteurs de notre ville ; et il est digne de maintes chansons impérissables. Mais pourquoi, ô chers concitoyens (et sur ce, le bourgmestre se leva et parla d'une voix claire et forte), pourquoi suis-je le seul à mériter vos reproches ? Pour quel manquement dois-je être destitué ? Qui est allé tirer le dragon de sa torpeur, je vous le demande ? Qui nous a soutiré de riches présents et une aide généreuse, en cherchant à nous faire croire que les vieux chants se réaliseraient ? Qui a abusé de notre candeur et de nos agréables lubies ? Quelle sorte d'or ont-ils envoyé sur la rivière pour

nous récompenser ? Le feu du dragon et la ruine ! À qui devons-nous demander compensation pour nos dommages, et assistance pour nos veuves et nos orphelins ? »

Comme vous le voyez, le bourgmestre n'était pas devenu bourgmestre par hasard. Dans la foulée de ce discours, les gens oublièrent momentanément l'idée d'un nouveau roi, déversant plutôt leur fiel sur Thorin et sa compagnie. Des propos acerbes et inconsidérés fusèrent de toutes parts ; et parmi ceux qui avaient chanté les vieux chants avec le plus d'ardeur, certains clamaient avec autant de véhémence que les nains avaient soulevé le dragon contre eux délibérément !

« Sottises ! s'écria Bard. À quoi bon gaspiller votre salive et votre colère pour ces pauvres gens ? Ils ont sans doute péri au feu, avant même que Smaug ne soit sur nous. » Et à l'instant où il prononçait ces mots, il se représenta le légendaire trésor de la Montagne qui gisait là sans gardien ni héritier, et devint tout à coup silencieux. Il songea aux paroles du bourgmestre, à la splendeur du Val resurgi de ses cendres, à ses cloches dorées, pourvu que des hommes le suivent.

Enfin il parla de nouveau : « L'heure n'est pas aux invectives, cher bourgmestre, ni aux grands chambardements. Nous aurons fort à faire pour nous relever. Je continuerai à vous servir – mais il se peut qu'un jour, je me remémore vos paroles et que je me rende dans le Nord avec quiconque décidera de me suivre. »

Puis il s'en fut à grandes enjambées pour aider à établir les campements et prêter main-forte aux malades et aux blessés. Mais tandis qu'il lui tournait le dos, le bourgmestre le regarda avec hargne et demeura assis par terre. Il réfléchissait beaucoup mais parlait peu, sauf pour interpellier les gens en leur demandant du feu ou de la nourriture.

Or, partout où Bard se rendait, il entendait la même rumeur contagieuse au sujet de l'immense trésor qui, désormais, n'avait plus aucun gardien. On parlait de ce qui leur serait bientôt versé en réparation de leurs souffrances, et des richesses surabondantes qui leur permettraient d'acheter de rares et belles choses venues du Sud ; et cette pensée leur redonna courage au milieu de l'épreuve qu'ils traversaient. Heureusement, car la nuit était froide et éprouvante. Peu d'entre eux eurent droit à des abris de fortune (le bourgmestre en avait un) et il y avait peu de nourriture (même le bourgmestre en manqua). De nombreux rescapés, sortis indemnes de la destruction du bourg, souffrirent de l'humidité, du froid et de la douleur de cette nuit-là, et en moururent ; tandis que dans les jours qui suivirent, la maladie et la faim sévissaient dans les campements.

Entre-temps, Bard avait pris les choses en main et les organisait à sa manière, quoique toujours au nom du bourgmestre ; et il dut

consacrer beaucoup d'énergie à diriger l'effort collectif et à gérer les préparatifs pour la protection et le logement des siens. La plupart d'entre eux n'auraient sans doute pas survécu à l'hiver qui rattrapait à présent l'automne, si aucune aide n'était venue. Mais elle vint sans tarder, car Bard eut tôt fait d'envoyer de rapides messagers sur la Rivière de la Forêt pour demander assistance auprès du Roi des Elfes sylvains. Ces envoyés avaient constaté qu'une armée était déjà en route, trois jours seulement après la chute de Smaug.

Le Roi elfe avait été informé par ses propres messagers et par les oiseaux amis de son peuple, et savait déjà une bonne partie de ce qui s'était produit. Il régnait en effet une remarquable agitation chez toutes les créatures ailées qui vivaient aux abords de la Désolation du Dragon. L'air était rempli de volées tournoyantes, et leurs nombreux messagers sillonnaient le ciel avec diligence. Des sifflements, des cris et des piailllements survolaient l'orée de la Forêt. La rumeur s'étendit sur Grand'Peur : « Smaug est mort ! » Les feuilles bruissaient et des oreilles stupéfaites se tendaient. Avant même la sortie du Roi elfe, la nouvelle s'était répandue à l'ouest jusqu'aux pinèdes des Montagnes de Brume ; Beorn dans sa maison en rondins l'avait entendue, et les gobelins délibéraient dans leurs cavernes.

« Ce sera la dernière fois que nous entendrons parler de Thorin Lécudechesne, j'en ai peur, dit le roi. Il aurait mieux fait de demeurer mon invité. Mais tout de même, à quelque chose malheur est bon », ajouta-t-il. Car lui non plus n'avait pas oublié les légendaires richesses de Thrór. C'est ainsi que les envoyés de Bard le trouvèrent déjà en marche, entouré d'archers et de lanciers ; et les corbeaux étaient nombreux autour de lui, car ils croyaient que la guerre, absente de ces contrées depuis des siècles, était sur le point de renaître.

Mais le roi, quand il reçut les prières de Bard, eut pitié, car c'était, à l'image de son peuple, un seigneur bienveillant et charitable ; ainsi, détournant son armée qui jusqu'alors se dirigeait tout droit vers la Montagne, il se hâta de descendre la rivière jusqu'au Long Lac. Il n'avait ni bateaux, ni radeaux en nombre suffisant pour contenir ses troupes, et ils durent faire une longue route à pied ; mais de nombreuses provisions avaient été envoyées au-devant, sur l'eau. Il reste que les elfes ont le pas léger, et même si à cette époque ils n'avaient pas tellement l'habitude des longues marches et des étendues traîtresses entre la Forêt et le Lac, ils progressèrent rapidement. Cinq jours seulement après la mort du dragon, ils parvinrent au lac et contemplèrent les ruines de la ville. On leur fit bon accueil, comme de raison, et les hommes et leur bourgmestre se dirent prêts à conclure n'importe quel marché pour l'avenir en échange des secours du Roi elfe.

Leurs plans furent bientôt achevés. Avec les femmes et les

enfants, les vieillards et les invalides, le bourgmestre resta derrière, ainsi que quelques artisans et de nombreux elfes d'une grande habileté ; et ils s'occupèrent d'abattre des arbres et de récupérer le bois d'œuvre qui leur parvenait de la Forêt. Puis ils entreprirent de construire un grand nombre de huttes sur la rive afin de parer aux rigueurs de l'hiver imminent ; et de même, sous la direction du bourgmestre, ils commencèrent à dresser les plans d'une nouvelle ville, plus belle et plus vaste encore que la précédente, mais pas au même endroit. Ils la déplacèrent plus au nord le long de la rive ; car dorénavant, ils devaient toujours craindre les eaux où le dragon s'était effondré. Celui-ci ne retrouverait plus jamais son lit doré, mais il restait étendu là, froid comme la pierre, recroquevillé dans les bas-fonds. Pendant des siècles, on put voir par temps calme ses énormes ossements au milieu des pilotis de l'ancienne ville en ruine. Mais rares sont ceux qui s'aventurèrent à traverser cet endroit maudit, et personne n'osa jamais plonger dans cette eau frissonnante, ou récupérer les pierres précieuses qui tombaient de sa carcasse pourrissante.

Mais tous les hommes d'armes encore capables de se battre, et presque tous les soldats du Roi elfe, s'apprêtèrent à marcher sur la Montagne au nord. C'est ainsi que, onze jours après la destruction de la ville, les premiers rangs de leur armée passèrent le portail rocheux à l'autre bout du lac et entrèrent dans les terres désolées.

XV

L'orage se prépare

Revenons maintenant à Bilbo et aux nains. Toute la nuit, quelqu'un avait monté la garde, mais au matin, personne n'avait vu ou entendu aucun signe de danger. Les oiseaux, cependant, se faisaient toujours plus nombreux. Leurs compagnies volantes arrivaient du Sud ; et les corbeaux qui vivaient encore aux environs de la Montagne ne cessaient de tournoyer et de crier au-dessus de leurs têtes.

« Il se passe quelque chose d'étrange, dit Thorin. Le temps des migrations automnales est passé, et ces oiseaux vivent toujours par ici : il y a des étourneaux et des volées de pinsons, et je vois au loin de nombreux charognards, comme si une bataille se préparait ! »

Soudain, Bilbo leva l'index : « Voilà encore cette vieille grive ! s'écria-t-il. On dirait qu'elle a survécu, quand Smaug s'est abattu sur la Montagne, mais on ne peut pas en dire autant des escargots, je suppose ! »

La vieille grive était bel et bien de retour, et alors que Bilbo la pointait du doigt, elle vola vers eux et se percha sur une pierre non loin. Alors elle battit des ailes et chanta ; puis elle pencha la tête sur le côté comme pour écouter, et chanta de nouveau ; puis elle tendit l'oreille une nouvelle fois.

« Je crois qu'elle essaie de nous dire quelque chose, dit Balin ; mais je n'arrive pas à suivre le discours de ce genre d'oiseaux : il est trop rapide, trop compliqué. Et vous, Bessac, vous y comprenez quelque chose ? »

« Très peu de chose, dit Bilbo (en fait, il n'y comprenait rien du tout) ; mais notre vieille amie me paraît très agitée. »

« Si seulement c'était un corbeau ! » dit Balin.

« Je pensais que vous ne les aimiez pas ! Vous aviez l'air de les fuir, la dernière fois que nous sommes venus par ici. »

« Ça, c'étaient des corneilles ! Elles avaient un air suspect qui ne me revenait pas, en plus d'être impolies. Vous avez dû entendre tous ces noms injurieux qu'elles nous lançaient. Mais les corbeaux sont différents. Il y avait autrefois une grande amitié entre eux et le peuple de Thror. Souvent, ils nous apportaient des nouvelles secrètes, et nous

les récompenses avec des objets brillants qu'ils se plaisaient à cacher dans leurs nids.

« Ils vivent fort longtemps et possèdent une longue mémoire, et ils transmettent tout ce qu'ils ont appris à leurs enfants. Quand j'étais jeune nain, je connaissais plusieurs corbeaux des rochers. Cette colline même s'appelait alors Montcorbeau, parce qu'il y avait un couple bien connu et particulièrement sage, le vieux Carc et sa femme, qui vivait ici au-dessus du poste de garde. Mais je ne pense pas qu'il y ait encore ici des représentants de cette ancienne race. »

À peine eut-il terminé sa phrase que la vieille grive s'élança dans les airs en poussant un grand cri.

« Si on ne le comprend pas, lui au moins nous comprend, j'en suis sûr, dit Balin. Maintenant, ouvrons l'œil, et voyons ce qui va se passer ! »

Il y eut bientôt un grand battement d'ailes, et la vieille grive fut de nouveau près d'eux, accompagnée d'un vieil oiseau tout décrépité. Presque aveugle, il pouvait à peine voler, et le sommet de sa tête était complètement dégarni. C'était un vieux corbeau de taille imposante. Il se posa devant eux avec raideur, battit lentement des ailes, et salua Thorin d'un geste saccadé.

« Ô Thorin fils de Thrain, et Balin fils de Fundin, croassa-t-il (et Bilbo comprenait ce qu'il disait, car il parlait comme vous et moi, et non dans la langue des oiseaux). Je suis Roäc fils de Carc. Carc est mort, mais vous l'avez bien connu autrefois. Il y a cent cinquante et trois ans que je suis sorti de l'œuf, mais je n'oublie pas ce qui m'a été enseigné par mon père. Je suis désormais le chef des grands corbeaux de la Montagne. Nous sommes peu nombreux, mais nous gardons encore le souvenir du roi de jadis. La plupart de mes gens sont absents, car il y a d'importantes nouvelles en provenance du Sud – certaines seront pour vous une joie ; d'autres ne vous paraîtront pas aussi favorables.

« Car voici que du Sud, de l'Est et de l'Ouest, les oiseaux affluent de nouveau vers la Montagne et le Val, et l'on entend partout la nouvelle que Smaug est mort ! »

« Mort ! Mort ? s'écrièrent les nains. Mort ! Nos craintes étaient donc inutiles... et le trésor est à nous ! » Tous se levèrent d'un bond et se mirent à gambader de joie.

« Oui, mort, dit Roäc. La grive, puissent ses plumes ne jamais tomber, l'a vu mourir, et ses paroles sont dignes de foi. Elle l'a vu tomber au combat contre les hommes d'Esgaroth, il y a trois nuits de cela, au lever de la lune. »

Thorin eut quelque difficulté à convaincre les nains de se taire et d'écouter ce que le corbeau avait à dire. Celui-ci acheva enfin son récit de la bataille et poursuivit :

« Voilà pour vous, Thorin Lécudechesne, le plus réjouissant. Vous pouvez regagner votre palais en toute sécurité : tout le trésor est à vous... pour l'instant. Mais de nombreuses gens, à part les oiseaux, se dirigent par ici en ce moment même. La rumeur de la mort du gardien s'est répandue dans tout le pays, et la légende des richesses de Thrór ne s'est pas amoindrie au fil des générations : nombreux sont ceux qui réclament une part du trésor. Déjà, une armée d'elfes est en marche, accompagnée de charognards qui espèrent une confrontation et un massacre. Sur les rives du lac, les hommes accusent les nains d'être la cause de leurs malheurs ; car tous sont sans logis et nombre d'entre eux sont morts dans la destruction de leur ville. Eux aussi cherchent à obtenir réparation en réclamant une partie de votre or, que vous soyez vivants ou morts.

« C'est votre sagesse qui devra déterminer la conduite à suivre ; mais à vous treize, vous représentez une infime partie du grand peuple de Durin qui vivait ici autrefois, et qui désormais est dispersé aux quatre vents. Si mon conseil peut vous servir de guide, vous ne vous fierez pas au bourgmestre des Hommes du Lac, mais plutôt à celui qui a décoché la flèche qui a tué le dragon. Il se nomme Bard, de la lignée du Val, celle de Girion même ; c'est un homme sévère, mais honnête. Nous verrions alors la paix régner de nouveau entre les nains, les hommes et les elfes, après la longue désolation ; mais cela pourrait vous coûter cher. J'ai dit. »

Thorin répondit alors avec colère : « Nos plus sincères remerciements, Roäc fils de Carc. Vous et les vôtres ne serez pas oubliés. Mais les voleurs et les belliqueux n'auront pas la moindre pièce d'or tant que nous serons en vie. Nous vous en serions d'autant plus reconnaissants si vous nous apportiez des nouvelles de tous ceux qui approchent. Et je vous implore également, s'il y en a parmi vous qui ont encore toute leur jeunesse et toutes leurs ailes, d'envoyer des messagers à ceux des nôtres qui habitent les montagnes du Nord, tant à l'est qu'à l'ouest, pour les informer de cette menace qui plane sur nous. Mais visitez d'abord mon cousin Dain dans les Collines de Fer, car ses gens sont nombreux, bien armés, et il n'est aucun royaume des nains qui soit plus près d'ici. Dites-lui de se hâter ! »

« Je ne dirai pas si cette résolution est bonne ou mauvaise, croassa Roäc, mais je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. » Puis il s'envola lentement.

« Rentrons de ce pas à la Montagne ! s'écria Thorin. Nous n'avons que très peu de temps. »

« Et peu de chose à se mettre sous la dent ! » ajouta Bilbo, toujours aussi pragmatique face à ce genre de questions. Il se disait en tout cas qu'avec la mort du dragon, leur aventure était pour ainsi dire terminée (en cela, il se trompait lourdement) ; et il aurait renoncé à

une bonne partie de ses gains pour que toute cette affaire soit résolue dans la paix.

« Rentrons à la Montagne ! » crièrent les nains sans faire attention à lui ; alors il fut bien obligé de rentrer avec eux.

Puisqu'une partie des événements vous sont déjà connus, vous aurez compris que les nains disposaient encore de quelques jours. Ils explorèrent à nouveau les cavernes et découvrirent, comme ils s'y attendaient, que la Grande Porte était désormais la seule issue ; toutes les autres portes (à l'exception de la petite entrée secrète, évidemment) avaient depuis longtemps été bloquées ou détruites par Smaug, et il n'en restait plus la moindre trace. Ils s'employèrent donc à fortifier l'entrée principale, et à aménager un nouveau chemin qui y conduirait. Les outils nécessaires ne manquaient pas, laissés derrière par les mineurs, les carriers et les constructeurs d'autrefois ; et les nains étaient encore très habiles à de tels travaux.

Pendant qu'ils travaillaient, les corbeaux leur apportaient sans cesse des nouvelles. Ils apprirent donc que le Roi elfe s'était détourné vers le Lac, et qu'ils bénéficiaient d'un moment de répit. Mieux encore, ils découvrirent que trois de leurs poneys avaient échappé à la mort, car ils avaient été vus sur les berges de la Rivière Courante, non loin de l'endroit où se trouvait le reste des provisions. Ainsi, pendant que les autres se chargeaient des travaux, Fili et Kili, guidés par un corbeau, furent envoyés à la rivière afin de ramener les poneys et tout ce qu'ils pouvaient transporter.

Leur absence dura quatre jours, et ils apprirent à leur retour que l'armée des Hommes du Lac s'était jointe à celle des Elfes et qu'elles se hâtaient toutes deux vers la Montagne. Mais les nains entretenaient à présent de meilleurs espoirs ; car en faisant attention, ils auraient encore de quoi se nourrir pour quelques semaines – surtout du *cram*, évidemment, et c'était tout juste s'ils pouvaient encore le supporter ; mais un peu de *cram* vaut beaucoup mieux que rien –, et ils avaient déjà réussi à bloquer la Porte avec un mur de pierres équarries, sans ciment, mais très épais et haut, érigé devant l'ouverture. Il y avait des fentes à travers lesquelles ils pouvaient voir (ou tirer), mais aucune porte. Ils entraient et sortaient en se servant d'échelles, et s'aidaient de cordes pour hisser les marchandises. Afin d'assurer l'écoulement de la rivière, ils avaient ménagé une petite arche basse sous le nouveau mur ; mais devant l'entrée, ils avaient modifié le petit lit étroit de telle sorte qu'un grand bassin d'eau s'étendait de la paroi rocheuse jusqu'au sommet de la chute où la rivière descendait vers le Val. Le seul accès à la Porte, autrement qu'à la nage, se faisait donc par une étroite corniche le long de l'escarpement, située à droite lorsqu'on se trouvait derrière le mur et qu'on regardait au-dehors. Les poneys, quant à eux,

avaient été emmenés au pied des escaliers de l'autre côté du vieux pont et déchargés à cet endroit ; puis les nains leur avaient dit d'aller retrouver leurs maîtres en les envoyant vers le sud sans cavalier.

Vint alors une nuit où surgirent tout à coup de nombreuses lumières, comme celles de feux de camp et de torches, dans le Val qui s'étendait au sud.

« Les voici ! cria Balin. Et leur campement est considérable. Ils ont dû entrer dans la vallée à la faveur du crépuscule en prenant des deux côtés de la rivière. »

Les nains dormirent très peu cette nuit-là. L'aube était encore pâle lorsqu'ils virent une compagnie qui approchait. Retranchés derrière leur mur, ils les regardèrent s'avancer jusqu'au fond de la vallée et entamer une lente ascension. Ils virent bientôt que des archers elfes étaient parmi eux, de même que des Hommes du Lac, armés jusqu'aux dents. Enfin, les premiers rangs gravirent les éboulis de roche et parvinrent au sommet des chutes ; et quelle ne fut pas leur surprise de voir le bassin qui s'étendait devant la Porte, elle-même bloquée par un mur de pierres nouvellement taillées.

Tandis qu'ils se tenaient là, pointant du doigt et discutant entre eux, Thorin les héla. « Qui êtes-vous, cria-t-il d'une voix puissante, vous qui arrivez en fauteurs de guerre aux portes de Thorin fils de Thrain, Roi sous la Montagne, et que désirez-vous ? »

Mais ils ne répondirent rien. Certains d'entre eux battirent immédiatement en retraite ; et les autres, après avoir observé un moment la Porte et ses défenses, ne tardèrent pas à les suivre. Ce jour-là, leur campement fut déplacé à l'est de la rivière, tout juste entre les bras de la Montagne. Des voix et des chants résonnèrent alors parmi les rochers comme la vallée n'en avait pas entendu de longtemps. L'écho de harpes elfiques et d'une douce musique montait également vers la Porte ; et on aurait dit que le froid s'adoucissait et qu'un faible parfum embaumait l'air, comme celui de fleurs printanières en train d'éclore dans la forêt.

Bilbo eut alors très envie de quitter la sombre forteresse pour aller se joindre à la fête et aux réjouissances autour des feux. Les plus jeunes nains se laissèrent eux aussi émouvoir, déplorant la tournure des événements et regrettant de ne pouvoir accueillir ces gens à bras ouverts ; mais Thorin se renfrogna.

Puis les nains eux-mêmes apportèrent des harpes et des instruments récupérés parmi le trésor, et ils se mirent à en jouer pour tenter d'apaiser sa colère ; mais leur chant n'était pas comme le chant des elfes, et il rappelait beaucoup ce qu'ils avaient chanté chez Bilbo, longtemps auparavant, dans son petit trou de hobbit.

*Le Roi rentre dans son palais !
L'ignoble Ver, son adversaire,
S'est absenté à tout jamais.*

*La Grande Porte fortifiée,
Les lames seront aiguisées.
Le cœur est fort qui côtoie l'or ;
Les nains ne seront plus lésés.*

*Nombreux les sorts des nains d'antan,
Les coups de leurs marteaux sonnants
Là où se terrent dans la pierre
Merveilles et monstres dormants.*

*Ils firent des colliers d'argent,
Des couronnes d'un feu brûlant
Ils imprégnèrent, marièrent
La harpe et les chants envoûtants.*

*L'usurpateur est détrôné !
Ô peuple errant, venez ! venez !
Le roi défend son bien d'antan
Et tous les siens sont appelés.*

*Venez par les cimes glacées
À nos cavernes du passé !
Car au-dedans le roi attend,
Ses mains de bijoux émaillées.*

*Le roi retrouve son palais
Sous la Montagne au noir sommet.
Et comme hier l'ignoble Ver,
Nos ennemis seront défaits !*

Cette chanson sembla faire plaisir à Thorin, qui retrouva le sourire et la bonne humeur ; et il se mit à calculer la distance jusqu'aux Collines de Fer et le temps qu'il faudrait à Dain pour atteindre la Montagne Solitaire, s'il s'était mis en route aussitôt le message reçu. Mais le cœur de Bilbo se serra en entendant la chanson et la discussion qui s'ensuivit, car elles semblaient beaucoup trop guerrières.

Tôt le lendemain matin, une compagnie de lanciers fut aperçue, franchissant la rivière et remontant la vallée. Arborant la bannière verte du Roi elfe et la bannière bleue du Lac, elle s'avança jusqu'au mur qui se dressait devant la Porte.

Thorin appela de nouveau d'une voix forte : « Qui êtes-vous, ô étrangers venus guerroyer aux portes de Thorin fils de Thrain, Roi sous la Montagne ? » Cette fois, on lui répondit.

Un homme de belle stature, aux cheveux noirs et aux traits sévères, s'avança et cria : « Je vous salue, Thorin ! Pourquoi vous terretez-vous comme un voleur dans sa cachette ? Nous ne sommes pas encore ennemis, et c'est pour nous une joie inespérée de vous trouver vivant ici. Nous ne pensions pas rencontrer âme qui vive, mais

puisque vous êtes là et que nous y sommes aussi, il y a matière à pourparlers et à discussions. »

« Qui êtes-vous et de quoi voulez-vous discuter ? »

« Je suis Bard, et c'est par mon bras que le dragon est tombé et que votre trésor vous a été rendu. N'est-ce pas là une affaire qui vous concerne ? De plus, je suis le légitime descendant et héritier de Girion du Val, et parmi vos richesses se trouvent nombre des siennes, pillées par Smaug dans ses villes et ses palais. N'est-ce pas là une chose dont nous pourrions discuter ? Enfin, dans son dernier assaut, Smaug a détruit les maisons des habitants d'Esgaroth, et je suis encore au service de leur bourgmestre. J'aimerais vous demander en son nom si vous avez égard aux souffrances et à la misère de son peuple. Pour l'aide qu'ils vont ont fournie dans votre détresse, ils n'ont récolté jusqu'ici que la ruine, sans que ce soit volontaire de votre part, j'en suis certain. »

Or ces paroles étaient sincères et justes, quoique fières et sévères ; et Bilbo crut que Thorin reconnaîtrait sur-le-champ l'intégrité de son vis-à-vis. Il ne s'attendait pas, bien sûr, à ce que quiconque se souvienne que c'était lui, et lui seul, qui avait découvert la faille dans l'armure du dragon – heureusement, car personne n'en fit jamais mention. Mais Bilbo oubliait que l'or longtemps couvé par un dragon a un pouvoir, et que le cœur des nains y est particulièrement sensible. Thorin avait, au cours des derniers jours, passé de longues heures dans la salle du trésor, et son enchantement pesait lourdement sur lui. S'il recherchait d'abord et avant tout la Pierre Arcane, il lorgnait aussi maints autres objets qui se trouvaient là, et qui évoquaient le lointain souvenir des labeurs et des souffrances de son peuple.

« Vous plaidez votre plus mauvaise cause en dernier et en la plaçant au-dessus des autres, répondit Thorin. Nul ne peut prétendre au trésor de mon peuple sous prétexte que Smaug, qui nous l'a volé, l'a privé lui aussi de sa vie ou de son logis. Ses méfaits ne sauraient être réparés par l'octroi de richesses qui n'étaient point les siennes. Pour l'aide et les marchandises qui nous ont été fournies par les Hommes du Lac, nous paierons le juste prix, et ce, en temps utile. Mais nous ne donnerons *rien*, pas même la valeur d'une miche, sous la menace d'une guerre. Tant qu'une troupe armée se tiendra à notre porte, vous serez pour nous des ennemis et des voleurs.

« Je serais curieux de savoir quelle part de leur héritage vous auriez versée aux nôtres, si vous nous aviez trouvés morts, et le trésor sans surveillance. »

« C'est une question tout à fait légitime, répondit Bard. Mais vous n'êtes pas morts, et nous ne sommes pas des voleurs. De plus, les riches peuvent avoir pitié des miséreux qui leur ont tendu la main au moment où ils étaient dans le besoin, sans égard aux prétentions des

uns ou des autres. Quant à mes autres revendications, elles demeurent sans réponse. »

« Je refuse de parlementer, comme je l'ai dit, tant qu'il y aura des hommes de guerre à ma porte. Et jamais je ne discuterai avec les gens du Roi elfe, qui n'ont rien fait pour mériter ma sympathie. Ils n'ont pas leur place dans ce débat. Maintenant, partez avant que nos flèches ne sifflent ! Et si vous souhaitez reprendre la discussion, renvoyez d'abord l'armée elfe dans la forêt, et quand vous l'aurez remise à sa place, revenez et déposez vos armes avant de vous approcher du seuil. »

« Le Roi elfe est mon ami, et il s'est porté au secours des gens du Lac qui avaient grandement besoin d'aide, et qui pourtant n'avaient d'autre revendication à faire valoir que l'amitié, répondit Bard. Vous aurez le temps de ravalier vos paroles. Retrouvez votre sagesse avant notre retour ! » Puis il tourna les talons et rentra au campement.

Au bout de quelques heures, les porte-étendards revinrent et les trompettes retentirent :

« Au nom d'Esgaroth et de la Forêt, cria l'un d'eux, nous nous adressons à Thorin fils de Thrain Lécudechesne, et nous l'enjoignons de faire bonne considération des revendications qui lui ont été présentées, sans quoi il sera déclaré notre ennemi. Il devra remettre au moins un douzième du trésor à Bard, l'héritier de Girion qui nous a libérés de Smaug. Avec la part qui lui revient, Bard contribuera lui-même à la reconstruction d'Esgaroth ; mais si Thorin désire recevoir amitié et révérence des terres alentour, comme ses pères en bénéficiaient autrefois, il donnera aussi une part de ses richesses afin d'assurer le bien-être des Hommes du Lac. »

Thorin s'empara alors d'un arc de corne et décocha une flèche en direction du messager. Elle alla se planter dans son bouclier et vibra un instant dans le silence.

« Puisque telle est votre réponse, poursuivit le messager, je déclare la Montagne assiégée. Vous n'en sortirez point jusqu'à ce que vous demandiez vous-même une trêve et des pourparlers. Nous ne prendrons pas les armes contre vous, mais nous vous laissons à votre or. Vous pourrez au moins manger cela, si c'est ce que vous voulez ! »

Sur ce, les messagers se retirèrent promptement et les nains furent laissés à leur réflexion. Thorin était devenu si sombre que, même s'ils l'avaient voulu, aucun d'eux n'aurait osé lui reprocher quoi que ce soit ; mais à vrai dire, la plupart semblaient d'accord avec lui – sauf peut-être le gros Bombur, et Fili et Kili. Bilbo, évidemment, trouvait la situation tout à fait déplorable. Il en avait plus qu'assez de la Montagne, et le fait d'y être assiégé ne lui plaisait pas du tout.

« Cet endroit me rend malade, marmonna-t-il pour lui-même. L'odeur du dragon empeste, et tout ce *cram* commence à me rester sur

l'estomac. »

XVI

Un voleur dans la nuit

Les jours s'égrenaient lentement et péniblement. La plupart des nains passaient leur temps à faire le tri des objets dans la salle du trésor ; et Thorin évoqua alors la Pierre Arcane de Thrain, et leur ordonna vivement de la chercher dans tous les recoins.

« Car la Pierre Arcane de mon père, dit-il, vaut plus à elle seule qu'une rivière d'or, et elle n'a pas de prix à mes yeux. Cette pierre, je la revendique entre toutes autres choses, et quiconque la trouve et la garde pour lui-même connaîtra ma vengeance. »

Bilbo entendit ces paroles et trembla intérieurement, se demandant ce qui arriverait si la pierre était découverte – enveloppée dans un vieux tas de guenilles qui lui servait d'oreiller. Mais il s'abstint tout de même d'en parler, car à mesure que la lassitude le gagnait, un plan avait commencé à se faire jour dans sa petite tête.

Les choses continuèrent ainsi pendant quelque temps. Puis les corbeaux revinrent avec des nouvelles : Dain et une compagnie de plus de cinq cents nains, partis en toute hâte des Collines de Fer, se trouvaient désormais à environ deux jours de marche du Val ; ils arrivaient par le nord-est.

« Mais ils ne pourront atteindre la Montagne sans être aperçus, dit Roäc, et je redoute un affrontement dans la vallée. Je ne dirais pas que ces auspices sont favorables. Malgré leur ténacité, ces gens ont peu de chance de vaincre l'armée qui vous assaille ; et même s'ils y parvenaient, qu'y gagneriez-vous ? L'hiver et la neige les suivent à la trace. Comment allez-vous faire pour vous nourrir sans l'amitié et la bonne volonté des terres qui vous entourent ? Le trésor risque d'être votre perte, même si le dragon n'est plus ! »

Mais Thorin resta de marbre. « L'hiver et la neige tourmenteront aussi les elfes et les hommes, dit-il, et ils regretteront d'avoir élu domicile dans la désolation. Avec mes amis sur leurs arrières et tout l'hiver devant eux, ils seront peut-être moins intransigeants. »

Ce soir-là, Bilbo décida d'agir. Le ciel était noir et sans lune. Aussitôt la nuit tombée, il se rendit à une antichambre située juste derrière la porte et sortit de son sac une corde, de même que la Pierre

Arcane enveloppée d'un chiffon. Puis il grimpa sur le mur. Seul Bombur se trouvait là-haut, car c'était son tour de garde, et les nains ne postaient qu'une sentinelle à la fois.

« Il fait rudement froid ! dit Bombur. Si seulement nous avions un feu, comme il y en a au campement ! »

« À l'intérieur, il fait assez chaud », dit Bilbo.

« Je n'en doute pas ; mais je suis cloué ici jusqu'à minuit, ronchonna le gros nain. Toute cette histoire est un énorme gâchis. Non pas que j'aie l'audace de contredire Thorin, puisse sa barbe toujours s'allonger ; mais s'il y a jamais eu un nain au cou raide, c'est bien lui. »

« Pas aussi raide que mes jambes, dit Bilbo. J'en ai assez des escaliers et des couloirs de pierre. Je donnerais gros pour sentir l'herbe sous mes orteils. »

« Quant à moi, je donnerais gros pour me rincer le gosier avec un peu de boisson forte, et pour un lit douillet après un bon souper ! »

« Pour ça, je ne pourrai pas vous aider tant que nous serons assiégés. Mais cela fait quelque temps que je n'ai pas veillé : je vais prendre votre tour de garde, si vous voulez. Je n'ai pas du tout sommeil, ce soir. »

« Vous êtes un bon bougre, monsieur Bessac, et j'accepte votre offre avec plaisir. Mais s'il se passe quelque chose, n'oubliez pas de me réveiller avant de donner l'alerte ! Je serai tout près, dans l'antichambre à gauche. »

« Ouste, alors ! Je vous réveillerai à minuit, et vous pourrez réveiller votre remplaçant. »

Aussitôt que Bombur fut parti, Bilbo passa l'anneau à son doigt. Il fixa la corde à une saillie, se laissa descendre le long du mur et disparut. Il avait environ cinq heures pour revenir. Bombur dormirait (il pouvait s'endormir à tout moment, et depuis sa mésaventure dans la forêt, il essayait toujours de retrouver les merveilleux rêves qui l'avaient visité alors) ; et tous les autres étaient en bas avec Thorin. Aucun d'entre eux, même Fili ou Kili, n'était susceptible de se présenter au haut du mur sans que ce soit son tour.

Il faisait très noir, et lorsqu'il quitta le chemin nouvellement aménagé pour descendre vers la rivière en contrebas, la route lui parut soudain très peu familière. Il parvint enfin au coude où il devait traverser l'eau – s'il voulait se rendre au campement, ce qui était précisément son intention. Les eaux de la rivière étaient peu profondes, mais son lit était déjà très large, et le petit hobbit eut du mal à le franchir à gué dans l'obscurité. Il était presque sur l'autre rive lorsqu'il perdit pied sur une pierre ronde et tomba dans l'eau froide avec un grand éclaboussement. Il venait tout juste de se hisser sur la berge, frissonnant et crachotant, quand des elfes arrivèrent, alertés par

le bruit, en s'éclairant de brillantes lanternes.

« Ce n'était sûrement pas un poisson ! dit l'un d'entre eux. Il y a un espion parmi nous. Cachez vos lampes ! Elles risquent d'être plus utiles pour lui que pour nous, si c'est l'étrange petite créature qui passe pour être leur serviteur. »

« Serviteur, mon œil ! fit Bilbo avec un reniflement incrédule ; et au même moment, il éternua avec bruit, ce qui attira tout de suite les elfes sur lui.

« Un peu de lumière ! dit-il. Je suis ici, si vous me cherchez ! » Et retirant son anneau, il surgit de derrière un rocher.

Ils eurent vite fait de l'attraper, malgré leur stupéfaction. « Qui êtes-vous ? Êtes-vous le hobbit des nains ? Que faites-vous là ? Comment êtes-vous arrivé jusqu'ici sans être repéré par nos sentinelles ? » demandèrent-ils l'un après l'autre.

« Je suis M. Bilbo Bessac, répondit-il, le compagnon de Thorin, si vous tenez à le savoir. Je connais bien votre roi, même si lui ne m'a probablement jamais vu. Mais Bard se souviendra de moi, et c'est surtout avec lui que je désire m'entretenir. »

« Voyez-vous ça ! firent-ils. Et quel peut être le but de votre visite ? »

« Quel qu'il soit, ça ne vous regarde pas, mes bons elfes. Mais si vous souhaitez un jour regagner votre forêt, et quitter cet endroit triste et froid, répondit-il avec un frisson, vous me conduirez vite à un feu, où je pourrai me sécher ; puis vous me laisserez parler à vos chefs aussi vite que possible. Je ne dispose que d'une heure ou deux. »

Ainsi donc, quelque deux heures après avoir faussé compagnie aux nains, Bilbo fut installé devant une grande tente à la chaleur du feu, et deux autres étaient assis là qui l'observaient avec curiosité : le Roi elfe et Bard. Un hobbit vêtu d'une cotte de mailles elfique, en partie enveloppé dans une vieille couverture, c'était pour eux une nouveauté.

« Enfin, vous savez bien, expliquait Bilbo en prenant sa contenance la plus sérieuse, cette situation me désespère. Personnellement, j'en ai assez de toute cette histoire. J'aimerais bien être de retour dans l'Ouest, chez moi, où les gens sont plus raisonnables. Mais j'ai des intérêts dans cette affaire – une part d'un quatorzième, pour être précis, d'après une lettre que je crois avoir conservée, fort heureusement d'ailleurs. » Il retira d'une poche de sa vieille veste (qu'il portait encore par-dessus son armure) un bout de papier froissé et plié de nombreuses fois. C'était la lettre de Thorin, qu'il avait trouvée en mai sous la pendule de sa cheminée !

« Une part des *profits*, remarquez, poursuivit-il. J'en suis bien conscient. Pour ma part, je ne demande qu'à examiner soigneusement

chacune de vos revendications, et à déduire la somme qui s'impose avant de réclamer ma part. Toutefois, vous ne connaissez pas Thorin Lécudechesne comme j'en suis venu à le connaître. Je vous assure qu'il est tout à fait prêt à rester assis sur son or et à se laisser mourir de faim, tant et aussi longtemps que vous resterez ici. »

« Eh bien, tant pis pour lui ! répondit Bard. Quelqu'un d'aussi borné mérite de mourir de faim. »

« Tout à fait, dit Bilbo. Je comprends votre point de vue. D'un autre côté, l'hiver approche à grands pas. Bientôt, vous serez enseveli sous la neige et tout, et l'approvisionnement sera difficile – même pour des elfes, j'imagine. Et il y aura d'autres difficultés. Avez-vous entendu parler de Dain et des nains des Collines de Fer ? »

« Certes, il y a longtemps ; mais que vient-il faire dans cette histoire ? » demanda le roi.

« C'est bien ce que je croyais. Je vois que je possède des renseignements que vous n'avez pas. Dain, je peux vous l'assurer, se trouve en ce moment à moins de deux jours de marche, avec au moins cinq cents nains prêts à se battre – bon nombre d'entre eux ont combattu dans les horribles guerres entre nains et gobelins, dont vous avez sans doute entendu parler. Les choses risquent de s'envenimer quand ils arriveront. »

« Pourquoi nous dites-vous cela ? Êtes-vous en train de trahir vos amis, ou est-ce votre façon de nous menacer ? » demanda Bard avec sévérité.

« Mon cher Bard ! s'écria Bilbo d'une voix aiguë. Pas si vite ! A-t-on jamais vu des gens aussi méfiants ! J'essaie seulement d'éviter des ennuis à toutes les parties concernées. Maintenant, laissez-moi vous faire une offre ! »

« Nous sommes tout ouïe ! » dirent-ils.

« Regardez, plutôt ! répondit-il. La voici ! » Et il sortit la Pierre Arcane et la débarrassa de son voile.

Le Roi elfe lui-même, dont le regard avait l'habitude des choses merveilleuses et belles, se leva avec stupéfaction. Même Bard, envoûté, la regarda en silence. C'était comme si une sphère avait été remplie du clair de lune, puis suspendue devant eux dans un scintillant réseau d'étoiles givrées.

« Voici la Pierre Arcane de Thrain, dit Bilbo, le Cœur de la Montagne ; et c'est aussi le cœur de Thorin. Elle vaut plus à ses yeux qu'une rivière d'or. Je vous la donne. Elle vous aidera dans vos négociations. » Alors Bilbo, non sans un frisson, non sans une pointe de regret, baissa les yeux vers la fabuleuse pierre et la tendit à Bard, et ce dernier la tint dans sa main, médusé.

« Mais comment se fait-il qu'elle soit vôtre ? » demanda-t-il enfin avec un effort.

« Eh bien... », balbutia le hobbit, mal à l'aise. « Elle n'est pas exactement à moi ; mais, voilà, je suis prêt à concéder tous mes droits en échange, voyez-vous. Je suis peut-être un cambrioleur – à ce qu'on dit ; personnellement, je n'en ai jamais été réellement convaincu –, mais un cambrioleur honnête, j'espère, plus ou moins. De toute manière, il faut que je rentre, et les nains feront bien ce qu'ils veulent de moi. J'espère qu'elle vous sera utile. »

Le Roi elfe le considéra avec un étonnement tout nouveau. « Bilbo Bessac ! dit-il. Vous êtes plus digne de porter l'armure de nos princes que bien d'autres qui y faisaient meilleure figure. Mais je me demande si Thorin Lécudechesne le verra de cet œil. J'en sais plus long que vous, peut-être, sur les nains en général. Je vous conseille de demeurer avec nous, car ici vous serez honoré et trois fois bienvenu. »

« C'est certainement très aimable à vous, dit Bilbo en s'inclinant. Mais je ne crois pas que je devrais abandonner mes amis de cette façon, après tout ce que nous avons traversé ensemble. Et j'ai promis de réveiller ce vieux Bombur à minuit, en plus ! Vraiment, je dois y aller, et vite. »

Ils ne purent lui faire changer d'avis ; alors on lui fournit une escorte, et à son départ, Bard et le roi le saluèrent avec honneur. Tandis qu'il quittait le campement, un vieil homme vêtu d'une cape sombre, assis devant la porte d'une tente, se leva et s'avança vers lui.

« Bien joué, monsieur Bessac ! dit-il en lui donnant une tape dans le dos. Vous aurez toujours le don de nous surprendre ! » C'était Gandalf.

Pour la première fois depuis des jours, Bilbo fut vraiment ravi. Mais il n'avait pas le temps de poser toutes les questions qui lui brûlaient les lèvres.

« Chaque chose en son temps ! dit Gandalf. Votre histoire tire à sa fin, maintenant, si je ne me trompe pas. Des moments difficiles vous attendent ; mais ne désespérez pas ! Il se *peut* que vous vous en tiriez à bon compte. Il se trame des choses que même les corbeaux n'ont pas vues venir. Bonne nuit ! »

Perplexe, mais encouragé par ces paroles, Bilbo se hâta de rentrer. On le conduisit à un gué moins périlleux et il atteignit l'autre rive sans incident, sur quoi il dit adieu aux elfes et remonta furtivement vers la Porte. Une grande fatigue l'envahit alors ; mais il était bien avant minuit lorsqu'il escalada de nouveau le mur, trouvant la corde à l'endroit où il l'avait laissée. Il la détacha et la mit hors de vue, puis il s'assit au sommet du mur en se demandant nerveusement ce qui allait se passer.

À minuit, il réveilla Bombur ; puis il se blottit à son tour dans un coin, sans prêter attention aux remerciements du vieux nain (guère mérités, se disait-il). Il fut bientôt plongé dans un profond sommeil,

oubliant tous ses soucis jusqu'au lendemain – rêvant, en fait, d'œufs et de bacon.

XVII

L'orage éclate

Les trompettes résonnèrent tôt le lendemain au campement. Bientôt un courrier s'avança, seul, sur le chemin étroit. Il s'arrêta à quelque distance et les salua, puis demanda si Thorin était prêt à recevoir une nouvelle ambassade, car de nouveaux faits s'étaient présentés et la situation avait changé.

« C'est sûrement à cause de Dain ! dit Thorin en l'entendant. Ils auront eu vent de sa venue. J'étais sûr qu'ils se montreraient moins intransigeants ! Qu'ils viennent, moins nombreux et sans armes, et j'écouterai », lança-t-il au messenger.

Vers midi, les bannières de la Forêt et du Lac furent de nouveau levées. Une compagnie de vingt approchait. À l'entrée du chemin étroit, ils déposèrent leurs épées et leurs lances et s'avancèrent jusqu'à la porte. À leur grand étonnement, les nains constatèrent que Bard et le Roi elfe étaient tous deux présents, et qu'un vieillard enveloppé dans une cape et un capuchon marchait en tête, portant un coffret en bois renforcé par une armature de fer.

« Salut, Thorin ! dit Bard. Êtes-vous toujours du même avis ? »

« Croyez-vous que je change d'avis au gré des jours, avec le lever et le coucher de quelques soleils ? répondit Thorin. Ou bien vous êtes-vous déplacé pour me poser des questions oiseuses ? L'armée elfe ne s'est toujours pas retirée comme je l'avais prescrit ! Vos négociations seront vaines tant que ce ne sera pas fait. »

« N'y a-t-il donc rien au monde qui vous ferait renoncer à un peu de votre or ? »

« Rien de ce que vous ou vos amis avez à m'offrir. »

« Qu'en est-il de la Pierre Arcane de Thrain ? » dit-il, et au même moment, le vieillard ouvrit le coffret et souleva le joyau. La lumière jaillit de sa main, blanche et brillante dans l'air du matin.

Thorin demeura sans voix, saisi d'étonnement et de confusion. Personne ne parla pendant un long moment.

Enfin, Thorin brisa le silence, sa voix chargée de colère. « Cette pierre appartenait à mon père, et elle est à moi, dit-il. Pourquoi devrais-je racheter mon bien ? » Toutefois, l'émerveillement eut raison

de lui, et il ajouta : « Mais comment l'héritage de ma maison est-il venu à vous – s'il est besoin de s'enquérir d'une telle chose auprès de voleurs ? »

« Nous ne sommes pas des voleurs, répondit Bard. Votre bien vous sera rendu en échange du nôtre. »

« Comment est-il venu à vous ? » hurla Thorin dans sa rage grandissante.

« Je le leur ai donné ! » dit Bilbo d'une voix fluette. Il regardait par-dessus le mur, terriblement effrayé.

« Vous ! Vous ! » dit Thorin, fulminant. Il se retourna vers lui et l'agrippa à deux mains. « Misérable hobbit ! Espèce de... de cambrioleur demi-portion ! » s'écria-t-il, cherchant ses mots, et il secoua le pauvre Bilbo comme un lapin.

« Par la barbe de Durin ! Comme je voudrais que Gandalf soit ici ! Maudit soit-il de vous avoir choisi ! Que sa barbe se dessèche ! Quant à vous, je vous jetterai contre les rochers ! » tonna-t-il, soulevant Bilbo à bout de bras.

« Halte-là ! Votre souhait est exaucé ! » dit une voix. Le vieillard au coffret retira sa cape et son capuchon. « Voici Gandalf ! Et pas une minute trop tôt, dirait-on. Si vous n'aimez pas mon Cambrioleur, je vous saurais gré de ne pas l'abîmer. Posez-le par terre, et voyez d'abord ce qu'il a à dire ! »

« Vous êtes tous ligüés contre moi ! » dit Thorin, laissant tomber Bilbo au sommet du mur. « Jamais plus je ne traiterai avec des magiciens ou avec leurs amis ! Qu'avez-vous à dire, descendant de rats ? »

« Ah, mais ! dit Bilbo, vous me voyez très embêté. Vous vous appellerez peut-être m'avoir dit que je pourrais choisir mon quatorzième comme bon me semble ? Peut-être vous ai-je pris trop à la lettre – j'ai entendu dire que la courtoisie des nains se manifeste plus souvent en paroles qu'en actes. Quoi qu'il en soit, c'était à l'époque où vous aviez l'air de me trouver utile. Descendant de rats, dites-vous ! Est-ce là tout le service que vous et votre famille m'avez promis, Thorin ? Faites comme si j'avais disposé de ma part comme je l'entendais, et n'en parlons plus ! »

« C'est ce que je ferai, dit Thorin gravement. Et je ne vous parlerai plus – et puissions-nous ne jamais nous revoir ! » Puis il se retourna et parla du haut du mur. « Je suis trahi, dit-il. On a cru avec raison que je ne pourrais refuser de racheter la Pierre Arcane, suprême joyau de ma maison. Pour elle, je donnerai un quatorzième du trésor en argent et en or, à l'exclusion des bijoux, et que cela soit considéré comme la récompense promise à ce traître : il partira avec elle, et vous vous la diviserez comme bon vous semblera. Je ne suis pas inquiet : il ne recevra que peu de chose. Emmenez-le, si vous souhaitez qu'il ait la

vie sauve ; et sachez que mon amitié ne l'accompagne pas.

« Descendez jusqu'à vos amis ! dit-il à Bilbo, ou je vous jetterai en bas. »

« Qu'en est-il de l'or et l'argent ? » demanda Bilbo.

« Vous l'aurez plus tard, quand il sera prêt, dit-il. Descendez ! »

« D'ici là, nous gardons la pierre », cria Bard.

« Vous ne faites pas très bonne figure en tant que Roi sous la Montagne, dit Gandalf. Mais les choses peuvent encore changer. »

« Et comment, qu'elles le peuvent », répliqua Thorin. Car le trésor l'avait ensorcelé à tel point qu'il entrevoyait déjà, avec l'aide de Dain, la possibilité de reprendre la Pierre Arcane tout en conservant la récompense promise.

On aida donc Bilbo à descendre, et il partit les mains vides en dépit de tous ses sacrifices, hormis la cotte de mailles que Thorin lui avait déjà offerte. Plus d'un, chez les nains, sentit son cœur se gonfler de honte et de pitié en le voyant ainsi chassé.

« Adieu ! leur cria-t-il. Peut-être nous retrouverons-nous un jour dans l'amitié. »

« Partez ! dit Thorin. Ces mailles que vous portez sont l'œuvre de mon peuple, et vous n'en êtes pas digne. Aucune flèche ne peut les transpercer ; mais si vous ne vous dépêchez pas, ce sont vos misérables pieds que je vais trouver ! Alors hâtez-vous ! »

« Pas si vite ! dit Bard. Nous vous donnerons jusqu'à demain. À midi, nous reviendrons, et nous verrons si vous apportez la part du trésor qui fera contrepoids à la pierre. Si tout cela est fait sans escroquerie, alors nous partirons, et l'armée elfe retournera dans la Forêt. D'ici là, adieu ! »

Sur ce, ils retournèrent au campement ; mais Thorin envoya des messagers par le truchement de Roäc, informant Dain de ce qui s'était passé, et le priant d'accourir avec toute la prudence qui s'imposait.

Les heures passèrent et la nuit s'installa. Le lendemain, le vent tourna à l'ouest sous un ciel sombre et maussade. Il était encore tôt lorsqu'un cri retentit au campement. Des éclaireurs rapportaient qu'une armée de nains avait contourné l'éperon est de la Montagne et se dirigeait rapidement vers le Val. Dain était arrivé. Ayant marché toute la nuit, il arrivait sur eux plus tôt que prévu. Tous ses gens portaient un haubert d'acier qui descendait jusqu'à leurs genoux, et leurs jambes étaient recouvertes de jambières de métal, faites de mailles fines et souples dont la fabrication était un secret des leurs. Les nains sont extrêmement forts compte tenu de leur stature, mais la majorité de ces guerriers étaient forts même pour des nains. Leur arme de prédilection était une lourde pioche qu'ils maniaient à deux mains ; mais chacun avait aussi une large épée à sa ceinture, et un bouclier

rond en bandoulière sur le dos. Leurs barbes fourchues étaient tressées et passées derrière leurs ceintures. Leurs casques étaient de fer, ainsi que leurs bottes, et leurs visages étaient de marbre.

Les trompettes retentirent, appelant aux armes les hommes et les elfes. Ils aperçurent bientôt les nains, remontant la vallée à grandes enjambées. Ces derniers s'arrêtèrent entre la rivière et l'éperon est ; mais quelques-uns poursuivirent leur marche vers le campement, franchissant la rivière ; et là, ils déposèrent leurs armes et levèrent les bras en signe de paix. Bard alla à leur rencontre et Bilbo le suivit.

« Nous sommes les envoyés de Dain fils de Nain, répondirent-ils quand on les interrogea. Nous nous hâtons vers ceux des nôtres qui sont dans la Montagne, car nous avons appris que le royaume de jadis a été rétabli. Mais qui êtes-vous donc, vous qui occupez la plaine comme des assaillants au pied d'une forteresse ? » Ce qui voulait dire, dans le langage poli et plutôt démodé qui convient à de telles occasions : « Vous n'avez rien à faire ici. Nous voulons passer, alors écarter-vous ou nous nous battons ! » Ils entendaient forcer le passage entre la Montagne et le coude de la rivière ; car l'étroite bande de terre à cet endroit ne semblait pas aussi bien gardée.

Bard refusa évidemment de laisser les nains se faufiler jusqu'à la Montagne. Il était bien décidé à attendre que l'or et l'argent leur aient été remis en échange de la Pierre Arcane ; car il ne pensait pas que cette entente aboutirait, une fois la forteresse armée d'une troupe aussi nombreuse et aussi guerrière. Elle arrivait avec une grande quantité de provisions, car les nains peuvent porter de très lourds fardeaux ; aussi la plupart des gens de Dain, malgré leur marche précipitée, transportaient-ils d'énormes paquets sur leurs épaules en plus de leurs armes. Le siège durerait alors des semaines, et entre-temps, d'autres nains viendraient sans doute à la rescousse, et d'autres encore, car Thorin avait de nombreux parents. Cela leur permettrait aussi de rouvrir quelque autre porte et de la défendre, ce qui obligerait les assiégeants à encercler toute la Montagne ; mais ceux-ci n'étaient pas assez nombreux pour une telle manœuvre.

C'était justement ce que les nains avaient prévu de faire (car les messagers de Roäc avaient assuré la liaison entre Thorin et Dain) ; mais pour l'instant, on leur barrait la route, et après quelques invectives, leurs envoyés furent contraints de se retirer en grommelant dans leurs barbes. Bard dépêcha immédiatement des messagers vers la Porte ; mais ils ne trouvèrent ni or, ni aucune forme de paiement. Des flèches sifflèrent aussitôt qu'ils furent à portée de tir, et ils s'enfuirent dans la consternation. Au campement, tous étaient sur le pied de guerre ; car les nains de Dain progressaient sur la rive droite.

« Ils sont fous, s'esclaffa Bard, d'approcher ainsi sous l'épaulement de la Montagne ! Ils ne comprennent rien au combat

ouvert, quelle que soit leur aptitude à faire la guerre dans les mines. Nous avons de nombreux archers et lanciers cachés dans les rochers sur leur flanc droit. Les mailles des nains sont peut-être solides, mais elles seront mises à rude épreuve en un rien de temps. Qu'on les enserre tout de suite des deux côtés, avant qu'ils ne soient bien reposés ! »

Mais le Roi elfe dit : « Je tarderai longtemps avant d'entreprendre cette guerre pour l'or. Les nains ne peuvent passer sans notre consentement, ni tenter quoi que ce soit sans que nous le sachions. Continuons d'espérer que quelque chose apportera la réconciliation. Nous aurons l'avantage du nombre, ce qui suffira à nous assurer la victoire si par malheur nous en venons aux coups. »

Mais c'était sans compter la détermination des nains. L'idée que la Pierre Arcane était en possession des assiégeants les consumait tout entiers ; et sentant également l'hésitation de leurs adversaires, ils résolurent de frapper pendant que Bard et ses amis délibéraient.

Soudain, sans avertissement, ils donnèrent l'assaut en silence. Les arcs vibrèrent, les flèches sifflèrent ; le combat allait bientôt s'engager.

Plus soudainement encore, l'obscurité s'installa avec une terrible rapidité ! Un nuage noir couvrit le ciel. Un tonnerre d'hiver et un vent véhément grondèrent, rugissant dans la Montagne tremblante, et la foudre fendit le ciel à sa cime. Et sous le tonnerre, d'autres ténèbres s'avançaient, tournoyantes ; mais elles n'étaient pas portées par le vent, car elles venaient du nord, comme un grand nuage d'oiseaux, si dense qu'aucune lumière ne se voyait entre leurs ailes.

« Halte ! » cria Gandalf, apparu soudainement, seul, les bras levés au ciel, entre la charge des nains et les rangs qui leur faisaient face. « Halte ! » s'écria-t-il comme un tonnerre, et de son bâton jaillit un éclair semblable à la foudre. « Le malheur est sur vous ! Hélas ! le voilà sur vous tous, plus vite que je ne l'appréhendais. Les Gobelins vous assaillent ! Bolg¹ du Nord arrive, ô Dain ! vous qui avez tué son père en Moria. Voyez ! les chauves-souris flottent au-dessus de son armée comme une nuée de sauterelles. Des loups leur servent de monture et des Wargs sont dans leurs rangs ! »

Tous furent saisis d'étonnement et de confusion. Et pendant que Gandalf parlait, les ténèbres grandissaient. Les nains s'arrêtèrent et levèrent les yeux au ciel. La voix des elfes s'éleva en de nombreux cris.

« Allons ! s'écria Gandalf. Il est encore temps de tenir conseil. Que Dain fils de Nain se joigne rapidement à nous ! »

Ainsi s'ouvrit une bataille que personne n'avait prévue : elle fut appelée la Bataille des Cinq Armées, et fut réellement terrible. D'un côté se trouvaient les Gobelins et les Loups Sauvages, et de l'autre, il y avait les Elfes, les Hommes et les Nains. Voici le récit des événements

qui y conduisirent. Depuis la chute du Grand Gobelin des Montagnes de Brume, la haine des siens à l'égard des Nains s'était enflammée comme jamais. Des messagers avaient sillonné les chemins entre leurs cités, colonies et places fortes ; car ils étaient maintenant déterminés à établir leur suprématie dans le Nord. Des nouvelles leur parvenaient secrètement ; et partout dans les montagnes, les forges et les armureries grouillaient d'activité. Puis ils se mirent en route et se rassemblèrent par monts et par vaux, marchant dans l'ombre des tunnels ou à la faveur de la nuit, jusque sous les hautes cimes du mont Gundabad dans le Nord où se trouvait leur chef-lieu ; et une grande armée fut réunie là-bas, prête à déferler sur les terres du Sud à l'improviste, par un vent de tempête. Puis ils apprirent la mort de Smaug et s'en réjouirent ; alors ils se hâtèrent nuit après nuit à travers les montagnes, et c'est ainsi qu'ils descendirent enfin des hauteurs du Nord et se retrouvèrent soudainement sur les traces de Dain. Pas même les corbeaux ne s'étaient avisés de leur venue avant qu'ils atteignent les terres accidentées entre la Montagne Solitaire et les collines derrière elle. Nul ne peut dire ce que Gandalf avait appris, mais il est clair qu'il n'avait pas prévu quelque chose d'aussi soudain.

Voici le plan qu'il dressa en conseil avec le Roi elfe et avec Bard – et avec Dain, car le seigneur nain était à présent des leurs. Les gobelins étaient les ennemis de tous, et dès l'instant où ceux-ci les attaquaient, toute autre querelle était oubliée. Leur seul espoir était d'attirer les gobelins dans la vallée entre les bras de la Montagne, tout en postant des troupes sur les grands éperons qu'elle projetait vers le sud et l'est. Mais ce n'était pas sans risque, si les gobelins étaient assez nombreux pour submerger la Montagne elle-même, de manière à les attaquer aussi de derrière et du dessus ; mais ils n'avaient pas le temps de préparer autre chose, ni d'appeler des renforts.

Bientôt, le tonnerre passa, s'éloignant au sud-est ; mais la nuée de chauves-souris survola l'épaule de la Montagne et descendit plus près d'eux, tournoyant au-dessus de leurs têtes, bloquant la lumière du jour et semant la consternation et l'horreur.

« À la Montagne ! cria Bard. À la Montagne ! Mettons-nous en position pendant qu'il en est encore temps ! »

Sur les pentes basses de l'éperon sud, et parmi les rochers à ses pieds, furent postés les elfes ; les hommes et les nains se trouvaient sur l'éperon est. Mais Bard et quelques-uns des hommes et des elfes parmi les plus agiles grimpèrent au sommet de l'épaule orientale afin d'avoir vue sur le Nord. Bientôt ils purent voir les terres au pied de la Montagne, noircies par la multitude grouillante. Avant peu, l'avant-garde contourna l'épaule et se précipita dans le Val. Ces assaillants, montés sur des loups, étaient parmi les plus rapides, et déjà leurs cris et leurs hurlements déchiraient l'air. Quelques braves

hommes furent déployés pour feindre une tentative de résistance, et nombre d'entre eux tombèrent à cet endroit avant que les autres ne cèdent et ne s'enfuient de chaque côté. Comme Gandalf l'avait espéré, l'armée des gobelins s'était massée derrière l'avant-garde momentanément contenue, et à présent elle se déversa dans la vallée dans un élan de rage, chargeant furieusement entre les bras de la Montagne, cherchant l'ennemi. Leurs bannières étaient innombrables, noires et rouges, et ils déferlèrent sur eux dans le désordre et la folie.

Ce fut une terrible bataille. De toutes les expériences de Bilbo, la plus affreuse, et celle qui, sur le coup, lui déplut le plus – autrement dit, celle dont il fut le plus fier, et dont il se souvint longtemps après avec le plus d'émotion, même s'il n'y joua qu'un rôle insignifiant. Car disons-le, quand les hostilités se déclarèrent, il ne tarda pas à enfiler son anneau et à se mettre hors de vue, sinon hors de danger. Un anneau magique comme celui-là ne constitue pas une protection sûre au milieu d'une charge de gobelins, et n'arrête pas non plus les flèches et les lances égarées ; mais il vous aide néanmoins à rester à l'écart du combat, et permet aussi d'éviter que votre tête ne soit prise pour cible par un goblin au coup d'épée dévastateur.

Les elfes furent les premiers à charger. Leur haine des gobelins est froide et amère. Leurs lances et leurs épées brillaient dans l'obscurité comme autant de flammes glacées, car les mains de ceux qui les tenaient étaient mues par une colère mortelle. Sitôt que leurs ennemis se firent nombreux dans la vallée, ils leur lancèrent une pluie de flèches qui filèrent flamboyantes vers leur cible. Derrière elles, mille de leurs lanciers se lancèrent à la charge. Les hurlements furent assourdissants ; les rochers, noircis du sang des gobelins.

À l'instant même où les gobelins se relevaient de cette attaque et où la charge des elfes était contenue, s'éleva de l'autre côté de la vallée une clameur gutturale. Aux cris de « Moria ! » et de « Dain, Dain ! » les nains des Collines de Fer donnèrent l'assaut sur l'autre flanc, armés de leurs pioches ; et les guerriers du Lac étaient à leurs côtés, brandissant de longues épées.

Les gobelins furent saisis de panique ; et alors même qu'ils se tournaient pour faire face à ce nouvel assaillant, les elfes chargèrent une fois de plus à forces renouvelées. Déjà, de nombreux gobelins s'enfuyaient le long de la rivière afin d'échapper à l'étau qui s'était refermé sur eux ; et nombre de loups se retournaient contre eux, déchirant les morts et les blessés. La victoire semblait proche, quand un cri résonna sur les hauteurs.

Des gobelins avaient escaladé l'autre versant de la Montagne. Déjà, ils étaient nombreux sur les pentes au-dessus de la Porte, et d'autres dévalaient la Montagne avec témérité, sans se soucier de ceux qui tombaient en hurlant dans les précipices, afin d'attaquer les deux

éperons par le haut. Ils pouvaient être rejoints par des chemins qui partaient de la masse centrale de la Montagne ; et ses défenseurs étaient trop peu nombreux pour en interdire longtemps l'accès. Tout espoir de victoire fut désormais anéanti. Ils avaient seulement endigué la première vague de la marée noire.

La journée avançait. Les gobelins avaient repris la vallée. Une armée de Wargs y afflua, et avec elle, la garde rapprochée de Bolg, des gobelins de taille énorme armés de cimenterres d'acier. Bientôt, une véritable obscurité gagna le ciel orageux ; tandis que les grandes chauves-souris bruissaient encore aux oreilles des elfes et des hommes, ou s'accrochaient aux blessés comme des vampires. Bard luttait à présent pour défendre l'éperon est, mais cédait lentement du terrain ; et les seigneurs elfes, autour de leur roi, étaient acculés sur l'épaulement sud, près du poste de garde de Montcorbeau.

Soudain il y eut un grand cri, et une sonnerie de trompette retentit à la Porte. Ils avaient oublié Thorin ! Une partie du mur, soulevée par des leviers, tomba vers l'extérieur et s'écroula dans le bassin avec fracas. Bondit alors à travers l'ouverture le Roi sous la Montagne, et ses compagnons le suivirent. Capes et capuchons avaient disparu ; ils étaient en armure brillante, et leurs yeux lançaient des éclairs rouges. Dans la pénombre, le grand nain luisait comme de l'or sur des charbons ardents.

Des rochers furent jetés des hauteurs par les gobelins au-dessus de leurs têtes ; mais ils tinrent bon, coururent jusqu'au pied des chutes et se ruèrent au combat. Les gobelins tombèrent ou s'enfuirent, les loups qu'ils montaient se débandèrent. Thorin attaquait à grands coups de hache et semblait invincible.

« À moi ! À moi ! Elfes et Hommes ! À moi ! Ô mes frères ! » cria-t-il, et sa voix résonna comme un cor dans la vallée.

Les nains de Dain se hâtèrent à son secours, dévalant les pentes dans la confusion. De nombreux Hommes du Lac firent de même, car Bard ne put les retenir ; et de l'autre côté s'avancèrent de nombreux lanciers elfes. Les gobelins furent de nouveau enserrés dans la vallée ; et le massacre prit une telle ampleur que le Val fut noirci et souillé de leurs corps amoncelés. Les Wargs furent dispersés, et Thorin poussa jusqu'à la garde rapprochée de Bolg. Mais il ne put en percer les rangs.

Parmi les cadavres des gobelins derrière lui, gisaient déjà bon nombre d'hommes et de nains, et maints elfes au beau visage qui auraient dû vivre encore joyeux pendant de longs siècles dans la forêt. Et à mesure que la vallée s'élargissait, sa charge ne cessait de ralentir. Sa compagnie était trop peu nombreuse. Ses flancs étaient à découvert. Bientôt les assaillants furent assaillis, et formant un grand anneau, ils durent faire face à l'ennemi, cernés de toutes parts par les gobelins et les loups qui revenaient à l'attaque. La garde rapprochée

de Bolg se jeta sur eux en hurlant, et déferla sur leurs rangs comme la mer sur une falaise de sable. Leurs amis ne purent les secourir, car l'assaut venant de la montagne avait repris de plus belle, et de part et d'autre, les hommes et les elfes étaient lentement battus.

Bilbo contemplait ce spectacle avec tristesse. Il s'était posté sur Montcorbeau, avec les Elfes – d'une part, parce que l'endroit offrait de meilleures chances de fuite, et d'autre part (en écoutant son côté Touc), parce que, s'il devait livrer un dernier combat pour l'honneur, il préférerait somme toute défendre le Roi elfe. Gandalf aussi, je dois le dire, était assis là, comme plongé dans une grande réflexion – méditant, je suppose, quelque dernier éclair de magie avant la fin.

Car elle semblait proche. « Il ne faudra plus beaucoup de temps, pensa Bilbo, pour que les gobelins s'emparent de la Porte ; et nous serons tous massacrés ou faits prisonniers dans la vallée. C'est vraiment triste à pleurer, après tout ce que nous avons enduré. J'aurais préféré laisser tout ce maudit trésor entre les griffes du vieux Smaug, plutôt que de le voir tomber aux mains de ces ignobles créatures, et de perdre ce pauvre vieux Bombur, et Balin, et Fili et Kili et tous les autres ; et Bard aussi, et les Hommes du Lac et les joyeux elfes. Pauvre de moi ! J'ai entendu chanter de nombreuses batailles, et j'ai toujours cru comprendre que la défaite pouvait être glorieuse. Elle semble bien désagréable, pour ne pas dire douloureuse. Je voudrais bien que tout ceci soit derrière moi. »

Les nuages se déchiraient au vent, et à l'ouest, un rougeoiement de coucher de soleil tailladait l'horizon. Frappé par cette lueur soudaine dans la pénombre, Bilbo regarda autour de lui. Il poussa un grand cri : son regard s'était posé sur quelque chose qui fit bondir son cœur dans sa poitrine. Des formes noires, minuscules, et pourtant majestueuses, se dessinaient devant le couchant.

« Les Aigles ! Les Aigles ! cria-t-il. Les Aigles arrivent ! »

Bilbo avait la vue perçante, et ses yeux le trompaient rarement. Les aigles volaient avec le vent, rangée après rangée, en une nuée qui devait rassembler toutes les aires du Nord.

« Les Aigles ! Les Aigles ! » cria Bilbo, gambadant et agitant les bras. Si les elfes ne pouvaient le voir, ils ne manquèrent pas de l'entendre. Ils reprirent bientôt son cri, et il résonna dans toute la vallée. Nombreux sont ceux qui levèrent au ciel des yeux stupéfaits, même si rien n'était encore visible, hormis sur les contreforts sud de la Montagne.

« Les Aigles ! » s'écria Bilbo une fois de plus, mais à cet instant, une pierre dégringola du haut de la colline et frappa durement son casque, et il s'écroula bruyamment et ne vit plus rien.

1.

Fils d'Azog. Voir p. 43.

XVIII

Le voyage de retour

Quand Bilbo revint à lui, il ne trouva personne d'autre que lui-même. Il était étendu sur les dalles de Montcorbeau, complètement seul. Une journée sans nuage, mais froide, s'offrait tout entière à son regard. Il tremblait, gelé comme une pierre, mais la tête lui brûlait comme du feu.

« Je me demande bien ce qui a pu se passer, se dit-il. Au moins, je ne figure pas encore parmi les héros morts au combat ; mais je suppose qu'il est encore temps de le devenir ! »

Il se redressa péniblement. Regardant dans la vallée, il ne put voir aucun goblin vivant. Au bout d'un moment, à mesure qu'il reprenait ses esprits, il crut apercevoir des elfes s'affairant dans les rochers en contrebas. Il se frotta les yeux. Pas de doute : il y avait encore un campement à quelque distance dans la plaine, et des allées et venues devant la Porte. Des nains semblaient occupés à démanteler le mur. Mais un silence de mort régnait. Il n'y avait pas un cri, ni le moindre écho d'une chanson. L'air semblait lourd de chagrin.

« C'est la victoire, tout compte fait, je suppose ! dit-il en se tâtant douloureusement le crâne. Hum ! une affaire bien sombre, on dirait. »

Soudain, il vit un homme qui gravissait la pente et se dirigeait vers lui.

« Holà, ho ! s'écria-t-il d'une voix tremblotante. Ho ! Quelles nouvelles ? »

« Quelle est cette voix qui surgit au milieu des pierres ? » dit l'homme. Il s'arrêta et regarda tout autour de lui, non loin de l'endroit où Bilbo était assis.

C'est alors que Bilbo se souvint de son anneau ! « Nom d'une pipe ! se dit-il. Cette invisibilité a ses inconvénients, après tout. Sans cela, j'aurais sûrement passé une nuit confortable dans un lit bien chaud ! »

« C'est moi, Bilbo Bessac, le compagnon de Thorin ! » s'écria-t-il ; et il s'empressa de retirer l'anneau.

« Heureusement que je vous ai trouvé ! dit l'homme en s'avancant à grands pas. Vous êtes demandé, et il y a longtemps qu'on vous

cherche. On vous aurait compté parmi les morts, qui sont nombreux, si le magicien Gandalf ne nous avait pas dit que votre voix avait été entendue dans les environs hier soir. J'ai été envoyé ici pour vous chercher une dernière fois. Êtes-vous gravement blessé ? »

« Un vilain coup sur la tête, je crois, dit Bilbo. Mais j'ai un casque et une tête dure. Je me sens tout de même en piteux état, et j'ai les jambes molles comme de la paille. »

« Je vais vous transporter au campement de la vallée », dit l'homme en le soulevant doucement.

L'homme marchait d'un pas rapide et sûr. Très vite, Bilbo fut déposé devant une tente, au Val ; et Gandalf se tenait là, le bras en écharpe. Même le magicien n'avait pu échapper aux blessures ; et dans toute l'armée, rares sont ceux qui s'en tirèrent indemnes.

Gandalf fut ravi en apercevant Bilbo. « Bessac ! s'exclama-t-il. Ça, par exemple ! Vous voilà sain et sauf – comme je suis content ! Je commençais à me demander si votre chance, si remarquable soit-elle, allait suffire à vous tirer d'affaire ! Quelle terrible histoire, et elle a bien failli tourner au désastre. Mais les autres nouvelles peuvent attendre. Venez ! dit-il d'un ton plus grave. On vous demande » ; et posant la main sur son épaule, il le conduisit sous la tente.

« Salut, Thorin, dit-il en entrant. Je vous l'amène ; le voici. »

Car Thorin Lécudechesne reposait là, son corps meurtri, couvert de blessures, son armure fendue et sa hache ébréchée gisant à ses côtés. Bilbo s'en fut à son chevet et il leva les yeux.

« Adieu, mon bon voleur, dit-il. Je vais maintenant aux grand'salles de l'attente, où je resterai auprès de mes pères jusqu'à ce que le monde soit renouvelé. Puisque je délaisse tout l'or qu'il contient, et me rends là où il est sans valeur, j'aimerais vous quitter dans l'amitié, et retirer mes paroles et mes gestes, l'autre jour à la Porte. »

Bilbo posa un genou sur le sol, terrassé par l'émotion. « Adieu, Roi sous la Montagne ! dit-il. C'est une pénible aventure, si elle doit se terminer ainsi ; et aucune montagne d'or ne saurait y remédier. Mais je suis content d'avoir affronté, à vos côtés, les périls de votre quête – c'est plus que ce qu'aucun Bessac ne mérite. »

« Non ! dit Thorin. Ne jugez pas ainsi de votre qualité, enfant des terres hospitalières. L'Ouest vous a prodigué ses richesses : du courage et de la sagesse, mêlés en juste part. Si nous étions plus nombreux à célébrer la bonne chère, les chants et les réjouissances, plutôt que l'or amassé, ce monde en serait plus joyeux. Mais triste ou joyeux, je dois le quitter, maintenant. Adieu ! »

Alors Bilbo se détourna, et, cherchant la solitude, il s'assit à l'écart, enveloppé dans une couverture ; puis, croyez-le ou non, il pleura jusqu'à en avoir les yeux rouges, et même jusqu'à en perdre la

voix. C'était un brave garçon, et il n'eut plus le cœur à la plaisanterie pendant très longtemps. « Heureusement que je me suis réveillé à cet instant-là, se dit-il enfin. Je souhaiterais que Thorin ait vécu, mais je suis content que nous nous soyons quittés en amis. Tu es un imbécile, Bilbo Bessac, et tu as causé un gros gâchis en essayant de monnayer cette pierre ; et il y a eu une bataille, malgré tous tes efforts pour acheter la paix et la tranquillité – mais il serait difficile de te blâmer pour ça, je suppose. »

Bilbo apprit plus tard tout ce qui s'était passé après qu'il eut perdu connaissance, mais il en retira plus de chagrin que de joie. Son aventure commençait à lui peser, et il brûlait d'entreprendre le voyage de retour. Mais celui-ci fut quelque peu retardé, ce qui me laisse le temps de vous faire un bref récit des événements. Les Aigles soupçonnaient depuis longtemps qu'un rassemblement avait lieu chez les gobelins, car les déplacements au cœur des montagnes ne pouvaient échapper entièrement à leur vigilance. Alors ils s'étaient eux aussi réunis en grand nombre autour du Grand Aigle des Montagnes de Brume ; et sentant enfin que la bataille se préparait au loin, ils s'étaient élancés sur un vent de tempête et étaient arrivés juste à temps. Grâce à eux, les gobelins avaient été délogés des hauteurs, jetés dans des précipices ou repoussés vers l'adversaire dans l'affolement et la confusion. La Montagne Solitaire bientôt reconquise, les elfes et les hommes de chaque côté de la vallée avaient enfin pu joindre leurs forces à la bataille du centre.

Mais même avec les Aigles, ils demeuraient inférieurs en nombre. En ces derniers instants, Beorn lui-même était apparu – sans qu'on sache comment, ni d'où il venait. Il vint seul, sous forme d'ours ; et dans sa colère, il semblait avoir pris une taille gigantesque.

Son rugissement rappelait tambours et canons ; et il écartait les loups et les gobelins comme s'ils étaient faits de plume et de paille. Il s'abattit sur leurs arrières et fit éclater leur anneau comme un coup de tonnerre. Les nains s'étaient retranchés sur une petite colline arrondie pour défendre leurs seigneurs. Là, Beorn s'arrêta et souleva Thorin, transpercé de multiples lances, et il le transporta hors du champ de bataille.

Il revint bientôt, sa colère redoublée, et rien ne put lui résister, ni aucune arme lui porter atteinte. Dispersant la garde rapprochée, il renversa Bolg lui-même et l'écrasa. Sa mort jeta la consternation chez les gobelins, qui s'enfuirent dans toutes les directions. Mais chez leurs adversaires, un nouvel espoir avait chassé toute fatigue, et ils se mirent immédiatement à leur poursuite et empêchèrent la plupart de s'enfuir par les trouées. De nombreux fuyards furent précipités dans la Rivière Courante, et ceux qui se sauvèrent au sud et à l'ouest furent

pourchassés dans les marécages entourant la Rivière de la Forêt, où ils furent décimés ; tandis que les rares survivants, parvenus de justesse au royaume des Elfes sylvains, trouvèrent la mort là-bas, ou furent attirés dans les ténèbres insondables de Grand'Peur et abandonnés à leur sort. On chanta par la suite que les trois quarts des guerriers gobelins du Nord avaient péri ce jour-là, et les montagnes connurent la paix pendant de longues années.

Avant la tombée de la nuit, la victoire était assurée ; mais quand Bilbo revint au campement, la poursuite n'était pas terminée, et peu de gens se trouvaient dans la vallée hormis les plus grièvement blessés.

« Où sont les Aigles ? » demanda-t-il à Gandalf ce soir-là, allongé bien au chaud sous plusieurs couvertures.

« Certains donnent la chasse, dit le magicien, mais la plupart sont rentrés dans leurs aires. Ils n'ont pas voulu rester ici et sont partis aux premières lueurs du matin. Dain s'est incliné devant leur chef et l'a couronné d'or, et il leur a juré une amitié éternelle. »

« J'en suis navré. Je veux dire, j'aurais bien aimé les revoir, fit Bilbo d'une voix ensommeillée ; peut-être les verrai-je sur le chemin du retour. Je pourrai rentrer bientôt, j'imagine ? »

« Aussitôt qu'il vous plaira », répondit le magicien.

En fait, Bilbo mit encore quelques jours à se décider à partir. Thorin fut inhumé dans les profondeurs de la Montagne, et Bard déposa la Pierre Arcane sur sa poitrine.

« Qu'elle reste ici jusqu'à ce que la Montagne s'écroule ! dit-il. Puisse-t-elle être un gage de bonheur et de prospérité pour tous les siens qui vivront en ces lieux ! »

Sur sa tombe, le Roi elfe déposa Orcrist, l'épée elfique que Thorin s'était vu confisquer lors de son emprisonnement. On dit dans les chants qu'elle brillait toujours dans l'obscurité quand des ennemis approchaient, et que la forteresse des nains ne pouvait être assaillie à l'improviste. Dain fils de Nain en fit sa demeure, et il devint Roi sous la Montagne, et au fil des années, de nombreux autres nains se rassemblèrent autour de son trône dans les salles anciennes. Des douze compagnons de Thorin, dix avaient survécu. Fili et Kili étaient tombés en le défendant avec leur bouclier et leur corps tout entier, car Thorin était le frère aîné de leur mère. Les autres demeurèrent auprès de Dain ; car le Roi sous la Montagne fut prodigue de son trésor.

Bien entendu, il n'était plus du tout question de le diviser de la manière prévue, entre Balin et Dwalin, Dori, Nori et Ori, Oin et Gloin, Bifur, Bofur et Bombur – et Bilbo, évidemment. Mais un quatorzième de tout l'argent et l'or qu'il contenait, ouvragé ou non, fut remis à Bard ; car Dain lui dit : « Nous respecterons le pacte conclu avant sa mort, attendu que la Pierre Arcane est maintenant en sa possession. »

Cette part d'un quatorzième représentait tout de même une immense fortune, plus grande que celle de nombreux rois mortels. De ce trésor, Bard envoya beaucoup d'or au bourgmestre du Lac ; et il récompensa ses partisans et ses amis avec largesse. Au Roi elfe, il donna les émeraudes de Girion, bijoux qu'il chérissait par-dessus tout et que Dain lui avait rendus.

À Bilbo, il dit : « Ce trésor vous appartient autant qu'à moi ; même si les vieilles ententes ne tiennent plus, étant donné tous ceux qui ont participé à sa conquête et assuré sa défense. Et bien que vous ayez renoncé de plein gré à tous vos privilèges, je ne voudrais pas que les paroles de Thorin, dont il s'est repenti, viennent à se concrétiser – et que vous receviez peu de chose. Pour vous, je ne veux rien de moins que la plus généreuse des récompenses. »

« C'est très gentil à vous, dit Bilbo. Mais en réalité, je suis soulagé. Comment aurais-je bien pu ramener tout ce trésor chez moi, sans m'attirer constamment guerre et massacre ? Et je ne sais pas ce que j'en aurais fait une fois rentré. Je suis sûr qu'il vaut mieux le laisser entre vos mains. »

Il finit par n'accepter que deux petits coffres, l'un rempli d'argent, l'autre d'or, assez légers pour être confiés à un poney bien charpenté. « Cela est plus qu'assez, dit-il ; autrement je ne saurais pas quoi en faire. »

Puis, ce fut enfin l'heure de dire au revoir à ses amis. « Adieu, Balin ! dit-il ; et adieu, Dwalin ; et adieu, Dori, Nori, Ori, Oin, Gloin, Bifur, Bofur et Bombur ! Puissent vos barbes ne jamais se dégarnir ! » Et, se tournant vers la Montagne, il ajouta : « Adieu, Thorin Lécudechesne ! Et Fili et Kili ! Puisse votre souvenir ne jamais s'estomper ! »

Alors les nains s'inclinèrent profondément devant la Porte, mais leurs gorges se serrèrent et les mots ne vinrent pas. « Au revoir et bonne chance, où que vous alliez ! dit enfin Balin. Si jamais vous revenez nous voir, quand nos salles auront retrouvé leur splendeur d'autrefois, ce sera vraiment un somptueux festin ! »

« Si jamais vous passez près de chez moi, répondit Bilbo, n'hésitez pas à sonner ! Le thé est à quatre heures ; mais vous êtes toujours les bienvenus ! »

Puis il se détourna et partit.

L'armée des elfes s'était mise en marche. Ses rangs, hélas, s'étaient amoindris, mais ils se réjouissaient néanmoins, car les terres du Nord seraient désormais plus joyeuses durant de longues années à venir. Le dragon était mort, et les gobelins vaincus ; et leurs cœurs espéraient, après l'hiver, un printemps radieux.

Gandalf et Bilbo chevauchaient derrière le Roi elfe, et derrière

eux marchait Beorn : il avait repris forme humaine et riait et chantait d'une voix forte en arpentant la route. Ils progressèrent ainsi jusqu'à l'orée de Grand'Peur, au nord de la Rivière de la Forêt. Alors ils s'arrêtèrent, car Bilbo et le magicien ne voulaient pas entrer dans le bois, même si le roi les invitait à passer quelque temps dans sa demeure. Ils voulaient plutôt en suivre la lisière, et contourner Grand'Peur par les terres désolées qui s'étendaient au nord, entre la forêt et les contreforts des Montagnes Grises. Cette route était longue et monotone ; mais maintenant que les gobelins étaient vaincus, elle leur paraissait plus sûre que les horribles sentiers sous les arbres. Qui plus est, Beorn empruntait le même chemin.

« Adieu, ô Roi des Elfes ! dit Gandalf. Que la joie éclaire la forêt verdoyante, tant que le monde est jeune ! Et qu'elle soit dans le cœur des vôtres ! »

« Adieu, ô Gandalf ! dit le roi. Puissiez-vous toujours surgir là où vous êtes le plus nécessaire et le moins attendu ! Plus vous apparaîtrez chez moi, plus je serai contenté ! »

« Je vous prie, balbutia Bilbo en se tenant nerveusement sur une jambe, d'accepter ceci ! » Et il présenta un collier d'argent et de perles que Dain lui avait remis comme cadeau d'adieu.

« En quoi ai-je mérité un tel cadeau, ô hobbit ? » dit le roi.

« Eh bien, euh, je me suis dit, voyez-vous », commença Bilbo, plutôt confus, « que, euh... qu'une petite compensation était de rigueur pour votre, euh... votre hospitalité. Je veux dire, même un cambrioleur a ses états d'âme. J'ai bu beaucoup de votre vin et mangé beaucoup de votre pain. »

« J'accepte votre cadeau, ô Bilbo le Magnifique ! dit le roi avec gravité. Et je vous nomme ami des elfes et vous donne leur bénédiction. Que votre ombre ne faiblisse jamais – ou voler serait trop facile ! Adieu ! »

Les elfes se tournèrent alors vers la Forêt, et Bilbo entreprit le long voyage de retour.

Il traversa bien des épreuves et des aventures avant de parvenir chez lui. La Sauvagerie demeurerait tout aussi sauvage, et en ce temps-là, elle était peuplée non seulement de gobelins, mais de bien d'autres créatures ; toutefois, il avait de bons guides et de bons gardes : le magicien était avec lui – et Beorn aussi, pendant une bonne partie du trajet –, et sa vie ne fut plus jamais en danger. Toujours est-il qu'à l'hiver, Gandalf et Bilbo eurent complété la grande boucle autour la Forêt jusqu'aux portes de la maison de Beorn ; et ils y séjournèrent tous deux pendant quelque temps. La Mi-Hiver y fut chaude et agréable ; et des hommes des quatre coins du pays vinrent festoyer sur l'invitation de Beorn. Les gobelins des Montagnes de Brume,

désormais rares et craintifs, restaient cachés au plus profond de leurs tunnels ; et les Wargs avaient disparu des bois, si bien que les hommes s'y rendaient sans peur. En fait, Beorn devint par la suite un grand chef de ces régions, et gouverna de vastes terres entre les montagnes et la forêt ; et l'on raconte que, durant des générations, les hommes de sa lignée eurent le pouvoir de se changer en ours. Et certains pouvaient être mauvais, mais la plupart avaient bon cœur comme Beorn, sans être aussi grands et forts. À cette époque, les derniers gobelins furent chassés des Montagnes de Brume et une paix nouvelle se répandit à la Lisière de la Sauvagerie.

Le printemps était déjà là, particulièrement doux et ensoleillé, quand Bilbo et Gandalf prirent enfin congé de Beorn ; et même s'il avait hâte de rentrer chez lui, Bilbo partit avec regret, car dans les jardins de Beorn, les fleurs au printemps n'étaient pas moins merveilleuses qu'au cœur de l'été.

Après une longue ascension, ils atteignirent ce même col du haut des montagnes où les gobelins les avaient capturés auparavant. Mais cette fois, ils y arrivèrent au matin, et en regardant derrière, un soleil blanc leur révéla toute l'étendue des terres. Là-dedans se trouvait Grand'Peur, bleutée à l'horizon, mais ses cimes les plus rapprochées étaient d'un vert sombre même au printemps. La Montagne Solitaire se dressait dans le lointain, presque hors de vue. Sa plus haute aiguille, encore enneigée, était éclatante de blancheur.

« Ainsi vient la neige après le feu, et même les dragons connaissent une fin ! » dit Bilbo, et il tourna le dos à son aventure. Son côté Touc était très las, et le Bessac en lui reprenait chaque jour des forces. « Je ne souhaite plus que retrouver mon propre fauteuil ! » dit-il.

XIX

La dernière étape

Au premier jour du mois de mai, les deux voyageurs contemplèrent à nouveau la vallée de Fendeval, où se dressait la Dernière (ou Première) Maison Hospitalière. Cette fois encore, c'était le soir ; leurs poneys étaient fatigués, surtout celui qui portait les bagages ; et ils avaient tous envie de se reposer. Tandis qu'ils chevauchaient le long du sentier escarpé, Bilbo entendait les chants des elfes dans les arbres, comme s'ils n'avaient jamais cessé depuis son départ ; et à leur arrivée dans les bosquets en contrebas, les elfes entonnèrent une chanson très semblable à celle qui les avait accueillis la dernière fois. Elle ressemblait un peu à ceci :

*Le dragon a péri,
Son armure est fendue ;
Ses os sont engloutis,
Sa splendeur est déchue !
Si un jour dans les larmes
Doit périr le royaume
Par la force des armes
Si convoitée des hommes,
Ici vivent encore
L'herbe et la feuille au vent,
L'eau rapide et sonore
Et les elfes chantants.
Oh ! Tra-la-la-lalère !
Regagnez la vallée !*

*L'étoile scintillante
Vaut mieux que mille gemmes,
La lune est plus poignante
Que le blanc argent blême ;
Le feu est plus brillant
Dans l'âtre du foyer
Que l'or au gisement,
Alors pourquoi chercher ?
Oh ! Tra-la-la-lalère !
Rejoignez la Vallée !*

*Mais où donc étiez-vous
Pour revenir si tard,
Quand s'allument chez nous*

*Les étoiles du soir ?
Qu'avez-vous rencontré,
Quels dangers, quels écueils ?
Voyageurs fatigués,
Les elfes vous accueillent
D'un Tra-la-la-lalère
Rejoignez la Vallée,
Tra-la-la-lalère
Fa-la-la-lalère
Fa-la !*

Alors les elfes de la vallée allèrent à leur rencontre et les saluèrent, et ils les conduisirent de l'autre côté de l'eau, à la maison d'Elrond. Un chaleureux accueil leur fut réservé, et bien des oreilles se dressèrent ce soir-là pour entendre le récit de leurs aventures. Ce fut Gandalf qui parla, pendant que Bilbo sommeillait tranquillement. Il connaissait presque toute l'histoire, car il y avait participé, et il en avait lui-même raconté de longs bouts à Gandalf, sur le chemin du retour ou dans la maison de Beorn ; mais il lui arrivait d'entrouvrir les yeux et de prêter l'oreille, quand le magicien relatait des événements qu'il ne connaissait pas encore.

C'est ainsi qu'il apprit pourquoi Gandalf s'était absenté ; car il entendit ce que le magicien confia à Elrond. Il semblait que Gandalf s'était rendu à un grand conseil des magiciens blancs, ces maîtres du savoir et de la bonne magie ; et qu'ils avaient enfin chassé le Nécromancien de son sinistre repaire dans le sud de Grand'Peur.

« Sous peu, disait Gandalf, la Forêt deviendra un peu plus saine. Le Nord sera libéré de cette horreur pendant de très longues années, du moins je l'espère. Mais je préférerais qu'il soit banni du monde ! »

« Ce serait pour le mieux, en effet, dit Elrond ; mais je crains que cela ne survienne pas dans cet âge du monde, ni dans de nombreux autres à venir. »

Quant le récit de leurs pérégrinations fut terminé, il y eut d'autres contes, puis d'autres encore : des contes d'il y a longtemps, des contes de choses récentes, et des contes en dehors du temps. Enfin, la tête de Bilbo retomba sur sa poitrine, et il se mit à ronfler, confortablement assis dans un coin.

Quand il se réveilla, il était allongé dans un lit blanc, et la lune brillait à travers une fenêtre ouverte. En bas dehors, de nombreux elfes chantaient d'une voix forte et limpide sur les rives du cours d'eau.

*Chantez joyeuses gens, chantez, chantez en chœur !
Le ciel s'épanouit et la lune est en fleur ;
Quand le vent a chassé tous les lambeaux de brume,
Dans la tour de la Nuit, les fenêtres s'allument.*

*Dancez joyeuses gens, tous ensemble dansez !
Que dans l'herbe menue remue le pied léger !*

*La rivière est argent, et fugaces les ombres ;
Joyeux le mois de mai, et gaie notre rencontre.*

*Chantons tout doucement, tissons-lui de beaux rêves !
Faisons que cette nuit soit pour lui une trêve !
Repose, voyageur. Doux soit ton oreiller !
Que le Saule te berce, et l'Aulne ensommeillé !*

*Tais-toi, Pin gémissant, entends notre comptine !
Que tous soient silencieux, Chêne, Frêne, Aubépine !
Ruisseau, suspends ton cours, attends que l'aube vienne !
Ô Lune, couche-toi ! Laisse la nuit sereine !*

« Eh bien, Joyeuses Gens ! dit Bilbo en regardant par la fenêtre. Quelle heure est-il d'après la lune ? Votre berceuse aurait de quoi réveiller un goblin ivre ! Mais je vous en remercie. »

« Et vos ronflements pourraient réveiller un dragon de pierre – mais nous vous en remercions, répondirent-ils en riant. L'aube approche, et vous dormez depuis la tombée de la nuit. Demain, peut-être, votre fatigue aura trouvé son remède. »

« Une petite sieste dans la maison d'Elrond remédie à bien des choses, dit-il ; mais je vais prendre tout le remède qui m'est offert. Encore une fois bonne nuit, mes beaux amis ! » Et sur ce, il se remit au lit et dormit jusqu'à tard dans la matinée.

Dans cette maison, la fatigue glissa bientôt de ses épaules, et il plaisanta et dansa souvent, à toute heure du jour et de la nuit, avec les elfes de la vallée. Mais même cet endroit ne put le retenir longtemps, car il aspirait sans cesse à retrouver sa demeure. Ainsi, au bout d'une semaine, il fit ses adieux à Elrond, non sans lui avoir offert quelques petites choses que son hôte voulut bien accepter, et il reprit la route avec Gandalf.

À l'instant même où ils quittaient la vallée, le ciel s'assombrit devant eux à l'ouest, et le vent et la pluie vinrent à leur rencontre.

« Joyeux le moi de mai ! dit Bilbo alors que la pluie lui fouettait le visage. Mais nous tournons le dos aux légendes et nous rentrons à la maison. Je suppose qu'il s'agit là d'un avant-goût. »

« Il y a encore une longue route à faire », dit Gandalf.

« Mais c'est la dernière », répondit Bilbo.

Ils parvinrent à la rivière qui marquait l'ultime frontière de la Sauvagerie, et au gué sous la haute berge, dont vous vous souvenez peut-être. Les eaux étaient gonflées de la fonte des neiges et des pluies diluviennes ; mais ils les franchirent tant bien que mal et se hâtèrent d'entreprendre, à la tombée de la nuit, la dernière étape de leur voyage.

Celle-ci se déroula de manière semblable à l'aller, sauf que leur compagnie était moins nombreuse, et plus silencieuse ; mais cette fois, il n'y eut pas de trolls. À chaque détour de la route, Bilbo se souvenait

des événements et des conversations de l'année précédente (à ses yeux, cela semblait faire plutôt dix ans), de sorte qu'il ne put manquer de reconnaître l'endroit où le poney était tombé à la rivière, et où ils avaient quitté la route pour tomber aux mains de Tom, Hubert et Léon.

Non loin en bordure du chemin, ils trouvèrent l'or des trolls qu'ils avaient enterré, et auquel personne n'avait touché depuis. « J'en ai assez pour vivre confortablement jusqu'à la fin de mes jours, dit Bilbo quand ils l'eurent déterré. Vous feriez mieux de le prendre, Gandalf. Je ne doute pas que vous puissiez lui trouver une utilité. »

« Vous ne vous trompez pas ! dit le magicien. Mais à chacun sa part ! Vous aurez peut-être des dépenses imprévues. »

Ils mirent donc l'or dans des sacs et les jetèrent sur le dos des poneys, qui n'apprécièrent pas du tout. Leur progression en fut ralentie, car ils allèrent à pied la plupart du temps. Mais les terres étaient vertes et il y avait beaucoup d'herbe à travers laquelle le hobbit se promenait avec contentement. Il s'essuyait la figure avec un mouchoir de soie rouge (non ! pas un seul des siens n'avait survécu ; il avait emprunté celui-ci à Elrond), car le mois de juin apportait l'été, et les journées redevenaient chaudes et ensoleillées.

Puisque toutes les choses ont une fin, même cette histoire, le jour arriva où Bilbo aperçut enfin son pays natal : celui où il avait grandi, où la forme des terres et des arbres lui était aussi familière que celle de ses doigts et de ses orteils. Parvenu en haut d'une côte, il put voir au loin sa propre Colline, et soudain il s'arrêta et dit :

*La route se poursuit toujours,
Sous l'arbre vert et sur la pierre,
Dans l'ancre où jamais ne fait jour,
Par les cours d'eau cherchant la mer ;
Sur la neige à l'hiver semée,
Parmi les jolies fleurs de juin,
Sur l'herbe et les chemins pavés,
Et sous les montagnes d'airain.*

*La route se poursuit toujours,
Sous les nuages étoilés,
Mais les pieds las, au carrefour,
Prennent le chemin du foyer.
Ainsi le regard aguerri
À l'horreur des salles de pierre
Se pose enfin sur la prairie
Et les collines familières.*

Gandalf le regarda. « Mon cher Bilbo ! dit-il. Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'êtes plus le hobbit que vous étiez. »

Ils franchirent alors le pont, passèrent le moulin sur la rivière et s'arrêtèrent tout juste devant la porte du hobbit.

« Ma parole ! Que se passe-t-il ? » s'écria Bilbo. Il régnait une

grande agitation, et des gens de toutes sortes, respectables et moins respectables, étaient massés devant la porte, et nombre d'entre eux entraient et sortaient – sans même s'essuyer les pieds sur le paillason, comme Bilbo le constata avec agacement.

S'il fut surpris de les trouver là, les visiteurs furent encore plus étonnés que lui. Il était revenu au milieu d'une vente aux enchères ! Il y avait un grand écriteau rouge et noir accroché à la barrière, annonçant que le 22 juin, MM. Fousseur, Fousseur et Terrier vendraient à l'encan les biens de feu M. Bilbo Bessac, de Cul-de-Sac, Souscolline, à Hobbiteville. La vente devait commencer à dix heures tapantes. Mais il était presque midi, et la plupart de ses affaires avaient déjà été vendues à différents prix (pour un rien comme pour une bagatelle, comme c'est souvent le cas dans les ventes aux enchères). Les cousins de Bilbo, les Bessac-Descarcelle, en étaient à mesurer les pièces de sa maison pour voir si leurs meubles y rentreraient. Bref, Bilbo était « présumé mort », et ceux qui prétendirent regretter cette méprise n'étaient pas nécessairement heureux d'être détrompés.

Le retour de M. Bilbo Bessac causa un grand émoi, tant sous la Colline qu'au-delà, et de l'autre côté de l'Eau ; et ce fut beaucoup plus qu'un feu de paille. Les ennuis juridiques, en fait, durèrent des années. Il fallut une éternité pour faire admettre que M. Bessac était bel et bien vivant. Ceux qui avaient le plus profité de l'aubaine, le jour de la Vente, ne furent pas facilement convaincus ; et en définitive, pour gagner du temps, Bilbo dut racheter une bonne partie de son propre mobilier. Bon nombre de ses cuillers d'argent avaient mystérieusement disparu et ne furent jamais retrouvées. De son côté, il soupçonnait les Bessac-Descarcelle. Ces derniers, quant à eux, refusèrent toujours d'admettre que celui qui était revenu était l'authentique Bilbo Bessac, et ils ne furent plus jamais en bons termes avec lui. C'est que, voyez-vous, ils auraient vraiment aimé emménager dans son luxueux trou de hobbit.

En fait, Bilbo comprit qu'il avait perdu non seulement ses cuillers, mais aussi sa réputation. Certes, il demeura à jamais un ami des elfes, et fut toujours considéré avec honneur par les nains, les magiciens et autres étranges personnages qui passèrent par là ; mais il n'était plus tout à fait respectable. La plupart des hobbits de son voisinage le prenaient d'ailleurs pour un « excentrique » – sauf ses neveux et nièces du côté Touc, encore que leurs aînés n'aient pas approuvé cette amitié.

Je dois admettre qu'il ne s'en souciait guère. Il ne demandait pas mieux ; et le son de sa bouilloire dans l'âtre semblait plus mélodieux qu'il ne l'avait jamais été, même aux jours paisibles d'avant la Fête Inattendue. Il accrocha son épée au-dessus de sa cheminée. Sa cotte de

mailles fut installée sur un buste dans le hall d'entrée (jusqu'à ce qu'il la prête à un musée). Son or et son argent furent surtout dépensés en cadeaux, parfois utiles, parfois extravagants – ce qui explique en partie l'affection que lui portaient ses neveux et nièces. Son anneau magique resta un grand secret, car il s'en servait principalement pour échapper aux visiteurs indésirables.

Il se mit à écrire de la poésie et à fréquenter les elfes ; et même si bien souvent les gens secouaient la tête et se touchaient le front en disant « Pauvre vieux Bessac ! » et que la plupart ne croyaient pas ses histoires, il demeura heureux jusqu'à la fin de ses jours, qui furent d'une extraordinaire longévité.

Un soir d'automne, quelques années plus tard, Bilbo était assis dans son bureau, occupé à rédiger ses mémoires – il songeait à les appeler « Un aller et retour : les vacances d'un hobbit » –, quand on sonna à la porte. C'était Gandalf, accompagné d'un nain ; et ce nain n'était nul autre que Balin.

« Entrez ! Entrez ! » dit Bilbo, et ils furent bientôt installés dans des fauteuils au coin du feu. Si Balin remarqua que le gilet de M. Bessac était nettement plus bombé (et agrémenté de vrais boutons d'or), Bilbo vit aussi que la barbe de Balin était plus longue de plusieurs pouces, et que sa ceinture, ornée de pierreries, était d'une magnificence toute particulière.

Ils se remémorèrent leurs aventures, bien entendu, et Bilbo demanda comment allaient les choses autour de la Montagne. Il semblait qu'elles allaient très bien. Bard avait rebâti la ville au Val, et des hommes venus du Lac, du Sud et de l'Ouest s'étaient joints à lui. Toute la vallée s'était enrichie du labour des terres, et la désolation était désormais remplie d'oiseaux et de fleurs au printemps, et de fruits et d'abondance à l'automne. Le Bourg-du-Lac était reconstruit, et plus prospère que jamais, et beaucoup de richesses sillonnaient la Rivière Courante ; et l'amitié régnait là-bas entre les elfes, les nains et les hommes.

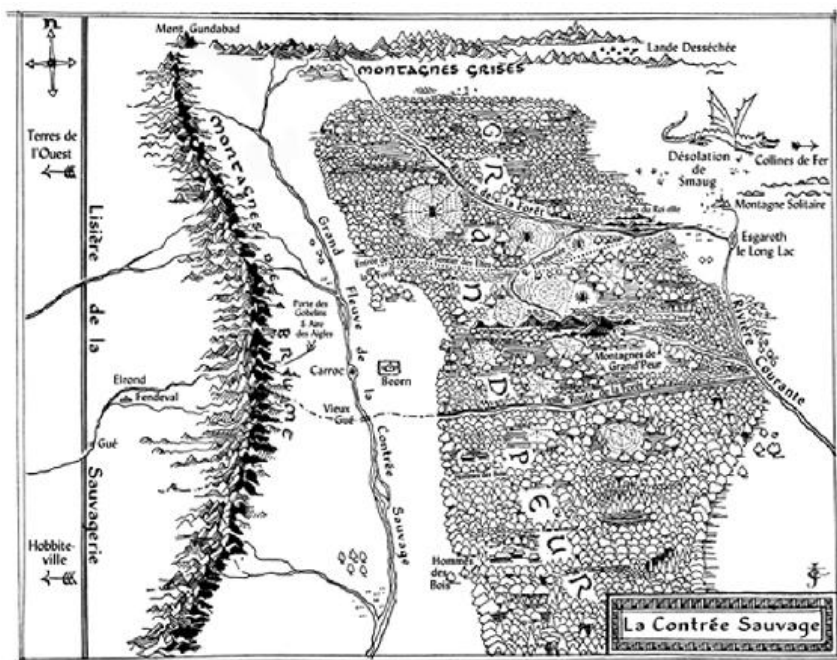
L'ancien bourgmestre avait connu une triste fin. Bard lui avait donné beaucoup d'or afin de soutenir les Gens du Lac, mais étant de ceux qui tombent facilement dans ce piège, il succomba au mal du dragon, et s'enfuit en emportant la plus grande partie de l'or, et mourut de faim dans la Désolation, abandonné par ses complices.

« Le nouveau bourgmestre est d'une autre trempe, dit Balin ; il est plus sage, et très populaire, car, bien sûr, il reçoit tout le mérite de la prospérité actuelle. Les gens font des chansons qui disent que, de son temps, les rivières sont dorées. »

« Alors les prophéties des vieilles chansons se sont réalisées... en quelque sorte ! » dit Bilbo.

« Bien sûr ! dit Gandalf. Et pourquoi ne se réaliseraient-elles pas ? Vous n'allez tout de même pas les mettre en doute, simplement parce que vous avez contribué à ce qu'elles se concrétisent ? Pensez-vous réellement que toutes vos aventures et vos péripéties ont été dictées par la chance, uniquement dans votre intérêt ? Vous êtes quelqu'un de très bien, monsieur Bessac, et je vous aime beaucoup ; mais en réalité, vous n'êtes vraiment qu'un tout petit bonhomme dans un monde bien plus vaste ! »

« Heureusement ! » dit Bilbo en riant, et il lui tendit le pot à tabac.





Christian Bourgois éditeur
116 rue du Bac / 75007 Paris

www.christianbourgois-editeur.com

Publication originale par HarperCollins Publishers Ltd. sous le
titre *The Hobbit*

© The J.R.R. Tolkien Estate Limited, 1937, 1965



and Tolkien® are registered trademarks of
the J.R.R Tolkien Estate Limited

© Christian Bourgois éditeur 2012, pour la traduction française

© Christian Bourgois éditeur 2012, pour l'édition numérique

Tous droits réservés.

Le Format epub a été préparé par
[Nord Compo](#)
à partir de l'édition papier du même ouvrage
Réalisation : [Nord Compo](#)
Impression : Normandie Roto Impression S.A.S à Lonrai
Dépôt légal : octobre 2012
N° d'édition : 2172
ISBN : 9782267024012 / Imprimé en France
ISBN ePub : 9782267024203